3 1761 08412079 9

405
2574

HISTOIRE

DE LA

LANGUE ANGLAISE

TOME I

L a E G
H8825h

RENÉ HUCHON
Professeur à l'Université de Paris.

HISTOIRE
DE LA
LANGUE ANGLAISE

TOME I

Des origines à la conquête normande
(450-1066)

217291
25.10.27

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

1923
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Published nineteen hundred and twenty-three.
Privilege of Copyright in the United States reserved,
under the Act approved March 3. 1905,
by Max Leclerc and H. Bourrelier, proprietors of Librairie Armand Colin.

PE
1075
H8
t.1

INTRODUCTION

Ce livre, élaboré pendant plus de dix années d'enseignement à la Faculté des Lettres de Paris, s'adresse en premier lieu à ceux de nos étudiants qui sont désireux, ou qui ont besoin, de s'initier aux principes de l'évolution de la langue anglaise et d'en connaître les origines. Il voudrait en outre ne pas rebuter dès l'abord la curiosité d'un public plus large, que les choses d'Angleterre ne laissent pas indifférent.

Il vise à donner une vue d'ensemble de la première période de l'histoire de l'anglais. Bien que procédant d'une étude grammaticale du sujet, ce n'est pas une simple grammaire. En ce domaine spécial, et particulièrement dans l'examen des formes et des sons, il est permis de penser que tout l'essentiel a été dit. Aussi avons-nous puisé dans les travaux de nos devanciers, allemands et anglais, sans nous astreindre à reprendre, sur nouveaux frais, une enquête que d'autres avaient déjà menée si loin et dans des directions si diverses. Depuis le temps où Rask[1], et Thorpe[2] après lui, publiaient leurs esquisses d'une grammaire anglo-saxonne, les recherches se sont multipliées et sans cesse approfondies. Les unes, prenant comme point de départ la *Deutsche Grammatik* de Grimm, ont tendu à replacer l'anglo-saxon dans le cadre des langues indo-européennes et germaniques auxquelles il est apparenté, et à en expliquer les formes grammaticales par un retour vers les origines que nous laisse entrevoir la philologie comparée. C'est dans cet esprit que H. Sweet remania en 1888 un ouvrage

1. Première édition, 1817, traduite par Thorpe (Copenhagen, 1830).

2. Voir l'appendice à son édition de l'*Orosius* d'AELFRED, dans *Bohn's English Classics*.

de jeunesse [1] et en fit son *History of English Sounds*, que Max Kaluza, s'appuyant sur l'*Urgermanische Grammatik* de Streitberg (1896), composa le premier volume de son *Historische Grammatik der englischen Sprache* (1900), et qu'enfin Joseph et Elizabeth Wright conçurent leur *Old English Grammar* (1908). D'autres préférèrent isoler l'anglo-saxon et l'étudier en lui-même. Au lieu de le considérer comme l'un des dialectes de la grande famille germanique, ils virent en lui un ensemble de dialectes, dont chacun devint l'objet d'un examen particulier. Ce fut la tâche de Sievers qui, dans son *Angelsächsische Grammatik* (1882), se fit, après H. Sweet [2], le promoteur de ces études, de Cosijn, dont l'*Altwestsächsische Grammatik* (1883-1888) est exclusivement consacrée à l'ancien west-saxon, et de Bülbring qui, dans son *Altenglisches Elementarbuch* (1902), essaya, non sans une certaine complication, de fondre en un seul exposé l'étude dialectale et l'histoire phonétique de l'anglo-saxon.

Préoccupé avant tout d'apporter quelque clarté et quelque vie dans un sujet qui reste, quoi qu'on fasse, trop souvent aride et technique, nous avons réduit à l'indispensable la part de la phonétique de l'anglo-saxon commun, et nous l'avons tenue séparée de la considération des dialectes. Nous nous sommes efforcé d'éviter, dans les chapitres grammaticaux, toute mention de formes obscures et de détails minutieux qui eussent nui à la marche de l'exposé. Surtout nous avons cherché à dépasser le point de vue de la grammaire proprement dite pour embrasser, d'un regard plus étendu, les divers aspects sous lesquels se présente encore à nous la langue anglo-saxonne : son vocabulaire, sa syntaxe, le style de sa prose et de sa poésie, et pour en composer un tableau d'ensemble qui, sans doute, n'avait pas été tenté jusqu'ici [3].

1. Publié en 1873-1874 dans les *Transactions of the Philological Society*.

2. Sievers lui-même (2e éd., 1886) se réfère à l'Introduction que Sweet mit en tête de son édition de la *Pastoral Care* d'Aelfred et à l'opuscule du même auteur intitulé *Dialects and Prehistoric Forms of English*.

3. Karl Luick, professeur à l'Université de Vienne, a commencé en

*
* *

Il n'est pas d'histoire de la langue anglaise qui puisse se dispenser de commencer par une étude approfondie de la période anglo-saxonne. Car l'idiome de nos voisins, fidèle à ses origines, est resté essentiellement germanique. Il l'est dans la partie familière et courante de son vocabulaire, à ce point qu'un écrivain, souvent latinisant et savant dans son style comme l'était Macaulay, ne peut construire une phrase aussi abstraite que la suivante sans qu'une moitié des mots appartienne au fonds anglo-saxon : « *The* doctrine *of* reprobation, *in* the judgment of *many* very able *men, follows by* syllogistic necessity *from* the doctrine of election[1]. » Et, dans un auteur germanisant comme Carlyle, la proportion de ces mots peut s'élever jusqu'aux cinq sixièmes du total : « Notable *enough too, here as elsewhere, wilt thou find the* potency *of Names, which indeed are but one kind* of *such* custom-*woven, wonder-hiding* garments[2]. » Plus encore que dans son vocabulaire, l'anglais moderne est, par ce qui lui reste de morphologie, exclusivement anglo-saxon. Quelque simplifiées que soient ses désinences, l'*s* de son pluriel régulier et les formes métaphoniques de sa déclinaison, l'apophonie des verbes forts et les prétérits ou participes passés faibles en *-ed* de sa conjugaison dite régulière ne s'expliquent que par leurs antécédents germaniques. Lorsque, au cours de son évolution, il fut obligé de se constituer des temps périphrastiques pour exprimer des nuances de pensée inconnues du germanique, il fit, par un curieux accord avec les langues scandinaves, appel à des vocables indigènes : *have,*

1914 la publication (chez Tauchnitz, à Leipzig) d'une *Historische Grammatik der englischen Sprache*, dont seule la première « livraison » nous est parvenue à la date où sont écrites ces lignes (janv. 1922). L'ouvrage semble devoir être très complet et précis. Mais il se conforme au plan traditionnel des « grammaires » et se borne, comme presque toujours, à l'étude de la phonétique et de la morphologie.

1. *Essay on Hallam's Constitutional History.*
2. *Sartor Resartus*, liv. III, chap. VIII.

shall et *will*, qu'il employa comme auxiliaires. L'exemple de ces mêmes langues où, comme dans l'anglais actuel, l'ordre des mots reste normal dans toutes les propositions, subordonnées aussi bien que principales, montre qu'il n'était pas besoin de l'influence de la syntaxe française pour que l'anglo-saxon, laissé à lui-même, aboutît à la simplicité analytique et non pas à la complexité de la construction de l'allemand moderne. Enfin, la survivance de l'accent tonique, qui, loin de s'affaiblir, s'est imposé même à la partie romane du vocabulaire, n'a pas peu contribué à la persistance du caractère germanique de l'anglais.

Avec l'invasion normande en 1066 commence une ère nouvelle, celle du moyen anglais, qui fera l'objet d'un second volume. Elle se divise en plusieurs périodes, dont chacune apporte un caractère nouveau à son aspect changeant. C'est d'abord, pendant les deux premiers siècles, une véritable confusion des langues. La cour normande et l'aristocratie des conquérants, installés dans les domaines des vaincus de Hastings, tiennent l'anglo-saxon pour un idiome inculte qui ne mérite pas qu'on l'apprenne, et ne parlent que le français. Les hauts dignitaires ecclésiastiques des chapitres et des monastères, immigrés eux aussi, et choisis par Lanfranc pour leur énergie administrative et dominatrice, se servent du français dans la vie journalière, et ne l'abandonnent que pour écrire en latin. Intimidée par ses maîtres étrangers, frappée de stupeur par les conséquences de sa défaite, la nation anglo-saxonne se tait à peu près complètement. Elle ne se ressaisit qu'entre 1200 et 1260, lorsque, après la perte des provinces françaises, les barons d'origine normande ou angevine, enfin acclimatés dans le pays conquis, se tournent vers la population indigène des villes et des campagnes et lui offrent de s'unir à eux pour résister aux progrès de l'absolutisme royal et aux empiétements de favoris étrangers. La littérature anglaise renaît, sporadique à ses débuts dans le Sud, le Sud-Ouest et le Centre Nord, puis d'un courant plus continu entre 1300 et 1350. Mais la langue s'y révèle singulièrement incertaine dans son

vocabulaire et sa grammaire. A des degrés très divers selon les régions, sa flexion s'est obscurcie, et comme usée, dans l'imprécision de la tradition orale ; des mots d'emprunt, scandinaves dans le Nord, français dans le Sud, s'offrent avec une insistance croissante, et doublent, ou éliminent, leurs concurrents anglo-saxons. L'anglais, secoué jusque dans ses fondements par le choc de la conquête, se livre à un long travail de réadaptation locale, et l'on assiste, pendant un siècle, non plus à une rivalité de langues, mais à une efflorescence de dialectes. Il faut la prédominance politique de Londres, l'influence des Universités d'Oxford et de Cambridge, voisines de la capitale, il faut aussi l'éclat du génie d'un poète national comme Chaucer pour qu'un dialecte entre tous, celui du Centre Sud-Est, puisse s'imposer, au cours du XV^e^ siècle, comme la future langue littéraire du pays. Sa prépondérance est un fait accompli lorsque, en 1475, à la veille de la Renaissance, Caxton, imprimant son premier ouvrage, inaugure la longue histoire de l'anglais moderne.

Sans doute les dialectes survivent, d'une existence pour ainsi dire souterraine, pendant les quatre cents ans qui vont suivre, parfois même ils affleurent à la conscience littéraire, comme en Écosse, au XVI^e^ et au XVIII^e^ siècles, et un peu partout de nos jours. Mais une langue nationale, l'anglais classique, le *standard English*, s'en est définitivement dégagée. Elle vient d'achever, au cours du XV^e^ siècle, les deux dernières de ses grandes transformations phonétiques : l'élimination des désinences atones et la diphtongaison des voyelles longues du moyen anglais. Son vocabulaire mixte sait où trouver les ressources nouvelles dont il pourra avoir besoin ; ses formes grammaticales, son orthographe même se fixent avec la pérennité des caractères d'imprimerie et se répandent en toutes régions grâce à la diffusion du livre. Elle est à ce point constituée que des grammairiens apparaissent, qui déjà prétendent la codifier. Elle est prête à fournir des matériaux aux écrivains qui, de 1560 à 1660, s'inspirant tantôt de l'humanisme de la Renaissance, et tantôt de l'austérité puritaine, cherchent la

beauté ou la vérité en des œuvres marquées au coin de l'individualité de leur génie. Son histoire se confond désormais avec celle du style. Comme lui, pendant plus d'un siècle après la Restauration, de 1660 à 1790, elle modère ses élans, se discipline, éprise de la correction classique et quelquefois même du bon ton de la société polie. Avec le mouvement romantique, elle reprend sa liberté d'allures et ses tentatives en sens divers, chaque écrivain, prosateur ou poète, ambitionnant de se créer un style personnel. Un peu plus tard, à partir de 1830, elle s'enrichit de tout ce que lui apportent la curiosité aiguë du roman réaliste et le développement illimité de la prose technique. Et, de même que l'Angleterre tient les quatre coins du globe par les « dominions » issus d'elle, de même sa langue, qui, sous une forme à peine modifiée, est celle des États-Unis, du Canada, de l'Australie, du Cap, d'une partie de l'Inde, a pris, en moins de deux siècles, une expansion vraiment mondiale.

*
* *

Ainsi constituée, elle se distingue, entre tous les idiomes de l'Europe occidentale, par une singulière originalité. Aucune autre n'est à ce point mixte en son vocabulaire, aucune n'a accueilli avec une hospitalité plus large les emprunts à l'étranger. Aux ressources qu'elle tire de ses origines anglo-saxonnes, elle a ajouté d'abord, entre le XI^e^ et le XIII^e^ siècles, des vocables scandinaves qui lui sont venus des envahisseurs danois établis en Mercie : *take*, *cast*, *ill*, *though*, *they* sont de ce nombre et parmi les plus familiers. Ils appartiennent, au même titre que l'anglo-saxon, à ce fonds germanique dont la langue courante actuelle vit encore. A l'époque moyen-anglaise, en particulier aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles, une masse de plus en plus dense de mots anglo-normands et français a pénétré en elle, soit par l'effet de rapports incessants entre vainqueurs et vaincus, soit par l'effort conscient d'une littérature qui s'est mise à l'école de la nôtre. L'édifice primitif s'augmente ainsi d'une aile nou-

velle et d'architecture différente, qui déjà donne à l'ensemble un air composite. En outre, les érudits et les poètes de la Renaissance, nourris de latin et de grec, multiplient les néologismes empruntés à ces langues ; ils couronnent d'un fronton classique les constructions plus anciennes, qui restent d'ailleurs susceptibles d'extensions indéfinies. L'anglais, fidèle image du peuple qui le parle, regarde d'un côté vers l'Allemagne et les pays du Nord, de l'autre vers la France romane et l'humanisme méditerranéen. Solitaire dans son île aux temps anglo-saxons, il participe, depuis la conquête normande, à la culture européenne, et il est devenu, aujourd'hui plus que jamais peut-être, le trait d'union des civilisations germanique et latine.

Aimant, comme sa nation, le réalisme des faits concrets et des impressions vécues, il n'a jamais trop de ressources pour rendre le pittoresque des sensations, ni trop de synonymes pour analyser les nuances des idées. Il a gardé du germanique le pouvoir de former à son gré des composés nominaux, et ses emprunts romans l'ont muni d'innombrables doublets. Mais, s'il prodigue ses richesses dans l'expression de la pensée, il rejette tout ce qui ne lui paraît pas essentiel. Les apprêts et les complications du formalisme lui sont insupportables. Peu de langues ont poussé aussi loin la simplification de leur grammaire. L'anglo-saxon possédait une déclinaison encore complexe, une conjugaison à désinences multiples ; il avait hérité du germanique un genre grammatical dont la raison d'être disparaissait au fur et à mesure que s'oblitéraient ou se fondaient les divers éléments de la composition des mots. Au cours de sa reconstitution, l'anglais d'après la conquête précipite une évolution que l'anglo-saxon faisait déjà entrevoir : il ramène à un seul type les déclinaisons fortes, élimine la déclinaison faible, et finit par ne garder qu'une seule terminaison et quelques exceptions archaïques. Le mode subjonctif tend à disparaître de sa conjugaison ; le genre grammatical, devenu incompréhensible, est remplacé par un genre naturel d'accord avec la réalité. La construction encore incertaine en anglo-saxon acquiert toute la simplicité logique

d'une phrase française, et l'orthographe, qui date des imprimeurs de la Renaissance, est respectée comme une tradition, et se maintient, parce qu'on en a une si longue habitude que les mots demeurent intelligibles malgré son arbitraire.

Ces qualités font de l'anglais la langue d'une prose touffue par moments, mais le plus souvent expressive et nette. Elle possède en outre une sonorité qui la rend éminemment propre à la poésie. Ses consonnes, fortement explosives et clairement détachées, ont un accent viril [1] qui ne s'exagère jamais jusqu'à la brutalité rauque des gutturales allemandes, et qui répugne même à l'âpreté revêche de l'*r* français. Elle tient de l'énergie de ses dentales et de l'insistance des sifflantes deux de ses caractères phonétiques les plus marqués. Son système vocalique a réduit le nombre des nasales et des sons labialisés, dans son effort pour ne pas laisser obscurcir la franchise et l'éclat de son timbre. Avec une réserve un peu altière, les lèvres se refusent [2], restreignant l'étendue de l'organe vocal. Mais la variété des brèves n'en souffre pas, tandis que les diphtongues et les longues, prolongées par une sorte d'écho, communiquent au vers le moelleux de leurs riches sonorités [3] et donnent à l'intonation du discours un rythme musical que vient encore rehausser l'alternance des syllabes toniques et atones. Aussi l'anglais a-t-il pu, dans sa métrique comme dans son vocabulaire, unir à la tradition germanique les innovations romanes, et profiter à la fois de la souplesse accentuelle de l'anglo-saxon et de la rigueur syllabique de la prosodie française.

1. Comme le remarque justement O. JESPERSEN, *Growth and Structure of the English Language*, Leipzig, 1905, p. 2.

2. Que l'on compare sous ce rapport la prononciation du français *foule* et de l'anglais *fool*.

3. Cf. ces deux vers, le premier de Th. GRAY, le second de WORDSWORTH :

The curfew tolls the knell of parting day — et
It is a beauteous evening, calm and free...

LISTE DES ABRÉVIATIONS

acc. = accusatif.
adj. = adjectif.
adv. = adverbe.
afris. = ancien frison.
ags. = anglo-saxon.
aha. = ancien haut-allemand.
aisl. = ancien islandais, ou ancien norrois.
akt. = ancien kentien.
a. lat. = ancien latin.
all^{d}. = allemand.
all^{d}. mod. = allemand moderne.
a. m. / *ang. mod.* = anglais moderne.
as. = ancien saxon.
asl. = ancien slave.
aws. = ancien west-saxon.
b. lat. = bas latin.
comp. = comparatif.
dat. = datif.
dial. = dialecte ou dialectal.
fém. = féminin.
franç. ou *frs.* = français.
gén. = génitif.
germ. = germanique.
germ. occid. = germanique occidental.
got. = gotique.
gr. = grec.
i.-e. = indo-européen.
imp. = impératif.
indic. prés. = indicatif présent.
infin. = infinitif.
inst. = instrumental.
ktt. = kentien tardif.
lat. = latin.
lat. vg. = latin vulgaire.
loc. = locatif.
m. a. = moyen anglais.
masc. = masculin.
merc. = mercien.
n. = neutre.
nas. = nasale.
nom. = nominatif.
palat. = palatale.
pers. = personne.
pl. = pluriel.
p.p. = participe passé.
p. prés. = participe présent.
pr. ags. = anglo-saxon primitif.
prét. = prétérit.
pr. germ. = germanique primitif.
pron. = pronom.
rac. = racine.
s. a. = sub anno.
sg. = singulier.
subj. = subjonctif.
subst. = substantif.
superl. = superlatif.
voc. = vocatif.
voy. = voyelle.
ws. = west-saxon.
wst. = west-saxon tardif.

PREMIÈRE PARTIE

LA FORMATION DE LA LANGUE

CHAPITRE PREMIER

LA PRÉHISTOIRE DE L'INDO-EUROPÉEN AU GERMANIQUE

Anglo-Saxons et Celtes, 1-5. — L'indo-européen commun : ses caractères, 5-6, ses racines, 7, et alternances vocaliques : l'apophonie, 7-9. — Le germanique commun ; son vocalisme, 9-11 : influence des nasales, 11-12; métaphonie, 12-13 ; la première mutation consonantique : lois de Grimm et de Verner, 14-18. — La place de l'anglo-saxon parmi les dialectes germaniques : le germanique occidental, 18-21.

Anglo-Saxons et Celtes. — L'histoire de la langue anglaise commence avec l'invasion de la Grande-Bretagne par des tribus germaniques connues sous la commune appellation d'Anglo-Saxons. Elles avaient, dès l'an 287 de notre ère, poussé leurs ravages jusqu'aux rives de la Manche et contraint les Romains de confier à un officier spécial la défense du littoral [1]. Aussi, lorsque, en 407, les légions de Constantin III quittèrent le pays pour n'y plus revenir, les cinq provinces dont était composée la Grande-Bretagne [2] se trouvèrent-elles exposées à la fois aux discordes intestines et aux incursions du dehors. Les Pictes, sortant de la Calédonie, — l'Écosse d'aujourd'hui, — se répandirent vers les régions plus riches du Sud; les Saxons, appelés peut-être en sauveurs par le « Vortigern, duc des Bretons » [3], s'établirent dans l'île de Thanet, à l'em-

1. Le Comes Littoris Saxonici per Britannias ; cf. Sir James Ramsay, *The Foundations of England*, 1898, vol. I, p. 91.

2. Deux d'abord sous Septime Sévère en 207, puis quatre : Britannia prima, Britannia secunda, Flavia Caesariensis, Maxima Caesariensis, vers 330, et la cinquième, Valentia, constituée en 369. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 82 et 90 ; J. Rhys, *Celtic Britain*, 1884, p. 99.

3. Cette tradition repose sur l'autorité de Gildas, *Historia de Excidio*

bouchure de la Tamise, vers l'an 450, et, successivement renforcés par des contingents nouveaux, subjuguèrent en un demi-siècle les populations qu'ils étaient venus, dit-on, secourir.

Ils arrivaient de la région bas-allemande comprise entre la Baltique et la mer du Nord : la péninsule du Jutland et les côtes de Frise. Au rapport de Bede, ils appartenaient « à trois puissantes nations de la Germanie : les Saxons, les Angles et les Jutes » [1], ceux-ci originaires peut-être des environs du Danemark actuel [2], les Angles établis plus au Sud, à proximité de la ville de Slesvig, en une contrée qui, aujourd'hui encore, porte leur nom [3], et qui resta longtemps déserte, paraît-

Britanniæ (par. 23 dans la traduction J. A. Giles, Bohn's Libraries, 1906). Gildas écrivait aux environs de 540, et a été suivi par Bede, *Historia Ecclesiastica* (liv. I, chap. xiv-xv, trad. Giles, Bohn's Libraries, 1907), en 730. La *Chronique anglo-saxonne* (Parker Ms., texte A, éd. Plummer, 1892, p. 12, sub anno 449), d'un siècle et demi postérieure à Bede, le résume, s'inspire aussi de Nennius, *Historia Britonum*, par. 31, du IXe siècle, et ajoute que le débarquement des deux chefs Hengest et Horsa dans l'île de Thanet, eut lieu à « Ypwines Fleot », probablement Ebbsfleet; cf. Ramsay, p. 121. Pour certains historiens, tout cela ne serait qu'une légende, où la vérité des faits aurait été déformée ; cf. entre autres Ferd. Lot (*La Conquête de la Grande-Bretagne par les Saxons*, dans les *Mélanges d'Histoire offerts à M. Ch. Bémont*, 1913, p. 1-19), pour qui : « La date de 449 pour le premier débarquement des Saxons, qu'on trouve chez Bède, est le résultat de supputations chronologiques invérifiables... Encore romaine en 429-430, la Grande-Bretagne était tombée au pouvoir des envahisseurs en 441 » (d'après une *Chronica gallica*, éd. Mommsen, *Auctores antiquissimi*, t. XIII, p. 660 : « 441. Brittanniæ... in dicionem Saxonum rediguntur »).

1. *Historia Ecclesiastica*, I, 15 : « Advenerant autem de tribus Germaniæ populis fortioribus, id est Saxonibus, Anglis, Jutis ».

2. Leur double appellation, Jutæ ou Juti dans Bede, semble dérivée d'une forme plus ancienne, Eutii. On croit qu'ils appartenaient à la branche occidentale de la race germanique et non point à la branche septentrionale, aux Scandinaves, qui vinrent prendre leur place au VIe siècle, et dont descendent les habitants danois du Jutland d'aujourd'hui. Cf. Bremer, *Ethnographie der germanischen Stämme*, dans Pauls *Grundriss der germanischen Philologie*, 2e éd., 1904, pp. 837, 856, — et Chadwick, *The Origin of the English Nation*, 1907, p. 106.

3. Angeln.

il [1], si intense fut leur émigration ; les Saxons, au nombre desquels il faut compter des Frisons [2], et qui occupaient alors le littoral de la mer du Nord, entre le Slesvig-Holstein et le Zuider-Zee. Et, d'après Bede, cette triple distinction se serait perpétuée sur le sol anglais : les Saxons auraient occupé les royaumes d'Essex, de Sussex et de Wessex [3] ; les Angles, « l'East Anglia [4], l'Anglia centrale [5], la Mercie [6], la Northumbrie, tout ce qui se trouve au Nord du fleuve Humber » ; les Jutes enfin, le comté de Kent, l'île de Wight et « la partie du Wessex qui est située en face de l'île de Wight » [7]. La communauté de race de ces envahisseurs, tous Germains d'origine, ne semble donc pas exclure, dès le V^e^ siècle, quelques légères différences politiques, sociales, et, sans doute déjà, linguistiques [8].

Ils trouvaient devant eux, en mettant le pied sur ce sol auquel ils allaient donner leur nom d'Engla-land ou Angleterre, des populations établies depuis plusieurs siècles, des Celtes qui en vagues successives, Gaëls d'abord, Brittons ensuite, avaient repoussé vers les extrémités montagneuses de

1. Bede, *op. cit.*, I, 15 : « de Anglis, hoc est de illa patria, quæ Angulus dicitur et ab eo tempore usque hodie manere desertus inter provincias Iutarum et Saxonum perhibetur ».

2. On a même été jusqu'à parler d'une « unité linguistique anglo-frisonne », antérieure d'un siècle à l'ère chrétienne ; cf. Bremer, *op. cit.*, p. 843, et *infra*, p. 19-20.

3. C.-à-d. de Saxe orientale, méridionale et occidentale, attenant à la Tamise, au Sud et au Nord-Est.

4. Les comtés actuels de Norfolk et de Suffolk.

5. Des environs de Cambridge à Northampton.

6. De Northampton à Shrewsbury et au Humber.

7. Bede, *op. cit.* : « De Jutarum origine sunt Cantuarii et Victuarii, hoc est ea gens, quæ Vectam tenet insulam et ea, quæ usque hodie in provincia Occidentalium Saxonum Jutarum natio nominatur, posita contra ipsam insulam Vectam ».

8. Chadwick, *op. cit.*, p. 88, ne reconnaît que deux nations distinctes, l'une qu'il appelle « Jutish » et l'autre « Anglo-Saxon ». « The former occupied Kent and southern Hampshire, the latter the rest of the conquered territory. »

l'île et vers l'Irlande des indigènes d'origine obscure [1]. Les Gaëls les avaient soumis et se les étaient peut-être assimilés [2] ; puis les Brittons, très voisins de nos Gaulois par la langue et les mœurs, avaient à leur tour refoulé et subjugué les Gaëls. C'étaient les Brittons qui avaient combattu Jules César en 54 avant J.-C. Montés sur leurs chariots de guerre, d'où ils pouvaient sauter pour se battre à pied, ils semblaient unir dans la mêlée « la mobilité du cavalier à la fermeté du fantassin » [3]. Peu civilisés d'ailleurs, sauf dans le pays de Kent proche de la Gaule, ils négligeaient l'agriculture, habitaient des cabanes faites de bois et de roseaux, vivaient de chair et de lait, s'habillaient de peaux, se tatouaient avec du pastel, ce qui « leur donnait une couleur azurée et les rendait horribles à voir dans les combats » [4]. Sans doute, au cours des quatre siècles postérieurs à la conquête [5], les Romains les avaient quelque peu initiés à leur propre culture, leur avaient ensei-

1. D'après Skene, *Celtic Scotland*, 2e éd., 1886, vol. I, p. 216, ç'auraient été des Ibères, « small, dark-skinned and curly-haired, the people of the long-headed skulls, the tin-workers of Cornwall and Scilly, the Silures of South Wales and in the legendary history of Ireland the people called the Firbolg ». Leur langue, d'après Rhys, *Celtic Britain*, 1884, p. 274, dérivait « probablement de la même source que le basque ».

2. Rhys, *ibid.* Les Gaëls (ou Goidels, irlandais Gaedheal, gallois Gwyddyl) semblent avoir occupé « Albion » dès 250 avant J.-C. : Ramsay, *op. cit.*, vol. I, p. 2. D'après M. Dottin, *Les anciens Peuples de l'Europe*, Paris, 1916, p. 239 : « Les Celtes auraient pénétré en Grande-Bretagne à deux reprises, vers 800 et vers 200 avant J.-C. »

3. César, *Commentaires sur la guerre des Gaules*, IV, 33 ; V, 14.

4. Il serait tentant d'expliquer ainsi le nom de « Pictes » donné à certaines tribus du Nord de l'Écosse. Ce seraient les « Picti » des Latins, mentionnés pour la première fois en 296, et, s'il est vrai qu'au IIIe siècle les Celtes (Rhys, *ibid.*, p. 238-239) — ou une partie des Celtes — aient cessé de se tatouer, le nom serait resté aux tribus de même race, Pictes et Scots, gaéliques d'origine, qui auraient persévéré dans cette coutume. Pour Ramsay, *op. cit.*, p. 6, les Pictes « were a Celtic race, intermediate between the Gael and the Britons, and speaking an intermediate dialect ». M. Dottin, *op. cit.*, p. 82, considère aussi le picte comme « une langue certainement celtique ».

5. Elle dura de 43 à 85, sous Claude, Vespasien et Agricola.

gné, avec leur langue, l'art de cultiver les champs, de construire des routes, de bâtir et de gouverner des villes. Dès l'an 300, le christianisme avait pénétré parmi eux. Mais les Celtes de la Grande-Bretagne, trop éloignés de Rome, ne semblent avoir reçu d'elle qu'une empreinte superficielle, et leur civilisation, vers l'an 450, n'était guère supérieure à celle de leurs envahisseurs anglo-saxons.

*
* *

L'INDO-EUROPÉEN COMMUN. — Conquérants et conquis, Germains et Celtes, appartenaient également, sans le savoir, à une même race primitive, celle des Indo-Européens, dont ils formaient en quelque sorte deux branches divergentes, devenues hostiles au cours des siècles et de maintes relations de mauvais voisinage [1]. Cette identité d'origine, obscurcie par le temps, n'a été mise en lumière qu'au commencement du siècle dernier, grâce aux progrès de la philologie comparée [2]. Il est possible que, deux ou trois mille ans avant l'ère chrétienne, ait résidé, quelque part dans l'Europe centrale, entre la Vistule et le Dnieper [3], un ensemble de populations qui parlaient un idiome à peu près identique, et qui, s'accroissant en nombre, essaimèrent successivement en tous sens : les Balto-Slaves au delà de la Vistule, les Indo-Iraniens vers les steppes et le Caucase, les Hellènes vers la Hongrie et la Grèce, les Italiques vers les Alpes et Rome, les Celtes sur le Danube, vers la Gaule et la Grande-Bretagne, les Germains

1. Certains pensent qu'au IVe et au Ve siècle avant J.-C. les Germains, moins nombreux et moins civilisés que les Celtes, étaient sous leur dépendance. Cf. BREMER, *op. cit.*, p. 787.

2. La « loi de Grimm » date de 1822.

3. Cf. sur ces questions : H. HIRT, *Die Indogermanen*, 1905, et HOOPS, *Waldbäume und Kulturpflanzen*. Pour M. MEILLET, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, 1920, p. 8, les invasions barbares, toutes en direction Nord-Sud, « donnent à penser que les populations qui parlaient l'indo-européen commun occupaient un domaine situé dans une région plutôt septentrionale, soit en Europe, soit à la limite de l'Europe et de l'Asie ».

enfin dans toute l'Allemagne et la Scandinavie. A cette répartition géographique, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, répondent des différences et des ressemblances linguistiques d'après lesquelles certains ont classé les langues issues de l'indo-européen en deux catégories : le groupe oriental comprenant le balto-slave et l'indo-iranien, et le groupe occidental auquel appartiennent le grec, le latin, le celtique et le germanique [1]. Certaines de ces différences sont si profondes qu'elles semblent remonter à une époque antérieure à la scission des peuples. L'indo-européen, comme toute autre langue, aurait donc possédé l'unité d'un fonds commun et la diversité de particularités dialectales.

C'est de l'i.-e. commun qu'il s'agira seulement ici. Essayons d'en retracer les caractères essentiels, car ils importent à l'étude scientifique de l'histoire de l'anglais. Remarquons d'abord qu'on ne saurait « restituer » l'i.-e. avec la précision et le détail d'une réalité tangible : on ne peut en induire les formes et les vocables que par une série d'hypothèses fondées sur les ressemblances que la philologie comparée découvre entre les idiomes apparentés. L'i.-e. est la plus abstraite des langues et presque une création de la pensée qui, remontant tous les degrés d'un système de « correspondances » [2] linguistiques, parvient à des résultats qu'aucun texte ne permet de contrôler. En analyser les éléments, c'est comme s'efforcer de saisir, sur le visage des membres d'une même famille, les traits communs qui leur donnent un air de parenté.

Ainsi considéré, l'i.-e. nous apparaît comme possédant des voyelles : *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, brèves ou longues, et une sorte d'atone que l'on représente par *ə* ; des diphtongues formées par la juxtaposition d'*i* ou d'*u* aux autres voyelles : *a*, *e*, *o* ; des sonnantes, dont une sourde : *s*, et deux sonores : *z* et *j* ; des

1. Appelés le premier : le groupe *satem*, le second : le groupe *centum* (prononcez kentum, cent), d'après leur traitement respectif de la gutturale simple i.-e. k > s ou reste k.

2. Cf. A. Meillet, *Introduction à l'étude des langues indo-européennes*, 1903, p. 23.

consonnes, parmi lesquelles ne figure aucune spirante sourde : *f*, *h* aspiré, *þ* [1] ; un accent, à la fois musical et tonique, susceptible de passer d'une syllabe à l'autre dans le même mot. La grammaire, la morphologie surtout est d'une complexité égale à celle du grec ancien : le nom, distinct du verbe, suit des déclinaisons que varie la multiplicité des cas, des genres et des nombres [2] ; le verbe indique dans sa conjugaison les modalités de l'action. La syntaxe, par contre, reste peut-être encore d'une simplicité relative [3].

L'élément essentiel du mot, dégagé de ses préfixes, suffixes et désinences, est la racine, sujette à des variations diverses, consonantiques ou vocaliques, suivant le cas. Les premières revêtent trois aspects : un thème primitif, commençant par un *s*-, se double parfois d'une forme dérivée, qui a perdu la sifflante initiale ; une racine peut s'augmenter d'une consonne (*t*, *d*, *p*, *s*, etc.) ou d'une voyelle (*e*, *i*, *u*), et produire ainsi des thèmes secondaires ; enfin, parmi ces consonnes, une vibrante finale *-r* alterne quelquefois avec une liquide *-l* [4]. Par exemple, le thème *spi-*, désignant une pointe (lat. *spīna*, ags. *spitu*, aisl. *spīk*), se présente en même temps sous la forme sans *s-* : *pi* (lat. *pinna*, germ. **pika*, d'où le français *pique*) ; à la racine *sqeu-*, couvrir (lat. *obscurus*, *scutum*, ags. *scūr*, aisl. *skūm*), correspond le thème secondaire *-qeu* (gr. κεύθω, lat. *cutis*, aha. *hūt*, ags. *hȳd*, *hūs*). Dans plusieurs de ces mots se rencontrent quelques-unes des consonnes : *n*, *t*, *k*, *r*, qui servent à élargir et à diversifier la racine primitive.

Les voyelles aussi participent à des transformations dont l'ensemble constitue les alternances vocaliques ou « apopho-

1. La valeur de ce signe est celle du *th* anglais dans *thin*, *thick*.

2. Huit cas au singulier, y compris le locatif et l'instrumental, six au pluriel, trois genres : masculin, féminin et neutre ; trois nombres : singulier, pluriel et duel.

3. Cf. Hirt, *op. cit.*, p. 88-89, et Brugmann, *Kurze vergleichende Grammatik der idg. Sprachen*, 1904, p. 650.

4. Voir sur cette question, Persson, *Studien zur Lehre von der Wurzelerweiterung und Wurzelvariation*, Upsala, 1891.

nie », et qui varient selon que le thème-racine reste accentué ou devient atone. Le principe en est le suivant : en position tonique ou semi-tonique i.-e., l'*ĕ* d'une syllabe radicale peut se changer soit en *ē*, soit en *ŏ* ou en *ō*. Ainsi la racine *(s)teg*, couvrir, nous apparaît en i.-e. sous quatre formes :

1) (s)tĕg-, lat. tĕgo ; 2) (s)tēg-, lat. tēgula ;
3) (s)tŏg-, lat. tŏga ; 4) (s)tōg-, lituanien stōgas, toit.

La première forme constitue ce que l'on peut appeler le degré normal simple de la racine, caractérisé par la voyelle *ĕ* ; la seconde en est le degré normal allongé : *ē* ; la troisième, provenant d'une dissimilation dont l'origine reste obscure, peut être commodément nommée le degré fléchi simple et est représentée par *ŏ* dans tous les cas ; la quatrième, ou degré fléchi allongé, ne se distingue de la précédente que par la quantité : *ō*, au lieu d'*ŏ* [1]. — Mais il arrive souvent que, par le jeu de la déclinaison ou de la conjugaison, un thème i.-e. se trouve en position atone, l'accent l'ayant quitté pour se porter sur un préfixe ou sur une désinence. La racine, perdant de son importance sémantique, passe alors au « degré réduit », que nous étudierons sous trois formes. Tout d'abord, si la voyelle radicale est longue au degré normal, elle s'affaiblit en devenant atone, et prend un son indistinct que l'on représente par *ə*, et que l'i.-e. occidental exprime surtout par *a* :

rac. i.-e. *sē-*, semer, dans lat. *sēmen* > *sə-* dans lat. *sătus*.

En second lieu, lorsqu'un thème au degré normal simple présente un *ĕ*, son passage à la position atone le réduit, par chute de cet *ĕ*, à ses seules consonnes : ainsi rac. i.-e. *gen-*, genou, lat. *gĕnu* ; gr. γόνυ, γωνία, donne à l'état réduit, γνύξ, got. *kniu* ; et rac. i.-e. *es-*, être, lat. *es-t*, donne à l'état réduit :

1. Le degré allongé n'est souvent que le résultat de contractions grammaticales. Ajoutons que les désinences, aussi bien que les racines i.-e., sont soumises à l'apophonie : cf. lat. nom. masc. *dominus* < *domin-ŏ-s*, et le voc. *domin-e*, le gr. λύ-ο-μεν et λύ-ε-τε.

i.-e. pl. **senti*, a. lat. *sont*, got. *sind*. Enfin, si cet *ĕ* est suivi, en syllabe tonique, soit d'un *ĭ* ou d'un *ŭ* formant diphtongue, soit d'une vibrante, d'une liquide ou d'une nasale : *r*, *l*, *m*, *n*, il disparaît encore à l'atone, mais en laissant après lui soit l'*ĭ* ou l'*ŭ*, devenus voyelles indépendantes, soit les vibrante, liquide ou nasales, devenues semi-vocaliques : *r̥*, *l̥*, *m̥*, *n̥* [1]. C'est le cas de :

RACINE INDO-EUR.	DEGRÉ NORMAL	DEGRÉ FLÉCHI	DEGRÉ RÉDUIT
**bheidh* (foi)	*gr.* πείθω	πέποιθα	ἔπιθον
	lat. fīdo < **feido*	*foedus* < **foidos*	*fīdes*
**deuk* (conduire)	*a. lat. douco* < **deuko*		*dŭx*
**ten* (tendre)	*lat. tĕneo*	*gr.* τόνος	*gr.* τατός, *lat. tentus*
**ker* + *d* (cœur)	*all^d Herz*		— καρδία < **kr̥d*
**(s) meld* (fondre)	*ags. smeltan*		*lat. mollis* < **(s)mold-uis*

*
* *

Le germanique commun. — A une époque qu'il est impossible de préciser, mais qu'on ne croit pas pouvoir être postérieure au x^e^ siècle avant J.-C., les Germains quittèrent à leur tour le berceau de la race indo-européenne et allèrent progressivement occuper la région comprise entre l'Oder et l'Elbe. Leurs attaches primitives une fois brisées, ils se trouvèrent en contact permanent avec les Celtes dans leur nouveau pays même et sur leurs frontières occidentales. La langue se ressentit de ces changements ; ses particularités dialectales s'accusèrent et se multiplièrent. Telle qu'on peut encore la reconstituer par l'hypothèse, par la comparaison des divers idiomes germaniques ses descendants immédiats, elle présente

1. Elles donnent souvent : gr. ρα, αρ ; λα, αλ ; α, — et en lat. *or*, *ol* (pour *r*, *l*), et *em*, *en* (pour *m*, *n*).

avec l'i.-e. des ressemblances et des différences qu'il convient de noter.

Son vocalisme, en ses traits essentiels, reste fidèle à ses origines, comme le montre le tableau suivant :

I.-E.	GERM. COMMUN.	EXEMPLES EMPRUNTÉS AUX DIALECTES GERMANIQUES.
ă reste	*ă*	*lat.* ago ; *aisl.* aka ; *lat.* ager ; *got.* akrs.
ăi —	*ăi*	*gr.* αἰέν ; *got.* aiws.
ău —	*ău*	*lat.* augere ; *got.* aukan.
ĕ —	*ĕ*	*lat.* vehо ; *ags.* wegan.
ĕu —	*ĕu*	*i.-e.* * leubh- ; *aisl.* leubaR.
ĭ —	*ĭ*	*lat.* piscis ; *got.* fisks ; *ags.* fisc.
ŭ —	*ŭ*	*lat.* jugum ; *got.* juk.
ē —	*ē*	*lat.* rēri ; *got.* garēdan.
ī —	*ī*	*lat.* vītis ; *aha.* wida.
ō —	*ō*	*lat.* flōs ; *got.* blōma ; *ags.* blōstma.
ū —	*ū*	*lat.* mūs ; *ags.* mūs.

Mais, à côté de ces concordances, se révèlent des divergences de plus en plus profondes qui, de bonne heure, donnent au germanique son caractère particulier. En premier lieu, à une époque voisine, sans doute, du 1er siècle avant J.-C., l'*ā* i.-e. s'assombrit, comme devait le faire plus tard l'*ā* des Anglo-Saxons, et se transforme peu à peu en *ō* [1]. Si César, écrivant vers l'an 50 avant notre ère, mentionne encore la « silva Bācenis » [2], forêt de hêtres du centre de l'Allemagne, avec la voyelle *ā* et non pas *ō*, c'est peut-être par suite de la survivance archaïque d'une appellation géographique : en son temps, l'*ā* du lat. *fāgus* (rac. i.-e. *bhāg-*) devait déjà tendre à devenir l'*ō* des dialectes germaniques : *bōka* en got., *bōc* en ags., *bōk* en as. et en aisl. — Par une évolution contraire, l'*ŏ* i.-e. et ses dérivées, les diphtongues *oi* et *ou*, prenaient un son plus clair, exprimé par *ă*, *ai* et *au*. Les mots celtiques que

1. Aussi bien dans les désinences que dans les racines, cf. *infra*, p. 48.
2. César, *De Bello gallico*, VI, 10.

les Germains avaient empruntés entre le v^e^ et le 1^er^ siècle avant J.-C. participent à cette mutation qui, les affectant, doit être postérieure à leur adoption [1]. En outre, la voyelle atone i.-e. *ə* est représentée en germanique, comme dans les langues classiques, par *a*, et les consonnes vocalisées *r̥*, *l̥*, *m̥*, *n̥*, développent, pour les soutenir, un *u* nouveau. Résumons en une vue d'ensemble les changements énumérés jusqu'ici :

I.-E.		GERM. COMMUN.	EXEMPLES
ā	>	*ō*	*lat. māter*; *ags. mōdor*; *as. mōdar*; *aisl. mōder.*
ŏ	>	*ă*	*lat.* octo; *got. ahtau*; *aha, ahto.*
ŏi	>	*ăi*	*a. lat.* oinom; *got.* ains.
ŏu	>	*ău*	*i.-e.** kouk-; *got. hauhs.*
ə	>	*ă*	*i.-e.* pətér -; got. fadar*; *as. fadar.*
r̥	>	*ur, ru*	*i.-e.* bhrgh-; as., aha., ags. burg.*
l̥	>	*ul, lu*	*i.-e.* pl̥nos*; *got. fulls*; *aisl. fullr*; *as., ags. full.*
m̥	>	*um*	*i.-e.** sm̥; *got. sums*; *aisl. sumr*; *as., ags. sum.*
n̥	>	*un*	*i.-e.* gn̥*; *got. kuni*; *as., aha. kunni.*

Ainsi évoluent en germanique les voyelles indo-européennes lorsqu'elles restent indépendantes, c'est-à-dire lorsqu'elles ne subissent l'influence d'aucun son contigu à elles dans le même mot. Mais, dans le cas contraire, de nouvelles transformations se produisent. Les consonnes nasales, par exemple, agissent sur les voyelles dont elles sont précédées : vers le 1^er^ siècle de notre ère, semble-t-il [2], un *ĕ* i.-e., suivi d'un *m* ou d'un *n* appuyés d'une autre consonne, se change en *ĭ* [3] : au latin *ventus*, contenant *n* + *t*, correspondent le got. *winds*, l'aisl. *vindr*, l'as. et l'ags. *wind* ; une racine i.-e., **tenk-*, croître,

1. Streitberg, p. 45. Le gaulois *Vosegus* > aha. *Wascono*
— *Volcæ* > aha. *Walha.*

2. Le nom propre *Ingæuones* mentionné par Tacite, *Germ.*, 2, paraît venir d'une forme **Eng-*.

3. De même dans les syllabes finales atones, cf. lat. pedes et germ. **fôt-es* > **fôt-iz*, sauf dans la terminaison *-ter*.

réussir, donne en germanique un verbe : *þenhan d'abord, puis *þinhan, l'*h*, spirante gutturale sourde [1], servant de consonne d'appui. Dans ce dernier cas, l'évolution se poursuit plus loin, car l'*n*, après avoir nasalisé la voyelle : *þinhan > *þīnhan, l'allonge en disparaissant, d'où le got. þeihan, que l'on doit prononcer þīhan, l'as. thīhan, l'aha. dīhan. En position identique, un *ă* ou un *ŭ* i.-e. deviennent en germanique *ā* et *ū* :

lat. *p*ango, attacher : germ. *f*anhan > *fāhan > got., as., aha. fāhan.

i.-e. *n̥*kt, nuit > germ. **u*nht- > ūht > ūht, as., aha., ags. ūhta.

Il peut arriver encore qu'une voyelle, accentuée ou non, soit influencée, non pas par une consonne, mais par une autre voyelle, dont elle est plus ou moins immédiatement suivie, et à laquelle elle s'identifie de façon totale ou incomplète. L'ensemble de ces phénomènes, très anciens d'origine, et très fréquents, constitue la métaphonie, ou transformation des sons vocaliques. On en trouve des cas en grec et en latin où « *s*imilis », par exemple, est issu de « **s*emilis » (cf. *s*emel) par réaction de l'*i* sur l'*e* qui le précédait, — de même, *n*isi provient sans doute de *n*e + si, et *n*ihil de *n*e + hil [2]. Cette tendance, héritée, semble-t-il, de l'i.-e., puisqu'elle est commune aux idiomes helléniques et italiques, s'est perpétuée et généralisée en germanique. Ainsi, la métaphonie produite par un *i* se rencontre dans trois cas : d'abord elle transforme la diphtongue i.-e. *ei* en *ii*, et, par une contraction inévitable, en *ī* :

gr. στείχω, je vais = got. st*ei*gan (prononcez stīgan) ; aisl. stīga ; as., aha., ags. stīgan ;

ensuite, toutes les fois qu'un *ĕ* i.-e. est suivi en germ. d'un *i* ou d'un *j* dans la syllabe voisine, il s'assimile complètement à lui ; au lat. m*e*dius correspondent :

got. m*i*djis, aisl. mi*ð*r, as. m*i*ddi, aha. m*i*tti, ags. m*i*dd ;

1. Avec la valeur du *ch* allemand ou écossais.
2. Brugmann, *op. cit.*, p. 236.

enfin, dans les mêmes conditions, la diphtongue i.-e. *eu* > germ. *iu* :

rac. i.-e. *leuk-*, lumière, germ. **leu*htjan > germ. **liu*htjan = got. *liu*htjan, as. *liu*htian, aha. *liu*hten.

Il existe, en outre, une seconde sorte de métaphonie, dite en *o/a*, et dont le principe est le suivant : toutes les fois qu'un *ĭ* ou un *ŭ* i.-e. sont suivis, dans la syllabe prochaine, d'un *ā*, d'un *ō* ou d'un *ē*, et qu'ils ne sont pas protégés par une nasale appuyée d'une consonne, ni métaphonisés par un *i* ou un *j*, ces voyelles, se rapprochant des sons qui les influencent [1], se changent respectivement : l'*ĭ* en *ĕ*, l'*ŭ* en *ŏ* [2], comme dans : lat. *vir*, homme, germ. **wir-az*, *wer-az*, as., aha., ags. *wer*, lat. *jugum*, joug, germ. **juka-* > **joka-*, aisl. *ok*, aha. *joh*.

Le vocalisme suffirait donc, par ces divergences considérables, à distinguer le germanique de l'indo-européen primitif. Mais plus profondes encore sont les transformations consonantiques, à ce point essentielles qu'elles ont contribué, pendant de longs siècles, à obscurcir l'identité d'origine des langues classiques et des idiomes germaniques. Les consonnes — qu'il nous soit permis de le rappeler ici — se divisent en plusieurs catégories d'après l'emploi qu'elles font du souffle expiratoire, le jeu qu'elles donnent, ou l'inaction qu'elles laissent, aux cordes vocales, et enfin l'endroit précis où se fait leur articulation. Si le souffle est soudain interrompu par la fermeture complète de la bouche, il se produit des « occlusives » ou « momentanées », — et, au contraire, des « spirantes » ou « continues », si le souffle peut se prolonger indéfiniment après qu'a commencé l'articulation. Une consonne est dite « sonore » lorsque son émission s'accompagne de voix, due à la vibration des cordes vocales, et « sourde » dans le cas opposé. Si l'occlusion complète ou la friction par-

1. La gamme des voyelles, en allant de la plus « sombre » à la plus « claire », de la plus gutturale (back) à la plus palatale (front), est : *u*, *o*, *a*, *e*, *y*, *i*.

2. L'*ŏ* germ. ne peut avoir d'autre origine, puisque tout *ŏ* primitif i.-e. s'est changé en germ. *ă* ; cf. *supra*, p. 10-11.

tielle qui détermine le bruit consonantique est causée par les lèvres, on a affaire à des « labiales », à des « dentales » si ce sont les dents qui agissent sur le souffle, à des « gutturales » si l'articulation se produit entre la langue et le palais dur. Les « nasales » présentent cette particularité que l'occlusion, en ce qui les concerne, n'interrompt pas le souffle, mais le rejette vers le nez. Enfin il est à remarquer qu'une momentanée, sourde ou sonore, devient « aspirée », si l'émission de souffle qui la cause prend une énergie notable. Les distinctions ainsi énoncées conduisent à la classification suivante :

	MOMENTANÉES (ou occlusives)			SPIRANTES (ou continues)		NASALES
	1 Sourdes	2 Sonores	2 bis Sonores aspirées	3 Sourdes	4 Sonores	
Labiales	*p*	*b*	*b*^{h}	*f*	*bh* (*v*)	*m*
Dentales	*t*	*d*	*d*^{h}	*þ*[1]	*đ*[3]	*n*
Gutturales	*k*	*g*	*g*^{h}	*h* (=*χ*)[2]	*ȝ*[4]	*ng*
Sifflantes				*s*	*ʒ*	

Or le germanique apporta au système consonantique indo-européen des modifications régies par des correspondances qui furent entrevues par le Danois Rask et formulées par J. Grimm en une loi qui porte son nom. Elle distingue trois « moments » d'une évolution qui fut sans doute lente et

1. Avec le son du *th* anglais dans *thin*.
2. Le *ch* allemand dans *ach*.
3. Le *th* anglais dans *this*.
4. Le *g* comme il est parfois prononcé dans l'allemand *dage*. C'est un *ch* sonore et prolongé. Il n'a pas été tenu compte, dans ce tableau sommaire, de la différence entre gutturales palatales et gutturales vélaires ni entre vélaires simples et vélaires labialisées ; cf. sur ces détails, entre autres exposés, celui de V. Henry, *Précis de grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand*, 1906, p. 112, 117, 121.

prolongée : d'abord les momentanées sourdes indo-européennes se changèrent en spirantes sourdes germaniques : *p*, *t*, *k* devinrent respectivement *f*, *þ*, *h* [1], comme dans lat. *p*ater = got. *f*adar, lat. fra*t*er = got. brō*þ*ar, lat. *c*anis (prononcez kánis) = got. *h*unds ; ensuite, les momentanées sonores aspirées indo-européennes se rapprochèrent peu à peu des sonores simples : b^h, d^h, g^h > *b*, *d*, *g* : au lat. *f*ugio (gr. φεύγω, rac. i.-e. *bh*eug-) correspond le got. *b*iugan ; au lat. ru*b*er (gr. ἐρυθρός, rac. i.-e. ru*dh*-), le got. rau*d*s ; au lat. *h*ortus (gr. χόρτος, rac. i.-e. *gh*ort-), le got. *g*ards ; enfin les momentanées sonores simples indo-européennes se transformèrent en sourdes : *b*, *d*, *g* > *p*, *t*, *k* : asl. slā*b*ŭ = got. slē*p*an, lat. e*d*o = got. i*t*an, lat. *g*enu = got. *k*niu [2]. L'ensemble de ces changements constitue la première mutation consonantique particulière au germanique : elle présuppose que les consonnes ainsi modifiées appartenaient à des syllabes portant l'accent principal indo-européen. Mais si cet accent, se déplaçant, venait à encadrer, entre sa position première et la nouvelle, une momentanée sourde i.-e., celle-ci, une fois devenue spirante sourde germanique, ne le restait pas. D'après la loi de Verner [3], poursuivant son évolution, elle se faisait spirante sonore, et, tout comme les spirantes sonores primitives indo-européennes, devenait momentanée sonore simple en germanique. Si au lat. pa*t*er, par exemple, équivaut en got. fa*d*ar, et non pas *fa*þ*ar, c'est que l'accent i.-e. dans ce mot frappait la terminaison *-tér*, et non plus la racine *pa-* qui se trouvait au degré réduit [4] : en ce cas, l'i.-e.

1. Sauf dans les combinaisons *sp*, *st*, *sk*, — *ft*, *ht*, où, par influence d'*s*, *f*, *h*, spirantes sourdes, la momentanée sourde subsiste.

2. En se référant aux numéros d'ordre des colonnes du tableau des consonnes, p. 14, on peut formuler les trois aspects de la loi de Grimm de façon très simple : 1) 1 (mom. sourdes) > 3 (spir. sourdes), 2) 2 *bis* (mom. son. asp.) > 2 (mom. son.) ; 3) 2 (mom. son.) > 1 (mom. sourdes).

3. Exposée en 1877 dans *Kuhns Zeitschrift*, XXIII, 97-130, réimprimé dans K. Verner, *Afhandlinger*, Copenhague, 1903. Cf., en outre, Meillet, *Caractères généraux*, p. 48-53.

4. Cf. *supra*, p. 8.

*pətér est devenu germ. *fa-þ-ér, puis *fa-ð-ér, et enfin *fáder (ags. faeder, aha. fater) [1].

C'est dire que l'accent a joué un rôle prépondérant dans cette mutation consonantique. Il n'est même pas impossible qu'il l'ait entièrement causée. Remarquons en effet que l'accentuation libre de l'indo-européen survécut pendant quelque temps en germanique, — la loi de Verner le prouve [2], — mais avec une tendance à se rapprocher de la syllabe initiale du mot, et à perdre son caractère musical pour devenir simplement tonique, ou, plus exactement, expiratoire. La prononciation des consonnes en fut affectée, celle des momentanées sourdes tout d'abord, qui devinrent aspirées, ou, pour mieux dire, expirées : p^h, t^h, k^h, et chez lesquelles cette nouvelle qualité de spirante l'emporta, à la longue, sur l'articulation momentanée primitive. Il semble que, considérées de ce point de vue, les lois de Grimm et de Verner puissent se fondre en une formule unique : en germanique, l'accent intensifie l'expiration, mais l'expiration contrarie la voix, et réciproquement. C'est pourquoi les sonores aspirées, gardant leur caractère de momentanées sonores, perdirent peu à peu l'expiration ; c'est pourquoi aussi les sonores simples indo-européennes, nécessairement influencées par l'accent expiratoire germanique, eurent une tendance à s'assourdir en acquérant plus ou moins, selon les dialectes, la qualité d'aspirées [3]. La contraction musculaire indispensable à l'émission du souffle expiratoire favorise en effet le rétrécissement de l'orifice buccal et, par là même, la production de momentanées ou de spirantes sourdes. Et les phénomènes que résume la loi de Verner ne s'expliquent pas d'autre manière : l'i.-e. *pətér

1. D'après la notation employée ci-dessus, la loi de Verner s'exprime ainsi : 3 (spir. sourde) > 4 (spir. sonore) > 2 (mom. son.) et, dans les mêmes conditions, $s > z$, et $z > r$ à la médiane ou finale.

2. Cf. *infra*, p. 34.

3. Cf. la prononciation anglaise de *p*ound, *t*ea, *c*unning, où, par suite de l'énergie de l'accent, les momentanées *p*, *t*, *k* sont en réalité des sourdes aspirées.

> germ. *fa*þ*ér, où la spirante, sourde d'abord, se fait sonore par influence des deux voyelles qui l'entourent : *faðér ; enfin, gardant sa sonorité, c'est-à-dire sa voix, elle perd son aspiration, et *fáðer devient *fáder [1].

Reste à fixer la date approximative de ces transformations. On a constaté que les Grecs et sans doute aussi les Germains empruntèrent à la Scythie l'usage du chanvre vers l'an 500 avant J.-C., et que les Celtes furent en contact constant avec les Germains aux environs de l'an 400 avant notre ère. Or les deux mots qui désignent le chanvre — gr. κάνναβις, ags. *h*ænep, all[d] *H*anf — et les Celtes — lat. Vol*c*æ, ags. Weal*h*, aha. Wal*h* — ont subi la mutation consonantique, laquelle a dû être, en conséquence, postérieure à leur adoption en germanique. D'autre part, les mots d'emprunt latins qui commencèrent à pénétrer en germanique au premier siècle de notre ère, *C*æsar, par exemple, got. *K*aisar, ags. *c*āsere, gardèrent leurs consonnes inchangées. On peut donc en induire que la loi de Grimm avait épuisé son action à cette époque, et que ses effets s'étendirent du v[e] au II[e] siècle avant J.-C., sans

1. Une communication de M. MEILLET, publiée par la *Revue germanique*, III, p. 329-330, 1907, nous a suggéré cette explication. Pour lui, « le germanique serait de l'i.-e. dont les consonnes auraient été altérées du fait de l'apprentissage par une population à type articulatoire tout à fait différent », et la mutation consonantique consisterait « pour les sonores et pour les sourdes en un retard du moment où commencent les vibrations glottales par rapport aux mouvements d'occlusion et d'explosion ». Il nous semble que ce « retard », ou plutôt cette inhibition des vibrations glottales, est due à l'effort musculaire buccal indispensable à une forte expiration tonique. M. MEILLET est revenu sur cette question dans ses *Caractères généraux des langues germaniques*, 1917, p. 34 ss. Pour lui, « le passage du type i.-e. au type germ. ou arménien consiste en un passage du type où la glotte », c.-à-d. les cordes vocales, « agit dès l'implosion à un type où la glotte n'entre en action qu'au moment de l'explosion de la consonne ». Dans un livre récent, *Le Langage*, 1922, p. 45-46, M. J. VENDRYES a exposé cette explication avec beaucoup de clarté. Nous profitons de cette occasion pour le remercier d'avoir bien voulu relire le manuscrit de ce chapitre et de nous avoir fait profiter sur plusieurs points de ses utiles conseils.

que d'ailleurs cette conclusion ait d'autre valeur que celle d'une hypothèse [1].

*
* *

Les dialectes germaniques. — Le germanique primitif nous apparaît ainsi moins comme une langue uniforme que comme un ensemble d'éléments communs à des dialectes apparentés sans doute, mais déjà distincts. Parler d'une « unité linguistique » germanique serait faire d'une abstraction simpliste l'expression d'une réalité complexe. Il faut laisser à chaque peuplade, plus elle s'écarte de ses origines indo-européennes, sa part de patrimoine et ses acquisitions particulières, sans oublier que toute langue, que ne fixent ni la littérature ni l'imprimerie, se laisse aller sans résistance à des transformations rapides et à des différenciations dialectales infiniment variées. Tout au plus peut-on essayer, en s'aidant des renseignements historiques que nous possédons encore et des ressemblances qu'offrent les idiomes germaniques entre eux, de les grouper en deux ou trois catégories présentant des caractères spécifiques.

Il semble qu'aux environs du IIe siècle avant notre ère, les Scandinaves, quittant la vallée de l'Elbe pour le Danemark actuel, s'éloignèrent des Goths dont une partie tout au moins commença à se diriger vers la Vistule [2]. A cette scission ethnique correspond la séparation linguistique qui oppose aux langues germaniques septentrionales, représentées primitivement par l'ancien norrois ou ancien islandais, le groupe germanique oriental que nous ne connaissons que par le seul gotique [3]. D'ailleurs, les contrées abandonnées par les Scandi-

1. Cf. sur ce sujet : Streitberg, *op. cit.*, p. 136-137 ; Kluge, *Vorgeschichte der altgermanischen Dialekte*, Pauls *Grundriss*, p. 325, 347, 367 ; du même, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache* (art. Hanf et Kaiser) ; Wilmans, *Deutsche Grammatik*, vol. I, p. 40-41.

2. Bremer, *op. cit.*, p. 81, 84.

3. Dans la traduction de la *Bible* par l'évêque Ulfilas, c. 350-380.

naves furent occupées par d'autres populations, germaniques elles aussi : les Jutes, les Angles, les Saxons, les Frisons, auxquels il convient d'adjoindre, plus au Sud, les Francs et les Alamans. Ainsi se forme un troisième groupe de langues que l'on appelle le germanique occidental, et qui présente quelques traits distinctifs. D'accord avec le germanique septentrional, mais différent du gotique, il transforme, vers le deuxième siècle de notre ère, l'*ē* i.-e. en *ā*. Aux formes Suēbi et Segimērus, que Tacite emploie encore, l'aha. répond par Suāba et Sigimār [1] ; à la racine i.-e. **lēd-*, laisser, got. lētan, correspondent l'aisl. lāta, l'as. lātan, l'aha. lāzzan [2]. En outre, le germanique occidental est seul à connaître ce que l'on désigne sous le nom de redoublement consonantique. Le principe en est le suivant : supposons qu'une racine brève i.-e. telle que **sŏd-* (placer) soit suivie, sous sa forme germanique **sat-*, d'un suffixe dérivatif ou d'une désinence commençant par *i* ou par *j* : cette semi-voyelle produit le redoublement de la consonne finale du thème, la lettre *r* exceptée. Ainsi, germ. *sa*t*-jan est en got. sa*t*jan, mais en as. se*tt*ian, en ags. se*tt*an, en aha. se*zz*en. Cette règle comporte, cependant, deux exceptions : le redoublement n'a pas lieu quand la dernière consonne du thème est un *r* issu, d'après la loi de Verner, d'un *z* germanique remontant lui-même à un *s* i.-e. [3], ni quand la voyelle radicale i.-e. était longue. C'est le cas de :

rac. i.-e. **nos-*, guérir > germ. **naz* + jan = got. na*s*jan ; mais as., ags., aha. ne*r*ian ;

**dhō-*, juger > germ, **dōm* + jan = got. do*m*jan ; as. dō*m*ian, ags. dē*m*an.

Nous sommes maintenant en mesure d'assigner à l'anglo-saxon sa place dans la famille des langues germaniques : il appartient au groupe occidental, tout en conservant des affinités au moins géographiques avec le scandinave. Mais ses plus proches

1. Kluge, *Vorgeschichte*, p. 421.

2. L'ags. donne *lætan* (ou *lētan*) et l'afris. *lēta* par suite de changements ultérieurs, cf. *infra*, p. 23.

3. Cf. *supra*, p. 16, n. 1.

parents et voisins sont, au premier chef, l'ancien frison et, ensuite, l'ancien saxon [1]. Il suffira, pour s'en rendre compte, de traduire en ags. un passage de l'*Heliand* (v. 1381-1388) :

As. — Sô sprak he thô spâhlîko endi sagda spel godes,
Ags. — *Swa spræc he þa [gleawlice] and sægde spel godes,*
lêrda the landes ward liudi sîne
lærde se landes weard leode sine
mid hluttru hugi. Heliþôs stôdun,
mid hluttrum hyge. Hæleþas stodon
gumon umbi thana godes sunu gerno swîþo,
guman ymbe þone godes sunu georne swiþe
werôs an willeon ; was im therô wordô niud,
weras on willan ; wæs him þara worda nied,
thâhtun endi thagôdun, gihôrdun thesoro thiodô drohtin
þohton and (swigodon), gehierdon þissa þeoda dryhten
seggean êu godes eldi-barnun,
secgan æ(we) godes ielda bearnum,
gihêt im heban-rîki endi te thêm heliþun sprak...
gehet him heofona rice and to þæm hæleþum spræc...

Les voyelles brèves du germ. occid., si souvent modifiées en ags., sont à peu près intactes en ancien saxon : l'*ă* ne connaît ni la palatalisation (*sagda, sprak*), ni la fracture (*ward, barnun*), l'*ĕ* non plus (*gerno, heban*); l'*ă*, allongé après la chute d'une nasale, ne s'est pas transformé en *ō* (*thahtun*) ; la métaphonie n'y est certes pas inconnue, puisque c'est à elle que sont dus *heliþ-* < germ. **haleþi-*, *eldi* < germ. **aldiz*, *liudi* et *niud* < germ. **leudiz* et **naudiz*, — mais elle ne s'étend pas encore à l'*ŭ* de *hugi* et de *umbi*. Les consonnes, elles aussi, conservent une stabilité entière : elles ne sont touchées ni par la seconde mutation consonantique du haut-allemand, ni par les palatalisations anglo-saxonnes. Seules une voyelle longue et trois diphtongues différencient l'état phonétique ancien saxon de celui du germ. occid. : ce sont germ. *ǣ* (i.-e. *ē*), qui

1. Comme il n'existe pas de documents frisons antérieurs au XIIIe siècle, le plus ancien texte allemand aisément accessible à qui connaît l'ags. est l'*Heliand*, en as., c. 850.

s'assombrit en *ā*, comme en haut-allemand, dans *dād*, par exemple (ags. *dæd* et *dēd*), — germ. *ai* (i.-e. *ai, oi*), qui devient *ē* (ags. *ā*, aha. *ei*), comme dans *sten* (ags. *stān*, aha. *stein*), — germ. *au*, qui donne as. *ō* (ags. *ēa*, aha. *ou*), comme dans *bōm* (ags. *bēam*, a tree, aha. *boum*), et *eu*, qui est palatalisé en *io* : *þiodo* (germ. **þeuda*),—exceptions peu nombreuses, qui n'empêchent pas l'ancien saxon d'être resté le plus conservateur des dialectes du groupe germanique occidental.

Bibliographie.

Anglo-Saxon Chronicle, éd. Plummer, Clarendon Press, 1892. — Bede : *Historia Ecclesiastica*, traduction Giles, Bohn's Libraries, Londres, 1907. — Bremer (O.) : *Ethnographie der germanischen Stämme*, 1904, dans Pauls *Grundriss*. — Brugmann (K.) : *Kurze vergleichende Grammatik der idg. Sprachen*, Strasbourg, 1904. — César : *Commentaires sur la guerre des Gaules*. — Chadwick (H. M.) : *The Origin of the English Nation*, Cambridge, 1907. — Gildas : *Historia de Excidio Britanniæ*, trad. J. A. Giles, Bohn's Libraries, 1906. — *Heliand*, éd. Heyne, Paderborn, 1905. — Henry (V.) : *Précis de Grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand*, 1906. — Hirt (H.) : *Die Indogermanen*, Strasbourg, 1905. — Hoops (J.) : *Waldbäume und Kulturpflanzen*, Strasbourg, 1905. — Kluge (F.) : *Etymologisches Wörterbüch der deutschen Sprache* ; *Vorgeschichte der altgermanischen Dialekte*, dans Pauls *Grundriss*. — Meillet (A.) : *Introduction à l'étude des langues indo-européennes*, 1903 ; Article dans la *Revue Germanique*, t. III, 1907 ; *Caractères généraux des Langues germaniques*, 1917 ; *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, 1920. — Paul (H.) : *Grundriss der germanischen Philologie*, Strasbourg, 1904. — Persson : *Studien zur Lehre von der Wurzelerweiterung und Wurzelvariation*, Upsala, 1891. — Ramsay (sir James) : *The Foundations of England*, Londres, 1898. — Streitberg (W.) : *Urgermanische Grammatik*, Heidelberg, 1896. — Tacite : *Germania*. — Vendryes (J.) : *Le Langage*, 1922. — Verner (K.) : *Kuhns Zeitschrift*, 1877.

CHAPITRE II

LA PRÉHISTOIRE
L'ANGLO-SAXON PRIMITIF

La palatalisation primaire, 23-24. — La fracture anglo-saxonne, 24-25. — La métaphonie, 25-28. — Autres changements vocaliques, 28-29. — Influence des nasales, 30-31. — La palatalisation secondaire, 31-32. — Autres changements consonantiques, 32-34. — L'accent tonique et le traitement des atones, 34-38.

Transporté en Grande-Bretagne avec les envahisseurs angles, jutes et saxons, le plus ancien anglais se trouve soudain séparé de ses origines. L'éloignement l'oblige à l'exil et lui impose un développement individuel. De continental il se fait insulaire. La langue celtique, qu'il rencontre devant lui en arrivant, lui est certes apparentée, mais elle lui paraît étrangère, et il la méprise comme étant un idiome de vaincus et d'esclaves. Loin d'en subir l'influence, il ne lui empruntera en plusieurs siècles qu'un nombre très restreint de mots[1]. Par contre, il va céder aisément à ses tendances héréditaires. Il n'est retenu par aucune tradition littéraire. L'écriture est à peine connue : les caractères qu'il emploie et qu'on appelle des « runes »[2] se gravent péniblement sur la pierre ou le bois[3], et possèdent une vertu magique au moins autant qu'une valeur orthographique. Il n'a pas l'uniformité d'une langue nationale, maniée par des écrivains, parlée par des lettrés : son unité d'origine, qui d'ailleurs reste tangible, se résout en autant

1. Cf. *infra*, p. 135.

2. On les trouvera représentées dans l'*Anglo-Saxon Dictionary* de Bosworth-Toller, dans l'*History of English Sounds* de Sweet, Oxford, 1888, p. 98-99, et dans Kaluza, *Historische Grammatik*, 1906, I, p. 94-95.

3. L'identité d'origine de l'anglais *to write* (ags. *wrītan*, écrire) et de l'allemand *reißen* (as. *wrītan*, déchirer, écrire) est bien connue.

de dialectes qu'il y a de tribus pour s'en servir. Mais il présente, dans son évolution rapide et sa complexité linguistique, des traits communs qu'il convient de dégager.

*
* *

La palatalisation primaire. — C'est ainsi qu'on peut désigner la plus ancienne des transformations apportées au germanique occidental par l'anglo-saxon proprement dit. La prononciation des voyelles s'en trouve modifiée. Tandis qu'en germ. occid. *a, e, i, o, u* semblent avoir eu une articulation[1] moyenne et normale, comme la possède encore l'allemand moderne, en ancien frison déjà, et plus tard en anglo-saxon, cette articulation est, pour ainsi dire, projetée en avant, toujours plus près de l'orifice buccal. Elle se palatalise. Il en résulte que *a, e, i, o, u*, au lieu de rester ouverts, deviennent fermés. Pour la voyelle *a* en particulier, l'altération du son est si notable qu'elle entraîne un changement orthographique[2] : *e* en ancien frison, *æ* en ags., toutes les fois du moins que cet *a* ne précède pas soit un *w*, soit une consonne nasale, aspirée, vibrante ou liquide[3], et qu'il n'est pas protégé par une voyelle vélaire : *a, o, u*, dans la syllabe suivante. C'est ainsi qu'au germ. occid. *ă* dans **dag, *fat, *akr* (all[d] *Tag, Fass, Acker*), correspondent : afris. *ĕ* dans *deg, fet, ekker*, ags. *æ* dans *dæg, fæt, æcer* ; et qu'au germ. occid. *ā* dans *lātan, rād* (all[d] *lassen, Rat*), correspondent : afris. *ē* dans *lēta, rēd*, et ags. *ǣ* dans *lǣtan, rǣd*.

En outre, les diphtongues, ou plus exactement les voyelles doubles germaniques : *au, eu iu*, subissent, en ags. primitif,

1. On entend par là l'interruption plus ou moins complète du souffle expiratoire par l'interposition des lèvres, des dents ou du voile du palais, d'où les trois séries de consonnes : labiales, dentales et gutturales.

2. Il semble naturel d'admettre que les Anglo-Saxons, réapprenant après leur conversion l'orthographe à l'école du latin d'Église, donnèrent à leurs signes la valeur exacte des caractères latins.

3. Cf. *infra*, p. 30, 24 et 25.

des modifications analogues : leur premier élément, en se palatalisant, entraîne le second vers une articulation moins vélaire, si bien que graduellement :

germ. *au* > *æu* > *æo* > *æa* > ags. *ēa* : germ.-all[d] *Baum*, ags. *bēam* ;

germ. *eu* > *ęu* > ags. *ēo* : germ. **leuf* (all[d] *lieb*), ags. *lēof* ;

germ. *iu* > *įu* > ags. *īo* : germ. **liudi-* (all[d] *Leute*), ags. *līode*.

*
* *

La fracture anglo-saxonne. — Plus récente que la palatalisation primaire, parce qu'étrangère à l'ancien frison ainsi qu'à la plupart des autres langues germaniques, la fracture est l'une des particularités les plus curieuses de l'anglo-saxon. Elle « brise », dans la plupart des dialectes[1], les voyelles primitives : *a*, *ĕ*, *i*, et les transforme respectivement en *ea*, *eo*, *io* devant *h* simple ou appuyé d'une autre consonne, devant *r* double ou appuyé, et, beaucoup moins uniformément, devant *l* double ou appuyé, *ĕ* dans ce dernier cas ne subissant guère la fracture que lorsqu'il est suivi de *lh* ou de *lk*. Le tableau ci-dessous donne, autant que possible, un exemple de chaque sorte :

GERM.	ANG. MOD.	ALL[d] MOD.	AGS.
* *sah*	*saw*	*sah*	*seah*
* *feh-u*	*fee*	*Vieh*	*feoh*
* *ahta-*	*eight*	*acht*	*eahta*
* *nāh-*	*near*	*nahe*	*nēah*
* *feht-*	*fight*	*fechten*	*feohtan*
* *mihst*		*Mist* (fumier)	*miox* = * *miohs*.
* *darr-*	*dare*		*dearr*
* *ferr*	*far*	*fern*	*feorr*
* *irr-*		*irre* (irrité)	*iorre*
* *arn-*		*Aar* (aigle)	*earn*

1. Cf. *infra*, p. 175.

GERM.	ANG. MOD.	ALL^{d} MOD.	AGS.
* *werk-*	*work*	*Werk*	*weorc*
* *hird-*	*herd*	*Hirt* (pasteur)	*hiorde*
* *fall-*	*to fall*	*fallen*	*feallan*
* *salt-*	*sealt*	*Salz*	*sealt*
* *selh-*	*seal*		*seolh*
* *melk-*	*milk*	*melken*	*meolc*

Comment expliquer ce changement orthographique par lequel *a* devient *ea*, *e* > *eo*, *i* > *io*, et qui reflète, à n'en pas douter, une modification du son ? Rappelons-nous d'abord que, par la palatalisation primaire, *a*, voyelle primitivement sombre et semi-vélaire, était devenue en ags. claire et semi-palatale, et s'écrivait *æ*. Ensuite, on peut admettre que, déjà en ags., *h*, *r*, *ll* avaient pris une articulation presque vélaire, comme dans les mots *hall*, *farm*, de l'anglais moderne, — le dos de la langue s'incurvant et remontant vers le voile du palais, de manière à rétrécir le passage de l'air. Si bien qu'entre les voyelles palatales *æ*, *e*, *i*, et ces consonnes semi-vélaires, apparaissait un espace à franchir, un manque de liaison que vint combler la voyelle de glissement, par laquelle, dans l'orthographe, se manifeste la fracture. L'explication ainsi proposée [1] pourrait alors se formuler de la façon suivante :

rac. germ. **fall-* > ags. **fæll-* > ags. *feallan*, avec voyelle de glissement *a* ;

rac. germ. **feht-* > ags. *feohtan*, avec voyelle de glissement *o* ;

rac. germ. **irr-* > ags. *iorre*, avec voyelle de glissement *o*.

*
* *

La métaphonie anglo-saxonne. — Héritée du germanique

1. Qui est celle de Bülbring, *Altenglisches Elementarbuch*, 1902, p. 58.

primitif[1], la métaphonie est en réalité plus ancienne par ses origines que la fracture et même que la palatalisation. Mais, comme ses effets se sont prolongés au delà de la période où cessèrent d'agir et la fracture et la palatalisation, il convient de ne la mentionner qu'en troisième lieu. On remarque, en effet, très aisément, d'une part que des diphtongues telles que *ĕa*, *ĕo*, produites par fracture, ont été affectées ensuite par la métaphonie, et, d'autre part, que des termes ecclésiastiques d'emprunt latin [2], postérieurs par conséquent à l'an 596 [3], ont subi cette même transformation. D'où l'on peut conclure que la tendance à la métaphonie, importée du continent par les envahisseurs en 450, influait encore sur la langue à la fin du VI^e^ et pendant le VII^e^ siècles. Elle consiste essentiellement, nous le savons, en ce qu'une voyelle s'assimile en partie au son d'une autre voyelle primitive dont elle est — ou était — plus ou moins immédiatement suivie, car la voyelle, cause de la métaphonie, n'a presque jamais survécu intacte à ce changement.

Le son qui, en ags., comme en germ., a produit le plus grand nombre de modifications métaphoniques, est l'*i* ou le *-j-* des suffixes de désinence ou de dérivation. Il y faut ajouter, plus rarement, les voyelles *u*, *o*, *a*. Aussi distingue-t-on deux sortes de métaphonies en ags. comme en certains autres dialectes germaniques tels que le norrois : la métaphonie dite en *-i*, parce qu'elle fut causée par cette voyelle, et la métaphonie en *u*, *o*, *a*, laquelle se rapproche fort de la fracture. Il est d'ailleurs très difficile de les étudier en détail sans tenir compte de différences dialectales dont il sera traité plus loin. On se bornera ici à en expliquer le principe et les applications les plus anciennes et les plus générales.

I. *Métaphonie en i.* — Soit un mot tel que l'adjectif *full* ; fai-

1. Cf. *supra*, p. 12.
2. Comme *glēsan* < **glōs(s)ian* et *cælic* < *calicem*.
3. Date de la conversion (cf. BÜLBRING, *op. cit.*, p. 64).

sons le suivre d'un suffixe dérivatif *-jan*, qui le transforme en verbe: on obtient en germ. *fulljan*, qui existe en réalité en gotique. Mais, en ags., l'*u* du radical, influencé par le *-j-*, semi-voyelle palatale très claire, perd de sa qualité de vélaire et se transforme en *y* (*fyllan*), signe par lequel les Anglo-Saxons transcrivaient le son de notre *u*, ou, plus exactement, de l'*ü* allemand. Tel est le principe. Les applications sont nombreuses. Elles se rencontrent dans la conjugaison : d'abord, dans les infinitifs faibles composés comme il vient d'être dit, soit que le suffixe dérivatif reste encore visible, comme dans *swerian* < **swar-j-an*, soit qu'il se dissimule en des contractions ultérieures, comme dans *fyllan* (to fill) < *full-j-an*, *hebban* (to heave) < *haf-j-an*; ensuite dans les formes personnelles dont la désinence comportait un *-i-* primitif, telles que *brȳcþ* (he enjoys) < **brūkiþ*, inf. *brūcan* (to brook). Elles se rencontrent également dans la déclinaison, causées, de façon analogue, par une semi-voyelle de dérivation, comme dans *brycg* (bridge) < **bruggjō*, ou par une voyelle de liaison, comme dans *hyge* (mind) < **hug-i-z*, ou par une voyelle de désinence, comme dans *fēt*, datif sg. de *fōt* (foot) < **fōt-i*. Enfin, elles se trouvent encore dans la composition nominale, lorsque le suffixe dérivatif commençait primitivement par un *i* : c'est ainsi qu'ags. *yfel* (evil) est issu du germ. ** ubil-*, got. *ubils*, as. *ubil*. Il en résulte des transformations variées de voyelles simples et de diphtongues, dont les plus fréquentes sont énumérées dans le tableau ci-dessous :

a dev. nas. ou voy. gutturale > *æ* : **anid* > *æned*, all[d] *Ente*;

æ < *a* par palat. primaire > *e* : **mari* > **mæri* > *mere*, ang. mod. *mere*;

ā > *ǣ* : **dailiz* > *dǣl*, ang. mod. *deal*;

ea de fracture > *ie* : **warnian* > **wearnian* > *wiernan* (to deny) ;

ēa > *īe* : got. *haunjan* > **hēanian* > *hīenan* (to deride);

o > *œ*, *e* : lat. vg. *oli-* > *œle* ; as. *dōmjan* > *dēman*, *to deem* ;

u > *y* : as. *wunnia* > ags. *wynn* (joy) ; **fūr-i* > *fȳr*, *fire*.

II. *Métaphonie en u.* — Beaucoup moins répandue et aussi, semble-t-il, plus tardive [1] est cette autre modification par laquelle un *i* placé devant une liquide ou une labiale, elles-mêmes suivies d'un *u* primitif, se diphtongue en *io*, un *e* devant les mêmes consonnes se brise en *eo* [2]. C'est ainsi que :

pr. ags. *limu* (limbs) > *liomu* (plus tard *liomo* et *lioma*) ;
— *melu* (meal) > *meolu*.

La métaphonie est ici moins distincte que dans le cas précédent ; c'est une anticipation plutôt qu'une assimilation de sons : les voyelles palatales *i*, *e*, subissant d'avance l'influence de la vélaire *u*, se fracturent, en somme, par la production d'un son de glissement, *o*, intermédiaire entre elles-mêmes et *u*.

*
* *

Autres changements vocaliques. — Il sera fait mention ici de diverses modifications, pour la plupart fort anciennes, qui ont contribué à donner à l'ags., et par conséquent à l'anglais, son caractère particulier.

On se souvient qu'en germ. occid., un *u*, suivi, dans certains cas, d'un *a* à la désinence [3], se transformait en *o*. Mais, en ags., comme d'ailleurs en afris. et en as., cet *o*, précédé

1. A la fin du VII^e^ et au commencement du VIII^e^ siècle, d'après Bülbring, *op. cit.*, p. 92 et 94, et cf. *infra*, p. 157-158, 175-176.
2. Pour *ă*, on trouve en ws. cette fracture dans le seul mot *ealu*.
3. Cf. *supra*, p. 13.

d'une labiale, retourne, par assimilation sans doute, à l'état d'*u* :

ags., as. *full*, afris. *ful*, mais all[d] *voll*, ang. mod. *full* ;

ags., as. *wulf*, mais all[d] *wolf*, ang. mod. *wolf* (pron. wulf) ;

ags. *fugol*, as. *fugal*, mais all[d] *Vogel*, ang. mod. *fowl*.

La concordance, sur ce point, des dialectes bas-allemands (ags., afris., as.), et leur opposition au haut-allemand, nous amène à la conclusion que ce retour à la voyelle germanique a dû se produire, au plus tard, vers l'an 400, avant l'émigration des Angles et des Saxons.

Un certain nombre de contractions, également primitives, sont résumées dans le tableau suivant :

GERMANIQUE	AGS.	EXEMPLES
i + *ō* >	*ēo*	got. *frijônds* = ags. *frēond*
i + *u* >	**iu* > *īo*	germ. **hiu* = ags. *hīo* (she)
i + *a* >	*īo*	got. *fijands* = ags. *fīond*.
e + *u* (*w*) >	**eu* > *ēo*	germ. **knewa* = ags. *cnēo*(*w*)
a + *u* (*w*) >	**au* > *ēa*	germ. **fawa* = ags. *fēa* (few)

Enfin, plus caractéristique encore, et de portée beaucoup plus générale, est l'évolution de la diphtongue germ. *ai*, restée à peu près intacte en haut-allemand, transformée en *ē* par l'afris. et l'as., mais qui, en ags., s'est simplifiée en *ā*, sans doute après le v[e] siècle, puisque, seul de tous les dialectes germaniques, l'ags. procède ainsi :

germ. **stain-az* > ags. *stān*, ang. mod. *stone*, all[d] mod. *Stein* ;
— **hailaz* > ags. *hāl*, ang. mod. *whole*, all[d] mod. *heil*.

*
* *

Influence des nasales. — De bonne heure, en germanique, les voyelles *ă, ĭ, ŭ*, primitivement suivies d'un *n* et d'un *h*, spirante sourde, avaient tendu à éliminer la nasalisation et à la remplacer par l'allongement de leur propre quantité. C'est ainsi que le germ. **branhtōm* (I brought) était devenu got., as., aha. *brāhta*, et que **þunhtōm* (I seemed) avait donné got., as. *þūhta*.

Ensuite, à une époque plus récente, les dialectes bas-allemands, l'ags. et l'afris. en particulier, avaient accentué la tonalité sombre que l'*ā* ainsi produit avait gardée de sa nasalisation première, et l'avaient même entièrement transformé en *ō* dans l'orthographe. Aussi, au got., as., aha. *brāhta* (ich brachte), as. *thāhta* (ich dachte), l'ags. répond-il par *brōhte* (I brought), *þōhte* (I thought), et l'afris. par *brochte*, *thochte*. Enfin, ces deux dialectes, poussant la modification jusqu'au bout, l'étendirent aux trois voyelles *ă, ĭ, ŭ* suivies d'une nasale, *m* aussi bien que *n*, appuyée d'une spirante sourde quelconque, *f, s, þ, h*. De là les formes ags. *sōfte* < germ. **samftō*, all[d] mod. *sanft*; *fīf* < germ., got. *fimf*; *mūþ* < germ. **munþaz*, got. *munþs*.

Cédant à la même influence, l'ags. [1] montra, entre le VIII[e] et le X[e] siècles, une hésitation curieuse entre les sons et l'orthographe *a* et *o* dans les mots où l'*ă* primitif était suivi d'une nasale. Il écrivit indifféremment *mann* et *monn*, *nama* et *noma*, — et il faut attendre la fin du X[e] siècle pour retrouver, dans Aelfric et les *Évangiles* west-saxons, l'*a* pur partout rétabli dans l'écriture, quelle qu'en ait été d'ailleurs la prononciation. Quant à l'*ā* du germ. occid. [2], l'ags., et aussi l'afris., le changent définitivement en *ō* devant nasale : à l'aha. *māno* (moon), l'ags. répond par *mōna* < germ. occid. **mān-* < i.-e. **mēn-*. Dans les mêmes conditions, un *ŏ* du

1. Sur les différences dialectales, cf. *infra*, p. 152, 160, 165, 170, 175.
2. Cf. *supra*, p. 19.

germ. occid., issu d'un *u* du germ. primitif, redevient *u* en ags. et en afris. ; c'est ainsi que le germ. **genumenaz* donne germ. occid. *genomen-*, all[d] mod. *genommen*, mais ags. *genumen*. De même, à l'ags. *cuman* correspond l'aha. *coman* < germ. **cumanan* (to come).

*
* *

La palatalisation secondaire. — Elle affecte les consonnes gutturales *g*, *k*, *h*, *sk*, à une époque voisine du VII[e] siècle, semble-t-il, ou tout au moins postérieure au temps où s'accomplissaient la palatalisation primaire et la fracture. Elle est, en son principe, contemporaine de la métaphonie, mais s'achève avant elle. Les voyelles palatales *e*, *æ*, toutes les fois qu'elles suivent ces consonnes, se trouvent modifiées dans l'orthographe et s'écrivent respectivement *ie*, *ea*, mais restent intactes en réalité.

Les gutturales primitives *g*, *k*, *sk* subissent cette transformation de façon identique, quelle que soit la position qu'elles occupent dans le mot. En tête de la syllabe initiale, *g* et *k* prennent respectivement le son de *gj*, *kj*, toutes les fois qu'ils sont suivis soit d'une voyelle palatale primitive : *i*, *e*, soit d'*æ* issu de *a* par palatalisation primaire, soit d'une diphtongue de fracture : *io*, *eo*, *ea*. C'est ainsi que le germ.-got. *kinnus* (chin) devient ags. **kinn* > **kjinn*, plus tard orthographié *cinn* ; c'est ainsi que le germ. **gastiz* (guest) devient **gæsti-* en ags. primitif par palatalisation primaire, puis **gjæsti-* et **geasti-*. Il est à remarquer toutefois qu'en position initiale le *g* et le *k* restent gutturaux devant toute voyelle qui n'est devenue palatale que par suite de métaphonie : *gyte* (a flowing), par exemple, < germ. **gutiz*, *cēne*, plus tard *cēne* < germ. **kōni* (keen, brave). Au contraire, *sk* se change en *skj*, quelle que soit la voyelle qui le suive, gutturale aussi bien que palatale, primitive aussi bien que métaphonique. Ainsi le germ. **skeran* (to divide, to shear) donne en ags. **skjeran*, écrit plus tard *scieran*, au moins en saxon occidental ; le germ. **skal*

devient ags. **skjal*, écrit *sceal-*, et, de même **skīnan* (to shine) donne **skjīnan*, orthographié *scīnan*, et **skort* > **skjort*, indifféremment transcrit, selon les dialectes, *scort* ou *sceort* (short). Il résulte de ces faits que la palatalisation, dite secondaire, n'affecte que les consonnes gutturales, et nullement les voyelles *e*, *æ* ; celles-ci semblent, il est vrai, si l'on en croit l'orthographe, se transformer : *ĕ* en *ie* et *æ* en *ea*, mais le premier des deux éléments de ces diphtongues, *i* ou *e*, n'est en réalité qu'une voyelle de glissement, témoin de la modification de la consonne précédente.

En position médiale, c'est-à-dire lorsque, en germanique, une de ces gutturales : *g*, *k*, *sk*, *h*, se trouvait placée entre deux voyelles palatales ou devant un *i* ou un *j* primitifs, l'ags. l'assimile aux sons voisins, et la vocalise partiellement en la faisant palatale dans la mesure indiquée plus haut. C'est le cas de : *weges*, *dæge*, *brece*, *wȳscan* < **wunskian* (to wish) ; c'est aussi le cas de *benc* < **bankiz*, *tyht* (training) < **tuhtiz*, *flǣsc* < **flaiskiz*, bien que, dans ces mots, par suite de la chute des désinences, la consonne gutturale soit passée de la position médiale à la finale. De même, en fin de syllabe ou de mot, la palatalisation se produit après toute voyelle claire : *i*, *e*, *æ*, comme dans *dīc* (ang. mod. ditch), *weg* (ang. mod. way), *dæg* (day), *sægde* (I said), et cela dès l'époque de l'ags. primitif.

*
* *

Autres changements consonantiques. — Essayer ici de les énumérer tous serait se perdre en de fastidieux détails, qui échapperaient à tout ordre chronologique. Ils sont dus, pour la plupart, à l'assimilation, à la métathèse, et à certaines élisions.

Vers le VIII^e^ siècle, semble-t-il [1], les spirantes sourdes, *f*, *þ*, *s*, lorsqu'elles se trouvèrent prises entre des éléments sonores, voyelles ou vibrantes, en subirent l'influence, et devinrent,

1. Bülbring, *op. cit.*, p. 187.

par assimilation, sonores à leur tour, même lorsque l'orthographe n'en fut pas modifiée. C'est ainsi que dans *wulf*, l'*f* final garde son caractère primitif de spirante sourde, mais au pl. l'*f* de *wulfas* se prononça *v* ; de même dans *brōþor*, le *þ* prit la valeur d'un ð, et l'*s* de *cīese* (cheese), celle d'un *z*. Dans les mêmes conditions, un *lþ* ou *þl* germ. devinrent en ags. *ld* ou ðl (*dl* dans certains dialectes): au got. *wulþus* (glory), l'ags. répond par *wuldor*, et au germ. **aid-* correspond la double forme *āðl* et *ādl* (illness). Par une tendance contraire, celle qui mène à la dissimilation des sons pour en rendre l'émission plus facile, une spirante sourde *þ* ou *h*, avant ou après un *s*, se changea en momentanée, *t* ou *k*: les exemples en sont fréquents dans les terminaisons atones, où germ. **kiusiþ* (he chooses) > ags. **cīesþ* > *cīest*; ailleurs, ils sont plus rares : cependant *weaxan* (to wax) représente en réalité la forme primitive *weahsan* (all^d *wachsen*), où l'*h*, par la loi du moindre effort, s'est affaibli en *k*, *x* étant équivalent à *k* + *s*.

La métathèse consiste en la transposition d'une consonne, et, plus particulièrement, d'un *r*. Elle se produit fréquemment en ags., lorsqu'en germanique primitif cet *r* se trouvait placé devant une voyelle brève, elle-même suivie de *nn*, *ss*, *s* appuyé ou *s* final. Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer le got. *brinnan* (to burn) avec l'ags. *birnan*, l'as. *hross* (all^d mod. *Ross*) avec l'ags. *hors*, et le germ. **fristiz* (all^d *Frist*, delay) avec l'ags. *first*. Cette métathèse remonte à une date assez ancienne, antérieure même à la fracture, car celle-ci la présuppose dans certaines formes dialectales, telles que *eornan* (to run) < *iornan* < *irnan* < germ.-got. *rinnan*.

Quant à l'élision, elle affecte surtout la spirante sourde *h*, qui, de bonne heure, en position tonique affaiblie, tendit à s'atténuer en une simple aspirée. C'est le cas de mots composés où, l'accent principal se portant sur le premier élément, l'*h* initial du second s'élimine de plus en plus fréquemment : dans *ōrettan* (to fight), par exemple, issu de *or* + **haitian* (to call out), et, plus tard, dans *līcuma* (body) < *līc homa* < *līchama*. Cet *h*, en outre, disparaît assez régulièrement, soit

devant un *s* : *wæstm* (growth) < **wahstm*, soit entre voyelle et consonne nasale, liquide ou vibrante : *ēorod* (cavalry) < *eoh* (horse, rac. i.-e. **ekw-*) + *rod*, soit entre consonne tonique et voyelle atone : au nominatif *holh* (a hole) correspond un génitif *holes*, où l'*h* s'est élidé devant la désinence *-es*, la voyelle précédente étant, en ce cas, assez souvent allongée : *hōles* ou *hŏles*.

*
* *

L'accent tonique et le traitement des atones. — Comme il a été dit plus haut [1], la loi de Verner ne s'explique que par la mobilité de l'accent i.-e. et germ. primitif qui, dans ces langues, passait souvent d'une syllabe à l'autre du même mot. C'est ainsi que le latin accentuait l'infinitif *habére* sur la désinence et le présent de l'indicatif *hábet* sur le radical; en pr. germ. la première syllabe était tonique dans l'infinitif *wérþan* (devenir, lat. *vértere*, ags. *wéorþan*), et la seconde dans le prétérit pluriel **wurþúnþ* (they became, ags. *wúrdon*). Mais, avec la simplification progressive des désinences, avec l'abrégement des mots et la rudesse croissante des idiomes germaniques, l'accent quantitatif et musical de l'i.-e. se perdit peu à peu, et se transforma en simple « accent tonique », qui consiste essentiellement en un accroissement d'énergie dans l'émission d'une syllabe particulière de chaque mot. Et la syllabe choisie fut, tout naturellement, celle du radical, dont il fallait mettre en relief la valeur sémantique. Or, en germanique, c'est toujours par la racine que commencent les mots simples. L'accent tonique en vint donc à porter sur la première syllabe de chacun de ces mots, que ce fût un substantif (ags. *giefu*, *réccere*), un verbe (ags. *giéfan*, *þéowian*), une préposition ou un adverbe (ags. *únder*).

Le même principe s'applique aux mots composés. C'est encore l'élément essentiel au point de vue sémantique qui l'emporte sur les autres et décide de la place de l'accent. Dans

1. P. 16.

les composés nominaux — substantifs ou adjectifs — on peut l'appeler le déterminant, par opposition au déterminé dont il est suivi. Soit un vocable tel que *nīedþearf* (urgent need, besoin urgent) : le premier substantif, *nīed* (nécessité urgente), sert de qualificatif au second, *þearf* (besoin), et le précise : l'importance de ce rôle est soulignée à la fois par la place que le mot occupe en tête du composé et par l'accent tonique dont il est frappé. Il en va de même dans le substantif *ándsaca* (adversaire qui prend cause [*sacu*] contre [*and* = *antí*]), et dans l'adjectif *élþēodig* (foreign, d'une autre nation), ainsi que dans d'innombrables formations du même genre. Les exceptions elles-mêmes confirment la règle : il arrive parfois que des substantifs soient formés des préfixes *be-*, *ge-*, *for-*, et d'un mot simple : en ce cas la particule, bien qu'initiale, reste atone, et c'est l'élément essentiel à l'intelligence du sens qui l'emporte, comme dans *gebód* (ordre), *begáng* (circuit), *forlór* (perte) ; — pour la même raison, les très anciens composés verbaux où la particule initiale a perdu toute signification claire sont accentués sur le second élément, la racine : *āgẽotan* (to pour out), *forlẽosan* (to lose), tandis que des composés de même espèce, mais de date plus récente, où la particule conserve encore tout son sens propre, suivent la règle générale : *íncuman* (to come in) ; *níþerstīgan* (to go down), les syllabes radicales, dans ce cas, gardant d'ailleurs un accent secondaire très marqué.

Car, à côté de l'accent tonique principal, subsiste un accent dit secondaire, qui dépend à la fois de l'importance sémantique de la syllabe intéressée et de sa quantité. Plus le sens est fort, moins la syllabe est atone. Il est évident que, dans les verbes cités plus haut, *incùman* et *níþerstìgan*, les radicaux *-cùm-* et *-stìg-* ont un accent à peine inférieur à celui de la tonique elle-même, et tel est aussi le cas de *-sàc-* dans le nom composé *ándsàca*. En outre, plus la syllabe est longue, plus l'accent secondaire tend à s'attarder sur elle, notamment après une racine longue. La voix a besoin de se reprendre, semble-t-il, en se reposant un instant de plus sur la médiane : que

l'on compare sous ce rapport la prononciation de *-mènn-* dans *to dēmènne* (to deem), et celle de *-ònn-* dans *ongĭtònne* (to perceive), et on sentira que la quantité a encore, en ags., une influence certaine, au moins sur le degré d'intensité de l'accent secondaire. Enfin, il est à remarquer que, dans les mots polysyllabiques, une sorte de rythme iambique commence déjà à se manifester dans la langue, l'accent allant volontiers de deux en deux syllabes : *æþelìngas* (princes), *fúltumòde* (he supported), *máþelòde* (he spoke).

La transformation de l'accent musical en un accent d'énergie se rapprochant toujours davantage du commencement du mot entraîna l'affaiblissement des syllabes médiales et finales. Devenant atones, elles s'atténuèrent en germanique, parfois même disparurent. Les étapes de leur déclin furent vraisemblablement les suivantes : d'abord les consonnes finales s'altérèrent et tombèrent : *-m* se changea en *-n* (**sunum*, acc. sg. de **sunus*, fils > **sunun* et plus tard *sunu*), *s* devint *z* (i.-e. **stainos*, stone > pr. germ. **stainaz* > **staina-*) ; ensuite, toute désinence finale brève, venant après une syllabe médiale atone, fut éliminée dans la prononciation (i.-e. **bhéronom*, to bear > pr. germ. **béranan* > ags. *béran*) ; enfin, toutes les fois qu'en germanique les voyelles atones *a*, *e*, *o*, se trouvèrent en position finale après un radical tonique, elles tombèrent vers l'époque de l'invasion saxonne en Grande-Bretagne : ce fut le cas particulièrement à l'impératif singulier (germ. **bere*, bear > ags. *ber*), au prétérit singulier (germ. **waite*, he knows, ags. *wāt*) et au nominatif, comme dans germ. **staina*, a stone > ags. *stān*. En outre, les diphtongues finales atones (*ai*, *oi*, *au*, *ou*) se simplifièrent d'abord en voyelles longues, et s'abrégèrent ensuite, comme le firent, de leur côté, les voyelles longues en position finale atone (*æ*, *ē*, *ī*, *ō*, *ō*^{n}, *ō*^{m}, *ū*) avant de perdre leur timbre distinctif et de se fondre en des sons assez indécis que l'ags. transcrit, non sans hésitation, par ses seules voyelles finales atones, toutes brèves : *a*, *e*, *o*, *u*.

Le tableau récapitulatif ci-contre donnera une vue d'ensemble de ces changements multiples.

I.-E. ET PRIM. GERM.		AGS.	GERM.	AGS.
ă		*æ* > *ĕ*	* *halæþ*	*hæleþ* (all[d] Held)
ĕ	dev. cons. finale instable	*i* > *e* et tombe	* *fōtez* > * *fōtiz* > * *fōti* -	*fēt* (feet)
ĕ	dev. *r* final	*ĕ*		*under*, *fæder*
ī	devient *i* et est traité comme tel			
ĭ	reste après ton. brève et	> *ĕ*	* *mari* -	*mere*
ĭ	tombe après ton. longue		* *ðailiz* > *dāli*- >	*dæl* (deal)
ō	devient *ū* puis *u* et est traité comme tel		* *gebō*, * *barnō*	*giefu* (gift), *bearn* (children)
ō + *m*	> *ōn* > *a*	> *æ*, *e*	* *laizōm* (acc. sg.) > * *laizōn* >	*lāre* (lore)
ô + *m*, *s*	> *ōn*(*s*) > *ō*	> *a*	* *laizôm* (g. pl.) > * *laizôn* >	*lāra*
ŏ + *m*		*um*	* *dagom* -	*dagum* (d. pl. days)
ŏ + *n*		*an*	* *namoniz*	*naman* (names)
oi, *ai*		*æ* > *e*	* *godai* (n. pl.)	*gōde* (the good)
ou, *au*		*a*	* *sunau* (d. sg.)	*suna*
ū	devient *ū* et est traité comme tel			
ŭ	devant cons. d'appui	*ŭ* ou > *o*	* *branhtunþ*	*brōhtun* (- *ton*)
ŭ	reste après ton. brève		* *sunum* > *sunun* (acc. sg.)	*sunu* (son)
ŭ	tombe après ton. longue		* *handuz*	*hand* (n. sg.)

Il ressort de cette énumération que l'*ĕ* final ags. issu d'un *i* du germ. primitif et l'*ŭ* final subsistent ou tombent suivant que la syllabe tonique précédente est brève (*sŭnu*, *mĕre*) ou longue

(*dæl, hand*) [1]. Ce principe et tous ceux qui ont été groupés plus haut trouveront d'ailleurs des applications variées dans l'étude de la morphologie.

1. A remarquer qu'en ags. une syllabe est longue soit lorsque sa voyelle est longue (*dōm*), soit lorsque sa voyelle brève est suivie de deux ou plusieurs consonnes (*folc*). Par contre, une diphtongue de fracture (*eall, eoh*) n'équivaut pas à une voyelle longue.

Bibliographie.

Bosworth-Toller : *An Anglo-Saxon Dictionary*, Oxford, 1898. — Bülbring (K.) : *Altenglisches Elementarbuch*, Heidelberg, 1902. — Kaluza (M.) : *Historische Grammatik der englischen Sprache*, vol. I, Berlin, 1906. — Sweet (H.) : *History of English Sounds*, Oxford, 1888. — Wyld (H.-C.) : *A short History of English*, Londres, 1914.

CHAPITRE III

LA MORPHOLOGIE DE L'ANGLO-SAXON COMMUN

La déclinaison substantivale vocalique ou forte : I, masculins et neutres en *ŏ/ă*, 41-47 ; II, féminins en *ā/ō*, 47-50 ; III, masculins, féminins et neutres en *-i-*, 50-51 ; IV, en *-u-*, 51-53. — La déclinaison substantivale consonantique : I, la déclinaison faible en *on/an-*, 53-55 ; II, les autres déclinaisons consonantiques, 55-57. — La déclinaison adjectivale-pronominale : I, la déclinaison forte, 58-62 ; II, la déclinaison faible, 62-63 ; III, comparatifs et superlatifs, 63-65 ; IV, pronoms et adjectifs pronominaux : les démonstratifs, 65-68, les relatifs et interrogatifs, 68-69, pronoms personnels, adjectifs et pronoms possessifs, 69-73 ; V, noms de nombres et adjectifs numéraux, 73-76. — Le verbe : généralités, 76-77 ; I, la conjugaison forte : le présent, le prétérit, et le participe passé, 77-91 ; les verbes à redoublement, 91-94 ; II, la conjugaison faible, 94-106 ; III, verbes anormaux : auxiliaires ou prétérits présents, 106, 108-109 ; anciens verbes en *-mi*, 106, 107, 111.

Les études précédentes, où il a été traité surtout des syllabes radicales, nous ont amené au seuil du VIII^e^ siècle. Il nous faut examiner maintenant la morphologie de la langue, c'est-à-dire l'ensemble des désinences grammaticales, généralement atones, par lesquelles se caractérisent les diverses déclinaisons et conjugaisons. Pour plus de clarté, et afin d'éviter de demeurer uniformément dans le domaine de l'hypothèse, l'exposé de la question devra s'étendre aux inflexions usitées à l'époque postérieure, celle des X^e^ et XI^e^ siècles, et courantes dans les ouvrages que nous ont laissés le roi Aelfred et l'abbé Aelfric. C'est donc de la langue littéraire, de l' « anglo-saxon commun » ou, plus exactement, du saxon occidental (West-Saxon), qu'il s'agira ici, les particularités des autres dialectes étant réservées pour un chapitre spécial.

En anglo-saxon, comme dans toutes les langues germaniques, une distinction fondamentale s'impose entre les déclinaisons — ou les conjugaisons — dites fortes et faibles. D'autre part, la déclinaison des substantifs diffère de celle des adjectifs et des pronoms. Il convient donc de distinguer, en somme, quatre espèces de déclinaisons : les substantivales, forte et faible, les adjectivales-pronominales, forte et faible, et deux sortes de conjugaisons, la forte et la faible.

*
* *

La déclinaison substantivale vocalique, dite déclinaison forte. — Appartiennent à cette catégorie les substantifs masculins, féminins et neutres dont la composition primitive, indo-européenne ou germanique, comportait un thème-racine, généralement monosyllabique, une voyelle de liaison (*ŏ, ā, ĭ, ŭ* en i.-e. > *ă, ō, ĭ, ŭ* en germ.) et une désinence dont les variations forment, à proprement parler, la déclinaison. Ces variations, dans toutes les langues synthétiques, expriment en réalité les diverses fonctions syntaxiques du mot dans la proposition : elles dépendent du genre, du nombre — triple, à l'origine : singulier, pluriel et duel — et des cas. Ceux-ci, dont on ne compte pas moins de huit en i.-e. : le *nominatif*, employé pour le sujet, le *vocatif*, équivalent à une interjection, l'*accusatif*, pour le complément direct, le *datif*, pour l'attribution, le *génitif*, pour tout complément possessif, le *locatif*, indiquant le lieu, *l'instrumental* le moyen, et *l'ablatif* le point de départ, — se sont réduits à quatre en germ. et en ags. par la fusion presque complète[1] de l'instrumental, du locatif et de l'ablatif avec le datif, et par celle du vocatif avec le nominatif. De plus, en ags. même, existe une tendance marquée à assimiler l'accusatif au nominatif, surtout dans les substantifs masculins et neutres. De là une simplification considérable de la déclinaison germanique et anglo-saxonne, comparée à celle du grec et même du latin ; mais, d'autre

1. Sauf des restes de voc. en got. et d'inst. dans l'adjectif ags. (cf. *infra*, p. 58-59).

part, une complexité qui entraîne encore des distinctions multiples. Et d'abord, il subsiste en ags. quatre déclinaisons fortes, correspondant chacune à l'une des voyelles de liaison énumérées plus haut : *ă, ō, ĭ, ŭ*, avec cette restriction toutefois que la première, dite en *ă*, semble, par assimilation progressive, attirer à elle les trois autres, dites en *ō, ĭ, ŭ*.

I. *Première déclinaison forte* (i.-e. *ŏ* > germ. *ă*). — Elle comprend des substantifs masculins et neutres[1], et est identique, en son principe, à la seconde déclinaison grecque (λόγος, δῶρον) ou latine (*dominus* < **dominos*, *templum* < **templom*). L'évolution de ses désinences, depuis l'état indo-européen jusqu'à l'anglo-saxon, en passant par le germanique primitif, est consignée sur le tableau ci-dessous, et s'explique aisément, si l'on se reporte aux règles formulées à propos des atones[2].

1. — *Masculins* : thème i.-e. **dhōm-o-s*, ags. *dōm*, a. m. doom.

SINGULIER.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	**dhōm-o-s*	**dōm-a-ʒ*[3]	*dōm*
Acc.	**dhōm-o-m*	**dōm-a-n*[4]	*dōm*
Gén.	**dhōm-o-so*	**dōm-a-sa*[5]	*dōm-æs* > *dōm-es*
Dat. et Inst.	**dhōm-o-i*[6]	**dōm-a-i*	*dōm-æ* > *dōm-e*

1. M. MEILLET (*Caractères généraux des langues germaniques*, 1917, p. 166) nous rappelle que « l'i.-e. avait des substantifs féminins en *-o-*, tels que gr. νυός (bru) » et que, dans sa tendance à la simplification, le germanique les a éliminés de la première déclinaison forte pour les faire passer dans la seconde, en « féminisant la forme correspondante » : aha. *snura*, ags. *snoru*.

2. Cf. *supra*, p. 36-37.

3. Le *ʒ* < *s* tombe, et l'*a*-, devenu final, s'élimine ensuite.

4. L'*n* < *m* nasalise l'*a*-, puis disparaît, et, comme au nom., l'*a*-, devenu final, s'élimine.

Voir notes 5 et 6, page 42.

PLURIEL.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	* *dhōm-ó-es* > * *dhōm-ŏ̄s*	* *dōm-ōs* > *dŏ̄m-ōs*	*dōm-as*[1]
Acc.	* *dhōm-ó-ns*	* *dōm-ă̄-ns* > *dŏ̄m-ans*	*dōm-as*[2]
Gén.	* *dhōm-o-ōm* > * *dhōm-ōm*	* *dōm-ā̃-m*[3]	*dōm-ā* > *dōm-a*
Dat.	* *dhōm-o-mis*	* *dōm-u-miz*	*dōm-um.*

5. L'*-a* final tombe.

6. Dans cette forme se trouvent confondus : le loc. i.-e., terminé en *-i* : gr. ποδί, οἴκοι, et le dat. sg. primitif, terminé en *-ai*, et qui, dans les thèmes vocaliques en *-ŏ-* et en *-ā-*, produisait, semble-t-il, les contractions suivantes : *ŏ* + *ai* > *ōi*, *ā* + *ai* > *āi* (cf. SOMMER, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, p. 349-350). Dans notre exposé, il est admis, une fois pour toutes, que le dat. sg. — et aussi l'inst. sg. — ont en germ. emprunté la terminaison primitive du loc. i.-e.

1. L'explication, très douteuse, ici donnée est celle qu'adopte M. WRIGHT (*Old English Grammar*, 1908, p. 163); cf. aussi V. HENRY (*Précis de grammaire comparée*, 1906, p. 249). Elle suppose qu'au nom. et à l'acc. masc. pl. des thèmes en *o/a*, l'accent i.-e. primitif se trouvait sur la voyelle de liaison ou sur la désinence, et s'y est maintenu en germ. primitif, préservant ainsi l'*s* final de la transformation en *z* qui se produit au nom. sg. : i.-e. **dhōmos* > pr. germ. **dom-az*. Cet *-s* subsiste en got. et en as. (*dagos*) aussi bien qu'en ags. Il est d'ailleurs probable que la forme de l'acc. pl. a dû influencer celle du nom. pl. comme l'indiquent les nom. pl. en *-a* de l'aha. (*wolfa, taga* ; cf. BRUGMANN, *Kurze vergleichende Grammatik*, p. 390-391), qui sont en réalité des acc. D'autres préfèrent déduire le nom. pl. *domas, dagas*, etc., d'une forme de pl. double i.-e. : **dhōm-ōs-es* (BÜLBRING, *Altenglisches Elementarbuch*, 1902, p. 157 ; KALUZA, *Historische Grammatik*, 1906, vol. I, p. 197), devenue sans doute pr. germ. **dóm-ōsiz* et *dómōs* par chute de la finale *-iz* atone, et maintien de *-ōs-* à la médiale. Mais on ne voit pas bien, dans cette hypothèse, pourquoi la voyelle de liaison dans la forme * *dhōm-ōs-es* aurait été allongée, ni pourquoi la médiale *-ōs*, une fois devenue finale atone, ne se serait pas transformée en germ. *-ōz* > *ōr* (cf. WRIGHT, *ibid.*).

2. Par chute de l'*-n-*, après nasalisation de la voyelle ainsi préservée.

3. L'*-m* s'affaiblit en *-n*, qui nasalise l'*a-*, et tombe.

Nombreux sont les substantifs masculins à thème long (*dōm, cræft*) ou bref (*weg*) qui se conforment à ce paradigme, mais nombreuses aussi les exceptions dues aux particularités phonétiques de l'anglo-saxon. Mentionnons, entre autres, la variation causée par la palatalisation primaire [1] dans certains monosyllabes où la voyelle radicale se trouve en syllabe fermée : *dæg*, par exemple, ou *pæþ*. Régulièrement, cet *æ* ne subsiste que devant désinence claire, c'est-à-dire au singulier ; au pluriel, par contre, où les désinences sont gutturales (*-as, -a, -um*), *æ* redevient l'*a* primitif d'où il est dérivé. On a ainsi : sg. nom. *dæg* (day), gén. *dæges*, dat. *dæge* ; mais au pl. nom. *dagas*, gén. *daga*, dat. *dagum*. — Ensuite, lorsque le radical, au nom. sg., se termine par un *-h*, cette consonne s'élide devant la désinence, et la voyelle précédente subit souvent l'allongement compensatoire [2] : c'est le cas de *mearh* (horse, ang. mod. mare), qui fait au gén. sg. *mēares*, au nom. pl. *mēaras*. — Enfin, les thèmes primitivement dissyllabiques, dont la syllabe initiale est longue et la médiale brève, perdent cette dernière devant leurs désinences : *engel*, par exemple, pr. germ. **angilaz*, se décline : gén. sg. *engles*, nom. pl. *englas* [3].

2. — *Neutres* : thème i.-e. **kup-o-m*, ags. *hof* (enclos).

Les désinences des substantifs neutres sont identiques à celles des masculins, sauf au nom.-acc. pl., caractérisés par la

1. Cf. *supra*, p. 23.

2. Cf. *supra*, p. 34.

3. A noter : 1° que les thèmes dissyllabiques à syllabe initiale brève ne perdent pas, en général, la médiale : *stăpol* (colonne), pl. *stapolas* ; *hĕofon* (heaven), pl. *heofonas* ; 2° qu'un mot ags. tel que *fugol* (oiseau) peut être considéré comme dérivant d'une forme monosyllabique en pr. germ., où le nom. sg. était **fuglaz* > ags. **fugl* (got. *fugls*) avec *-l* final vocalique transcrit *-ol* : en ce cas, le pl. *fuglas* est une forme régulière. Mais les thèmes en *-er, -or*, gardent en général au pl. la voyelle d'appui *e/o*, tout en l'affaiblissant souvent : *eofor* (boar), *eoferas* ; 3° certains nom.-acc. sg. simplifient la consonne double finale du thème, ex. : *weal* ou *weall* (wall), gén. sg. *wealles*.

terminaison *-u*, qui d'ailleurs disparaît après un thème monosyllabique long, *hūs*, ou *folc*, par exemple [1].

Singulier.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.-Acc.	* *kup-o-m*	* *ƕuf-a-n*	*hof*
Gén.	* *kup-o-so*	* *huf-a-sa*	*hof-es*
Dat.	* *kup-o-i*	* *huf-a-i*	*hof-e*

Pluriel.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.-Acc.	* *kup-ā*	* *huf-ō*	*hof-u* (mais *hūs*, *folc*)
Gén.	* *kup-o-ōm*	* *huf-ā-m*	*hof-a*
Dat.	* *kup-o-mis*	* *huf-u-miz*	*hof-um*

Les mêmes variations phonétiques que nous avons rencontrées dans les masculins se produisent aussi dans les neutres. Comme le masc. *dæg*, les neutres *fæt* (vat), *bæþ* (bath) gardent *æ* au sg. (gén. *fætes*, dat. *fæte*), mais retrouvent *-a-* au pluriel (nom.-acc. *fatu*, gén. *fata*, dat. *fatum*). L'élision de l'*-h* final devant les désinences vocaliques cause des contractions dans des mots comme *feoh* (fee), gén. *fēos*, dat. *fēo* ; nom.-acc. pl. *fēo*, gén. *fēona* [2], dat. *fēom* [3]. Enfin, par un curieux effet de l'accent tonique secondaire, les thèmes dissyllabiques en pr. germ., dont la racine est longue, gardent la terminaison *-u* du nom.-acc. pl., tandis que les mots à radical

1. Cf. *supra*, p. 37.
2. Forme analogique faible.
3. De même *feorh* (life), *þēoh* (thigh).

bref la rejettent : c'est ainsi qu'à *nīetenu* (cattle) < pr. germ. **nāutinō*, s'oppose *reced* (dwellings) < pr. germ. *răkiđō* [1].

3. — *Thèmes masculins ou neutres* : i.-e. *-jŏ-*, *-wŏ-*, pr. germ. *-jă-*, *-wă-*.

La composition de certains substantifs ressortissant à cette déclinaison présente la particularité suivante : ce n'est pas une voyelle simple : i.-e. *ŏ*, pr. germ. *ă*, qui relie le thème racine à la désinence, mais un véritable suffixe : i.-e. *-jŏ-*, pr. germ. *-jă-* dans certains cas, i.-e. *-wŏ-*, pr. germ. *-wă-* dans les autres.

Il en résulte quelques complications nouvelles. Prenons un thème long, pr. germ. **and-* par exemple, que nous ferons suivre de son suffixe de liaison *-jă-* et de sa désinence casuelle *-z* au nom. sg. : nous aurons la forme dissyllabique **andjaz* (end). Par une évolution déjà exposée, la finale *-az* s'élimine, puis la semi-consonne *-j-*, devenue finale, se vocalise en *-i* (**andi*), et, après avoir produit la métaphonie de la racine : **andi* > **endi*, s'affaiblit en *-e*, d'où l'ags. nom. masc. *ende* [2]. Il en serait de même pour le substantif neutre sg. pr. germ. **rīkjam* > **rīkj* > *rīci* > *rīce* (power). D'ailleurs, le nom. sg. une fois formé, les autres cas se déclinent régulièrement : gén. sg. *endes*, *rīces*, dat. *ende*, *rīce* ; nom. pl. *endas*, *rīcu* [3], gén. *enda*, *rīca*, dat. *endum*, *rīcum*.

1. Cf. *supra*, p. 35. Il est à remarquer d'ailleurs que les thèmes dissyllabiques neutres à racine longue diffèrent des masc. en ce qu'à l'origine tout au moins, ils n'élident pas la médiale : au masc. *englas* correspond le neutre *hēafodu* (heads), plus tard *hēafdu*. Noter enfin que des substantifs neutres tels que *wæpen* (all[d] mod. *Waffen*, weapon), *tungol* (star), et *wæter*, terminés en *n*, *l*, *r*, ne sont pas en réalité dissyllabiques. Ce sont des monosyllabes : **wæpn*, **tungl*, **watr*, qui, primitivement, se déclinent comme *hūs* et restent invariables au pluriel.

2. Ces substantifs se distinguent, par le maintien d'*-e* final au nom. sg., des thèmes longs en *-i* (par ex. *giest*, *wyrm* ; cf. *infra*, p. 51), qui l'ont perdu.

3. On trouve parfois les formes pl. *rīciu*, *rīcea*, *rīcium*, où l'*i*/*e* précédant la désinence n'est qu'un signe de la palatalisation du *c* (= *k* > *ki*).

Mais, par suite du redoublement consonantique du germanique occidental produit par les suffixes en *-j-* [1], les thèmes brefs présentent une complexité plus grande. D'une part, en effet, les mots dont le radical se termine par *-r-*, échappant à ce redoublement, restent brefs, gardent le *-j-* sous la forme d'un *-e* au nom. sg., d'un *-i-* aux autres cas, et se déclinent à peu près comme les thèmes longs [2]. Par contre, les racines primitivement brèves, dont la consonne finale est autre qu'un *-r-*, s'allongent par redoublement de cette consonne, avant de s'adjoindre les désinences ordinaires : au lat. *socius* (compagnon) correspond le pr. germ. **sag-jaz*, qui devient en germ. occid. **sag-ja*, puis **sagg-ia*, **segg-i*, **segg-e* et enfin **segg*, écrit *secg* [3] en ags. De même pour les substantifs neutres, la racine **kun* (genre) donne le vocable pr. germ. **kun-jam* > **kun-j-* > germ. occid. **kunn-j*, puis **kunni* et **kynn*, écrit en ags. *cynn* (kin), et dont la déclinaison est semblable à celle de *hūs* ou de *folc* [4].

Plus simples sont les modifications causées par le suffixe i.-e. *-wŏ-*, pr. germ. *-wă-*. S'il se trouve après consonne, le *-w*, devenu final par suite de la chute des désinences nom. sg. masc. *-az*, neutre *-am*, se vocalise en *u*, ainsi qu'au nom. pl. neutre ; aux autres cas, cependant, il réapparaît devant les

1. Cf. *supra*, p. 19.

2. Ainsi *here* (army) < pr. germ. **harjaz* > **hari* > *here*, fait gén. sg. *heries* (écrit souvent *herige*s), dat. *herige* ; nom. pl. *herias* (écrit *herigeas*), gén. *herigea*, dat. *herigum*.

3. Il ne semble pas indispensable d'admettre, avec M. Wright (*Old English Grammar*, p. 134 et 171), que nom.-acc. sg. germ. occid. **sag-j* serait devenu ags. **seg-e*, le *j* s'étant vocalisé à la finale sans causer de redoublement, et que la forme nom.-acc. *secg* serait due à l'analogie des cas obliques : germ. occid. **sag-jas*, **sag-jai*, où le *-j-*, à la médiale, était resté semi-consonne. Car les formes *kuni* (ags. *cynn*), *badi* (ags. *bedd*), *nati* (ags. *nett.*) invoquées par M. Wright à l'appui de son argumentation sont du got. et par là même échappent au redoublement consonantique du germ. occid.

4. Cf. *supra*, p. 44. A noter que ces substantifs, au nom. -acc. sg. et pl., perdent souvent la seconde consonne de redoublement : *cyn*, au lieu de *cynn*, mais toujours : *cynnes*, etc.

terminaisons usuelles [1]. Placé après une voyelle radicale longue, il fait corps avec le thème qui se décline alors de la façon la plus régulière [2], — mais, après voyelle brève, aux nominatifs sg. masc. et neutre et neutre pl., le *-w* se fond avec la voyelle précédente *ă/ĕ*, et disparaît en formant, avec *ă* la diphtongue *ēa*, avec *ĕ* la diphtongue *ēo* [3].

II. *Deuxième déclinaison forte* (i.-e. *ā* > germ. *ō*). — Elle ne contient que des féminins [4], et correspond exactement à la première déclinaison grecque ou latine (*ἡμέρα*, *rosa*). De l'i.-e. au pr. germ. et à l'ags., ses désinences ont évolué comme suit :

1. Ainsi pr. germ. masc. **barwaz* (wood) > **barw-* > *bearw-* (par fracture), puis ags. *bearu*, plus tard aussi, par affaiblissement de la finale, *bearo*. Il se décline : sg. gén. *bearw-es*, dat. *bearw-e* ; nom. pl. *bearw-as*, gén. *bearw-a*, dat. *bearw-um*. De même le nom. sg. n. **balwam* (evil) > **balw-* > *bealw-* (par fracture), puis ags. *bealu*, plus tard *bealo* ; sg. gén. *bealw-es*, dat. *bealw-e* ; pl. nom. pr. germ. **balwō* (cf. *supra*, p. 44) > **balwu* > **bealw* > *bealu(o)*, gén. *bealw-a*, dat. *bealw-um*.

2. C'est le cas du masc. *snāw* (snow), écrit d'ailleurs primitivement *snā*, et du neutre *hrāw* (corpse).

3. Ainsi le nom. sg. n. pr. germ. **străwam* > **străw*, qui, traité comme *au* > *ēa* (cf. *supra*, p. 24), donne ags. *strēa* (straw), gén. sg. *străw-es*, etc. ; et nom. sg. masc. pr. germ. *þĕwaz* > **þĕw-*, qui, traité comme *eu* > *ēo*, donne ags. *þēo* (écrit plus tard *þēow* par influence des cas obliques), gén. sg. *þēow-es*, nom. pl. *þēowas* où *eo* < *e* est dû à l'influence du *-w-*, et où *ēo* < *ĕo* est dû à l'influence du nom. *þēow*. Il va sans dire que des radicaux neutres allongés tels que *strēa* (straw) ou *trēo* (tree) restent, comme *hūs*, invariables au pluriel.

4. Les substantifs masc. en *-ā-* que semble avoir possédés l'i.-e. (lat. *scriba*, *incola*, etc.) sont inconnus en germ. (cf. MEILLET, *Caractères généraux des langues germ.*, p. 166-167).

1. — *Thèmes en ā/ō* pur : i.-e. **ghebh-ā*, ags. *giefu* (gift).

Singulier.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	**ghebh-ā*	**gʰeb-ō*	*gief-u*
Acc.	**ghebh-ā-m*	**gʰeb-ō-m* > **gheb-ōⁿ*	*gief-æ, e* [1]
Gén.	**ghebh-ā-s*	**gʰeb-ō-z*	*gief-æ, e*
Dat.	**ghebh-ā-i*	**gʰeb-o-i* > **gheb-āi*	*gief-æ, e*

Pluriel.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	**ghebh-ā-es* > *-ās*	**gʰeb-ōz*	*gief-a, æ* > *e* [2]
Acc.	**ghebh-ā-ns*	**gʰeb-ōⁿz* > *-ōz*	*gief-æ, e* [3]
Gén.	**ghebh-ā-ōm* > *-ōm*	**gʰeb-ā-m*	*gief-a* [4]
Dat.	**ghebh-ā-mis*	**gʰeb-ō miz*	*gief-um*

La désinence *-u* du nom. sg. *gief-u* étant identique à celle du nom. pl. neutre de la déclinaison précédente (*hof-u*), sera traitée comme cette dernière : elle disparaîtra après un thème

1. *æ* étant presque toujours la forme primitive, *e* l'orthographe dérivée : cf. le *Glossaire* d'*Epinal-Erfurt*, art. 764 (Sweet, *Second Anglo-Saxon Reader*, 1887, p. 58) : lat. *parcæ parce* (les Parques), traduit par *uuyrdæ*, écrit *Wyrde* dans le *Corpus* (*ibid.*, p. 57).

2. La forme *giefa*, d'origine assez douteuse (cf. Wright, *Old English Grammar*, p. 174-175), est plus fréquente en saxon occidental et en dialecte kentien, la forme *giefæ, giefe*, en anglien.

3. Sans doute par analogie avec le nominatif. Déjà en lat. primitif, l'*-āns* de l'acc. pl. semble s'être confondu avec l'*-ās* du nom. pl. (cf. Sommer, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, 1902, p. 357 et 361, et Meillet, *Caractères généraux*, p. 173).

4. On trouve souvent, en ags. tardif, des formes faibles au gén. pl., telles : *gifena, lufena*, au lieu de *giefa, lufa*.

monosyllabique long [1] : *ār* (honour) et *sorg* (sorrow), par exemple, restent au nom. sing. sans désinence ; de même, les thèmes dissyllabiques en pr. germ. dont la racine est brève — *fĭren* (crime) entre autres, pr. germ. **fĭrinō* — s'opposent aux thèmes dissyllabiques à racine longue, lesquels conservent, en principe, l'*-u* final : le germ. **strangiþō* donne en ags. **strengiþu*, *strengþu*, et seulement plus tard *strengþ*. Remarquons enfin que les thèmes dissyllabiques à racine longue élident souvent leur syllabe médiale brève aux cas obliques : nom. sg. *frōfor* (comfort), acc. sg. *frōfre*, gén. pl. *frōfra* ; tandis que les thèmes dissyllabiques à racine brève gardent leur seconde syllabe intacte : nom. sg. *firen* devient aux autres cas *firene* ou *firena*.

2. — *Thèmes i.-e. en -jā, -wā*, pr. germ. *-jō, -wō*.

Comme il ne semble subsister aucun substantif de cette catégorie dont le radical en pr. germ. fût bref et terminé par un *-r*, il s'ensuit que tous les mots féminins en *-jā/jō* présentent, en ags., un thème long, et, par conséquent, perdent l'*-u* du nom. sg. Cette syllabe longue peut l'avoir été primitivement, comme dans ags. *ȳþ* (wave) < pr. germ. **unþjō*, *wylf* (she-wolf) < pr. germ. **wulfjō*, ou l'être devenue en vertu du redoublement consonantique du germ. occid., dans *sibb* (peace), par exemple, <**sibjō*, *brycg* (bridge) <**brugjō*. A tous les autres cas du singulier ou du pluriel, ces vocables se conforment d'ailleurs à la déclinaison régulière [2].

Dans les thèmes en *-wā/-wō*, cette désinence est précédée soit par une voyelle, et alors le *-w-* subsiste comme semi-consonne finale [3] : *stōw* (place), pl. *stōwe*, *stōwa*, — soit par une consonne, et alors le *-w-*, se vocalisant, subsiste au nom. sg.

1. Cf. *supra* p. 44.

2. Noter que les mots terminés en *-l*, *-n*, *-s* et *-nes* redoublent la consonne finale devant un *-e* de la désinence.

3. La voyelle est toujours longue, sauf dans le cas de *þrēa* (threat) < **þrăwō* et de *clēa* (claw) < **clăwō*.

après thème bref : *beadu* (war) < **bădwō*, tombe après thème long : *mæd* (mead, meadow) < **mādwŏ*, et réapparaît toujours, dans ces deux catégories de mots, aux cas obliques : *beadwe*, *mædwa*.

III. *Troisième déclinaison forte* (i.-e. et germ. *-i-*). — Celle-ci comporte des substantifs des trois genres, correspond à la troisième déclinaison latine, et, par le jeu de sa voyelle de liaison *i* et des inflexions primitives, présente l'évolution ci-dessous pour un thème i.-e. **ven-i-s*, pr. germ. **win-i-z* (friend).

Singulier.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	**ven-i-s*	**win-i-z*	*win-i* > *win-e*
Acc.	**ven-i-m*	**win-i-n*	*win-i* > *win-e*
Gén.	**ven-i-so*	**win-i-sa*	*win-i-s* > *win-es* [1]
Dat.	**ven-i-i* > **ven-ī*	**win-i*	*win-i* > *win-e*

Pluriel.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	**ven-ej-es* [2]	**win-ij-iz* > **win-iz*	*win-e*
Acc.	**ven-i-ns*	**win-ī*	*win-e*
Gén.	**ven-i-ôm*	**win-i-ām*	*win-ia* [3]
Dat.	**ven-i-mis*	**win-i-miz*	*win-um* [4]

1. Peut-être par analogie, si on considère que pr. germ. **winisa* aurait dû donner ags. **winiz*, **wini*, **wine*.

2. Le suffixe de liaison *-ej-* étant le degré normal d'une apophonie dont *-oj-* est le degré fléchi et *-i-* le degré réduit.

3. Écrit souvent *winigea*.

4. *Winum*, au lieu de **winim*, par analogie peut-être avec les déclinaisons précédentes.

Toutefois ce paradigme ne vaut que pour les substantifs masculins à radical bref, qui conservent l'*-e* final atone [1]. Les thèmes à radical long, au contraire, perdant la voyelle atone finale, prennent au nom. sg. la forme : *wyrm* (worm) < **wurm-iz* pour les masculins, et *bēn* (wound) < **bōn-iz* pour les féminins.

En outre, l'influence analogique des deux premières déclinaisons s'est de bonne heure exercée sur la troisième au point de la troubler profondément. Elle lui a donné des formes secondes qui ont peu à peu supplanté les terminaisons primitives. Auprès du nom. pl. masc. *wine* (friends), on trouve *win-as*, et c'est toujours le cas pour les masculins à radical long : *wyrmas* [2]. Les neutres, tels que *spĕru* (spears, nom. sg. *spere*) et *flīes* (fleeces, nom. sg. *flīes*), ont assimilé leurs désinences à celles de *hof* et de *hūs* [3]. A la deuxième déclinaison, les thèmes féminins brefs ont emprunté l'*-u* de *fremu* (profit), par exemple, l'*-e* du gén. sg. *bēn-e*, *cwēn-e* [4], et l'*-a* du nom.-acc. pl. *bēn-a*, qui se rencontre concurremment avec la terminaison primitive *-e*. Ainsi, par un travail lent et constant, l'anglo-saxon continue de simplifier la morphologie du germanique primitif.

IV. *Quatrième déclinaison forte* (i.-e. et germ. *-u-*). — Elle n'est plus représentée en ags. que par de maigres restes, dont les terminaisons, sous leur forme primitive, rappellent celles de la quatrième déclinaison latine :

1. Cf. *supra*, p. 37.

2. Jamais **wyrm-e*. Ce pluriel ne subsiste que dans les noms de peuples : *Engle, Mierce*, etc.

3. Cf. *supra*, p. 44.

4. Régulièrement, le gén. sg. des féminins devrait être en *-is* > *-es*, comme celui des masculins.

SINGULIER (i.-e. *sŭn-u-s*, a. m. son, pr. germ. *sŭn-u-z*).

CAS	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	* *sun-u-s*	* *sun-u-z*	*sŭn-u*
Acc.	* *sun-u-m*	* *sun-u-n*	*sun-u*
Gén.	* *sun-ou-es* [1]	* *sun-au-iz*	*sun-a*
Dat.	* *sun-ou-i* [2]	* *sun-au-i*	*sun-a*

PLURIEL.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	* *sun-eu-es*	* *sun-iu-iz*	*sŭn-a* [3]
Acc.	* *sun-u-ns*	* *sun-u-nz*	*sun-a* [3]
Gén.	* *sun-eu-ōm*	* *sun-iu-ām*	*sun-a* [4]
Dat.	* *sun-u-mis*	* *sun-u-miz*	*sun-um*

Ainsi se déclinent les quelques thèmes brefs subsistants, masculins comme *sunu*, *wudu* (wood), féminins comme *duru* (door), *nosu* (nose). Quant aux mots à racine longue, ils perdent, selon la règle bien connue [5], l'*-u* final du nom.-acc. sg. : masculin *feld* (field), féminin *hond* (a hand).

Et l'influence analogique de la première déclinaison en *o/a* ne s'est pas exercée sur celle-ci moins que sur la précédente. Non seulement elle lui a enlevé des mots qui lui appartenaient en germanique, *ār* (messenger), par exemple (got. *airus*), *dēaþ* (death, got. *dauþus*) et plusieurs autres, mais encore elle lui a imposé, à côté des terminaisons primitives, les

1. *-ou-* étant le degré fléchi d'une apophonie dont *-eu-*(*-ew-*) est le degré normal et *-u-* le degré réduit.
2. Avec la désinence du loc. i.-e.
3. Formes sans doute analogiques, d'origine obscure.
4. L'*-a* final vient de la première déclinaison en *ŏ/ă*.
5. Cf. *supra*, p. 37.

siennes propres dans des formes tardives telles que nom.-acc. masc. pl. *sunas*, *wudas*, *feldas*, gén. sg. *feldes*, *wudes*. Il en résulte que, vers la fin du XI^e^ siècle, des quatre déclinaisons dites fortes, la première seule reste vraiment vivante, et, par une sorte d'hégémonie, tend à s'assimiler les autres, en particulier les deux dernières.

*
* *

La déclinaison substantivale consonantique. — Les substantifs de cette catégorie diffèrent de tous les précédents en ce que, dans leur composition primitive, leurs désinences casuelles suivent immédiatement, non pas une voyelle de liaison, mais une consonne. Celle-ci peut appartenir soit à une syllabe de dérivation, telle que i.-e. *-on-*, *-en-*, qui, en germanique et en ags., a donné naissance à la déclinaison dite faible, ou bien encore au radical lui-même, qui peut être monosyllabique, comme dans les thèmes-racines proprement dits, ou dissyllabique, comme dans les anciens participes présents en *-nd-* et dans les thèmes en *-r-*, *-þ-*, *-s-*. De là plusieurs variétés de déclinaisons consonantiques, dont certaines n'ont qu'une importance très secondaire, mais qu'il convient néanmoins de caractériser brièvement.

I. — *La déclinaison faible* : thèmes i.-e. en *-on-* [1], germ. *-an-*.

Elle renferme des substantifs des trois genres, dont le radical en i.-e. se reliait aux désinences par le suffixe de dérivation *-on-*. Ses inflexions sont, à l'origine, identiques à celles

1. On remarquera que le suffixe *-on* n'est qu'une variation apophonique de *-en-* (degré normal), et que par « une innovation singulière », dont aucun autre groupe de langues « n'a l'équivalent, le germ. a largement développé le type en *-n-*, en en faisant l'un des plus productifs de formes nouvelles » (A. Meillet, *Caractères généraux des langues germ.*, p. 168, qui donne comme exemple : lat. *cor*, *cordis* — got. *hairto*, gén. *hairtins*, — ags. *heorte*, gén. *heortan*).

de toutes les déclinaisons consonantiques, et, par leur fusion avec la syllabe de liaison, donnent le résultat suivant pour les substantifs masculins tels que i.-e. **nom-on-*, ags. *nam-a* (name) :

Singulier.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	**nom-on-s*	**nam-an-s*	*nama* [1]
Acc.	**nom-on-m*	**nam-an-um*	*naman* [2]
Gén.	**nom-on-es*	**nam an-iz*	*naman*
Dat.	**nom-on-i*	**nam-an-i*	*naman*

Pluriel.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	**nom-on-es*	*nam-an-iz*	*naman*
Acc.	**nom-on-ns*	*nam-an-uns*	*naman*
Gén.	**nom-on-óm*	*nam-an-ám*	*namena* [3]
Dat.	**nom-on-mis*	*nam-an-miz*	*namum* [4]

On le voit : la déclinaison faible ags. est caractérisée par l'absence de toutes les désinences primitives : celles-ci sont tombées à la finale atone, et leur place a été prise par la syllabe de liaison, abrégée au nom. sg., intacte aux autres cas, sauf aux gén. et dat. pl., où elle a été sensiblement modifiée. Sous cette forme simplifiée, la déclinaison faible est restée très vivace en ags. : nombreux sont les substantifs

1. Par chute successivement de l'-*s* et puis de l'-*n* atones.
2. Par chute, ici comme aux cas suivants, de la syllabe finale atone.
3. Par affaiblissement, ou dissimilation, de l'-*ă-* à la médiale ; *-ena*, après longue, s'abrège souvent en *-na*.
4. Par analogie avec les datifs pl. forts en *-um*.

masculins à thème long ou bref qui sont régis par elle [1]. Les féminins et les neutres présentent cette particularité qu'au nom. sg. fém., au nom.-acc. sg. neutre, la syllabe de liaison *-on-* a été transformée, pour une raison assez obscure, non pas en *-a*, mais en *-e* [2].

II. — *Autres déclinaisons consonantiques.*

1. — Thèmes-racines : i.-e. **pŏd* + *s*, pr. germ., ags. *fōt* (foot).

2. — Anciens participes présents : i.-e. **pī-ont-*, germ. *fijand*, ags. *fēond* (fiend).

3. — Noms de parenté en *-r.* : i.-e. **pəter* + *s*, germ. *fader*, ags. *fæder* (father).

4. — Thèmes dissyllabiques en *þ* : i.-e. **kalet*, germ. **haleþ-*, ags. *hæleþ* (hero).

5. — Thèmes neutres dissyllabiques en *s/z* : i. e. **lombhos*, germ. **lambaz-*, ags. *lamb*.

Leurs désinences casuelles primitives étaient les mêmes que celles de la déclinaison faible, en particulier au sing. nom. i.-e. *-s*, germ. *-z*, gén. i.-e. *-es*, germ. *-iz*, loc. i.-e. *-i*, dat. germ. *-i*, et au pl. nom.-acc. i.-e. *-es*, germ. *-iz*. On remarquera, au gén. et dat. sg. ainsi qu'au nom. pl., la présence, en germ., d'un *-i-* à la terminaison : aussi, dans beaucoup de ces mots, du moins dans les monosyllabes, la voyelle radicale est-elle métaphonique au dat. sg., au nom.-acc. pl., et très rarement au gén. sg. C'est ainsi qu'ags. *fōt* (foot) fait au dat. sg. *fēt* < germ. **fōt-i*, et au nom-acc. pl. *fēt* < germ. **fōt-iz* ; de même pour le thème-racine féminin *hnŭt-* (nut), au dat. sg., nom.-acc. pl. *hnyte* [3], pour les anciens participes présents

1. Noter que, lorsque la racine se termine par une voyelle longue, l'*ā* se fond en elle et s'élide devant *-n*, *-m* : ainsi *frēa* (lord) se décline au pl. *frēan, frēam, frēana*.

2. Ainsi fém. nom. sg. *sunne* (sun), acc. sg., nom. pl. *sunnan*, etc. — Nom.-acc. sg. neutre *ēare* (ear), *ēage* (eye), nom.-acc. pl. *ēaran, ēagan*.

3. Dans les thèmes-racines féminins longs, le gén. sg. lui-même est parfois métaphonique : nom. sg. *bōc* (book), gén. sg. *bēc* < **bōk-iz*, ou *bōce*, par analogie de *giefe*.

monosyllabiques en *-nd* : ags. *fēond* (enemy), dat. sg., nom.-acc. pl. *fīend* [1], et pour les noms de parenté en *-r* au dat. sg. : *brēþer* < **brōþr-i*, *mēder* (nom. sg. *mōdor*), *dehter* (nom. sg. *dohtor*). Par contre, dans les thèmes dissyllabiques, cette métaphonie n'a pas lieu, la terminaison i.-e. *-es*, germ. *-iz*, étant, à la finale atone, tombée sans laisser de traces, si bien que les nom. sg. et pl. sont souvent identiques : *brōþor*, *mōdor*, *dohtor*, *sweostor* [2], *āgend* (possessors), *wīgend* [3] (warriors), *hæleþ* (heroes), *mōnaþ* (months), *mægeþ* (maids) [4].

Mais, dans les déclinaisons consonantiques comme dans les précédentes, l'influence des deux premières déclinaisons fortes s'est fréquemment affirmée par la formation d'inflexions analogiques : au gén. sg., par exemple, où se rencontrent souvent *fæderes*, *fōtes*, *fēondes*, *wīgendes*, *hæleþes*, et même *dōgores* (of the day) ; — au dat. sg. dans les mêmes vocables [5] : *fōte*, *fēonde*, *hæleþe*, *dōgore* ; — au nom.-acc. pl. : *fæderas*, *fēondas*, *hæleþas*, *mōneþas*. A la déclinaison forte féminine ont été empruntées des formes comme nom. pl. *dohtra* [6], nom. sg. *hnutu* (nut), gén. sg. *hnute*. D'où la multiplicité des paradigmes consonantiques et l'air d'extrême complexité qu'ils revêtent dans les grammaires. Un examen attentif permet cependant de ramener cette diversité à la simple lutte de deux influences : l'une conservatrice, qui tend à maintenir des formes anciennes, même lorsqu'elles sont devenues obscures,

1. Les dissyllabes en *-nd* font dat. sg. *wīgende*, *āgende*, par analogie ; au nom.-acc. pl. ou bien ils restent invariables, — ce qui est régulier par chute totale de germ. *-iz* à l'atone, — ou bien ils empruntent la terminaison *-e* aux adjectifs forts : *wīgende*, *āgende*.

2. De même au gén. sg.

3. Cf. *supra*, n. 1.

4. Les neutres en *-r* comme *dōgor* restent invariables au nom.-acc. pl., par analogie des neutres de la première déclinaison forte ; quant à *lamb* < **lambaz*, son pluriel primitif **lambozó* est devenu en ags. **lambor-u* (cf. *supra*, p. 16, n. 1), puis *lambru* : de même *cealfru* (calves), *cildru* (children), *æġru* (eggs).

5. Sauf dat. sg. *fæder* < **pater-i*.

6. Parfois *dohtru* et *mōdru*, comme *brōþru*.

l'autre progressive, qui préfère des formes plus courantes, plus claires, nouvellement adoptées.

*
* *

La déclinaison adjectivale-pronominale. — Elle présente deux différences avec la déclinaison substantivale : d'abord, elle remplace un certain nombre de désinences caractéristiques de cette dernière par d'autres, empruntées à la déclinaison pronominale, ou plus exactement à celle de l'article défini ou adjectif démonstratif [1] ; ensuite, sauf quelques rares exceptions [2], les adjectifs ne se divisent pas, comme font les substantifs, en forts et en faibles d'après leur composition même [3]. Chacun d'eux peut être tour à tour fort et faible, selon le rôle syntaxique qu'il joue dans la proposition. Il prend les terminaisons de la déclinaison faible lorsqu'il est, en quelque mesure, employé substantivement, dans des locutions telles que : *Sidroc eorl se alda, and Sidroc eorl se gioncga* [4] (Sidroc le vieux, Sidroc le jeune), et, en général, dans les vocatifs, comme : *Beowulf leofa* [5] (Beowulf, ami !). Il en est de même lorsque, dans sa fonction d'adjectif qualificatif, il se trouve précéder le substantif auquel il se rapporte, et suivre un déterminatif : article défini, adjectif possessif ou démonstratif. On conçoit aisément, en effet, que la désinence substantivale de *se ealda* ait été étendue à l'adjectif qualificatif dans une expression comme *se ealda mann* (le vieil homme), et, plus tard, dans *þes ealda mann* [6] (ce vieil homme), ou, même avec un adjectif possessif,

1. Cf. *infra*, p. 66.

2. *Eall* (all), *genōg* (enough), *manig* ou *monig* (many), *ōþer* (other) n'ont pas de forme faible.

3. Cf. *supra*, p. 40.

4. *Ags. Chronicle* s. a. 871, éd. Plummer, p. 70 (lit. Earl Sidroc the elder, and Earl Sidroc the younger). La désinence faible, *-a* pour le nom. masc. sg., *-e* pour le nom. fém. et n. sg. (cf. *supra*, p. 55), correspond à l'*ō* du nom. masc. sg. des surnoms latins : *Naso, Cato*, etc.

5. *Beowulf*, v. 1216.

6. *Blickling Homilies*, éd. Morris (*Early English Text Society*, 58), p. 43.

dans *mīn leofa sunu* [1] (mon bien aimé fils). Partout ailleurs, en prose tout au moins [2], l'adjectif, qualificatif ou attribut, se conforme à la déclinaison forte.

I. *La déclinaison forte.* — Il semble qu'en i.-e. la déclinaison forte adjectivale ait comporté autant de subdivisions que celle des substantifs, et que les paradigmes aient varié d'après la voyelle de liaison (*ŏ*, *ā*, *ĭ*, *ŭ*) dont les thèmes-racines étaient suivis. Mais en germanique [3], et plus encore en ags. [4], une simplification intense a fondu les deux dernières catégories dans les deux premières, et constitué un double type de déclinaison forte, avec des désinences masculines ou neutres (i.-e. *ŏ*, germ. *ă*), lorsque l'adjectif qualifie un substantif masculin ou neutre, avec des désinences féminines en i.-e. *ā*, germ. *ō*, lorsque l'adjectif se rapporte à un substantif féminin. Ces terminaisons sont les suivantes pour chacun des trois genres et des deux nombres :

I. — *Singulier* : thème i.-e. **preg-o-s*,
ags. *frec* (bold), all[d] mod. *frech*.

Masculins.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	**preg-o-s*	**frek-a-z*	*frec*
Acc.	**preg-o-m*	**frek-a-n*	*frec*-ne [5]
Gén.	**preg-o-so*	**frek-a-sa*	*frec-es*
Dat.	**preg-o-sm-ōi* [6]	**frek-a-mma* [7]	*frec*-um
Inst.	**preg-o-i*	**frek-a-i*	*frec-e*

1. *The Gospel according to St. Matthew*, éd. Skeat, Cambridge, 1887, chap. XVII, 5, p. 140.

2. En poésie, la forme faible empiète souvent sur la forte (cf. Wright, *Old English Grammar*, p. 201, et *infra*, p. 304-305).

3. Le got. connaît encore la déclinaison en *-i-* (*hráins*, propre, all[d] rein) et en *-u-* (*hardus*, hard).

4. Il ne reste des formes en *-u-* que les nom. sg. *cwicu* (quick, living) et *wlacu* (tepid). Les thèmes en *-i-* pouvaient être primitivement brefs, comme

Voir notes 5 à 7, page 59.

NEUTRES.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	**preg-o-m*	**frek-a-n*	*frec*
Acc.	**preg-o-m*	**frek-a-n*	*frec*
Gén.	**preg-o-so*	**frek-a-sa*	*frec-es*
Dat.	**preg-o-sm-ōi*	**frek-a-mma*	*frec*-um
Inst.	**preg-o-i*	**frek-ai*	*frec-e*

FÉMININS.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	**preg-ā*	**frek-ō*	*frec-u* [1] (*o*)
Acc.	**preg-ā-m*	**frek-ōm* > **frek-ōn*	*frec-e*
Gén.	**preg-oi-sj-ās*	**frek-ai-zj-ōz* [2]	**frec-e-re* > *frec*-re
Dat.	**preg-oi-sj-ai* [3]	**frek-ai-zj-ai* [2]	**frec-e-re* > *frec*-re

bryce (fragile) < **brūk-iz*, ou longs, comme *brȳce* (utile) < **brūk-iz*. En ags. ils se sont confondus avec les thèmes en *jā/jō*, sauf que les thèmes brefs en *-i-* ne redoublent jamais la dernière consonne du radical (cf. *supra*, p. 50-51, et WRIGHT, *Old English Grammar*, p. 210).

5. Les terminaisons indiquées en caractères romains sont celles que la déclinaison adjectivale a empruntées au pronom démonstratif et qui la différencient de la déclinaison substantivale. Ainsi, *-ne* dans acc. masc. sg. *frec-ne* (cf. got. nom. sg. masc. *blinds*, acc. *blind-ana*) vient de *þo-ne* (cf. *infra*, p. 66), got. *þana* < i.-e. *tom* + une particule enclitique *-a* (cf. BRUGMANN, *Kurze v. Grammatik*, p. 465, et V. HENRY, *Précis de grammaire comparée*, p. 235), dont la présence a empêché germ. **þan* < i.-e. *tom* de perdre l'*n* final.

6. BRUGMANN, *ibid.*, p. 404, et V. HENRY, p. 236.

7. Cf. les formes got. dat. sg. *þamma* et *blindamma*. En ags., la terminaison *-am* s'est assourdie en *-um*.

1. Comme dans les substantifs, la désinence *-u* du nom. sg. fém. disparaît après un thème monosyllabique long (*blind*, *brād*, etc.); cf. *supra*, p. 48.

2. Cf. en got. les gén. fém. sg. *þizōs* et *blindáizōs*, dat. sg. fém. *þizái* et *blinddi*.

3. Cf. KLUGE, *Vorgeschichte*, p. 461, BRUGMANN, *ibid.*, p. 404, et KALUZA, *Historische Grammatik*, vol. I, p. 231.

II. — *Pluriel.*

CAS		I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	Masc.	**preg - o - i* [1]	**frek - a - i*	*frec* - e
	Neut.	**preg - ā*	**frek - ō*	*frec - u* [2]
	Fém.	**preg - ā̃ - s*	**frek ō̃z*	*frec - e (- a)*
Acc.	Masc.	**preg - o - ns*	**frek - a - ns*	*frec* - e [3]
	Neut.	**preg - ā*	**frek - ō*	*frec - u*
	Fém.	**preg - ā - ns*	**frek - ōⁿz* > *-ō̃z*	*frec - e (- a)*
Gén. —		**preg - oi - sōm*	**frek - ai - z ō̃n*	**frec - e - ra* > *frec* - ra
Dat. —		**preg - o - mis*	**frek - a - miz*	*freç - um*

La déclinaison forte des adjectifs comporte les mêmes variations phonétiques que celle des substantifs [4]. Dans certains monosyllabes brefs, où la voyelle radicale se trouve en syllabe fermée : *hwæt* (brave) par exemple, l'*æ*, issu de *ă* germ. par palatalisation primaire, ne devrait régulièrement subsister que devant voyelle claire : sg. acc. masc. *hwætne*, gén. masc. *hwætes* ; pl. nom. masc. *hwæte*, gén. *hwætra* < **hwætera*. Mais, de bonne heure, l'analogie des cas en *-um*, où la désinence était sombre, a rétabli l'*ă* primitif au sg. gén. masc.-neutre *hwates*, inst. *hwate*, et même au pl. nom-acc. masc.-fém. *hwate*. Ensuite, lorsque le radical, au nom. sg. masc., se termine par un *-h*, cette consonne s'élide devant *-um*, *-u*, *-e* [5], avec allongement compensatoire du thème, s'il est bref [6], — ou bien s'assimile à la consonne initiale de la

1. Désinence empruntée au démonstratif : gr. οἱ < **ϝοῖ*.

2. Il en est des neutres pl. comme des fém. au nom. sg., cf. *supra* p. 48, et des subst. n. pl., cf. *supra*, p. 44.

3. Par analogie avec le nom. masc. pl.

4. Cf. *supra*, p. 43.

5. Dat. pl. *hēa(h)um* ; sg. nom. fém. et pl. nom.-acc. neutre : *hēa*, <**hēahu* ; sg. acc. fém., pl. nom. masc.-fém. *hēa* < **hēahe* ; sg. gén. masc.-n. *hēas* < **hēahes*.

6. Comme dans *þweorh* (perverse), gén. *þwēores*.

désinence, lorsque celle-ci commence par *-n* ou *-r* : sg. acc. masc. *hēanne* < *hēahne*, gén.-dat. fém. *hēarre* < **hēahre* ; pl. gén. *hēarra* < **hēahra* [1]. Enfin, les thèmes primitivement dissyllabiques dont la syllabe initiale est longue et la médiale brève perdent souvent cette dernière devant leurs désinences : *hālig* (holy), sg. gén. masc.-neutre *hālg-es*, dat. masc.-neutre *hālg-um*, et ne la conservent guère qu'au sg. nom. fém. *hālig-u*, pl. neutre *hālig-u*, ainsi que toutes les fois que l'euphonie l'exige ou que l'analogie l'emporte : sg. acc. masc. *hālig-ne*, gén.-dat. fém. *hālig-re* ; pl. gén. *hālig-ra*. Au contraire, les thèmes dissyllabiques primitivement brefs maintiennent en général leur médiale [2], mais sont traités comme des monosyllabes longs, et perdent l'*-u* final du sg. nom. fém. et pl. nom. neutre *manig* (ou *monig*, many), *manig-es* etc. ; sg. nom. fém., pl. nom.-acc. neutre *manig*.

Dans les adjectifs, comme dans les substantifs, outre les thèmes en *ă/ō* purs, il en existe d'autres en *jă/jō*, *wă/wō*, masculins, neutres ou féminins. Les thèmes en *jă/jō* présentent cette particularité que leur radical est toujours long, soit qu'il l'ait été naturellement, comme dans *rīce* (powerful, rich) < germ. sg. nom. masc. **rīkjaz*, ou qu'il le soit devenu par allongement consonantique du germanique occidental, comme dans *midd* (moyen) < germ. sg. nom. masc. **mid-jaz* < i.-e. **medhios*. Dans ce dernier cas, ces adjectifs se déclinent comme les thèmes longs en *ă/ō* purs, c'est-à-dire qu'ils perdent la désinence *-u* au sg. nom. fém. et pl. nom.-acc. neutre : *mid(d)*, invariable. Mais, quand le radical était primitivement long, cet *-u* subsiste, ainsi que l'*-e* du sg. nom. masc. : *wilde* < **wilþjaz*, *blīþe* (blithe), etc. [3]. Dans les thèmes en *wă/wō*,

1. La consonne double est parfois simplifiée dans *heāne*, *hearra*, *heare*, l'*h* disparaissant alors sans laisser de traces.

2. Avec beaucoup d'exceptions, surtout quand ils sont terminés par *-r* ou *-n* : *fæger* (fair), *fægeres* ; *hæþen* (heathen), *hæþenes*.

3. Il est souvent difficile de distinguer les adj. à thème long en ags. qui, en pr. germ., appartenaient à la subdivision en *jă/jō* de ceux qui appartenaient à la déclinaison en *i*. Le meilleur terme de comparaison est, quand

le *-w-* du suffixe de dérivation se vocalise en *-u* lorsqu'il devient final par suite de la chute des désinences du germ. primitif : sg. nom.-acc. masc.-neutre *gearu* (ready, yare) < **gar-w-az*, **gar-w-an*, ou lorsqu'il s'élide devant la terminaison ags. *-u* : sg. nom. fém. et pl. nom-acc. neutre : *gearu* [1]. Ailleurs, l'*-u-* issu du *-w-* devient souvent *-o-* devant une désinence consonantique (*-ne, -re, -ra*) [2], le *-w-* se maintenant devant une désinence vocalique (*-es, -e*) [3].

II. *La déclinaison faible.* — L'adjectif se conformant, suivant le genre, le nombre et le cas, aux désinences de la déclinaison faible des substantifs, il n'y a qu'à se reporter à celle-ci pour trouver les formes correspondantes : sg. nom. masc. *se blinda mann* (the blind man), par exemple ; fém. *sēo beorhte sunne* (the bright sun) ; neutre *þæt blinde ēage* (the blind eye), etc. Il est à noter cependant que le gén. pl. faible en *-ena* ou *-na* peut céder la place au gén. adjectival fort en *-ra* : on trouve *þyssa eorþlicra geofa* (of these earthly gifts) [4], aussi bien que *þara ealdena treowa* (of the old treaties) [5]. D'autre part, les thèmes dissyllabiques subissent en général les contractions

il existe, le vocable gotique correspondant. Dans cet idiome, les adj. en *-i-* n'ont pas la métaphonie, et forment leur sg. nom. masc. en *-s* : *bleiþs*, ags. *blīþe*, blithe ; *brūks*, ags. *brȳce* < **brūk-iz*, utile ; *gamáins*, ags. *gemǣne* < **gamain-iz*, (commun) ; *skáuns*, ags. *scīene* < **skōn-iz*, (beau) ; les adj. en *jă|jō* ont le sg. nom. masc. en *-eis* : *wilþeis*, ags. *wilde* ; *airzeis*, ags. *ierre* < **iurri* < **irz-jaz* (angry, égaré). Les adj. à thème bref ont en ags. un *-e* final au sg. nom. masc. quand ils appartiennent à la déclinaison en *-i-* : *freme* (brave), *bryce* (fragile), *gemyne* (qui se souvient de), et une consonne finale redoublée quand ils appartiennent à la subdivision en *jă|jō* : *nytt* (utile), *gesibb* (apparenté). Cf. WRIGHT, *Old English Grammar*, p. 207 et 210.

1. Sauf au dat. sg. et pl. *gearwum*, formé par analogie avec les cas où le *-w-* subsiste.

2. Sg. acc. masc. *gearone* ; gén. et dat. fém. *gearore* ; pl. gén. *gearora*.

3. Sg. gén. masc. neutre *gearw-es*, inst. *gearwe* ; au pl. nom. masc. fém. *gearwe*.

4. *Blickling Homilies*, E. E. T. S., p. 21.

5. AELFRED, *Orosius*, éd. Sweet, E. E. T. S., nº 79, p. 82.

déjà exposées : *se hālga* (the holy one), avec chute de la médiale, s'oppose à *þone wacolan fēond* (the watchful fiend) [1].

III. *Comparatifs et superlatifs.* — Intimement allié à la déclinaison faible des adjectifs, le comparatif de supériorité anglo-saxon se forme à l'aide du suffixe *-ra* ou *-re* qui, s'ajoutant au positif (*brād*, broad : sg. nom. masc. *brād-ra* ; sg. nom-acc. neutre, nom. fém. *brād-re*, broader), emprunte les désinences de *nama*, *sunne*, *ēare* [2], et s'accorde en genre, nombre et cas avec le nom qu'il qualifie. La terminaison *-ra* remonte à une double origine. D'une part, l'i.-e. possédait un suffixe de dérivation : *jes*, *jos*, *is*, aux trois degrés de l'apophonie, et le latin a conservé la forme *-is* intacte dans des adverbes tels que : *magis*, *nimis* [3]. Le grec aussi s'en servait, plus fréquemment que le latin, et la faisait suivre du groupe de liaison *en/on*, qui est, on le sait, devenu en germanique l'*-a* des substantifs ou adjectifs faibles : κακίων, par exemple, comparatif de κακός (mauvais), était dérivé de **kak-is-on-s*. En germanique, ce suffixe, se trouvant à la médiale atone, s'est, comme les finales, changé d'abord en *-*iz-ō* > *-*iza*, et plus tard, s'affaiblissant encore, est devenu ags. *-*era*, *-ra*. C'est ainsi que le positif germ. *strang* (strong) a donné au comparatif sg. nom. masc. **strang-izō* > **strang-ira* > **strengera* > ags. *streng-ra*, l'*-i-* du suffixe ayant métaphonisé la voyelle du radical. — Mais, d'autre part, le germanique possédait, outre le suffixe de dérivation en *-i-*, une terminaison adverbiale en *ō* (got. adj. *galeiks*, like ; adv. *galeikō*, like), issue d'un ablatif i.-e. en *ōd* [4] ou d'un instrumental i.-e. en *ō* [5]. Elle formait son comparatif en *-*ōz* > *-*ōr*, et, de bonne heure, par une extension assez naturelle, cette innovation du germanique vint doubler le suffixe primitif en -**izō*, -**iza*. Il en résulta une deuxième dési-

1. AELFRIC, *Homilies*, éd. Thorpe, vol. II, 1846, p. 560.
2. Cf. *supra*, p. 54-55.
3. Et aussi dans *plus* < **plō-is* (SOMMER, *Handbuch*, p. 484).
4. D'après WRIGHT, *Old English Grammar*, p. 281.
5. BRUGMANN, *Kurze v. Grammatik*, p. 387.

nence de comparatifs : germ. **ōzō* > *ōza* >* *ōra*, ags. **era* > *-ra* qui, à l'époque historique de l'ancien anglais, ne se distingue plus de la première que par l'absence de métaphonie dans la voyelle du radical : *brād* devient, par exemple, *brādra* aussi bien que *brædra*, les deux formes étant parfois conjointement employées [1].

La formation des superlatifs dérive de celle des comparatifs. Déjà en grec, au comparatif **kak-ís-ons*, répondait le superlatif *kák-is-t-os*, par la simple adjonction de la particule *-t-* au suffixe de dérivation primaire *-is-* [2]. Il en fut de même en germanique, où la double forme des comparatifs *-*iza*, **ōza*, donna un double superlatif en *-ist* et *-ōst*, avec cette différence cependant que, tandis que le comparatif est toujours faible à cause de sa désinence en *-a*, le superlatif qui, en grec aussi, avait la désinence forte nom. sg. *-o-s*, est traité en germanique comme un adjectif ordinaire, tantôt fort, tantôt faible, suivant son emploi syntaxique : *men þā lēofostan* [3] (men the dearest) par exemple, mais : *þā word þe him lēofoste* [4] *sȳn tō gehȳrenne* [5] (the words that may be most pleasant to him to hear). Enfin, le germanique, à l'exemple du latin, formait, à l'aide de prépositions ou d'adverbes suivis du suffixe de dérivation *-um-* [6] et des désinences fortes ou faibles, un certain

1. En got., les thèmes en *-ja-*, *-i-* et *-u-* prenaient le suffixe *-iz-*, les thèmes en *-a-* pur tantôt *-iz-*, tantôt *-ōz-*. En ags., les thèmes en *-ja-* gardaient le suffixe *-iz-* : ailleurs, *ōz-* l'emportait. Aussi, contrairement à l'usage de l'allemand qui l'a généralisée, la métaphonie était-elle très rare dans les comparatifs ags. : outre *brād* et *strang*, les grammaires citent : *eald* (old) *ieldra*, *feorr* (far) *fierra*, *geong* (young) *giengra*, *grēat grīetra*, *hēah* (high) *hīehra* ou *hīerra*, *sceort* (short) *sciertra* (Wright, *Old English Grammar*, p. 213).

2. On sait que le groupe i.-e. *st* reste intact en germ. (cf. *supra*, p. 15, n. 1)

3. *Blickling Homilies*, p. 165, où *lēofoston* n'est qu'une variante, devant la nasale finale, de *leofostan*.

4. *Lēofoste*, pl. neutre de *lēofost*, au lieu de *lēofost(u)*, par analogie des pl. masc.

5. *Blickling Homilies*, p. 55.

6. Emprunté peut-être aux ordinaux *sept-um-us*, *dec-um-us* < **septm-mos*, **dekm-mos*. Le lat. a généralisé plutôt la forme étendue du suffixe : *-t-um-* que la forme simple *-um* (cf. Sommer, *Handbuch*, p. 486 et 502).

nombre d'adjectifs qui, en germanique tout au moins, ne possédaient que le superlatif : ainsi peuvent se comparer au latin *post-um-us*, *op-t-um-us*, les adjectifs gotiques : *fr-um-a* (first), dérivé de la racine *per* (à travers) au degré réduit (ags. *for-m-a*), et *hind-um-ist-s* [1] (last) < *hindan* (behind) (ags. *hindema*, ang. mod. *hindmost*) [2].

IV. *Pronoms et adjectifs pronominaux.* — Ils sont de deux sortes : démonstratifs ou personnels. Pour le démonstratif simple, l'i.-e. possédait, comme le prouve l'article grec ὁ, ἡ, τό < **sŏ*, **sā*, **tŏ*, deux thèmes, **so* et **to*, conjointement employés dans la déclinaison. Mieux que tout exposé, le tableau suivant montrera l'évolution des formes et la prédominance de celles qui dérivent de **to*.

1. Avec une double désinence de superlatif, *-ist* s'ajoutant à *-um(a)*.

2. Où la terminaison got. *-mists*, ags. *-mest* (cf. les superlatifs : *æftemest*, aftermost ; *fyrmest*, foremost, etc. ; voir la liste dans WRIGHT, *Old English Grammar*, p. 216) a été changée en *-most* par analogie de *more*, *the most*. Remarquer en outre que le got. et l'ags. connaissent déjà les quatre adjectifs dont les comparatifs et superlatifs se forment à l'aide de thèmes différents de ceux du positif :

got. *gōþs*, ags. *gōd*. — Comp. got. bat-*iza*, ags. *bet(e)ra*. — Superl. got. *bat-ists*, ags. *bet-(e)st*.

got. *leitils*, ags. *lȳtel*. — Comp. got. minn-*iza*. — Superl. got. *minn-ists*.

Comp. ags. *læssa* < germ. *lais-*izō*. — Superl. ags. *læst* < **lais-ist*.

got. *mikils*, ags. *micel*. — Comp. got. má-*iza*, ags. *māra*. — Superl. got. *má-ists*, ags. *mæst*.

got. *ubils*, ags. *yfel*. — Comp. got. waírs-*iza*, ags. *wiersa* < **wiersira*. — Superl. got. **wiersist*, ags. *wierst*.

Il paraît très vraisemblable, ainsi que l'indiquent FALK und TORP (*Norwegisch-Dänisches Etym. Wörterbuch*, vol. I, p. 641), que le thème germ. **lais* < i.-e. **lois* soit le degré fléchi d'une racine **leis*, **lois*, **lis*, simple variation de i.-e. **leit-*, **loit-*, **lit*, d'où est issu got. *leitils*. De même la racine germ. **wers* (got. comparatif *wers-iz*, écrit *wairsiz-*, cf. le franç. *guerre*) < i.-e. **vers*, semble être une variation de la racine i.-e. **vert*, lat. *vertere*, got. *wairþan*, all[d] mod. *werden*, ags. *weorþan* (to become) (*ibid.*, II, p. 1404).

SINGULIER : AGS. *se, þæt, sēo* (le, la, ce, cette).

CAS.		I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	Masc.	**so*	**sa*	**sa* > *sé* [1] ou *sē*
	Neut.	**to-d* [2]	**þat*	*þæt*
	Fém.	**si-ā* [3]	**siō*	*siu* > *sīo, sēo* [4]
Acc.	Masc.	**to-m*	**þan*	*þon-e* [5]
	Neut.	**to-d* [2]	**þat*	*þæt*
	Fém.	**tā-m*	**þōn*	*þā*
Gén.	Masc.	**to-so*	**þasa*	*þæs*
	Neut.	**to-so*	**þasa*	*þæs*
	Fém.	**to-i-sjās* [6]	**þaizjōz*	*þære*
Dat.	Masc.	**to-i-mi* [7]	**þaimi*	*þǣm*
	Neut.	**to-i-mi*	**þaimi*	*þǣm*
	Fém.	**to-i-sjai*	**þaizjai*	*þære*
Inst. Neut.		**tō|tē*	(got. *þē*)	*þȳ, þon* [8]

1. Par affaiblissement de *sa* en *se* à l'atone et allongement de *se* en *sē* en position tonique (cf. WRIGHT, p. 228).

2. *-d-* est une désinence primitive du sg. nom.-acc. neutre des adjectifs forts, cf. got. *blindat-a* concurremment avec *blind*. Elle existait en gr. : **τόδ*, en lat. *istud* < **is* + *tod*. L'ags. ne l'a conservée que dans le *t* final de quelques formes pronominales : *þæt, hit, hwæt*.

3. D'après BRUGMANN (*Kurze v. Grammatik*, p. 400), le thème **sjŏ, *sjā, *tjod* serait une extension de la racine primitive **sŏ, *sā, *to-*.

4. Pour M. WRIGHT (*Old English Grammar*, p. 229), ags. **siu* > *sīo, sēo*, serait une nouvelle formation due au germ.-got. *si* (she) et dérivée du thème en *so|sā* (voir BRUGMANN, *ibid.*, p. 401, et cf. gr. ἵ. [she]), avec adjonction de la désinence *-u* du fém. nom. sg. fort.

5. Cf. *supra*, p. 59, n. 5.

6. Forme très douteuse, comme celle des adj. fém. forts (cf. *supra*, p. 59). BRUGMANN (tableau, p. 406) donne **to-sjās* ou *tesjas*, et M. WRIGHT (*O. E. Grammar*, p. 229) pense que l'*-ai-* du gén.-dat. sg. fém. germ. a été emprunté au gén. pl. *þāizōn*.

7. Ancien instrumental (BRUGMANN, *ibid.*).

8. Formes inexpliquées. L'ags. *þē* < *þȳ* est dialectal et tardif.

PLURIEL.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	**to-i* [1]	*þai* (got.)	*þā* [2]
Acc.	**to-ns*	*þans* (got.)	*þā* [3]
Gén.	**to-i-sōm*	*þaizōn*	*þāra* [4]
Dat.	**to-i-mis* [5]	*þaimiz*	*þæm* [6]

A côté du démonstratif simple correspondant à l'article défini *the* de l'ang. mod., l'anglo-saxon en possède un autre, d'intensité plus grande, qui est devenu l'actuel *this*. Il a été formé sur le thème démonstratif i.-e. **to-* > germ. **þa-*, affaibli en *þe* par analogie du sg. nom. masc. *se* et suivi de la particule enclitique *se*, en laquelle on croit reconnaître le got. *sái*, aha. *sē*. Il se décline en partie comme le démonstratif simple, et, pour le reste, se sert d'un radical secondaire *þis*, qui est le gén. sg. masc.-neutre de l'article got. *sa* (ags. *se*).

SINGULIER.

CAS		I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	Masc.	**to*— (gén.)	**þa*	**þe+se>þes*
	Neut.	**t-e-so* (gén.)	**þis-a* (got. *þis*)	*þis*
	Fém.	**tjā*	**tīo*	**þēo+se>þēos* (*þīos*)
Acc.	Masc.	»	»	*þis-ne*
	Neut.	»	»	*þis*
	Fém.	**tām*	**þōn*	*þā+se>þās*
Gén.	Masc.	»	»	**þis+se+s>þisses* [7]
	Neut.	»	»	*þisses*
	Fém.	»	»	**þis+re>þisse*
Dat.	Masc.	»	»	**þis-se+um>þissum*
	Neut.	»	»	*þissum*
	Fém.	»	»	**þis+re>þisse*

Voir notes 1 à 7, p. 68.

PLURIEL.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Nom.	* *toi*	* *þai*	* *þā* + *se* > *þās* [8]
Gén.	»	»	**þis* + *ra* > *þissa*
Dat.	»	»	**þis* + *se* + *um* > *þissum*

La pauvreté des langues germaniques en pronoms relatifs est un de leurs caractères les plus marqués. Partout le démonstratif en fait fonction, suivi fréquemment d'une particule spéciale, toujours invariable : par exemple, got. sg. nom. masc. *sa-ei*, etc. L'anglo-saxon aussi se sert, à défaut de relatif proprement dit, de l'article défini *se* tantôt seul, tantôt suivi de la particule indéclinable *þe* [9], ou, plus fréquemment encore, de *þe* tout simplement. Par contre, il possède, comme le gotique, un pronom interrogatif qui, par une évolution toute naturelle, a répondu aux exigences croissantes de la syntaxe de l'anglais moderne en suppléant le relatif absent. Sa déclinaison, sim-

1. *-o-i*, désinence adjectivale forte des masc. pl., que l'ags. a étendue au nom. pl. des trois genres. Le got. avait encore pl. nom. masc. *þái*, n. *þō*, fém. *þōs*.

2. Par changement régulier de germ. *-ai* en ags. *ā* (cf. *supra*, p. 29).

3. Par analogie anglo-saxonne avec le nom. pl. *þā*.

4. Et *þæra*, par analogie de dat. *þæm* (WRIGHT, p. 229).

5. Avec la désinence *-mis* des dat. pl. des substantifs.

6. Et *þām*, d'après gén. *þāra* (WRIGHT, *ibid.*).

7. En ws. tardif, les formes *þisne*, *þisses*, *þissum*, *þissa* changent souvent leur *i* en *y*.

8. Étendu par l'ags. aux trois genres, comme le pluriel de *se*, et à l'accusatif. Outre ces deux démonstratifs, l'ags. possède encore *se ilca* (le même) < vraisemblablement de **ī-līca*, ou **līca* = like, et *ī-* correspond peut-être à la première syllabe de lat. *īdem* < **id* + *em* (KALUZA, *Historische Grammatik*, I, p. 258).

9. Vraisemblablement < thème démonstratif i.-e.* *þo-* > germ.* *þa-*, ags. *þe* (cf. la formation de *þes*, *supra*, p. 67). Ce relatif est donc encore un démonstratif.

plifiée en anglo-saxon, est conforme à celle du démonstratif simple, sauf que le féminin s'est assimilé au masculin, et que le pluriel n'existe pas. Sa racine, d'origine indo-européenne, est exactement représentée par le lat. *quo-d* [1].

SINGULIER.

CAS		I.-E.	PR. GERM.	GOT.	AGS.
Nom.	Masc.-Fém.	**kv o -s*	**hwa-z*	*hwas.— hwō*	*hwā*
	Neut.	*kv o - d*	**hwa-t*	*hwa*	*hwæt*
Acc.	Masc.	**kv o-m*	**hwa-n*	*hwana*	*hwo-ne*
	Fém.	**kvā-m*	**hwō-n*	*hwō*	
	Neut.	**kvo-d*	**hwa-t*	*hwa.*	*hwæt*
Gén.	Masc.-Fém.-N.	**kvo-so (-eso)*	**hwa-sa (-esa)*	*hwis*	*hwæs*
Dat.	id.	**kv o-i-m i*	**hwa-i-mi*	*hwamma*	*hwæm, hwām*
Inst.	Neut.	»	»		*hwȳ* [2]

Les pronoms personnels offrent cette particularité qu'en ags., comme en gotique, ceux des deux premières personnes possèdent encore, outre le singulier et le pluriel, des restes de duel. Les formes, parfois assez compliquées, de ces vocables s'expliquent, en partie du moins, de la manière suivante :

1re Personne.— SINGULIER.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	GOT.	AGS.
Nom.	*ĕgō (ou ĕgŏm)*	** ek*	*ik*	*ic* [3]
Acc.	*me (ou me+ge)* [4]	** mek*	*mik*	*me, mec*
Gén.	**mei (moi)* [5]	** mīn-a-z*	*meina*	*mīn*
Dat.	**mis* [6]	** miz*	*mis*	*me*

1. Le *-d* est la désinence pronominale neutre, cf. *supra*, p. 66, n. 2.
2. Il existe en ags. un adjectif interrogatif correspondant à *hwā*. C'est *hwelc*

Voir notes 3 à 6, p. 70.

PLURIEL.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	GOT.	AGS.
Nom.	* *wei-*	*wīs*	*weis*	*we*
Acc.	* *ns* [1]	*uns*	*uns* (*uns-is*)	*ūs*, *ūsic* [2]
Gén.	* *ns* + *ero* [3]	**uns*+*era*	*unsara*	*ūser*, *ūre* [4]
Dat.	»	»	*uns* (*uns-is*)	*ūs* [5]

(*hwylc* est tardif), dérivé probablement de *hwā* + *līc* (cf. got. *swaleiks*, ags. *swelc*, *swylc*, such). M. WRIGHT (*Old English Grammar*, p. 232) semble préférer l'étymologie *hwi* + *līc* et compare le got. *hwileiks*.

3. Pr. germ. **ek* > *ik*, le pronom n'étant en général que faiblement accentué.

4. Le *-k* de got. *mik*, ags. *mec*, forme qui paraît plus ancienne que *me*, est peut-être dû à l'analogie de la 1re personne (KLUGE, *Vorgeschichte*, p. 467), ou plutôt à la particule enclitique i.-e. **-ke*, dans gr. ἔμεγε (KLUGE, *ibid.*; WRIGHT, *ibid.*, p. 225), ou plutôt encore, d'après WRIGHT, *ibid.*, *me* de l'acc. aurait été emprunté au dat.

5. Comme le montre SOMMER, *Handbuch*, p. 444, lat. *mĕus* vient de **mei-os*, le thème possessif **mei* étant un ancien génitif enclitique, que le gr. homérique connaît sous la forme apophonique **moi* (μητέρι μοι). — Avec adjonction d'un suffixe dérivatif primaire, **mei* donne pr. germ. *mī-n-az* de la façon la plus simple et la plus régulière. Cette explication est très préférable à celle de WRIGHT, *ibid.*, p. 227, qui voit en i.-e. **mei-*, **tei-*, **sei*, d'anciens locatifs.

6. Peut-être un ancien génitif (cf. SOMMER, p. 440, gén. a. lat. *mis*, *tis*).

1. Degré réduit de la racine que le lat. donne au degré fléchi allongé : *nōs*.

2. Par influence d'un acc. sg. *mec*, *ūsic* < **unsek* à l'atone (WRIGHT, p. 226).

3. Le gr. et le lat. se servent du suffixe allongé **-ter-o*, qui est celui des comparatifs grecs ; cf. lat. *nos-ter*, et gr. ἡμέ-τερ-ος.

4. D'après V. HENRY (*Précis de grammaire comparée*, p. 293), *ūser* > *ūre* par syncope, ce qui n'est pas bien sûr.

5. Par analogie avec l'acc.

DUEL [1].

CAS	I.-E.	PR. GERM.	GOT.	AGS.
Nom.	»	»	*wit*	*wit* [2]
Acc.	**n̥k*	*unk*	*ugk* (pron. **unk*),	*unc, uncit* [3]
Gén.	**n̥k + ero*	**unkera*	*ugkara*	*uncer*
Dat.	»	»	*ugkis*	*unc* [4]

2e Personne.— SINGULIER.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	GOT.	AGS.
Nom.	*tu*	*þū*	*þu*	*þū*
Acc.	*te*	*þē*	*þuk*	*þē, þec*
Gén.	**tei + n*	**þīn-a-z*	*þeina*	*þīn*
Dat.	**tis*	**þiz*	*þus*	*þē* [4]

PLURIEL.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	GOT.	AGS.
Nom.	**jus* [5]	**juz*	*jus*	*gē* [6]
Acc.	**ju-w*	**juw*	*izwis*	*iow, ēow, ēowic* [7]
Gén.	**ju-w + ero*	**juw-e-ra*	*izwara*	*ēow-er*
Dat.	»	»	*izwis*	*ēow* [4]

1. Ainsi nommé parce qu'on l'employait lorsqu'il ne s'agissait que de deux personnes.

2. Dû peut-être à *we* + *twā* (nous deux); cf. KLUGE, *Vorgeschichte*, p. 468.

3. *n̥-k*, comme *n̥-s*, degré réduit de *nōs*. La finale de *uncit* vient du nom. *wit*, celle de *incit* vient de *git*.

4. Par analogie avec l'acc.

5. WRIGHT, p. 226, et KLUGE, *Vorgeschichte*, p. 467, qui compare ὔμμες < **yu-sm-es*.

6. *e* final au lieu de *-u*, par analogie avec *we*.

7. Voir note 2, p. 70.

DUEL.

CAS	I.-E.	PR. GERM.	GOT.	AGS.
Nom.	»	»	**jut*	*git* [1]
Acc.	*i-nkv*	**inkw-*	*igqis*	*inc, incit* [2]
Gén.	*i-nkv+ero*	**inkw-e-ra*	*igqara*	*inc-er*
Dat.	»	»	*igqis*	*inc* [3]

L'indo-européen manquant de pronom personnel de la 3e personne, le germanique a dû s'en créer un. Il a emprunté pour cela le thème enclitique i.-e. **ke*, que le latin connaît dans des mots comme *ecce*, *cedo* et dans le *c* final du démonstratif *hic*. En a.lat. il est parfois orthographié *ci*, dans *hi-ci-ne* par exemple [4], et c'est précisément cette racine *-*ki-* dont le germanique se sert, en la faisant suivre des désinences du démonstratif simple, comme on le verra aisément :

SINGULIER.

CAS		PR. GERM.	AGS.	CAS		PR. GERM.	AGS.
Nom.	Masc.	** hi -* [5]	*he* [6]	Gén.	Masc.	** hisa*	*his*
	Neut.	*hit* [7]	*hit*		Neut.	** hisa*	*his*
	Fém.	** hiu*	*hīo, hēo*		Fém.	** hizōz*	*hire, hiere* [8]
Acc.	Masc.	** hi - na*	*hine*	Dat.	Masc.	** himi*	*him*
	Neut.	*hit*	*hit*		Neut.	** himi*	*him*
	Fém.	** hiōn*	** hia > hīe*		Fém.	** hizai*	*hire, hiere*

1. *Git* venant peut-être de *ge* + *twā* (cf. *supra*, p. 71, n. 2).
2. Voir note 3, p. 71.
3. Voir note 4, p. 71.
4. SOMMER, *Handbuch*, p. 477 ; *ci* se retrouve encore dans le français *ici* < *ecce hic*.
5. Il est bien entendu que pr. germ. *h* est une spirante gutturale, et non pas une simple aspirée.
6. Par affaiblissement de *i* en *e* et par analogie avec *se*.
7. Le *-t* équivaut à i.-e.-*d*, cf. **tod > *þat* ; cf. *supra*, p. 66, n. 2.
8. *Hiere, hiera*, au lieu de *hire, hira*, est dû à l'analogie de pl. nom.-acc. *hīe*.

PLURIEL (pour les trois genres).

CAS	PR. GERM.	AGS.
Nom.	**hi-ai*	*hīe*
Acc.	**hi-ans*	*hīe* [1]
Gén.	**hi-ʒōn*	*hira, hiera* [2]
Dat.	**hi-miz*	*him*

Ajoutons que l'ags., comme les autres langues germaniques, se sert des génitifs des pronoms personnels comme d'adjectifs et de pronoms possessifs [3], qui prennent alors les terminaisons de l'adjectif fort [4].

V. *Noms de nombres et adjectifs numéraux.* — Les noms de nombres cardinaux désignant les unités sont issus de racines indo-européennes, dont le tableau ci-dessous indique à peu près l'évolution.

	I.-E.	PR. GERM.	GOT.	AGS.
1	**oin-os* (lat. *ūnus*)	**ain-az*	*ain-s*	*ān* [5]
2	**dwo* (lat. *duo*)	**twa*	*M. twa-i, N. twa, F. twōs*	*M. twegen* [6], *N.-F. twā*

1. Par analogie avec le nomin.

2. Voir note 8, p. 72.

3. *Mīn, þīn, his, hi(e)re, ūre, uncer, ēower, incer, hi(e)ra,* suivant le cas, avec, en outre, la forme réfléchie *sīn* < racine i.-e. *sē* + *ī-n* emprunté à *mīn, þīn.*

4. Sauf ceux de la 3e pers. : *his, hire, hira,* qui restent invariables.

5. *An* nom de nombre s'accorde avec le substantif auquel il se rapporte et suit la déclinaison forte (acc. masc. sg. *ænne* < germ. **aininōn,* ou moins souvent *ānne* ; cf. WRIGHT, p. 220). Sa forme faible *āna* signifie *seul.*

6. Gén. pour les trois genres : *twēga* ou *twēgea* ; dat. *twæm* et *twām.* Le nom. neutre est quelquefois *tū,* surtout dans l'expression *bū tū* (both), masc.-fém. *bā twā* (lat. *am-bō*). L'origine de *twegen* est obscure ; cf. aha. *zwēne.*

	I.-E.	PR. GERM.	GOT.	AGS.
3	**tre-j-es* (gr. τρεῖς)	**þri-j-iz*	*M. *þreis, N. þrija, F. *þreis*	*M. þrīe*[1], *N.-F. þrīo*[2] *(þrēo)*
4	**quetwr̥* (lat. *quatuor*)	**fewor*	*fidwōr*	*fēower*[3]
5	**penque* (gr. *dial.* πέμπε)	**fimf*[4]	*fimf*	*fīf*[5]
6	**seks* (lat. *sex*)	**sehs*	*saihs*	*siex*[6]
7	**septṃ* (lat. *septem*)	**sebun*	*sibun*	*seofon*[7]
8	**oktou* (lat. *octo*)	**ahtau*	*ahtdu*	*eahta*
9	**nevṇ*[8] (lat. *novem*)	**negun-i*[9], **negun*	*niun*	*nigon*
10	**dekṃ* (lat. *decem*)	**tehun-i, tehun*	*taihun*	*tīen, tēon*

Les deux nombres : 11, ags. *endlufon* (plus tard *enlefen, ellefne*), et 12, ags. *twelf*, ont, par leur suffixe tout au moins, une origine commune. Le premier est en gotique **ain-lif*, le second *twa-lif*, formes dans lesquelles la même particule *-lif* a été ajoutée aux adjectifs cardinaux simples *ains* et *twa*.

1. Avec *-e* du pl. des adj. forts. Gén. pour les 3 genres *þrīora* et *þrēora* ; dat. commun *þrim*.

2. *þrīo* < *þrīu* < *þrijō* (WRIGHT, p. 221).

3. I.-e. *qu* (c'est-à-dire *k* labialisé = k^{v}) donne *f* en germ. ; cf. **penque* > *fimf*. En outre, le germ. semble avoir eu une double forme, avec ou sans dentale médiale : got. *fidwōr*, as. *fiuwar*, ags. *fēower*. A partir de *fēower*, les nombres cardinaux ags. sont presque toujours indéclinables.

4. Avec assimilation de la nasale dentale à l'aspirante labiale : *n* > *m* devant *f*.

5. Parchute de la nasale devant la spirante sourde ags. (cf. *supra*), p. 30).

6. Avec fracture de **sehs* en **seohs* et métaphonie de *eo* en *ie* par influence de la spirante palatalisée *h* > *h'*. En ags. *hs* s'écrit *x*. D'où **seohs* > **siehs* > *siex*, parfois réduit à *six*.

7. Germ. **sebun* > **seobun*, *seofon* par fracture (ou métaphonie) de l'*e* causée par l'*u* primitif de la terminaison.

8. KLUGE, *Vorgeschichte*, p. 488.

9. Les formes pr. germ. en *-i* : **neguni*, **tehun-i*, servent à expliquer les voyelles métaphoniques de l'ags. : *nigon* et *tīen*. Le *-v-* de l'i.-e. dans *nevn* > germ. *g* (aspiré), d'après KLUGE, *ibid.*

Comme l'indique l'*f* final, ce suffixe est dérivé du thème i.-e. *lik*^{v}, lat. *li-n-qu-o* (je laisse), got. *leihwan* (laisser derrière soi, prêter), gr. λείπω, ἔλιπον : germ. *-lif* est donc le degré réduit de la racine i.-e. *leik*^{v}, *leip-*. Il indique qu'une ou deux unités ont été « laissées en plus » de la première dizaine [1]. De 13 à 19 il suffit d'ajouter aux nombres simples *þrēo*, *fēower*, etc., le mot *-tīene* (ten) [2], et, quant aux dizaines, elles se forment en germ. et en ags. à l'aide du suffixe *-tig* dérivé de i.-e. **dekṃt* (une dizaine), pr. germ. **tegunþ* [3] qui, passant à l'atone, perd sa finale et change *e* en *i*. Ainsi s'expliquent en ags. **twegen-tig* > *twentig*, **þri-e-tig* > *þrītig*, *fēowertig*, etc. Les centaines sont exprimées par le mot *hund*, i.-e. *kṃ-t-óm*, lat. *centum*, gr. ἑ-κα-τ-όν, et il est possible que *þūsend* (mille) signifie « la grande centaine » [4].

La formation des nombres ordinaux est en général très simple. Ils se composent de l'adjectif cardinal, *fēower*, *fīf* (five), par exemple, suivi du suffixe germ., ags. *þa* < i.-e. *-to-* [5], sauf, bien entendu, après spirante sourde *f*, *s*, où le *t* i.-e. s'est maintenu en germ. par assimilation : *fifta* (the fifth), par exemple, au lieu de **fifþa*, *siexta* et *twelfta*. Ailleurs, on a régulièrement *fēowerþa* (fourth), *seofoþa* (seventh), *tēoþa* (tenth, de **tēon*, got. *taíhun*), *fīfteoþa* (fifteenth), etc. Ne font exception que les trois premiers nombres dont la forme ordinale a emprunté d'autres racines : *ān* se sert du superlatif *forma* ou *fyrest* (de **furistō*), et même de superlatifs redoublés comme *formest* et *fyrmest* ; à *twegen* correspond un comparatif très ancien : *ōþer* < germ. **anþer* (all^{d} mod. *ander*)

1. Dans ags. *endlufon*, le *d* n'est qu'une consonne d'appui, non primitive, et la terminaison *-on* < *-ān* est une forme faible. *Twelf*, avec sa voyelle métaphonique, est tout à fait régulier.

2. D'où *þrēotīene*, *fēowertīene* (thirteen, fourteen), etc.

3. Got. nom. sg. **tig-u*, pl. *tig-jus*, germ. *ĕ*, même tonique, devenant très souvent *ĭ* en got.

4. Cf. Kluge, *Vorgeschichte*, p. 491, et V. Henry, p. 224 : *þūsend* <**þus* + *hund*, **þus* correspondant en germ. au sanscrit *tavás*, force, mis au degré réduit.

5. Cf. *supra*, p. 64.

< i.-e. *an-ter-os*, lat. *alter* < **an-ter* [1]; *þrīe* se rapproche de la règle générale, son ordinal étant *þrid-da* < **þir-da*, got. *þrid-ja*, lat. *ter-tius*, i.-e. **tri-tiá*.

*
* *

Le Verbe. — Dans la conjugaison, comme dans la déclinaison substantivale, les différences à établir tiennent à la dérivation, c'est-à-dire à la nature même des vocables considérés. Appartiennent à la conjugaison forte, ou, plus exactement, apophonique, les verbes dont la composition primitive, indo-européenne ou germanique, comportait, avant la voyelle de liaison et les désinences, un thème-racine simple, ou tout au plus suivi d'un suffixe de dérivation primaire (*n, t, k, r, l*) [2] : c'est ainsi que i.-e. **bherō*, gr. φέρω, lat. *fero*, got. *baír-a*, ags. *ber-e*, ang.mod. *I bear*, consiste en un thème-racine nu (**bher-*), suivi d'une simple désinence, et que ags. *stelan*, to steal, ajoute à ces divers éléments un *-l*, suffixe primaire, qui fait corps avec la racine, mais est susceptible de varier d'une langue à une autre. Par contre, appartiennent à la conjugaison faible les verbes de composition secondaire ou plus récente encore, formés à l'aide d'un radical verbal fort, généralement au degré fléchi, et alors appelés causatifs : ags. *bendan* < germ. **band+jan*, ou à l'aide d'un substantif ou d'un adjectif, suivis du même suffixe de dérivation : *-jan*, et alors appelés dénominatifs : ags. *dēman*, par exemple, < germ.-got. *dōm-jan* où *dōm* est un substantif qui, en ags., signifie « jugement ». Donc, *dēman*, c'est exactement « faire passer en jugement ». D'une façon pratique et tout empirique, on peut distinguer l'une de l'autre ces deux grandes conjugaisons, forte ou faible, en considérant la manière dont chacune d'elles forme son prétérit en germanique : la première suivant les règles de l'apophonie, la seconde par l'adjonction d'un suffixe dental : ags. *-de* à l'indicatif, *-ed* au participe passé.

1. Kluge, *Vorgeschichte*, p. 492.
2. Cf. *supra*, p. 7.

Il est à remarquer que, tout comme la déclinaison, la conjugaison germanique et anglo-saxonne a apporté à la morphologie indo-européenne des simplifications radicales. Parmi les modes, l'optatif et le subjonctif s'étant confondus, on trouve encore : l'indicatif, qui exprime une affirmation catégorique, le subjonctif, qu'emploie l'affirmation conditionnée, l'impératif, qui donne un ordre, l'infinitif et le participe, où le verbe devient un véritable substantif ou adjectif. Les temps qui, surtout dans l'expression du passé, comportaient en indo-européen des nuances multiples, ont perdu l'imparfait, l'aoriste, le plus-que-parfait et toutes les formes secondes, pour ne garder que le parfait simple ou prétérit ; de plus, le futur a complètement disparu et s'est fondu dans le présent, ou a été remplacé par des périphrases verbales, si bien qu'en gotique déjà, il ne reste plus que le présent et le passé dans chacun des modes. En outre, le grec marquait les trois aspects de l'action par des désinences caractéristiques de chacune des trois voix : active, pronominale ou moyenne, et passive. Sauf quelques formes moyennes conservées par le gotique, le germanique n'a gardé que l'indispensable, c'est-à-dire la voix active, exprimant les deux autres par des pronoms ou des auxiliaires. Le duel, enfin, qui se maintient encore dans les verbes gotiques, a disparu de ceux de l'anglo-saxon. C'est donc avec un déchet considérable de désinences synthétiques que la conjugaison indo-européenne se présente à nous en germanique, et avec une simplification d'autant plus grande que l'idiome étudié est d'une antiquité moindre.

I. *La conjugaison forte ou apophonique.*— Elle se distingue de l'autre non seulement par sa formation du parfait, mais encore par celle du présent de l'indicatif, qui offre cette particularité que ses deuxième et troisième personnes du singulier métaphonisent en général la voyelle de l'infinitif. Il nous faut, pour expliquer ce fait, aujourd'hui encore familier à l'allemand moderne, remonter de nouveau aux origines indo-européennes.

1. Le Présent. — Dans ce groupe de langues, le présent de l'indicatif, distinct de celui du subjonctif, se forme par l'adjonction au thème-racine et à la voyelle de liaison de désinences dites primaires, par opposition aux désinences secondaires du subjonctif présent. Tandis que l'indicatif emploie : sg., 1re personne *-mi*, 2e *-si*, 3e *-ti* ; pl., 1re personne *-mes*, 2e *-te*, 3e *-nti*, le subjonctif supprime la voyelle finale et ne garde que : sg. *-m*, *-s*, *-t*, pl. *-m*, *-t*, *-nt*. En partant de ces principes, on a, pour le présent de l'indicatif, l'évolution suivante, de l'indo-européen au germanique :

Thème i.-e. *bher-ō*, I bear.

	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Sg. 1re pers.	**bher-ō* [1]	**ber-ō*	*ber-u*, *ber-e* [2]
Sg. 2e —	**bher-e-si*	**ber-i-si* [3] > **bir-i-si*	*bir-es*, *bir-(e) st* [4]
Sg. 3e —	**bher-e-ti*	**ber-i* [3] *-þi* > **bir-i-þi*	*bir-(e)þ* [4]
Pluriel	**bher-o-nti*	**ber-a-nþi*	*ber-a^{n}þ* > *ber-aþ* [5]

1. L'i.-e. connaît déjà, à la 1re personne, la dualité des formes en *ō* et en *-o-mi* (cf. gr. φέρω et δίδωμι).

2. Cet *-e* final, qui remplace l'*-u* primitif en west-saxon et en kentien, est, ou bien un *-u* affaibli à l'atone, ou bien un emprunt au subjonctif, 1re personne.

3. I.-e. *-e-si*, *e-ti* > *i-si*, *-iþi* par métaphonie. D'autre part, on peut supposer ici, avec M. Wright, *Old English Grammar*, p. 240, que les formes des 2e et 3e personnes sg. se sont développées comme si l'accent primitif portait non plus sur le radical, mais sur la voyelle de liaison. Autrement, d'après la loi de Verner, les spirantes sourdes *s-*, *-þ-* seraient devenues sonores (*-z-*, *đ*) et se seraient éliminées. Il n'est pas sûr, cependant, que la loi de Verner s'applique toujours aux finales.

4. On explique généralement ce *-t* final épenthétique par l'analogie de la 2e pers. sg. d'auxiliaires comme *sceałt* et *wilt* (Wright, p. 240), et aussi par la présence possible après *bires* du pron. personnel *þu* : *bires* + *þu* se serait contracté en *birest*. En ws. et en kentien, les formes abrégées *birst*, *birþ*, au lieu de *birest* et *bireþ*, prédominent. Lorsque ces dernières reparaissent en ws. au xie siècle, elles sont dues à l'analogie.

5. L'*-n-* s'élimine après avoir nasalisé l'*a-*, et ensuite la nasalisation elle-

Par suite de la syncope fréquente de l'*-e-* des terminaisons *-est*, *-eþ* des 2e et 3e personnes du sg., il arrive souvent, lorsque le thème-racine se termine lui-même par une ou plusieurs consonnes, que celles-ci se trouvent immédiatement en contact avec le *-þ* et l'*-st* de la désinence. Il en résulte des transformations assez nombreuses. D'abord, des simplifications : les consonnes finales doubles perdent leur second élément, *win-n-an* (to fight) donne *win-st* et *win-þ*, *feal-l-an* (to fall) > *fiel-st* et *fiel-þ* ; *ss* ou *-st* se fondent avec *-st* ou *-þ* et deviennent uniformément *-st* ; *x* (= hs) devant *st* ou *-þ* donne *x-t*, si bien que, dans ces cas, la 3e personne du sg. ne se distingue plus de la seconde : *cēosan* (to choose) > 2,3, sg. *cīest*, *weaxan* (to wax, grow) > 2,3, sg. *wiext* ; enfin, un *-þ* du thème s'unifie avec celui de la désinence : *weorþan* (to become) > 3, sg. *wierþ*, et disparaît devant *-st* : 2, sg. *wierst*. D'autre part, pour faciliter la prononciation, d'assez nombreuses assimilations se produisent : *d* > *t* et *g* > *h* [1] devant la spirante sourde *-s-* de la désinence *st*: *findan* (to find) > 2, sg. *fin-t-st*, *swelgan* (to swallow) > *swil-h-st*, mais souvent aussi *swilg-st*, par analogie avec l'infinitif ; un *-d* ou un *-t* du radical attirent à eux le *-þ* de la terminaison et s'unissent en *tt* ou *t* simple : *bindan* (to bind) > 3, sg. *bint*, *findan* > *fint* ; et *-g* devant *þ* > *h* : *swelgan* > *swil-h-þ*, ou *swilg-þ*.

Le présent du subjonctif, avec ses désinences secondaires, aboutit à une simplification plus grande encore que celle du présent de l'indicatif, car non seulement les trois personnes du pluriel, mais encore celles du singulier se sont réduites à une forme unique en ags :

même disparaît. On remarquera qu'en ags., les trois personnes du pl. se sont fondues en une seule, la 3e. Le got. les séparait encore : 1, *bairam*, 2, *bairiþ*, 3, *bairand*.

1. Surtout après voyelle longue, diphtongue, *r* ou *l* (Sievers, *Ags. Grammatik*, 1898, p. 193 ; Wright, p. 241).

Thème i.-e. *bher-ō*, I bear.

	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Sg. 1re pers.	**bher-o-i-m*	**ber-aï* [1]	*ber-æ* > *ber-e*
Sg. 2e —	**bher-o-i-s*		
Sg. 3e —	**bher-o-i-t*		
Pluriel	**bher-o-i-nt*	**ber-a-inþ*	*ber-e-n* [2]

L'impératif sg., 2e personne, qui, en i.-e., était caractérisé par une désinence en *-e* final (**bher-e*), la perd en germ. et en ags., et n'est plus que le thème radical de l'infinitif : got. *baír* [3], ags. *ber*. Quelques traces subsistent en ags. d'un ancien impératif pl., 1re pers. : got. *baír-am*, ags. *ber-an* et *bind-an* [4]. Quant à l'impératif pl., 2e personne, il a, en ags. comme en got., emprunté la forme correspondante de l'indicatif présent : got. *baír-iþ*, ags. *ber-aþ*. L'ags. a perdu la 3e personne pl., qui subsistait encore en got. : *bairandáu*. Le participe présent i.-e. avait comme groupe de liaison la syllabe *-ont-* (gr., gén. sg. φέρ-οντ-ος) : elle est devenue *-anþ-* dans pr. germ. **ber-anþ-*, et, par application de la loi de Verner, *-and-*, dans got. *baír-and-s*. En ags., ces participes sont passés à la déclinaison en *-jă*, si bien que leur syllabe médiale a subi la métaphonie : **ber-and-jaz* > **ber-ændi*, **ber-end-i*, *ber-end-e*. Enfin, l'infinitif présent avait en i.-e. le suffixe *-o-nom*, dans **bher-o-nom* > pr. germ. *ber-a-nam*, *ber-a-na*, *ber-an*, ce qui est la forme got. [5] et ags. En cette dernière langue, l'infinitif, véritable nom verbal, était susceptible de déclinaison et de suivre,

1. Par transformation d'*m* final i.-e. en pr. germ. *n* et chute subséquente de cet *n*.

2. Par chute de *þ* final pr. germ.

3. L'*e* i.-e. est écrit *ai* devant *r* et *h* en got.

4. L'ags. possède en outre une forme inverse avec finale réduite et pron. personnel : 1re pers., *binde wē*, ou *wit*, 2e pers., *binde gē* ou *git*.

5. Écrite *bairan*.

comme le participe présent, les paradigmes en *-jă*. Il en résulte un autre mode, le gérondif, qui n'est en réalité qu'un infinitif aux cas obliques [1], gouverné au datif par la préposition *tō* : *tō beran-jai* > *tō ber-enne*, plus tard écrit *tō ber-anne*, par analogie avec l'infinitif.

2. Le Prétérit et le participe passé. — Comparé à l'infinitif, qui présente presque toujours le degré normal de la racine, le prétérit fort se distingue d'abord par ses variations apophoniques. En ags. [2], ses 1re et 3e personnes du sg., au mode indicatif, sont au degré fléchi, sa 2e personne du sg. et son pluriel au degré réduit, ainsi que tout le subjonctif et le participe passé. Soit les racines i.-e. **bher-* (porter) et **bhendh-* (lier) au degré normal : en principe, et sans tenir compte de déviations et d'exceptions multiples, le prétérit indicatif sg. 1 et 3 se formera sur le degré fléchi : i.-e. **bhor-*, **bhondh-*, germ. *bar-*, *band-* ; la 2e personne indicatif sg., le subjonctif et le participe passé sur le degré réduit : i.-e. **bhṛ-*, **bhn̥dh-*, germ. **bur-*, **bund-*. De plus, le parfait i.-e., dont le prétérit germanique est partiellement issu, était caractérisé par les désinences : indicatif sg., 1re personne, *-a*, 3e, *-e*, lesquelles sont tombées de très bonne heure en germanique. L'ags. en est donc venu à former son prétérit indicatif sg., 1 et 3, à l'aide du thème-racine verbal nu au degré fléchi : germ. **bar*, **band* ; ags. ic, he *bær* [3], *band*. La 2e personne sg. indicatif, a rejeté, sauf dans quelques verbes anormaux [4], la terminaison *-t* du gotique [5] pour prendre celle du subjonctif prétérit sg. : *e*. Quant aux trois personnes du pluriel, elles font suivre leur radical : ags. *bǣr-* [6], *bund-*, de la

1. Gén. et dat. sg. Le génitif a disparu en ags. primitif (WRIGHT, p. 243).

2. Le got. conserve le degré fléchi dans tout le prétérit fort ind. sg. (1, *nam*, 2, *namt*, 3, *nam*).

3. < **bar* par palatalisation primaire (cf. *supra*, p. 23).

4. Cf. *infra*, p. 109, n. 1.

5. *Namt*, par exemple (cf. *supra*, n. 2).

6. Forme anormale : au lieu du degré réduit, l'ags. emploie dans ce verbe le degré fléchi (*bær*) allongé : *bǣr-* (cf. *infra*, p. 85).

désinence secondaire i.-e. *-nt* déjà mentionnée[1] : germ. **bar-un-þ*, **bund-unþ*, ags. *bǣrun*, *bǣron*, *bundun*, *bundon*[2]. De même, le prétérit subjonctif emploie le degré réduit de la racine, en le faisant suivre du suffixe dérivatif de mode, germ. *-ī-*, et des désinences secondaires (i.-e. *-m*, *-s*, *-t* ; *-nt*, *-te*, *-nt*) : germ. sg. **bǣr-ī-m*, **bund-ī-m* ; pl., 3, **bǣr-i-nþ*, **bund-inþ*, qui, en ags., devraient donner des formes métaphoniques : sg., 1, **bǣr*, **bynd* ; pl. *bǣren*, **bynden*. Il n'en existe qu'un petit nombre, dans la conjugaison des auxiliaires de mode[3]. Ailleurs, le prétérit subjonctif ags., pour plus de simplicité, a adopté les désinences du subjonctif présent, avec une seule forme pour le sg. : *bǣre*, *bunde*, et une autre pour le pl. : *bǣren*, *bunden*. Le participe passé, également, se sert du degré réduit : germ. *bur-*, *bund-*, en y ajoutant le suffixe de dérivation *-en-* suivi des désinences adjectivales, et très souvent précédé, en ags., du préfixe *ge-*, qui indique l'achèvement de l'action : sg. nom. masc. i.-e. **bhṛ-en-os*, **bhṇdh-en-os* > germ. **bur-en-az*, **bund-en-az*, ags. *ge-bor-en*[4], *ge-bund-en*[5].

Mais les complications du vocalisme germanique et ags. entraînent d'autres distinctions. Il convient de répartir les verbes forts en sept catégories. Dans la première sont compris ceux dont l'*-e-* de l'infinitif, c'est-à-dire du degré normal, est immédiatement suivi d'une momentanée ou spirante simple : *mētan*

1. Cf. *supra*, p. 78

2. *-on* > **un* (got. *nēm-un*), par assourdissement de la finale atone.

3. Cf. *infra*, p. 108-109.

4. Par chute de **az* atone. Le vocalisme du radical *bor-en* est expliqué plus loin, p. 85.

5. La conjugaison d'un prétérit fort ags. peut donc se résumer ainsi :

	Indicatif		Subjonctif	
Sg.	1. *Ic band*		1.	*bund-e*
	2. *þu bunde*		2.	
	3. *hē band*		3.	
Pl.	1. *Wē*	*bundon*	1.	*bund-en*
	2. *gē*		2.	
	3. *hīe*		3.	

Part. passé : *ge- bund-en*.

(to mete, to measure), ou *cweþan* (to say), par exemple ; dans la seconde, ceux où l'*-e-* du degré normal est suivi d'une vibrante, liquide, ou nasale simple (*r*, *l*, *m*, *n*) : *beran* (to bear), *helan* (to conceal), entre autres ; dans la 3e, ceux où l'*-e-* primitif, très souvent transformé, s'appuie sur deux ou plusieurs consonnes : *help-an bind-an*, etc. ; dans la 4e, ceux où l'*-e-* du degré normal était suivi en germanique d'un *ĭ* formant diphtongue, écrite *ei* en germ.-got., *ī* en ags. : *wrītan* (to write), *bīdan* (to bide), parmi beaucoup d'autres ; dans la 5e, ceux où la diphtongue germanique est formée par *e* + *ŭ*, ags. *ēo* : *cēosan* (to choose), par exemple, ou *bēodan* (to command), et ceux où la voyelle de l'infinitif est au degré réduit allongé : *lūcan* (to lock), *brūcan* (to enjoy) ; dans la 6e, ceux où le degré normal de la racine est représenté par *ă*, et le degré fléchi par *ō* : *faran* (to fare), *scacan*, ou *sceacan* (to shake) ; la 7e, enfin, sensiblement différente des précédentes, et comprenant les verbes dits à redoublement qui, en ags., n'ont gardé que quelques rares traces d'apophonie [1].

Classe I. — Ags. *metan* (to mete) ; prét. sg., 1, 3, *mæt* ; prét. sg., 2, et pl. *mæton* ; p. p. *meten*.

Dans cette catégorie, le prétérit sg., 1, 3, est formé de façon régulière ; mais le prétérit sg., 2, le prétérit pl. et tout le subjonctif prétérit ont non pas le degré réduit **ṃt*, mais le degré fléchi allongé, et le participe passé est, par analogie, revenu à la voyelle de l'infinitif : *e*. La raison de ces deux irrégularités est peut-être que le germanique éprouvait quelque difficulté à transcrire le degré réduit d'une racine terminée par une momentanée ou spirante simple : *ṃt*, **spṛk*, par exemple, et que, dans cette incertitude, il a eu recours aux formes plus faciles à construire : prét. sg. *mæt*, infin. *metan*.

1. Cette classification est celle de Streitberg, *Urgermanische Grammatik*, et de Kaluza, *Historische Grammatik*, I, p. 268. Elle paraît la plus rationnelle, comme allant du simple au composé. Mais elle n'est pas la seule employée. Sievers, Wright et V. Henry commencent par IV (*wrītan*),

Se conjuguent de la même manière : *brecan*, to break (mais p.p. *brocen*, par analogie de classe II) ; *cnedan*, to knead ; *drepan*, to hit (p. p. *drepen*, et une fois *dropen*) ; *etan*, to eat (prét. sg. *æt*) ; *fetan*, to fall ; *fretan*, to devour (prét. sg. *frǣt*) ; *genesan*, to recover ; *lesan*, to collect ; *metan* ; *screpan*, to scrape ; *sprecan* ou *specan*, to speak ; *swefan*, to sleep ; *tredan*, to tread ; *wefan*, to weave ; *wegan*, to carry, to kill (prét. pl. *wāgon* et *wǣgon*) ; *wrecan*, to urge, to avenge.

Par l'effet de la loi de Verner, les deux verbes suivants : *cweþan*, to say, prét. sg., 1, 3, *cwæþ*, prét. sg., 2, et prét. pl. *cwǣdon*, p.p. *cweden* ; *wesan*, to be, *wæs*, *wǣron*, pas de p.p., changent au prétérit pl. et au participe passé la consonne finale du thème en une sonore (*þ* > *ð* > *d* ; *s* > *z* > *r*), l'accent pr. germ. se trouvant encore sur la désinence [1].

Les verbes *giefan*, to give < **gefan*, et *for-gietan*, to forget, ou *on-gietan*, to perceive < -**getan*, subissent partout la palatalisation secondaire [2]. L'*æ* du prétérit sg. s'écrit par conséquent *ea*, l'*ǣ* du prét. pl. *ēa*, et l'*e* du p.p., comme celui de l'infinitif, devient *ie*. Il en résulte les formes : *ġiefan*, *ġeaf*, *ġēafon*, *giefen* ; *-ġietan*, *-ġeat*, *-ġēaton*, *-ġieten*.

Trois infinitifs contractes : *geſēon*, to rejoice ; *plēon*, to risk ; *sēon*, to see, représentent un vocalisme plus ancien : **ge-feh-an*, **pleh-an*, **seh^{w}an*, dont les prétérits sg. réguliers sont **ge-fah*, **plah*, **sah^{w}*, et, avec fracture d'*ă* devant *h* : *gefeah*, *pleah*, *seah*. On trouve au prétérit pl., par influence de la loi de Verner : *gefǣgon* et *sǣgon*, mais aussi *sāwon*, par chute d'*h* devant *w* ; de même au p. p. *sewen* ou *sawen*.

Quelques verbes de formation faible appartiennent exceptionnellement à cette catégorie. Ce sont : *biddan*, to pray < germ. **bid-jan* ; *licgan*, to lie < germ. **leg-jan* ; *sittan*, to sit

et continuent par V (*cēosan*), III (*helpan*), II (*beran*), I (*metan*), VI (*faran*) et VII (verbes à redoublement). SWEET, dans ses grammaires et dictionnaire, adopte l'ordre : VII, VI, III, II, I, IV, V.

1. Cf. *supra*, p. 15.

2. Cf. *supra*, p. 31.

< *set-jan* [1]. En partant des voyelles primitives [2] de ces infinitifs germaniques, leurs prétérit et participe passé se forment aussi régulièrement que ceux de *metan* : *biddan*, *bæd*, *bǣdon*, *beden* ; *licgan*, *læg*, *lǣgon* (et *lāgon*, devant *g*), *gelegen* ; *sittan*, *sæt*, *sǣton*, *seten*.

Classe II. — Ags. *beran* (to bear) ; prét. sg., 1, 3, *bær* ; prét. sg., 2, et pl. *bǣron* ; p.p. *boren*.

La formation des temps est ici identique à la précédente, sauf en ce qui concerne le participe passé, désormais issu du degré réduit de la racine : germ. **bur-* auquel s'ajoutent le suffixe de dérivation *-en-* et les désinences casuelles : sg. nom. masc. **bur-en-az*. Or, avant sa chute, l'*a* de la finale a influé sur l'*u* du radical qui, n'étant pas protégé par une nasale appuyée, ni métaphonisé par un *i*/*j* intermédiaire, s'est changé en *o* : ags. *boren*.

Il en est de même dans : *cwelan*, to die ; *helan*, to conceal ; *stelan*, to steal ; *teran*, to tear ; *þweran*, to stir. Mais le germ. **skeran*, to shear, devient, par palatalisation secondaire, à l'infinitif *scieran*, au prét. sg., 1, 3, *scear* < **scær*, prét. sg., 2, et pl. *scēaron* < **scæron*, et au p.p. *scoren*. Un *-e-* du germ. occidental devant *m* primitif se change en *-i-* dans ags. *niman*, to take < **neman*, d'où le prét. sg., 1, 3, *nam*, plus tard *nōm*, prét. sg., 2, et pl. *nōme*, *nōmon*, où l'*ā* est devenu *ō* devant *m*, et le p.p. *numen* < **nomen*, par retour de *o* à *u* devant nasale. Enfin, le verbe *cuman*, issu de la rac. i.-e. **gvem-jō*, représente un infinitif germanique construit sur le degré réduit : **k(w)un*, **k(w)um*, i.-e. *gvn̥*, *gvm̥*. Les autres formes en dérivent, analogues à celles de *niman* : prét. sg., 1, 3, *c(w)am*, sur le degré fléchi **k(w)ām*, plus tard *cōm*, prét. sg., 2, et prét. pl. *c(w)ōmon*, où *ō* vient de *ā*, et p.p. *cumen* < *c(w)omen* [3].

1. On pourrait ajouter : *þicgan*, to receive, généralement faible, sauf en poésie où son prét. sg., 1, 3, est *þeah*, *þāh* ; et *fricgan*, to enquire, dont le p.p. est : *gefrigen* ou *gefrugen*.

2. Sauf pour **bid-jan* où l'*i-* est primitif : rac. i.-e. **bheidh-*, degré réduit **bhidh*, germ. **bid-*.

3. Le p.p. métaphonique *cymen* vient de i.-e. *gvn̥-en-is*, germ. *k(w)um-*

Classe III. — La voyelle de l'infinitif, c'est-à-dire du degré normal, varie de trois façons, d'après la nature des consonnes dont elle est suivie. Devant une nasale double ou appuyée, i.-e. *e* > germ. *i*, d'où le type :

Ags. *bindàn*, to bind, prét. sg., 1, 3, *band* (ou *bond*) ; prét. sg., 2, et pl. *bundon* ; p.p. *bunden*, où l'apophonie vocalique est très exactement observée : degré normal, i.-e. **bhendh-* > germ. **bind-* ; degré fléchi : i.-e. **bhondh-* > germ. **band-* ; degré réduit : i.-e. **bhn̥dh* > germ. **bund-*, l'-*u*- se maintenant devant nasale appuyée.

Nombreux sont les verbes de cette espèce : *ācwincan*, to vanish ; *bindan* ; *climban* (ou *climman*), to climb ; *clingan*, to shrink ; *crimman*, to cram ; *crincan* (ou *cringan*), to succumb; *drincan*, to drink; *findan* [1], to find ; *gelimpan*, to happen ; — *ginnan*, to undertake ; *grimman*, to rage; *grindan*, to grind ; *hlimman*, to resound ; (*h*)*rimpan*, to wrinkle ; *hrindan*, to thrust; *hringan*, to ring ; *linnan*, to cease ; *rinnan*, to flow ; *scrimman*, to bend ; *scrincan*, to shrink ; *sincan*, to sink ; *singan*, to sing; *sinnan*, to ponder ; *slincan*, to creep; *spinnan*, to spin ; *springan*, to spring; *stincan*, to smell ; *stingan*, to sting ; *swimman*, to swim ; *swincan*, to swink, to toil ; *swindan*, to waste ; *swingan* [2], to beat ; *þindan*, to swell ; *þringan*, to press ; *þrintan*, to swell ; *windan*, to wind ; *winnan*, to fight ; *wringan*, to wring. Deux verbes ont subi, à tous les temps, la métathèse de l'-*r*-, qui s'est intercalée entre la voyelle et la nasale : ags. *biernan*, to burn < germ., got. *brinnan* ; prét. sg., 1, 3, *barn*, *born* ou *bearn* < germ., got. *brann* ; — prét. sg., 2, et pl. *burnon* <

en-iz, ags. *cymen*, les désinences en -*i*- ayant primitivement alterné dans le p.p. avec celles en °/a (Wright, p. 212 et 245).

1. M. Wright (p. 250) fait justement observer que germ. got. *finþan* aurait dû donner ags. **fīþan*, (cf. *supra*, p. 30), prét. sg. **fōþ*, prét. pl. *fundon*, p.p. *funden*-, et que *funde* qui est souvent employé à la place de *fand* est en réalité prét. sg. 2 étendu à prét. sg., 1 et 3. Les formes *findan* et *fand* ont été refaites sur *bindan*.

2. Avec, parfois, un part. passé *sungen* < *swungen* par élision du -*w*- devant un -*u*-.

**brunnun* ; p.p. *burnen* < **brunnen* ; — ags. *iernan*, to run < germ., got. *rinnan* ; prét. sg., 1, 3, *arn*, *orn*, ou *earn* < germ., got. *rann* ; — prét. sg., 2, et pl. *urnon* < **runnun* ; p.p. *urnen* < **runnen*.

Ailleurs, l'*-e-* de l'infinitif se trouvant devant *-r-* ou *-h-* appuyée, devant *-lc-* ou *-lh*, se fracture en *ĕo*, de même que l'*æ* du prét. sg., 1, 3, se brise en *ĕa* [1], et l'*u* du participe passé, n'étant plus protégé par aucune nasale, se change en *o* [2]. Ainsi se conjuguent : ags. *weorpan*, to throw : prét. sg., 1, 3, *wearp* ; prét., 2, pl. *wurp-on* ; p.p. *worpen*, et aussi : *āseolcan*, to languish ; *beorcan*, to bark ; *beorgan*, to protect ; *ceorfan*, to cut ; **ceorran*, to creak (prét. pl. *curron*) ; *deorfan*, to labour ; *feōlan*, to enter into < germ. **felhan*, got. *filhan* ; prét. sg., 1, 3, *fealh*, prét. pl. *fulgon* (ou *fælon*, par analogie de classe II), p.p. *folgen* (par application de la loi de Verner), ou *fōlen* < **folhen*, par analogie avec l'infinitif [3] ; *hweorfan*, to turn ; *feohtan*, to fight ; *meolcan*, to milk ; *sceorfan*, to gnaw ; *sceorþan*, to scrape ; *steorfan*, to die ; *sweorcan*, to darken ; *sweorfan*, to scrub ; *weorþan*, to become, avec l'alternance grammaticale qu'explique la loi de Verner : *wearþ*, *wurdon*, *worden*. Deux autres verbes forment leur infinitif sur le degré réduit de la racine, mais sont réguliers par ailleurs : *murnan*, to mourn : prét. sg., 1, 3, *mearn* ; prét. sg., 2, et pl. *murnon* ; p.p. *mornen* ; *spurnan* ou *spornan*, to spurn, prét. sg. *spearn* ; prét. pl. *spurnon* ; p.p. *spornen*.

On sait que devant *l* suivi de consonne, sauf devant *-lc*, *-lh*, un *-e-* du radical ne se brise pas, en général, mais qu'un *a* ou *æ* devient toujours *ea* [4]. Aussi convient-il de mettre à part les verbes suivants : ags. *helpan*, to help ; prét. sg., 1, 3, *healp* ; prét. sg., 2, et pl. *hulpon* ; p.p. *holpen* ; *belgan*, to be angry ; *bellan*, to bellow ; *be-teldan*, to cover ; *delfan*, to dig ; *meltan*,

1. Cf. *supra*, p. 24-25.
2. Cf. *supra*, p. 85.
3. WRIGHT, p. 251.
4. Cf. *supra*, p. 25.

to melt ; *swelgan*, to swallow ; *swellan*, to swell ; *sweltan*, to die. Dans un certain nombre de cas, le mot commençant par *g* ou *sc*, palatalisés en ags. [1], l'*-e-* du degré normal se change en *ie*, et l'*æ* du degré fléchi en *ea*. D'où les temps primitifs de : ags. *ġieldan* < germ. **geld-an*, to pay ; prét. sg., 1, 3, *ġeald* ; prét. sg., 2, et pl. *guldon* ; p.p. *golden* ; *ġiellan*, to scream ; *ġielpan*, to boast ; *sċielfan*, to shake ; *sċiellan*, to sound.

Enfin, dans quatre autres verbes, l'*-e-* du germ. s'est conservé à l'infinitif : *berstan*, to burst < germ. **brest-an*, prét. sg., 1, 3, *bærst* ; prét. sg., 2, et pl. *burston* ; p.p. *borsten* ; *bregdan*, to brandish ; *stregdan*, to strew ; *þerscan* < germ. **þrescan*, to thresh ; et dans *frignan*, to enquire (got. *fraihnan*), l'*-e-* du radical s'est palatalisé en *-i-* par influence de la nasale : prét. sg., 1, 3, *frægn*, prét. pl. *frugnon*, p.p. *frugnen*.

Classe IV. — Le degré normal étant i.-e., germ. *ei*, ags. *ī*, le degré fléchi sera i.-e. *oi*, germ. *ai*, ags. *ā* [2], et le degré réduit, par chute de la voyelle principale, i.-e., germ., ags. *ĭ*. C'est le cas de : *bīdan*, to await ; prét. sg., 1, 3, *bād* ; prét. sg., 2, et pl. *bidon* ; p.p. *biden*, et aussi de : *ācwīnan* [3], to dwindle ; *ārisan*, to arise ; *behlīdan*, to cover ; *belīfan*, to remain ; *bītan*, to bite ; *blīcan*, to shine ; *cīnan*, to crack ; *clīfan*, to stick ; *cnīdan* ou *gnīdan*, to beat ; *drīfan*, to drive ; *dwīnan*, to dwindle ; *flītan*, to strive ; *gewitan*, to depart ; *gīnan*, to yawn ; *glīdan*, to glide ; *gnīdan*, to rub ; *grīpan*, to seize ; *hnīgan*, to incline (prét. sg. *hnāg* et *hnāh*) ; *hnītan*, to gore ; *hrīnan*, to touch ; *hwīnan*, to whizz ; *līþan*, to go (avec alternance grammaticale : *lāþ*, *lidon*, *liden*) ; *mīgan*, to make water (prét. sg. *māg* et *māh*) ; *mīþan*, to avoid ; *nīpan*, to grow dark ; *rīdan*, to ride ; *rīpan* (ou *rĭpan*), to reap ; *sċīnan* (prét. sg. *scān* et *sċean*), to shine ; *scītan*, *bescītan*, to befoul ; *scrīfan*, to decree ; *scrīþan*, to proceed (*scrāþ*, *scridon*, *scriden*) ; *sīcan*, to sigh ; *sīgan*, to

1. Cf. *supra*, p. 31.
2. Cf. *supra*, p. 29.
3. Les mots dérivés ne sont mentionnés que lorsque les simples ne figurent pas dans les lexiques.

fall (prét. sg. *sāg* et *sāh*) ; *slīdan*, to slide ; *slītan*, to slit ; *smītan*, to daub ; *snīcan*, to crawl ; *snīþan*, to cut (*snāþ*, *snidon*, *sniden*) ; *spīwan*, to spew ; *stīgan*, to ascend (prét. sg. *stāg* et *stāh*) ; *strīcan*, to stroke ; *strīdan*, to stride ; *swīcan*, to cease ; *swīfan*, to sweep ; *tōslīfan*, to split ; *þwīnan*, to dwindle ; *þwītan*, to shave off ; *wīcan*, to yield ; *wītan*, to reproach ; *wlītan*, to gaze ; *wrīdan*, to flourish ; *wrītan*, to engrave ; *wrīþan*, to twist.

Cinq infinitifs présentent la diphtongue ags. *-ēo-* issue d'une contraction. Ce sont : *tēon*, ou *tīon*, to accuse < germ. **tīhan*, got. *teihan* ; prét. sg. *tāh* ; prét. pl. *tigon*, p.p. *tigen* ; *lēon*, to lend < germ. **līhʷan*, got. *leihwan* ; prét. sg. *lāh*, p.p. *ligen* ; *sēon*, to strain < germ. **sīhʷan* ; prét. sg. *sāh*, p.p. *sigen* et *siwen* [1] ; *þēon*, to thrive < germ. **þīhan* < germ. **þinhan* ; prét. sg. *þāh*, prét. pl. *þigon*, p.p. *þigen* [2] ; *wrēon*, to cover < germ. **wrīhan* ; prét. sg. *wrāh*, prét. pl. *wrigon*, p.p. *wrigen*.

Mais, la diphtongue *ēo* aidant, l'analogie les a souvent entraînés vers la classe suivante, et une nouvelle série de temps primitifs s'est ajoutée à l'ancienne : *tēon*, par exemple, a fait : prét. sg. *tēah*, prét. pl. *tugon*, p.p. *togen*, comme son homonyme : *tēon*, to draw, et il en a été de même pour les quatre autres.

Classe V. — Au degré normal i.-e., germ. *eu* (got. *iu*), ags. *ēo*, correspondent le degré fléchi i.-e. *ou*, germ. *au*, ags. *ēa* [3], et le degré réduit i.-e., germ., ags. *ŭ* (*o*).

Ags. *bēodan*, to command ; prét. sg., 1, 3, *bēad* ; prét. sg., 2, pl. *budon* ; p.p. *boden* < germ. **budenaz*, par influence de l'*-a-* de la désinence sur l'*-u-* du radical. De même : *ābrēoþan*, to decay ; *brēotan*, to break ; *brēowan*, to brew ; *cēosan*, to choose (avec alternance grammaticale, *cēas*, *curon*, *coren*) ; *cēowan*, to chew ; *clēofan*, to split ; *crēopan*, to creep ; *drēogan*, to endure (prét. sg. *drēag* et *drēah*) ; *drēopan*, to drip ; *drēosan*, to fall

1. Par chute d'*h* devant *w*.

2. Ou bien prét. pl. *þungon*, p.p. *þungen* sur le thème primitif germ. **þinh-*, avec alternance consonantique.

3. Cf. *supra*, p. 24.

(*drēas, druron, droren*) ; *flēogan*, to fly (prét. sg. *flēag* et *flēah*) ; *flēon*, to flee < **fleuh-an* (*flēah, flugon, flogen*) ; *flōtan*, to flow ; *forlēosan*, to lose (*forlēas, forluron, forloren*) ; *frēosan*, to freeze (*frēas, fruron, froren*) ; *gēopan*, to swallow ; *gēotan*, to pour ; *grēotan*, to weep ; *hlēotan*, to cast lots ; *hrēodan*, to adorn (p.p. *hroden*) ; *hrēosan*, to fall (*hrēas, hruron, hroren*) ; *hrēowan*, to rue ; *lēodan*, to sprout ; *lēogan*, to lie (prét. sg. *lēag* et *lēah*) ; *nēotan*, to use ; *rēocan*, to smoke ; *rēodan*, to redden ; *rēofan*, to break ; *rēotan*, to weep ; *scēotan*, to shoot ; *sēoþan*, to boil (*sēaþ, sudon, soden*) ; *smēocan*, to smoke ; *teon*, to draw, < **teuh-an* (*tēah, tugon, togen*) ; *þēotan*, to howl ; *þrēotan*, to weary.

Si l'infinitif est formé, non pas sur le degré normal, mais sur le degré réduit allongé, on obtient des verbes comme :

Ags. *brūcan*, to use ; prét. sg., 1, 3, *brēac* ; prét. sg., 2, et pl. *brucon* ; p.p. *brocen* ; *būgan*, to bow (prét. sg. *bēag* et *bēah*) ; *crūdan*, to press ; *dūfan*, to dive ; *hrūtan*, to snore ; *lūcan*, to lock ; *lūtan*, to incline ; *scūfan*, to shove ; *slūpan*, to slip ; *smūgan*, to creep (prét. sg. *smēag* et *smēah*) ; *sprūtan*, to sprout ; *sūcan* et *sūgan*, to suck (prét. sg. *sēag* et *sēah*) ; *sūpan*, to sip ; *strūdan*, to plunder ; *þūtan*, to howl.

Classe VI. — Elle se compose de verbes dont les variations apophoniques, très différentes de celles qui précèdent, sont : degré normal (infinitif et présent) *ă*, degré fléchi (prétérit sg. et prétérit pl.) *ō* ; degré réduit (p.p.) *æ*, et plus tard, par analogie avec l'infinitif, *ă*. Ainsi se conjuguent : ags. *faran*, to fare ; prét. sg. *fōr* ; prét. pl. *fōron* ; p.p. *færen* ou *faren* ; *acan*, to ache ; *alan*, to grow ; *bacan*, to bake ; *calan*, to be cold ; *dragan*, to draw (prét. sg. *drōg* et *drōh*) [1] ; *flēan*, to flay < germ. **flahan*, ags. **flēa(h)an*, *flēan* (prét. sg. *flōh*, *flōg* ; prét. pl. *flōgon* ; p.p. *flægen* et *flagen*) ; *galan*, to sing ; *gnagan*, to gnaw (prét. sg. *gnōg* et *gnōh*) ; *grafan*, to dig ; *hladan*, to lade ; *lēan*,

1. Comme l'indique Sievers, p. 220, *drōh* est la forme plus ancienne, *drōg* étant dû à l'analogie de prét. pl. *drōgon*.

to blame < **lahan* (*lōh* et *lōg*, *lōgon*, *lægen* et *lagen*); *sacan*, to quarrel; *scacan*, to shake (ou avec palatalisation secondaire *sċeacan*), *sċeōc*, *sċeōcon*, *sċeacen*; *scafan* (ou *sċeafan*), to shave; *slēan*, to strike < germ., got. *slahan* (prét. sg. *slōh* ou *slōg*; prét. pl. *slōgon*, p.p. *slægen* et *slagen*); *spanan*, to allure (prét. sg. *spōn* et *spēon* par analogie des verbes à redoublement); *stan-dan*, to stand, avec prétérit formé sur la racine **-stad-* (*stōd*, *stōdon*) et p.p. *standen*, d'après l'infinitif; *þwēan* < germ., got. *þwahan* (*þwōg* et *þwōh*, *þwōgon*, *þwægen* et *þwagen*); *wacan*, et *wæc-n-an*, to awake (prét. commun *wōc*, *wōcon*); *wadan*, to go; *wascan* ou *waxan*, to wash; *weaxan*, to wax (*wēox*, *wēoxon*, *weaxen*, par analogie des verbes à redoublement).

Quelques verbes de cette catégorie ont un infinitif métaphonique faible formé sur la racine suivie du suffixe -**jan* : *hebban*, to raise, par exemple, < germ. **hab-jan*. Mais le prétérit et le participe passé dérivent directement du thème primitif **hab* : sg. *hōf*, pl. *hōfon*, p.p. *hæfen*, *hafen*, et même *hefen* [1]. De même, *hliehhan*, to laugh < germ., got. **hlah-jan*, *hlōh* ou *hlōg*, *hlōgon*; *sceþþan*, to injure, germ., got. *skaþ-jan* (*scōd* ou *sċeōd* [2], *scōdon*); *scieppan*, to create < germ., got. *skap-jan* (*scōp* et *sceōp*, *scōpon*, *sċeapen*); *stæppan* et *steppan*, to step <**stap-jan* (*stōp*, *stōpon*, *stæpen* et *stapen*); *swerian*, to swear < **swarjan* (*swōr*, *swōron*, p.p. *sworen*, par analogie de *boren* [3]).

Classe VII. — Les thèmes verbaux étudiés jusqu'ici présentent, en leur état primitif, au degré normal un *-e-* ou un *-a-*, ce dernier suivi d'une seule consonne. Mais il en existe d'autres, pour lesquels le germanique, le gotique en particulier, employait, dans la formation du prétérit ou parfait, moins l'apophonie que le redoublement. Une forme comme celle du parfait grec, λέ-λυ-κα (*le-lu-ka*), en donne le principe. Il consiste à reprendre la première consonne du thème, à la faire

1. D'une forme germ. nom. sg. masc. **hab-en-iz* (cf. *supra*, p. 85, n. 3). Il existe aussi un prét. et p.p. faible : *hefde*, *hefod*, en ws. tardif.

2. Ou prét. faible *sceþede*.

3. Cf. *supra*, p. 85.

suivre d'un *-e*, et à se servir de la particule ainsi formée comme d'un préfixe verbal dont est précédée la racine (*le* + *lu-*), l'ensemble composant le radical du parfait, auquel viennent s'adjoindre les désinences. Pour emprunter un exemple au germanique, un thème comme got. *haldan*, to hold, formait son redoublement en détachant l'*h* initial, en le faisant suivre de *-e-*, le tout écrit *hai-* et servant de particule proclitique à la racine dans la composition de prét. sg., 1, 3, *hai-hald*, pl., 1, *haihaldum*. Lorsque le verbe commençait par une consonne double, seule la première était prise, sauf dans le cas de *st-*, *sk-*, qui restaient indivisibles : got. *slēpan*, to sleep, faisait prét. sg., 1, 3, *sai-slēp*. Et si la lettre initiale du thème était non plus une consonne, mais une voyelle, le gotique se servait uniformément du préfixe *e-* (écrit *ai*), qui était l'augment des aoristes grecs [1] : got. *áuk-an*, to add (lat. *aug-ēre*), faisait au prét. sg., 1, 3, *ai-áuk*. En ags., tout se passe comme si l'emploi de l'augment *e-* avait été étendu à tous les cas, et comme si cet élément nouveau avait été introduit après la ou les consonnes initiales du thème : germ. *hald-an*, donnant prét. sg., 1, 3, ags. *h* + *e* + *ald* > *hēold* [2] ; germ. *grōwan*, to grow devenant ags., prét. sg., 1, 3, *gr-e-ōw*, pl. *grēowon* [3]. Quant au participe passé, en ags. comme en got., il reproduit constamment la voyelle de l'infinitif : ags. infin. *healdan*, *grōwan* ; p.p. *healden*, *grōwen*.

Il y a lieu de distinguer diverses catégories de verbes à redoublement d'après la forme de la racine : 1° la voyelle *-a-* du thème pouvait être suivie d'une liquide ou d'une nasale double ou appuyée. Devant *-ll* ou *l* suivi de consonne, elle subit en

1. Cf. ἔ-λαβον et l'imparfait ἔ-λυον.

2. *Heald*, en effet, peut devenir *hēald* dans l'accentuation germanique et *-ald* à la finale s'assourdir en *-old*.

3. Il reste d'ailleurs possible de faire dériver *hēold* de **he-hald* par chute de l'*h* devenu médial, et contraction de **heald* en *hēold*, comme ci-dessus. Pour *grōwan*, il est plus difficile d'expliquer *grēow* en partant de **ge-grōw*. Il faut alors admettre que l'élément consonantique initial du préfixe s'est fondu dans celui de la racine, et que l'*-e* restant s'est intercalé après les consonnes du thème.

ags. la fracture à l'infinitif. C'est le cas de : *fealdan*, germ. **fald-an*, to fold (prét. sg., 1, 3, **f+e+ald* > *fēold* ; prét. pl. *fēoldon* ; p.p. *fealden*) ; *feallan*, to fall ; *healdan*, to hold ; *sealtan*, to salt ; *stealdan*, to possess ; *wealcan*, to roll ; *wealdan*, to rule ; *wellan*, to boil. Devant *n* ou *nn*, ags. *-a-* s'obscurcissait souvent en *o*, et l'on avait les doubles formes : *spannan* et *sponnan*, to entice, prét. sg., 1, 3, **sp-e-ann* ou **sp-e-onn* > *spēonn* ou *spēnn*, p.p. *spannen* et *sponnen* ; *bannan*, to summon ; *blandan*, to mix ; *gangan*, to go (prét., 1, 3, *gēong*, *gēng*, et même pour marquer la palatalisation : *gīeng* [1]). Dans la combinaison germ. **-anh*, on sait [2] que l'*-n-* tombait en ags., de même que l'*-h-*, et que l'*ă* se transformait en *ō*, au moins à l'infinitif. Mais les temps primitifs se formaient sur la racine ancienne : germ. **fanhan*, to seize, ags. *fōn*, prét. sg., 1, 3, **f-e-ang* > *fēng* [3], prét. pl. *fēngon*, p.p. *fangen* ; *hōn* < **hanhan*, to hang ; — 2° L'*-a-* du thème était suivi en germ. d'un *i* et d'une consonne simple. Dans l'infinitif ags., la diphtongue germanique *ai* devenait *ā*, mais le prétérit gardait la voyelle primitive : ags. *hātan*, to call < germ., got. *haitan* ; prét. sg., 1, 3, **h-e-hait* > ags. *hēt*, prét. pl. *hēton*, p.p. *hāten* ; de même : *lācan*, to play ; *scādan* (ou *sċēadan*), to divide, prét. sg., 1, 3, *scēd* ou *sċēad* ; *swāpan*, to sweep, prét. sg., 1, 3, *swēop*, au lieu de **swēp*, peut-être par influence du *-w-* [4] ; — 3° La voyelle *-a-* était suivie d'un *-u-* et d'une consonne simple. L'infinitif ags. était en *-ēa* < germ. *au* : *bēatan*, to beat < germ. **baut-an*, prét. sg., 1, 3, **b-e-aut-* > ags. *bēot*, prét. pl. *bēoton*, p.p. *bēaten* ; *hlēapan*, to leap ; *āhnēapan*, to pluck ; *hēawan*, to hew ; — 4° A l'i.-e. et got. *ē* correspondait un germ. occidental *ā*, west saxon *æ* dans ags. *slǣpan* ; prét., 1, 3, *slēp* [5] ; — 5° La voyelle du thème était un *-ō-* suivi

1. Avec en outre un prétérit faible *gengde*.

2. Cf. *supra*, p. 30.

3. *G* au lieu de *h* dû à l'alternance grammaticale du prét. pl. *fengon*, étendue au prét. sg.

4. Selon KALUZA, *Historische Grammatik*, I, p. 276-281, dont l'exposé de la question du redoublement est supérieur à celui de SIEVERS et de WRIGHT.

5. Avec un prétérit faible, *slēpte*, ws. *slǣpte* (SIEVERS, p. 222).

d'une consonne simple : *blōtan*, to sacrifice, prét. sg., 1, 3, **bl-e-ōt* > *blēot*, prét. pl. *blēoton*, p.p. *blōten* ; *blōwan*, to blow ; *flōcan*, to applaud ; *flōwan*, to flow ; *grōwan*, to grow ; *hrōpan*, to shout ; *hwōpan*, to threaten ; *rōwan*, to row, prét. pl. *rēowon* contracté en *rēon* ; *spōwan*, to succeed ; *swōgan*, to sound ; *wēpan* < *wōp-jan*, avec son prét. sg. construit sur la racine : *wēop* < *w-e-ōp*, prét. pl. *wēopon*, p.p. *wōpen* ; *wrōtan*, to root up ; — 6° Dans un certain nombre de cas, le germ.-got. combinait le redoublement et l'apophonie. Il prenait, par exemple, un thème comme **sai-* < **sē*, to sow, formait d'abord un redoublement : **se*, écrit *saí-* en got., et ensuite une variation apophonique de la racine : degré normal **sē-*, degré fléchi **sō-*. De ces deux éléments, il composait un prét. sg. got. *saísō*. L'ags. présente *ā* < *ai* à l'infinitif de ces verbes, et a conservé l'apophonie en *-ō-* au prétérit. De là : *blāwan*, to blow < germ. **blāi(w)an*, prét. sg., 1, 2, **bl-e-ōw* > *blēow*, prét. pl. *blēowon*, p.p. *blōwen* ; *cnāwan*, to know ; *crāwan*, to crow ; *māwan*, to mow ; *sāwan*, to sow ; *þrāwan*, to twist ; *wāwan*, to blow. Enfin, il subsiste en ags., surtout en anglien et en poésie, quelques formes de ce genre, qui sont des survivances très anciennes de prétérits germaniques : *hēht*, he called, de *hātan* < germ. **he-hait* ; *lēolc* < **le-lōc*, prét. de *lācan*, to play ; *leort* < **leolt* < **le-lōt* (got. *laílōt*), prét. de *lǣtan*, to let ; *reord* < **rerōd*, got. *raírōþ*, de *rǣdan*, to consult, et *ondreord*, de *ondrǣdan*, to fear, par une singulière analogie avec *rǣdan*. Il ressort de cet exposé que les prétérits à redoublement anglo-saxons, quelle que soit leur origine, sont caractérisés, en très grande majorité, par la diphtongue *ēo*, et, exceptionnellement, par la voyelle *ē*.

II. *La conjugaison faible.* — Ses deux caractéristiques sont, d'abord, que la plupart des verbes qui la composent ont, au présent de tous les modes, un thème métaphonique, ensuite que ses prétérits et participes passés se forment à l'aide de suffixes dentaux : ags. *-de* et *-d*. On n'est pas d'accord sur l'origine du premier. Il est possible qu'il soit apparenté à la

désinence des aoristes passifs grecs : ἐλύ-θη-ν par exemple, et dérive de la même racine que gr. τί-θη-μι, i.-e. *dhē*, *dhō*, à laquelle appartient aussi le verbe germ., ags. *dōn*, to do [1]. Quant au *-d* des participes passés, il est certainement identique avec le suffixe verbal passif latin : i.-e. *-to-s*, gr. -τό-ς, lat. *-tu-s*, qui, passant à l'atone en germanique, est devenu **þaz*, *-*ðaz*, *-*daz*, et *-d*, par élimination de la désinence nom. masc. sg. *-az* [2]. Sauf sur un point, les terminaisons des prétérits faibles, indicatif et subjonctif, sont les mêmes que celles des verbes forts aux temps correspondants : seule, la 2e personne prét. ind. sg. diffère, en ce qu'elle a souvent emprunté celle du présent de l'indicatif : *-est* [3]. Leur origine et leur évolution sont résumées ci-dessous :

Prétérit indicatif.

	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Sg., 1	*-*dhēm*	*-*dōm*	*-de*
2	*-*dhēs*	*-*dēs*	*-des ou-de+st*
3	*-*dhēt*	*-*dēþ*	*-de*
Pl.	*-*dhn̥t*	*-*dunþ*	*-dun, -don*

Le prétérit subjonctif faible, comme celui des verbes forts, se forme à l'aide du radical du prétérit indicatif sg., 2e personne, suivi du suffixe dérivatif *-ī-* et des désinences.

Prétérit subjonctif.

	PR. GERM.	AGS.
Sg., 1	*-*d-ī-m*	*-de*
2	*-*d-ī-s*	»
3	*-*d-ī-þ*	»
Pl.	**d-ī-nþ*	*-den.*

1. Kaluza, p. 281 ; Wright ; p. 258.
2. Cf. *supra*, p. 41, n. 3.
3. Cf. *supra*, p. 78, n. 4.

Mais la difficulté que présente l'étude des verbes faibles anglo-saxons tient beaucoup moins aux désinences qu'à la formation des radicaux des divers temps : présent, prétérit et participe passé. Celle-ci est dominée par ce qu'on a précédemment appelé le redoublement consonantique du germanique occidental [1]. On sait que l'influence du suffixe *-jan*, qui entre dans la composition de tous les verbes causatifs ou dénominatifs, détermine, non seulement la métaphonie du thème dans beaucoup d'entre eux, germ. *dōm-jan*, par exemple, ags. *dēm-an*, mais encore, sauf pour *-r-*, le redoublement de la consonne finale simple après voyelle brève. C'est ainsi qu'à ags. *sett-an*, to set < germ. **săt-j-an*, s'oppose ags. *nĕr-i-an*, to save < germ., got. *năs-j-an*. Il convient donc d'examiner séparément : les verbes faibles anglo-saxons qui, en germanique, avaient un thème-racine bref et l'ont gardé ; en second lieu ceux qui, primitivement brefs, ont été allongés, comme *sett-an* < *săt-jan* ; ensuite ceux qui, longs à l'origine, soit par la quantité de la voyelle, soit par le poids des consonnes, sont restés tels : ainsi *dēman*, to judge < *dōm-jan*, *hyngran*, to hunger < **hung-r-jan*. Viendront enfin les verbes où le suffixe dérivatif, plus complexe, était, en germanique primitif, non plus simplement *-jan*, mais *ō-jan*, comme ags. *sealfian*, to salve < germ. **salb-ō-jan*, et aussi quelques restes d'une dernière conjugaison en **-ē-jan*, que l'ancien haut-allemand a mieux conservée que l'anglo-saxon.

Classe I. — Elle comprend dix-sept verbes au thème primitivement bref et terminé en germanique par *s* > *z*, en ags. par *r*. Le *-j-* du suffixe *-jan* s'y est maintenu devant une désinence sombre du germanique ; ailleurs, il s'est affaibli en *-e-*. Le tableau suivant montrera comment ce principe trouve son application dans les divers cas particuliers :

1. Cf. *supra*, p. 19.

Thème i.-e. *nes/nos*, germ. *nas-jan*, ags. *ner-i-an*, to save.

	PR. GERM.	GOT.	AGS.
Ind. Prés. Sg., 1.	**nas-j-ō*	*nas-j-a*	*ner-i-e*
2.	**nas-j-is(i)*	*nas-j-is*	*ner-e-s(t)*
3.	**nas-j-iþ*	*nas-j-iþ*	*ner-e-þ*
» » Pl.	**nas-j-an þ*	*nas-j-and.*	*ner-i-aþ*
Subj. Prés. Sg.	**nas-j-ai*	*nas-j-du*	*ner-i-e*
» » Pl.	**nas-j-ainþ*	*nas-j-aina*	*ner-i-en*
Imp. Sg., 2.	**nas-j-e*	*nas-e-i*	*ner-e*
» Pl., 2.			*ner-i-aþ* [1]
Infin.	**nas-j-anan*	*nas-j-an*	*ner-i-an*
Gérondif.			*tō ner-i-anne*
Part. Présent.	**nas-j-and-i*	*nas-j-and-s*	*ner-i-ende*
Prét. Ind. Sg., 1, 3.	**nas-j-dōm(dēþ)*	*nas-i-da*	*ner-e-de* [2]
Part. Passé.	**nas-j-daz*	*nas-i-þ-s*	*(ge)ner-e-d*

Outre les verbes appartenant régulièrement à cette catégorie, d'autres, qui relèvent de la seconde, et sont terminés par une liquide, une nasale ou une sifflante : *l*, *m*, *n*, *s*, *þ*, ont souvent, en saxon occidental, subi l'analogie de *ner-ian*, et refait, avec la terminaison *-ian*, un infinitif secondaire : *fremian*, to perform ; *wenian*, to accustom ; *swebian*, to swathe, entre autres, au lieu de *fremman*, *wennan* et *swebban* Puis, en anglo-saxon tardif, tous ces infinitifs en *-ian*, anciens et nouveaux,

1. Forme empruntée au prés. ind. pl., comme dans les verbes forts ; cf. *supra*, p. 78.

2. Pour la conjugaison du prétérit, cf. *supra*, p. 95.

subirent à leur tour l'influence des verbes de la quatrième catégorie, primitivement en **-ō-jan* > *-ian*, et se conformèrent à leur conjugaison [1].

Classe II. — Elle consiste en thèmes primitivement brefs, et dont l'élément consonantique a été allongé par suite du redoublement du germanique occidental. — Ainsi germ. *frăm-jan*, to forward, est devenu germ. occid. *fremm-i-an*, et, par chute du *-j-*, ags. *fremm-an*. De même : *settan*, to set, dérivé de **săt-jan* ; *hreddan*, to save, germ. **hrăd-jan* ; *lecgan*, to lay, mis pour **leggan*, germ. **lăg-jan*. Ces verbes gardent leur consonne double devant les désinences de temps et de personnes, toutes les fois que *ner-i-an* conserve l'*-i-*, mais la simplifient dans les cas où *ner-i-an* rejette l'*-i-* ou l'affaiblit en *-e-*. Ainsi, au présent de l'indicatif, *fremme* et *fremmaþ*, *sette* et *settaþ* correspondent à *ner-i-e* et à *ner-i-aþ*, au subjonctif *fremme* et *fremmen* à *ner-i-e* et *ner-i-en* ; à l'infinitif et au participe présent *fremman* et *fremmende* à *ner-i-an* et *ner-i-ende*. Mais à prés. ind. sg., 1, 2, *ner-est* et *ner-eþ* répondent *fremest* et *fremeþ*, *set(e)st* et *seteþ* ; à l'imp. sg., 2, *ner-e*, au prét. sg. *ner-ede*, au participe passé *(ge)ner-ed* : *freme* et *sete*, *fremede* et **set-ede*, *(ge)fremed* et *(ge)seted*. La même explication vaut évidemment pour les deux cas. Dans les formes *nerest* et *nereþ*, germ. *nas-j-is* > **nazīs*, *nas-j-iþ* > **nazīþ*, **fram-j-is* > **fremīs*, *fram-j-iþ* > **fremīþ*, le *-j-* du suffixe, au lieu de se maintenir intact comme devant une désinence sombre, s'est fondu de bonne heure [2] avec l'*-i-* dont il était suivi. Ces formes ont ainsi

1. Sievers, p. 225-226 ; Wright, p. 261.

2. Probablement dès l'i.-e., car il semble que germ. *nasjis*, *nasjiþ*, remonte à i.-e. **nos-īsi*, **nos-īti* < **nos-ie-si*, **nos-ie-ti*, dé **nos-io*, formé directement sur le degré fléchi de la racine, et correspondant à la 3e ou à la 4e conjugaison latine. Peut-être même l'i.-e. pouvait-il ajouter à la racine **nos-* un suffixe de conjugaison *ĭ*, immédiatement suivi des désinences athématiques *-si*, *-ti* à l'indic. prés. sg., 2 et 3. D'où **nos-ī-si*, **nosīti* > pr. germ. *nas-ís*, *nas-íþ*, ags. *ner-es(t)*, *ner-eþ* (cf. *infra*, p. 103, sur *sealf-as(t)* et *seal-faþ*.) Le gotique, dans *nasjis*, *nasjiþ*, a, au contraire conservé les formes thématiques.

échappé au redoublement consonantique. Dans les mêmes conditions, un *-w* final du thème-racine s'élide devant une terminaison claire du germanique primitif. Ainsi ags. *gierwan*, to make ready, dérivé de pr. ags. **gear-w-j-an* (cf. *gearu*, yare, ready), germ. **gar-w-jan*, fait à l'ind. prés. sg., 1, 2, *gierwe*, au pl. *gierwaþ*, mais au sg., 2, 3, *gier-est* et *gier-eþ*, à l'impératif sg., 2, *gier-e*, au prét. sg. *gier-ede*, au participe passé (*ge*)*gier-ed*.

Il arrive souvent, surtout en saxon occidental, que certains de ces verbes, dont le radical se termine par une dentale, *t* ou *d*, perdent la voyelle atone *-e-* avant de s'adjoindre les suffixes dentaux *-st* ou *-þ* de l'indicatif présent sg., 2, 3, *-de* ou *-d* du prétérit ou du participe passé. Il en résulte que ces consonnes du même ordre se rapprochent et parfois s'assimilent. Ainsi *settan* fait à l'indic. prés. sg., 2, 3, *setst*, *sett* < **set-eþ*, au prét. sg. **set-e-de*, **set-de*, *sette*, au p. p. (*ge*)*set-ed* ou **(ge)set-d*, *gesett* ; *hreddan* fait au prét. sg. **hred-e-de*, *hredde*, au p. p. (*ge*)*hred-ed* ou *gehredd*. De même *lecgan* donne : prét. sg. **leg-e-de*, *legde*, p. p. **(ge)leged*, *gelegd*, et, plus tard, par chute du *g* et allongement compensatoire de la voyelle : *lēde*, *gelēd*.

Classe III. — S'y rattachent tous les thèmes primitivement longs, et qui, nécessairement, le sont restés, soit que leur voyelle ait été longue, comme dans *dēman*, *fēran*, to go < germ. *dōm-jan*, **fōr-jan*, soit qu'une voyelle brève y ait été suivie de deux ou de plusieurs consonnes, comme dans *drencan*, to give to drink < germ. **drank-jan*, ou dans *hyngran* < germ. **hungr-j-an*. Dans ce cas, les désinences personnelles sont celles des verbes forts, le *-j-* du suffixe ayant disparu sans laisser d'autre trace que la métaphonie de la racine [1] ; indic. prés. sg. *dēm-e*, *dēm-(e)st*, *dēm(e)þ* ; pl. *dēm-aþ* ; subj. prés. sg. *dēm-e*, *dēm-en* ; impératif sg., 2, *dēm*, pl., 2, *dēm-aþ* ; p. prés. *dēm-ende* ; prét. sg. *dēm-de*, p. p. (*ge*)*dēm-ed*, au lieu de **(ge)dēm-d*, pour faciliter la pronon-

1. Cf. *supra*, p. 27.

ciation. Dans le même but sont intervenues un certain nombre de modifications causées par le contact de consonnes multiples : des simplifications d'abord, lorsque le thème se terminait par une consonne double, comme dans *fyllan*, to fill, prét. *fylde* ; *cennan*, to bring forth, prét. *cende* ; *nemnan*, to name, prét. **nemn-e-de*, *nemde*, p. p. *genem-n-ed* ; de simples rapprochements ensuite, comme dans *cȳþan*, to reveal < germ. **kunþ-jan*, prét. sg. **cyþede*, *cyþde*, p. p. *gecȳþed*, ou des rapprochements suivis d'assimilation, comme dans prét. *cȳþde*, devenu plus tard *cȳdde*, p. p. *gecȳþed* devenu *gecȳdd*, ou dans *sendan*, to send, prét. sg. **send-e-de*, *sende*, p. p. *gesended*, *gesend* ; *grētan*, to touch, prét. sg. **grēt-e-de*, **grētde*, *grētte*, p. p. (*ge*)*grēt-ed*, *gegrēt* ; *cyssan*, to kiss, prét. sg. *cyss-e-de*, **cysde*, *cyste*, p. p. *gecyss-ed* ; *īecan*, to increase < germ. **auk-jan*, prét. sg. **īecede*, *īecte*, *īehte*, p. p. *geīeht*. Parfois encore, lorsqu'une accumulation de consonnes eût rendu la prononciation difficile, un *-e-* de glissement se maintenait partout où c'était possible : ainsi infin. *hyngran* donne imp. sg., 2, *hyngre*, prét. sg. *hyngr-e-de*, p. p. *ge-hyngr-e-d*.

Appartiennent aussi à cette catégorie une vingtaine de verbes remarquables en ce que leur infinitif et tout leur présent ont un thème métaphonique : par exemple, *sellan*, to transfer < germ., got. *sal-jan*, tandis que leur prétérit et leur participe passé, construits sur la racine même, **sal-*, revêtent une forme sans doute plus ancienne, **salde*, **gesald*, modifiée ensuite, il est vrai, sous l'influence de la fracture anglo-saxonne : prét. sg. *sealde*, p. p. *geseald*. La majorité de ces mots avaient un thème-racine en *-a-*, dont la métaphonie est en *-e-* à l'infinitif :

INFINITIF AGS.	RACINE GERM.	PRÉT. AGS.	P. P.
cweccan [1] to shake	**kwak-jan*	*cweah* [2]*-te*	*ge-cweaht*
cwellan to kill	**kwal-jan*	*cweal-de*	*ge-cweald*
dreccan to afflict	**drak-jan*	*dreah-te*	*ge-dreaht*
dwellan to deceive	**dwal-jan*	*dweal-de*	*ge-dweald*
læccan to seize	**lak-jan*	**leahte* > *læhte*	*leaht* (*læht*)
leccan to moisten	**lak-jan*	*leah-te*	*ge-leaht*
reccan to narrate	**rak-jan*	*reah-te*	*ge-reaht*
sellan to give	**sal-jan*	*seal-de*	*ge-seald*
stellan to place	**stal-jan*	*steal-de*	*ge-steald*
streccan to stretch	**strak-jan*	*streah-te*	*ge-streaht*
tellan to count	**tal-jan*	*teal-de*	*ge-teald*
þeccan to cover	**þak-jan*	*þeah-te*	*ge-þeaht*
þencan to think	**þank-jan*	*þōh* [3]*-te*	*ge-þoht*
weccan to awake	**wak-jan*	*weah-te*	*ge-weaht*
brengan [4] to bring	**brang-jan*	*brōh* [3]*-te*	*ge-brōht*

Dans le reste de ces verbes, la voyelle du thème était soit un *ĭ* métaphonisé en *y*, soit un *ō* devenu *ē* à l'infinitif, soit la diphtongue germ. *ai*, ags. *ā* > *ǣ* par métaphonie :

INFINITIF AGS.	RACINE GERM.	PRÉT. AGS.	P. P.
bycgan [5] to buy	**bug-jan*	*boh* [6]*-te*	*ge-boht*
þyncan to seem	**þunk-jan*	*þūh* [3]*-te*	*ge-þūht*
wyrcan to work	**wurk-jan*	*worh* [6]*-te*	*ge-worht*
sēcan to seek	**sōk-jan*	*sōh-te*	*ge-sōht*
rēcan [7] to reck	**rōk-jan*	*rōh-te*	
rǣcan to reach	**raik-jan*	*rāh-te*, *rǣh* [8]*-te*	*ge-rǣht* [8]
tǣcan to teach	**taik-jan*	*tāh-te*, *tæh* [8]*-te*	*ge-tāht*, *ge-tǣht* [8]

1. Les verbes dont le radical à l'infinitif se termine par une gutturale, *c* ou *g*, sont souvent écrits *-ean* (*cweccean*, etc.), au lieu de *-an*, pour indiquer la palatalisation de la gutturale précédente.

2. Lorsque, dans ces prét. et p. p., un *k* germ. se trouva devant un *-d*, la combinaison *k* + *d* > *ht*.

Voir notes 3 à 8, p. 102.

Classe IV. — Pour comprendre la formation des verbes de cette catégorie, il faut les comparer avec ceux de la première conjugaison latine. Celle-ci se composait non seulement de verbes secondaires ou « dénominatifs », comme *amō* < **ama-i-ō*, *plantō* < **planta-i-ō*, parfois appelés « thématiques », mais encore de verbes primaires, autrement dits « athématiques », comme *nā-re*, nager, *fā-ri*, parler, où la racine nue, *nā-*, *fā-*, était immédiatement suivie des désinences de temps et de personnes. A l'indicatif présent de la conjugaison latine, les terminaisons propres à chacun de ces deux cas se sont confondues en un même résultat : sg., 1, **ā-mi* des verbes athématiques a disparu devant **ā-iō* > *ō* des verbes thématiques ; sg. **ā-si* et **ā-ie-si* se réduisent à *-ās* : *amās* ; sg., 3, **ā-ti* et **ā-ie-ti* deviennent indifféremment *-āt* : *amāt*, plus tard abrégé en *amăt* ; pl., 3, *-*ā-nti* et **ā-io-nti* > *-ānt*, plus tard *-ănt* [1]. Les deux sortes de désinences étaient donc interchangeables, et le sont restées parfois en germanique. Soit, par exemple, un thème-racine substantival i.-e. **solpā*, ags. *sealf*, salve < germ. **salf*. Pour en former un verbe dérivé, ou « dénominatif », le germanique, comme le latin ou l'i.-e., faisait suivre la voyelle i.-e. *-ā-*, germ. *-ō-*, caractéristique de la conjugaison, du suffixe *-i-o/-ie-* et des désinences personnelles, ou, tout simplement, des désinences personnelles sans suffixe. On avait ainsi la ressource d'une double série de désinences possibles, comme le montre le tableau suivant :

3. Germ. **þanhta* et **þunhta* donnèrent *þāhta*, *þūhta*, puis *þōhte* et *þūhte* (cf. *supra*, p. 30).

4. Souvent écrit *bringan*, forme forte, dont les temps ont été, sauf p. p. *brungen*, remplacés par ceux de la forme faible *brengan*.

5. Mis pour **byggan*.

6. Germ. **buhta*, **wurhta*, où l'*u* s'est changé en *o* par influence de l'*a* de la désinence primitive.

7. Souvent écrit *rĕccan*, par abréviation de la voyelle au profit de la consonne.

8. *æ* au lieu de *ā*, par analogie avec l'infinitif.

1. Cf. Sommer, *Handbuch*, p. 540 et 557.

	I.-E.	PR. GERM.	GOT.	AGS.
Ind. Pr. Sg., 1 (athém.)	**solpā-mi*	**salbō-m*	*salb-ō*	»
(thém.)	**solpā-i-ō*	**salbō-jō* [1]		*sealfi-e* [2]
2 (ath.)	**solpā-si*	**salbō-s*	*salb-ō-s*	*sealfa-s(t)* [3]
(th.)	**solpā-ie-si*	**salbō-is*		
3 (ath.)	**solpā-ti*	**salbōþ*	*salbō-þ*	*sealfa-þ*
(th.)	**solpā-ie-ti*	**salbō-iþ*		
» » Pl. (ath.)	**solpā-nti*	**salbō-nþ*	*salbō-nd*	
(th.)	**solpā-io-nti*	**salbō-ianþ*		*sealfi-aþ* [4]
Subj. Prés. Sg. (th.)	**solpā-io-im*	**salbō-j-ai*		*sealfi-e* [5]
» » Pl. (th.)	**solpā-io-int*	**salbo-j-ainþ*		*sealfi-en*
Impér. Sg., 2 (ath.)	**solpā*	**salbō*	*salbō*	*sealf-a* [6]
» (th.)	**solpā-ie* > **solpā*			
» Pl., 2 (ath.)	**solpā-te*	**salbōþ*	*salbōþ*	*sealf-iaþ* [7]
	**solpā-ie-te*			
Infinitif (ath.)	**solpā-nom*	**salbō-nan*	*salbōn*	
(th.)	**solpā-io-nom*	**salbō-ja-nan*		*sealf-ian* [8]
Prét. Sg.	**solpâ+dhēm*	**salbō+dōm*	*salbō-da*	*sealf-o-de* [9]
Part. Prés.	**solpā-tos*	**salbō-daz*	*salbō-þ-s*	*(ge)sealf-od*

1. Tous ces verbes dérivés sont, il faut le rappeler ici, accentués sur le suffixe en pr. germ.

2. Pr. germ. **salbō-j-o* > **salbē-j-o* par métaphonie d'*ō* en *ē* causée par le *-j-*, puis **salb-ī-ō*, par une nouvelle métaphonie d'*ē* en *ī* et fusion avec le *-j-*. Ici d'ailleurs s'arrête l'effet de la métaphonie, qui, trop éloignée dans son principe, ne s'est pas étendue jusqu'à la racine même. Germ. **salb-ī-ō* > ags. **sealf-ī-u*, plus tard *sealf-ĭ-e*.

3. Germ. *ō* à la finale devenue atone > ags. *u*, *a*.

4. Comme dans les verbes forts, germ. *-*anþ* > *-*āþ* > *-aþ* à l'atone ags.

5. Par une évolution parallèle à celle de *supra*, n. 2, sauf que germ. *-ai* final > ags. *-e*.

6. Cet *-a* final, qui aurait peut-être dû disparaître après racine longue, a été, non pas rétabli, comme le veut WRIGHT (p. 269), mais maintenu par l'influence des autres désinences athématiques : *sealfast*, *sealfaþ*.

7. Forme empruntée à indic. prés. pl.

8. Cf. *supra*, n. 2. Le gérondif ags. *tō sealfienne*, *to sealfianne*, et le p. prés. *sealfiende* ont été formés d'après l'infin.

9. Germ. *ō* reste ags. *o*, ou parfois se transforme en *-u*, *-a*, comme à la finale (*supra*, n. 3) : *sealfude*, *sealfade*, mais beaucoup plus fréquemment,

On voit que, tandis que le gotique a généralisé, dans les verbes en *ā/ō*, les désinences athématiques, l'ags. au contraire, et, comme le note Brugmann [1], l'ancien saxon aussi, ont conservé des restes de la conjugaison en *-io-*, c'est-à-dire des formes thématiques, et que celles-ci, par un curieux parallélisme, se rencontrent exactement (indic. prés. sg., 1, *sealfie* ; pl. *sealfiaþ* ; subj. prés. sg. *sealfie* ; pl. *sealfien* ; infin. *sealfian*) aux mêmes temps et aux mêmes personnes que ceux où *nerian* a lui-même conservé l'*i/j* du suffixe dérivatif [2].

Ainsi les trois premières classes de verbes faibles anglo-saxons correspondent aux verbes latins en *io* des troisième et quatrième conjugaisons, et la quatrième classe à la première conjugaison latine. Qu'est-il advenu de la deuxième, dont le type est lat. *flĕo*, pleurer < **flē-io*, ou *mŏneo*, avertir < **monē-io* ? Ces verbes, où la racine était suivie d'un *e* de dérivation et du suffixe *-jo*, ont donné, pour le thème **mŏn-*, i.-e. infin. **mon-ē-jon-om*, germ. **man-ī-jan*, et enfin germ., ags. *manian* [3]. Ils sont donc passés à la quatrième catégorie de verbes faibles ags., celle qui correspond directement à la première conjugaison latine. De la deuxième, il ne semble rester en ags. que des vestiges isolés, dans quelques mots qui constituent un groupe à part, et qui offrent d'ailleurs certaines difficultés. Ce sont, entre autres, ags. *habban*, to have ; *libban*, to live ; *secgan*, to say ; *hycgan*, to ponder. Il faut, pour les expliquer, partir de la forme de l'infinitif où la consonne allongée témoigne qu'ils ont subi le redoublement du germanique occidental. Donc, *habban* devrait dériver du germ. **hab-jan* (rac. i.-e. **kap-*), *libban* vient sûrement de **lib-jan* (rac. i.-e. **lip-*), *secgan* de **sag-jan* (rac. i.-e. **sŏk-*), *hycgan* de **hug-jan* (rac. i.-e. **kuk-*). Sur ces infinitifs se

et plus généralement, *sealfode*. Il se peut d'ailleurs que ags. *sealfode* vienne de pr. ags. *sealfude* (cf. SIEVERS, p. 248). De même au p. p. **(ge)sealfud*, *gesealfod*, *gesealfad*.

1. *Kurze v. Grammatik*, p. 532-533.
2. Cf. *supra*, p. 98, n. 2.
3. Aha. *manēn*, as. *manōn*.

sont formés les participes présents ags. *hæbbende* [1], *libbende* [2], *secgende*, *hycgende* ; les indic. prés. sg., 1 : *hæbbe*, *libbe* [2], *secge*, *hycge* ; les indic. prés. pl. *habbaþ* [3], *libbaþ* [2], *secgaþ* et *hycgaþ* [4] ; les subj. prés. sg. et pl. *hæbbe* [1], *hæbben* ; *libbe* [2], *-en* ; *secge*, *-en* ; *hycge*, *-en*. Sur la racine nue ont été construits les prétérits et participes passés : *hæfde*, *gehæfd* ; *lifde*, *gelifd* ; *sægde* [5], *gesægd* ; *hogde* [6], *gehogod* [7] ; et aussi l'indic. prés. sg., 2, 3 : *haf-as(t)*, *haf-aþ* [8] ; *liof-as(t)* et *liof-aþ* [9] ; *sag-as(t)* et *sag-aþ* ; *hog-as(t)* et *hog-aþ*, ainsi que les impér. sg., 2, *hafa*, *liofa* < **lifa*, *saga*, *hoga*. On remarquera que, dans ces deux derniers cas, les terminaisons en *-a-* sont celles de la quatrième catégorie de verbes faibles. Est-ce un simple emprunt, comme l'indique M. Wright[10] ? Ou bien, se souvenant des formes gotiques correspondantes : *habáis*, *habáiþ*, *libáis*, *libáiþ*, issues peut-être de i.-e. **kap-ē-ie-si*, **kap-ē-ie-ti*, **lip-ē-ie-si*, **lip-ē-ie-ti* > **kap-é-ii-si*, **lip-ē-ii-ti* > germ., got. *hab-ái-s*, *lib-áiþ*[11], peut-on y

1. Au lieu de **habbende*, etc., par influence de la désinence claire. Dans l'infinitif *habban*, l'*a* paraît être analogique, et a été maintenu par l'influence de la désinence sombre.

2. Avec une double forme, construite directement sur la racine, germ. **lib-*, ags. **lif-*. D'où infin. *lifian* (écrit *lifgan*), p. prés. *lifiende* (*lifgende*) ; indic. prés. sg., 1, *lifie* (*lifge*), pl. *lifiaþ* (*lifgaþ*) ; subj. sg., pl. *lifie -en* (*lifge -en*) ; imp. pl., 2, *lifiaþ* (*lifgaþ*).

3. Comme à l'infinitif, l'*a* du radical a été soutenu par celui de la terminaison.

4. Ces quatre formes sont aussi celles de l'imp. pl., 2.

5. Avec palatalisation primaire de *ă* dans germ. **hab-*, **sag-*, en syllabe fermée.

6. Issu de germ. **hug-da* > *hog-de*, par influence de l'*a* de la terminaison. De même dans *hog-ast*, *hogaþ* et *hoga*. Ce verbe possède aussi les formes en *-j-* correspondantes : indic. prés. sg., 2, *hyg(e)st* ; 3, *hyg(e)þ* ; imp. sg., 2, *hyge*.

7. Germ. **ge-hug-od-az*.

8. Ou, avec syncope de la voyelle atone, et palatalisation de celle du radical en syllabe fermée : *hæfst*, *hæfþ*.

9. L'*a* de la terminaison causant la fracture de *i* en *io*.

10. *Old English grammar*, p. 272.

11. D'après BRUGMANN, *Kurze v. Grammatik*, p. 258, i.-e. *ēii* > got. diphtongue *ai*, et SOMMER, p. 541.

voir une concordance avec la seconde conjugaison latine en *-ē* ? En tout cas, on ne saurait guère douter que germ., got. *habáis*, *libáiþ*, primitivement accentués sur la terminaison, aient pu devenir ags. *hafās* > *hafās(t)*, *lifāþ* > *lifāþ* [1].

III. *Verbes anormaux.* — 1. Auxiliaires ou prétérits présents. — Il existe en germanique une classe de verbes qui, joints à l'infinitif, servent à exprimer des nuances de la pensée, et sont, pour cette raison, de véritables auxiliaires. Leur morphologie offre cette particularité que c'est un ancien prétérit sg., formé sur le degré fléchi de la racine, qui leur tient lieu d'indicatif présent sg., et que leur indicatif présent pl., leur participe passé, — quand ils en ont, — leur infinitif et leur subjonctif dérivent en général du degré réduit de la même racine. Ils sont donc sujets aux mêmes variations apophoniques que les verbes forts. D'autre part, leur ancien prétérit fort, ayant pris le sens d'un présent, a été remplacé par une forme faible, également construite, dans la plupart des cas, sur le degré réduit. On notera enfin, dans le tableau p. 108-109, que leur subjonctif présent, ancien subjonctif prétérit, a conservé des vestiges d'une métaphonie germanique très primitive.

2. Anciens verbes en *-mi*. — Dans cette dernière catégorie se rangent : *bēon*, to be ; *gān*, to go ; *dōn*, to do ; *willan*, (to) will, dont l'étymologie suffit, le plus souvent, à expliquer les formes.

Quatre racines participent à la conjugaison de *bēon*, trois pour le présent et une pour le prétérit. La première est i.-e. *-es*, d'où :

1. Contrairement à l'opinion de M. Wright, p. 272. A ces quatre verbes, Sievers, p. 252, ajoute : *þrēaġan* (*þrēan*), to rebuke ; *smēaġan* (*smēan*), to consider ; *frēoġan* (*frēon*), to free ; *fēoġan* (*fēon*), to hate, dont la conjugaison est parallèle : indic. prés. sg., 1, *þrēaġe*, 2, *þrēas(t)*, 3, *þrēaþ* ; pl. *þrēaġaþ* ; subj. prés. sg. *þrēaġe*, pl. *-en* ; imp., sg., 2, *þreā*, pl., 2, *þrēaġaþ* ; p. prés. *þrēaġende* ; prét. sg. *þrēade* ; p. p. *geþrēad*, etc., où les formes pleines < germ. **þrau-ō-jan* (Bülbring, p. 181) alternent avec les formes contractes < germ. **þrau-*.

	I.-E.	GERM.	GOT.	AGS.
Ind. Pr. Sg., 1	**es-mi*	**is-mi, *imm(i)*	*im*	*eom* (avec *eo-* par analogie avec *bēo*)
2	**es-si*	**is-si, *iss(i)*	*is*	
3	**es-ti*	**is-ti, *ist(i)*	*ist*	*is* (par chute de *-t* final)
— Pl.	**s-énti*	**sinþ(i)* [1]	*sind*	*sind* + *on* (terminaison empruntée aux prétérits)
Subj. prés. Sg.	**s-i-ēm, -s, -t*	**sīm*		*sī, sī-e* (avec *-e* analogique)
— Pl.	**s-i-ēnt*	**siinþ*		*sīn, sī-en*, d'après le singulier

La deuxième personne du singulier (*eart*) et, quelquefois dans les dialectes angliens, le pluriel (*earon, aron, arun*, ang. mod. *are*), dérivent d'une seconde racine : i.-e. **er/or*, germ. **ar*, dont l'origine est obscure [2], la terminaison *-t* étant celle d'un ancien prétérit, et le vocalisme *ea* du saxon occidental étant dû à la fracture.

Une troisième racine, i.-e. **bh(u)-ii-ō* (gr. φύω, lat. *fī-ō*), germ. **bi-j-u*, a donné une série parallèle de formes qui, en ags., se sont spécialisées dans l'expression du futur, tout en restant morphologiquement des indicatifs présents. Ce sont :

	I.-E.	PR. GERM.	AGS.
Sg., 1	**bh(w)-ii-ō*	**bī-j-u*	*bīo*, plus tard *bēo*
2	**bh(w)-ī-si*	**bi-j-is*	*bi-s(t)*
3	**bh(w)-ī-ti*	**bi-j-iþ*	*bi-þ*
Pluriel	**bh(w)ii-onti* [3]	**bī-j-anþ*	*bīo-þ*, plus tard *bēoþ*

1. Sans doute accentué sur la finale comme le prét. pl. Autrement, germ. **sinþ(i)* deviendrait ags. **sīþ*.

2. On pense au lat. *er-am* < **es-* par rhotacisme.

3. Avec la désinence thématique.

CLASSE D'APOPH.	RACINES	PRÉT. PRÉS. SG.	PRÉT. PRÉS. PL.	PART. P.	INFIN.	SUBJ. PRÉS.	IMPÉR.	PRÉT. SECONDAIRE
I	i.-e. **megh-* I can	*1, 3, mæg* < **mag-* *2, meah-t* < **mah-t* [1] plus tard > *miht* [2]	*magon* [3]		*magan* [4]	*mæge* [5], *-en*		*mealhte* < **mah-ta* plus tard *mi(e)h-te* [2]
	i.-e. **nek-* it suffices	*1, 3, be-neah* ou *ge-neah*	*-nugon*			*-nuge*		*noh-te* < **nuh-ta* [6]
II	i.-e. **mĕn-* I think	*1, 3, man* (*mon*) *2, man-st* [7] (*monst*)	*munon*	*gemunen*	*munan*	*myne* < **munī* ou *mune* [8]	*myne* *mun*	*mun-de*
	i.-e. **skel-* I owe	*1, 3, sceal* < **skal* *2, scealt*	*sculon*		*sculan* *sceolan* [9]	*scyle* < **skulī* *scule, sceole*		*sceolde* < *scolde* < **skul-da*
III	i.-e. **on-* I grant	*1, 3, ann* (*onn*)	*unnon*	*ge-unnen*	*unnan*	*unne*	*unne*	*ūþe* < **un-da* < **un-da* [10]
	i.-e. **dhers-* I dare	*1, 3, dearr* < **dears* *2, dear-st*	*durron*		*durran*	*dyrre* < **durrī* *durre*		*dorste* < **durs-ta*
	i.-e. **gĕn* I know	*1, 3, can(n), conn* *2, can-st*	*cunnon*	*-cunnen* *cūþ* [11]	*cunnan*	*cunne*		*cūþe* < **cunda* < **kunda* [10]

	i.-e. **terp-* I need	*1, 3, þearf* *2, þearft*	*þurfon*		*þurfan*	*þyrfe* < * *þurfī-* *þurfe*		*þorfte* < * *þurf-ta*
IV	i.-e. **veid-* I know	*1, 3, wāt* [12] *2, wā-st* < * *wāt-t*	*witon* *wiotun* [13]	*gewiten* *gewiss* [14]	*witan* *wiotan*	*wite*	*wite* *pl.2 witaþ*	*wisse, wiste* < * *wit-ta*
	germ. **aig-* [15] I possess	*1, 3, āg (āh)* [12]	*āgon*	*āgen*	*āgan*	*āge*	*āge*	*āhte*
V	i.-e. *dhegh-* I avail	*1, 3, dēag, dēah*	*dugon*		*dugan*	*dyge* *duge*		
VI	germ. *mat* / *mot* I may	*1, 3, mōt* *2, mōst* < * *mōt-t*	*mōton*			*mōte*		*mōste* < * *mōt-ta*

1. Avec le *-t* primitif de germ. got. prét. fort sg., 2 : *nam-t*.

2. Ags. *meaht* > *mieht* par métaphonie causée par la palatalisation de *ht*. — *Mieht* est souvent réduit à *miht*.

3. Au lieu de **mægon* par analogie du prét. sg. germ. **mag*.

4. Comme dans *magon*, l'*a* de *magan* est maintenu à cause de la voyelle sombre de la désinence.

5. Dans *mæge*, *-en*, au contraire, l'analogie avec l'indicatif est soutenue par la finale claire *-e*, *en*.

6. Par influence de l'*a* final sur l' *-u-* du radical.

7. Par analogie avec ind. prés. sg., 2, fort ou faible, en *-st*.

8. Sur l'*ī* de la finale, cf. *supra*, p. 82.

9. *-u* > *o* par influence de la finale *-on*, *-an* ; puis *o* s'écrit *eo* après *sc* palatalisé.

10. En position intervocalique, après *n*, *-d-* (cf. got. *kunda*) semble être devenu spirante sonore ags.

11. Ce même *-d-* est resté spirante sourde à la finale (got. *kunþs*).

12. Avec la négation *ne*, *wāt* et *āh* se fondent en *nāt*, I know not ; *nāh*, I possess not ; et *ne* + *wiste* > *nyste*.

13. Par fracture d'*i* causée par la finale *-un*.

14. Employé adjectivement, comme en all[d] mod *gewiss* < i.-e. **-vid-to-*

15. Les irrégularités de la conjugaison laissent un doute sur l'attribution de ce verbe à la 4[e] classe d'apophonie.

Enfin, la quatrième racine, i.-e. **ves-*, a donné le prétérit, véritable verbe fort de la première catégorie, avec alternance grammaticale au pluriel : inf. : *wesan* (p. prés. *wesende*) ; prét. sg., 1, 3, *wæs* ; prét. sg., 2, *wære* ; prét. pl. *wæron* [1].

On fait dériver d'un radical germanique **gaī* [2] et d'une racine i.-e. *dhē/dhō* les verbes ags. *gān*, to go, et *dōn*, to do, dont la conjugaison, au présent du moins, est identique :

	GERM.	AGS.		GERM.	AGS.
Sg., 1	**gaī*	*gā*	Sg., 1	**dō-n*	*dō*
2	**gaī + is* [3]	*gǣs(t)*	2	**dō + is*	*dōes* > *dēs(t)*
3	**gaī + iþ*	*gǣþ*	3	**dō + iþ*	*dōeþ* > *dēþ*
Pluriel	**gaī + anþ*	*gāþ*	Pluriel	**dō + anþ*	*dōþ* [4]

Leurs prétérits se forment : pour *gān*, à l'aide de la racine i.-e. *ī* (lat. *ī-re*, aller, gr. εἶ-μι, je vais) qui, précédée de l'augment, donnait un aoriste i.-e. **e-j-ām* (cf. lat. *ib-am*), pr. germ. **ī-j-ōm*, **ijjōm* (got. *iddja*), ags., sg., 1, 3, *ēo+de*, par adjonction du suffixe faible *-de-*, pl. *ēodon* ; — pour *dōn*, l'ags. a eu recours à une sorte de degré réduit de la racine *dhē/dhō* : **dŭ-*, suivi du suffixe dental des prétérits faibles, et où la métaphonie du thème : sg., 1, 3, *dyde*, I did < **du-dī*, pl. *dydon*, indique que l'indicatif prétérit se sert en réalité d'un ancien prétérit subjonctif.

Plus simple est l'explication de sg., 1, 3, *wille* (ou *wile*), I will < lat. et i.-e. *vel-ī(m)*, subjonctif présent à l'origine,

1. Cf. *supra*, p. 84.

2. D'après Torp, *Wortschatz der germ. Spracheinheit*, Göttingen, 1909, p. 120, l'infin. germ. serait **gai-n*, le prés. indic. **gajō*, la rac. i.-e. *ghē/ghā*. D'après Kaluza, I, p. 317, germ. **gai* se composerait du préfixe *ga-* et de la racine i.-e. *i-* (lat. *ī-re*) aller.

3. Par analogie des verbes forts.

4. De même à l'imp., 2, sg. : *gā*, *dō*, pl. : *gāþ*, *dōþ* ; au part. prés. : *gānde*, *dōnde*.

où la 2e personne sg. ags. *wilt* a la terminaison *-t* des prétérits présents au sg., 2, et le pluriel *willaþ* celle des verbes ordinaires, d'après l'analogie desquels ont été formés l'infinitif *willan* et le participe présent *willende*. Le prétérit secondaire : sg. *wolde*, I would, pl. *woldon*, rappelle *scolde* des prétérits-présents, et, comme lui, semble dériver du degré réduit de la racine i.-e. **wel*, **wl̥*, germ. **wul-*, suivi de germ. *-*da*, ags. *wol-de*.

Bibliographie.

BRUGMANN (K.) : *Kurze vergleichende Grammatik der ig. Sprachen*, Strasbourg, 1904. — HENRY (V.) : *Précis de grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand*, Paris, 1906. — KLUGE (F.) : *Vorgeschichte der altgermanischen Dialekte* (Pauls *Grundriss*), Strasbourg, 1906. — SIEVERS (E.) : *Angelsächsische Grammatik*, Halle, 1898. — SOMMER (F.) : *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, Heidelberg, 1902. — STREITBERG (W.) : *Urgermanische Grammatik*, Heidelberg, 1895. — WRIGHT (J. et Eliz.) : *An Old English Grammar*, Oxford Univ. Press, Londres, 1908

CHAPITRE IV

LE VOCABULAIRE

Les mots simples, 112-120. — Les mots dérivés : préfixes et suffixes, 120-131. — Les mots composés ; la *Grammaire latine* d'Aelfric, 131-135. — Les mots d'emprunt, 135-142. — Les noms propres, 142-144.

Les mots simples. — Les sons et les inflexions, éléments des mots, étant connus, il reste à examiner le vocabulaire dans son ensemble et à essayer de le caractériser. L'anglo-saxon, très différent sous ce rapport de l'anglais moderne, est une langue homogène, issue d'une source unique, le germanique, et dont les rares emprunts à des idiomes étrangers n'ont pas, jusqu'à l'époque de la conquête normande, altéré la pureté. Les particularités distinctives du germanique sont donc aussi les siennes. Comme lui, c'est un dialecte de l'indo-européen. De près ou de loin, il est apparenté aux divers membres de cette grande famille linguistique, au sanskrit, au vieux-slave, à l'hellénique, au celtique surtout, ainsi qu'aux langues italiques, au latin par exemple. Leur communauté d'origine se manifeste par l'identité d'un nombre considérable de racines primitives. Que, pour exprimer l'idée de voir ou de savoir, le latin emploie le mot *vid-e-o*, le grec οἶδ-α (mis pour **void-a*), le germanique **vait* (ags. *wāt*, ang. mod. *I wot*), chacun de ces idiomes se sert de la racine **veid-*, **void-*, **vid* [1], commune à tous.

En indo-européen, ces racines, souvent précédées de préfixes ou suivies de suffixes primaires et secondaires, gardaient, semble-t-il, parmi toutes leurs transformations, la netteté de leur signification d'origine. De bonne heure, cependant, l'usure des désinences et l'imprévu des variations apophoniques sub-

1. Sur ces alternances apophoniques, cf. *supra*, p. 8-9.

stituèrent à l'évidence de l'identité primitive l'illusion de la multiplicité. Peu de Grecs anciens se rendaient compte, sans doute, en prononçant le mot εἶδος (image), du rapport intime qui l'unit au verbe οἶδα. Plus souvent encore, le latin, le germanique, et par conséquent l'anglo-saxon, masquent, sous des dissemblances extérieures, l'unité foncière d'une famille de mots. S'il est facile de voir, en effet, que le substantif ags. *wita* (a wise man, a *wit*) et l'adjectif *wittig* (a. m. *witty*) dérivent immédiatement du radical du verbe *witan* (a. m. to *wit*), il est déjà moins évident que les adjectifs *wiss* ou *gewiss* all[d] mod. *gewiss*, i. -e. **vid-to-*) et *wīs* (a. m. *wise*, i.-e. **veid-to* ou **veid-so*), ainsi que le substantif *wīse* (a. m. *wise*, manner, i.-e. **veid-s-*) proviennent de la même source, et il paraît invraisemblable, au premier abord, que, dans les mots *wīte* (châtiment) et *gewītan* (partir), la même racine *wit-* se retrouve. Un second caractère du vocabulaire germanique ou anglo-saxon est, on le voit, l'obscurité de la filiation de ses mots simples. Il faut, pour retrouver ses racines primitives, toutes les ressources d'une philologie expérimentée, hardie dans l'hypothèse, prudente dans ses conclusions, avertie de tous les rapprochements que découvre la méthode comparée.

Ainsi, la racine indo-européenne est, dans une famille de mots germaniques, un élément essentiel assurément, mais fossile, et qui a perdu sa vitalité en la transmettant à ses descendants. Ceux-ci, mots simples, d'abord groupés autour d'elle, ont acquis peu à peu une sorte d'indépendance, et sont parfois devenus, à leur tour, le point de départ de formations nouvelles. Ils sont fort inégalement répartis entre les racines primitives auxquelles on croit pouvoir remonter. Parmi ces dernières, certaines ont été très productives. C'est le cas d'i.-e. *per* (à travers), germ. **fer*, qui, au degré normal, a donné à l'ags. les substantifs *first* (toit, germ. **fer-st-i*), *firen* (crime, germ. **fer-in-a-*), l'adjectif *firn* (ancien, germ. **fer-n-ia*), l'adverbe *feorr* (a. m. *far*, germ. **fer-r-ai*, d'où le verbe secondaire *fiersian*, éloigner) ; — au degré fléchi, les substantifs *faru* (voyage, germ. **far-ō*), *fær* (germ. **far-a*), *fierd* (expédition,

germ. **far-d-i*), *fearm* (cargaison, germ. **far-m-a*), le verbe *faran* (a. m. to *fare*, germ. *far-an*), d'où les dérivés : *ferian* (a. m. to *ferry*, germ. **far-j-ōn*), *fēran* (voyager, germ. **fōr-ian*), *fær* (a. m. *fear*, germ. **fēr-a*) ; — au degré réduit, le substantif *ford* (a. m. *ford*, germ. **fur-d-u*), les prépositions ou adverbes *fore* (a. m. *fore*, germ. **fur-a*), *forþ* (a. m. *forth*, germ. **furþ-a*), la particule inséparable *fra-* (i.-e. *pró*), les dérivés adjectivaux : *fram* (a. m. *from*, germ. **frama*, i.-e. **pró-m-os*), d'où *fremede* (all[d] mod. *fremd*, étranger, germ. **fram-aþ-ja*), *fremman* (exécuter, germ. **fram-j-an*), *fruma* (le premier, le commencement, i.-e. **pṛ-m-o-*), *frēa* (le seigneur, germ. **frau-j-an*) < germ. **fra-va*, i.-e. **pró-v-o*, le premier), et même *frist* ou *first* (le délai, germ. *fr-es-ti*) [1]. Un élément fondamental, la racine, indiquant l'idée générale, quelques suffixes primaires : *-m-*, *-n-*, *-r-*, *-t-*, *-st-* [2], ou, plus rarement, secondaires (*-ī-n*, par exemple) [3], qui viennent y ajouter des précisions abstraites ou concrètes : telle est la constitution des mots simples germaniques et anglo-saxons.

Il arrive aussi que la racine présente une complexité plus grande, due à des variations vocaliques, autres que l'apophonie, et qui contribuent à l'enrichir. L'i.-e. **stā* ou **st(h)ā*, germ. **sta*, exprimant l'idée de « se tenir debout », forme d'abord en ags. les mots : *sta-n-d-an* (a. m. to *stand*), *stæþ* (all[d] mod. *Staden*, rivage), *sta-þ-ol* et *stæl* (fondation, place), *stæþþan* (soutenir), *stede* (a. m. *stead*), *stōd* (a. m. *stud*), *stōr* (fort, emprunté peut-être au norrois : *storr*). Augmenté des suffixes i.-e. *-k-*, germ. *-g-* ou *-h-* et i.-e. germ. *-m-*, le même radical **sta* se retrouve dans ags. *stiele* (a. m. *steel*, germ. **sta-h-l-i-a*), *stæg* (a. m. *stay-rope*), *stamm* et *stamor* (a. m. *stammer*). En outre, si la voyelle finale *-a* est remplacée par *-e*, il prend

1. Torp, *Wortschatz*, 1909, p. 229-234.

2. Auxquels il faudrait ajouter *-sk-* pour les verbes inchoatifs. Le *-t-* i.-e. est devenu germ. *-þ-* ou *-d-* suivant la place de l'accent. Cf. *supra*, p. 7.

3. V. Henry, *Précis de grammaire comparée*, p. 145-172, traite la question avec beaucoup de clarté. Cf. aussi F. Koch, *Historische Grammatik*, vol. III, p. 28-98, et W. W. Skeat, *Principles of English Etymology*, 1st series, 1892, p. 213-279.

une forme nouvelle, germ. **ste* au lieu de **sta*, qui, elle-même suivie de suffixe *l*, donne en ags. : *stille* et *stillan* (a. m. *still*, to *still*), ainsi que *stela* (tige). Enfin, par une seconde transformation, germ. **sta-*, **ste*, peut encore devenir **stu-* (i.-e. *st(h)au*, *st(h)u*), d'où l'ags. *stow* (a. m. *stow*) et *stōwian*, *stēor* et *stīeran* (to *steer*), *stuþu* (colonne), et peut-être même, bien que cette dérivation soit contestée, ags. *stocc* (a. m. *stock*) et *stycce* (all[d] mod. *Stück*, pièce, germ. **stu-k-*), *stybb* (a. m. *stub*), *stūpian* (a. m. to *stoop*), *stēap* (a. m. *steep*) et *stīepan* (élever), *stēop* (*step-*, dans *step-father* par exemple) [1].

Mais le nombre des racines primitives qui ont laissé en ags. une descendance relativement nombreuse est très restreint. Elles sont énumérées dans la liste suivante :

GERM.	I.-E.	AGS.
ber-	*bher* (porter)	*beran* (to *bear*), *bær* (a *bier*), *bearwe* (wheel-*barrow*), *bearn* (*bairn*), *bearm* (sein), *bearu* (bois), *-bære* (productif de, all[d] mod. *-bar*), *gebæru* (*bearing*), *gebyrian* (arriver, convenir), *byre* (fils), *gebyre* (occasion), *gebyrd* (*birth*), *byrþen* (*burden*).
ber-	*bher* [2] (brûler)	*bera* (*bear*), *beorma* (*barm*), *biernan-beornan-bærnan* (to *burn*), *brand* (fire-*brand*), *bruneþa* (*brunt*, érésypèle), *brǣþ* (*breath*), *brǣde* (rôti), *brōd* (*brood*), *brūn* *brown*), *beofor* (germ. **bebru*, *beaver*), *brunna*, *burne* (*bourn*).
haf-	*kap* (prendre)	*hebban* (*heave*), *habban* (*have*), *hæf* (mer, all[d] mod. *Haff*), *hefig* (*heavy*), *hæft* (prisonnier), *hæftan* (arrêter), *hefeld* (fil à tisser), *hefe* (poids), *hæfen* (*haven*), *hafud* et *hēafod* (*head*), *behōfian* (to *behove*), *behēfe* (nécessaire).
hel-	*kel* (cacher)	*helan* (celer), *helm* (*helm-et*), *hell* (*hell*), *heall* (*hall*), *hulu* (cosse), *hol* (*hole*), *holh* (*hollow*), *healh* (coin), *holc* (creux), *heoloþ*-helm (casque qui cache), *heolstor* (cachette, obscurité).

1. Cf. Torp, *Wortschatz*, p. 477-479, 480, 483, 487-489, 493-497.
2. On remarquera l'homonymie de *bher* (porter) et de *bher* (brûler). Ce

GERM.	I.-E.	AGS.
sem-	*sem* (une fois)	*sin-* et *sine-* (toujours), *simble* (toujours), *same* (*same*), *samwist* (vie commune), *-sam* (*-some*), *samod* et *samen* (ensemble), *samnian* (rassembler), *sēfte* et *sōfte* (*soft*), *sōm* (accord), *sēman* (concilier, to *seem*), *sum* (*some*).
ster-	*(s)ter* (être rigide)	*stærblind* (*starblind*), *starian* (to *stare*), *stierne* (*stern*). — ster+k : *stearc* (*stark*), *storc* (*stork*). — ster+t : *steort* (*start*), *steartlian* (*startle*). — ster+b : *steorfan* (*starve*). — stre+k : *strec* (violent), *streccan* (*to stretch*). — stre+ng : *strang* (*strong*), *gestrengan* (fortifier), *streng* (*string*). — stri+k : *gestrician* (renouer). — stri+d : *strīdan* (to *stride*). — stru : *streowian* et *strēgan* (to *strew*), *strēaw* (*straw*), *strēon* (gain), *strīenan* (gagner), *strūtian* (être rigide).
su-	*su* (exprimer)	*sēaw* (sève), *sūcan* et *sūgan* (to *suck*), *socian* (to *soak*), *gesoc* (allaitement), *sogoþa* (renvoi), *sūpan* (to *sup*), *sype* (a *sip*), *sopa* (a *sup*), *sēofian* (soupirer), *sufl* (a. m. dial. *sowl*), *soppe* (a *sop*), *soppian* (to *sop*), *sūr* (*sour*).
tva-	*duo* (deux)	*twentig* (*twenty*), *twelf* (*twelve*), *twi-* (bi-), be-*twih* (be*twix*-t), *twēo* (doute), *twig* (*twig*), *twinn* (*twin*), *getwǣfan* (séparer), *twǣde* (2/3), *twīn* (*twine*).
þu-	*tu* (gonfler)	*þēod* (peuple), *geþīedan* (unir), *þūma* (*thumb*), *þȳmel* (*thimble*), *þoll* (*thole*), *þūsend* (*thousand*), *þēoh* (*thigh*), *þūf*, et *þūft* (feuille), *þȳfel* (buisson), *þūfian* (se couvrir de feuilles), ? *þys* (tempête).
ven-	*ven* (aimer)	*wine* (ami), *winstre* (gauche), *wynn* (joie), *gewun* (habitude), *gewona* (*wone*), *wenian* (to *wean*), *wēn* et *wēnan* (to *ween*), *wunian* (to *won*, *wone*), *wūsc* (désir), *wȳscan* (to *wish*).
ver-	*ver* (surveiller)	*wær* (*ware*), *waru* (garde), *waru* (*ware*, subst.), *warian* (surveiller), *weard* (*ward*), *weard* (*warden*), *weardian* (to *ward*), *wearn* (refus), *wiernan* (refuser), *wearnian* (to *warn*), *weorþ* et *wierþe* (*worth*), *gewierþan* (apprécier).

n'est pas un cas unique : cf. encore germ. **fu* (lat. *pus*, ags. *fūl*), être sale, et germ. *fu* (lat. *purus*, gr. πῦρ, ags. *fȳr*, a. m. *fire*), être purifié (Torp, *ibid.*, p. 242-243).

D'autres, soixante-dix environ, ont donné chacune de trois à dix composés [1]. Mais, dans la grande majorité des cas, — cent

1. Ce sont :
germ. *af* (i.-e. apó), loin de : of, eafora, æfter, ebba.
— *ah* (— ak), être aigu : egenu, egl, ēar ou æhher, egede, ecg, awul.
— *and* (— antí), contre : and-, ambiht, ende.
— *bel* (— bhel), s'enfler : bula, bulloc, bealloc, bolla, beald, bealdor.
— *ber* (— bher), être pointu : bere, brymme, brōm, beard, bord et borda, brerd (+ ber-s, dans bears, byrst, brord et breord).
— *bit* (— bhid), mordre : bītan, bǣtan, gebǣtu, bita, biter, bitela, bāt.
— *bu* (— bhū), devenir : bēon, būan, bōgian, bū, bold et botl, byldan, būr, bēow.
— *dē* (— dhē), poser : dǣd, gedōn, dōm.
— *dves* (— dhvens), fumer, souffler : dwæs, dysig, dosc, dunn, dust, dēor.
— *fet* (— ped), aller à pied : fōt, fitt, feter, fæt, fatian et fetian, fetel, fǣted.
— *fri* (— pri), aimer : frēon, friþu, friþian, frīd-hengest, frīgedæg, frēo, frēod.
— *gad* (— ghadh), se tenir ensemble : gegada, gædeling, tōgædere, gadrian, gōd.
— *geb* (— ghebh), donner : giefan, giefu, -giefa, gift.
— *gi* (— ghēi), bâiller : ginian, gānian, giwian, gād, gīw.
— *grab* (— ghrebh), creuser : grafan, græf, græft, grēp.
— *hi* (— ki), être situé : hām, hǣman, hīw-, hīwa, hīwisc, hēore et hīere.
— *hli* (— kli), s'appuyer : hlinian, hlænan, hliþ, hlid, hlæne, hlæw, hlīdan, hlædder.
— *hlu* (— klu), entendre : hlēoþor, hlūd, (+ hlu + s = hlyst, hlystan, hlēor).
— *hu* (— (s)ku), cacher : hȳd, hoþma, hȳdan, hūs, hosa, hos, hord.
— *hup* (— kub), se courber : hype, hoppian, hof, hofer, hūfe, hȳf, hēap, hēope.
— *hwa* (— k^{u}o), qui : hwā, hwæþer, hwonne, hwær, hwelc.
— *kal* (— gel), geler : calan, ceald, cōl et cēlan, cyle, cealer.
— *kan/knē* (— gnō/gnē), connaître : cunnan, cennan, cūþ et cȳþan, cēne, gecnāwan, gecnǣwe.
— *kar* (— gēr/gar), se plaindre : cearu, cearian, cearig, cearm, crāwan, crācettan, cran.
— *ken* (— gen), engendrer : cynn, cyne-, cyning, -cund, ? cniht, cnōsl.
— *ku* (— gu), se courber : cēol, cēod et codd, cudele.
— *leg* (— legh), être couché : licgan, gelagu, orlæg, lecgan, leger, lōg et lōgian. Voir la suite de la note, p. 118 et 119.

un sur cent neuf pour la lettre *h* dans le *Dictionnaire étymologique* de Torp, — la racine, même importante, ne se retrouve que dans un ou deux mots : par exemple, germ. **henh-* ou **hanh*, i.-e. **kenk* (tourmenter), dans ags. *hungor*, a. m. *hunger*, — germ. **hald*, i.-e. **kel* (tenir), dans ags. *healdan*, a. m. to *hold*, —

germ. *lis* (i.-e. lis), suivre à la trace : list, lāst, lǣstan, leornian, lǣran, lār.

— *lub* (— lubh), aimer : lufu, lof, lofian, lēaf, līefan, lēof.

— *lug* (— lugh), mentir : lygen, lyge, līegnian, loccian.

— *luh* (— luk), luire : līegetu, lēah, lēoht et līehtan, lēoma, līeg et līexan, lox.

— *mel* (— mel, (s)mel), moudre : mealm, melu, myl, formolsnian, mold.

— *men* (— men), se souvenir : (ic) man, mann, mennisc, manian, myne, gemynd.

— *mer* (— mera), écraser : marc, mearu, myrge.

— *miþ* (— mith), échanger : māþm, mād, gemædd, mis-, mislīc, miss, missan.

— *nah* (— (e)nek), suffire : genyht, genōh, nēah, genægan, nēawist.

— *rek* (— (e)reg), étendre : recen, racu, racian, recnian, reccan, riht et rihtan.

— *rem* (— rem), bord : rand, rind, rima.

— *rud* (— rudh), rouge : rēad, rēod, rēodan, rūst.

— *set* (— sed), s'asseoir : sittan, settan, set, setl et sedl, sadol, sess, sæt, sætan, sōt.

— *si* (— sēi), tard : seomian, sīþ, siþþan, sīd, sīde, sæne.

— *skap* (— skabh), créer : scieppan, gesceap, gesceaft, -scipe.

— *skel* (— (s)kel), diviser : scielan, scalu, sciell, scield, sceallan, scolu.

— *sker* (— (s)ker), couper : scearu, scieran, scierian, scear, scēarra, scorian, sceard.

— *ski* (— skēi), briller : scīnan, scīma, scīr, scīran, scēo.

— *skut* (— skud), tirer : scēotan, scot, scyte, scytta, scytel, scyttan, scēat, scīete, scēot.

— *slah* (— slek), frapper : slēan, slahe, slieht, slege, -slaga, slecg.

— *sper* (— spher), tressaillir : spierran, spor, spyrian, spora, spearwa, spurnan, sporettan.

— *stig* (— stigh), monter : stīgan, stigol, stihtan, stige, stæger, stīg, stīgend.

— *sve* (— sve), propre : swā, swylc, swæs, swān, swehor, sweger, sweostor.

— *tah* (— dek), mordre, pincer : tægl, tōh, getang, tengan, tang, getingan.

— *tehun* (— dekm), dix : tīen, tēoþa, -tig.

germ. *help*, i.-e. ? **kelb* dans ags. *help*, *helpan*, a. m. *help*, to *help*, — germ. **hugi*, i.-e. ? **kuk* (pensée), dans ags. *hyge* et *hycgan*, — germ. **hrōfa*, i.-e. **krāpo* dans le seul ags. *hrōf*, a. m. *roof*. Il arrive enfin, quatre-vingt-deux fois sur cent quatre-vingt-onze pour la même lettre *h*, que le vocable germanique, substantif, adjectif ou verbe, soit resté complètement seul, sans aucun collatéral : plutôt qu'un mot simple, c'est alors un mot primitif, différent d'une racine véritable, non pas tant par sa nature que par son isolement. Tels sont entre autres : ags. *heorte*, a. m. *heart*, germ. **hertan*, i.-e. **kerd-*, — ags. *hearm*, a. m. *harm*, germ. **harma*, i.-e. ? **karm-*, — ags. *hund*, a. m. *hound*, germ. **hunda*, i.-e. **kun-*.

De cet examen on peut conclure avec M. Meillet [1] que « les mots germaniques apparaissent isolés et non plus groupés autour de racines », — à condition toutefois que, par « mots germaniques », on entende les mots simples et les mots primitifs directement issus de l'i.-e., et qui forment, en somme, l'ossature plutôt que le tissu vivant de la langue anglo-saxonne.

germ. *ter* (i.-e. der), déchirer : teran, tord, torn, teter, trēow, teoro, trog.

— *ti* (— ? di), s'étendre : tīd, tīdan, tīma, til, tilian.

— *tru* (— deru), fidèle : trūwa, getrīewe, getrīewþ, trūwian et trēowian, trum et trymman.

— *tuh* (— deuk), conduire : tēon, ful-tēam, tyht, tyge, togian, tygel, tēag, tīegan, tēam, tūcian.

— *þa* (— to), le : þæt, þēah, þæder, þanon, þær, þā.

— *þers* (— ters), sec : þyrre, þurst et þyrstan.

— *uba* (— upó), sous, sur ; ufe-, ofer, oferian, oft, ybel, yfes.

— *vak* (— veg), veiller : wacan, wacian, wacu, wæcnan, weccan, wacor, wōcor.

— *veb* (— vebh), tisser : wefan, weft, webb, wefl, wæps, -wæfre.

— *veg* (— vegh), mouvoir : weg, wiht, wicg, wagian, wægn, wecgan, wæg.

— *vel* (— vel), s'enrouler : weallian, welig, weoloc, -wala, walu, wielwan, wull.

— *vend* (— vendh), tourner : windan, windel, wandlung, wandian, wand, wendan.

— *vet* (— ved), humide : wæter, oter, wæt, winter, wascan.

1. *Caractères généraux*, p. 198 et suiv.

Car un calcul de moyennes [1] permet d'évaluer à environ 22.000 le nombre de mots de toutes sortes, primitifs, simples, dérivés, composés, dont disposait l'anglo-saxon, tandis que celui des racines ne dépasse sans doute guère 1100 et celui des mots primitifs 900 [2], au total un onzième de l'ensemble du vocabulaire.

*
* *

Les mots dérivés. — Le reste de la langue comprend d'abord des dérivés, c'est-à-dire des mots simples auxquels viennent s'adjoindre des préfixes et des suffixes. C'est une forme de composition d'un genre particulier qu'il convient d'examiner sous ses divers aspects, en commençant par les préfixes.

Ceux-ci sont parfois des mots jouissant encore d'une existence indépendante, — des adjectifs : *eall* ou *æl* (i.-e. **al*-), dans de rares substantifs comme *eallmægen* (tout son pouvoir) et de plus nombreux adjectifs comme *eall-beorht*, *eall-gōd*, *eall-grēne* ; *fela* (i.-e. **pelē*), dans certains adjectifs et quelques substantifs abstraits issus de ces mêmes adjectifs : *fela-sprecol* (loquace), *fela-sprecolness* (loquacité) ; *full* (i.-e. **pl̥no*), dans des verbes : *full-endian*, *full-fremman*, *fullfyllan* (a. m. to *fulfil*), *fullgān*, etc., dans des substantifs : *fulluht* < **full-***wīht* (baptême), *fullāst* (aide), et dans quelques participes passés isolés, *full-boren* (a. m. *full-born*) entre autres ; *wan* (i.-e. **va*, « qui manque de », a. m. *wan-t*) dans un adjectif : *wansālig* (malheureux), et quelques substantifs : *wanāht* (manque de possessions, pauvreté), *wansīþ* (malheureux voyage). Ce sont aussi : une conjonction, *and* (i.-e. *antí*),

1. Basé sur le *Student's Dictionary of Anglo-Saxon* de Sweet, qui contient 216 pages à 3 colonnes, et à environ 35 mots par colonne.

2. D'après le *Wortschatz* de Torp, où la lettre *h*, qui occupe presque exactement le dizième du volume, contient, on l'a vu, 109 racines et 82 mots primitifs anglo-saxons.

exprimant l'idée d'opposition, dans des verbes comme *andwyrdan* (échanger des paroles contraires, répondre), *andswarian* (a. m. to *answer*), dans un adjectif tel qu'*andlang* (le long de) et des substantifs comme *andlēan* (rétribution), *andsaca* (contradicteur) ; un substantif : *hām* (i.-e. **keim-*, a. m. *home*), dans *hāmbringan* (verbe), *hām-cyme* (substantif : *home-coming*), — et enfin une douzaine d'adverbes : *ā* (i.-e. **aiv-*, toujours), qui forme des adjectifs, pronoms ou adverbes à sens indéfini comme *ā-libbende* (toujours vivant), *āwiht* (a. m. *aught*), *āhwǣr* (partout, cf. a. m. everywhere) ; *ǣr* (i.-e. **ēr*, a. m. *ere*), employé avec des substantifs ou des adjectifs : *ǣr-dagas* (anciens jours), *ǣr-gōd* (singulièrement bon) ; *efen* ou *efne* (germ. **ebna*), qui traduit l'idée de collectivité ou d'égalité, dans *efen-etan* (manger autant), *efen-niht* (équinoxe), *efen-eald* (du même âge) ; *eft*, de la racine *aft-*, qui indique un retour et se rencontre dans quelques participes et substantifs : *eftsīþiende* (battant en retraite), *eftlēan* (récompense) ; *forþ* (germ. **furþa*, i.-e. *pṛ-*), qui ajoute au sens premier de plusieurs verbes, substantifs ou adjectifs l'idée d'avancer : *forþbringan* (a. m. to *bring forth*), *forþhere* (avant-garde ennemie), *forþheald* (incliné en avant) ; *gēo* (germ. **ju-*), dans un petit nombre de substantifs qui prennent, de ce fait, le sens d'ancien : *gēo-dād*, *gēo-mann* ; *hēr* et *hider* (*here*, *hither*), *hin* et *hinan* (ou *heonon*), *hindan* et *hinder* (a. m. *behind*), qui communiquent leurs divers sens aux mots simples, substantifs, adjectifs ou adverbes dont ils sont suivis : *hēr-cyme* (l'Avent), *hidercyme* (id.), *hin-sīþ* (départ), *heononsīþ* (la mort), *hindanweard* (en arrière), *hinderling* (cf. a. m. hilding, être méprisable) ; *niþer*, dans un substantif comme *niþerdǣl* (partie inférieure) et dans un adjectif comme *niþerweard* (vers le bas) ; *sam* et *samod* (i.-e. **som*), dans des substantifs et des adjectifs ou participes : *samwist* (vie commune), *samodsprǣc* (colloque), *samheort* (of the same heart), *samodwyrcende* (coopérant), *samhwelc* (un certain) ; *sundor* (i.-e. *sm̥-tero*, a. m. *sunder*), employé surtout avec des substantifs : *sundor-sprǣc* (conversation particulière), *sunderfrēodōm* (privilège) ; *ūp* (i.-e. [*s*]*ub-*), qui reste séparé des verbes

(*þa āras he upp* [1], par exemple), mais s'unit à des substantifs et à des adjectifs : *ūpspring* (a. m. the *springing up*), *ūpcund* (céleste) ; *ūt* (i.-e. **ud-*), dont le rôle est semblable : *flēogan of hūse ūt* (a. m. *to fly out of the house*), mais subst. *ūtfær* (la sortie), adj. *ūtlendisc* (a. m. *outlandish*). Dans tous ces cas, le substantif, les adjectifs et les adverbes employés comme préfixes gardent la plénitude de leur forme et de leur indépendance : les dérivés qui en sont issus peuvent être considérés comme des composés [2], dont les éléments ont été unis par une juxtaposition identique à celle dont proviennent les composés proprement dits, mais plus ancienne sans doute, et d'un usage plus familier.

Les prépositions forment un groupe à part, car, à la différence des adverbes *ūp* et *ūt* et des particules allemandes, elles restent toujours inséparables, même dans les verbes des propositions principales. Ce sont : *æfter* (a. m. *after*) dans des substantifs comme *æftergang* (succession) et des verbes comme *æfterfolgian* (a. m. to *follow after*) ; *æt* (a. m. *at*, i.-e. *ad*), qui exprime la proximité ou simplement renforce le sens du mot principal, dans des substantifs comme *æthrine* (contact), *ætwist* (présence), dans des verbes tels que *æthrīnan* (toucher), *ætlicgan* (rester inutile), *ætsittan* (attendre), *ætstandan* (s'arrêter), *ætwītan* (reprocher, a. m. to *twit*), et aussi dans des adverbes comme *ætforan* (cf. a. m. before), *ælgædere* (cf. a. m. together), *æthindan* (cf. behind) [3], — mais qui, de l'idée de proximité est parfois passé à celle d'origine et d'éloignement [4] dans d'assez nombreux verbes : *ætfeallan* (a. m. to *fall away*), *ætslīdan* (a. m. to *slide*, to *slip away*), etc. ; *bī* (a. m. *by*, i.-e. **bhi*) indique la contiguïté, l'analogie, et ne se trouve sous sa forme pleine que dans la composition de substantifs comme *bīfylce* (c.-à-d. by-folk, peuple voisin), *bīspell* (by-tale,

1. « Then rose he up. »

2. Cf. *infra*, p. 131.

3. Et dans *æthwā* (chacun) donne le sens indéfini au pronom interrogatif *hwā*.

4. Cf. l'a. m. « to catch at something ».

parabole), — ailleurs, il s'affaiblit en *bi* et même en *be* qui, s'unissant à des verbes simples [1], intensifie leur signification : *becuman* (a. m. to *become*, venir ou arriver), *bedrīfan* (pousser, assaillir), ou de verbes neutres fait des verbes transitifs, comme *begrafan* (enterrer), de *grafan* (creuser), *begān* (occuper, accomplir), de *gān* (a. m. to *go*), auxquels il donne parfois un sens privatif, dans *behēafdian*, par exemple (a. m. to *behead*) [2], *befōtian* (couper les pieds), *bedǣlan* (priver) ; *for* (racine i.-e. **per*, germ. **fer-*), où l'ags. a confondu deux particules de sens différent : germ. **fur-*, all[d] mod. *vor*, « en avant » et, par une extension anglo-saxonne, « très », dans des adverbes comme *for-oft* (très souvent), *forþearle* (très gravement), et dans certains verbes dont le sens transitif est ainsi renforcé : *forberan* (a. m. to *forbear*, c.-à-d. to bear to the end) ; — mais beaucoup plus fréquemment, dans la composition verbale, et dans les substantifs qui en dérivent [3], l'ags. *for-* correspond au germ.-got. *fra-*, all[d] mod. *ver-*, et exprime l'idée de perte, de mal, comme dans *forceorfan* (a. m. to *carve off*, c.-à-d. priver en coupant), *forhergian* (a. m. to *harry*, détruire en ravageant), *forþencan*, *forhycgan* (penser du mal de, mépriser) ; *fore* (germ. **fura*), simple extension de *for*, « en avant », dans des substantifs : *forehēafod* (a. m. *forehead*), *foreduru* (vestibule), des adjectifs : *foremǣre* (très illustre), des verbes : *foresēon* (a. m. to *foresee*) ; *fram* ou *from*, de la même racine, « qui s'avance », et par conséquent « s'éloigne », dans des substantifs comme *framsīþ* (départ), *framcyme* (descendance), un adjectif : *framweard* (prêt à partir), et des verbes simples comme *frambringan* (to *bring from*) ou déjà dérivés comme *framādrīfan* (to *drive away from*) ; *gægn* (ou *gēan*, germ. **gagani*) et *ongægn* (*ongēan*, a. m. *again*) qui, dans quelques substantifs : *gēanfær*, *ongēancyme* (a. m. *faring*, *coming again*), *gēanryne* (rencontre), et

1. Ou à des substantifs verbaux comme *bebod* (ordre), *behǣs* (vœu).
2. C.-à-d. sans doute « lay the head (feet, part) by ».
3. Par exemple : *forliger* (de *forlicgan*), adultère, *forlor* (de *forlēosan*), perte.

dans quelques verbes comme *gēanhweorfan* (revenir), expriment le retour, l'hostilité ; *geond* (a. m. *yond*, germ. **jena+d*, « à travers »), qui, dans un certain nombre de verbes, indique l'extension de l'action dans l'espace et dans le temps : *geondscīnan* (to shine through), *geondþencan* (considérer dans son ensemble) ; *in* ou *innan* (i.-e. *eni*, « dans ») qui forme des substantifs : *inhere* (armée de l'intérieur), *inwit* (pensée secrète, perfidie), des adjectifs : *in(nan)weard* (a. m. *inward*), *inhold*, (entièrement dévoué), et quelques verbes : *inblāwan* (to *blow into*), *inbūan* (habiter en) ; *mid* (i.-e. *met-*, all[d] mod. *mit*), dans quelques substantifs : *midrad* (cf. a. m. a riding with), *midsīþian* (voyager avec) ; *of* (a. m. *off*), forme dérivée de *æf* ou *af* (got. *af*, germ. *aba*, i.-e. *apo*), avec le sens d'éloignement et de suppression dans des substantifs : *æfþunca* (répugnance, ressentiment), *ofsprǣc* (expression), *ofspring* (a. m. *offspring*), des adjectifs ou adverbes : *æfweard*, *æfhynde* et *ofhende* (absent), *ofdūne* (a. m. *adown*), et des verbes : *ofclipian* (cf. a. m. to call off, rappeler), *ofgān* (aller prendre, exiger), *ofiernan* (intercepter en courant), *ofmunan* (rappeler le souvenir de), *ofbēatan* (tuer en battant), *oflysted* (qui meurt de désir) ; *ofer* (i.-e. *(s)uper*, « franchir une limite, dominer, dépasser la mesure »), dans des substantifs : *oferfeng* [1] (boucle), *oferǣt* (cf. a. m. excessive eating), des adjectifs et adverbes : *oferfull* (a. m. *over-full*), *oferswīþe* (cf. a. m. overmuch), des verbes en assez grand nombre : *oferflōwan* (a. m. to *overflow*), *ofergīeman* (cf. a. m. to overlook, négliger), *ofercuman* (to *overcome*), *oferdrincan* (boire de trop) ; *on*, et parfois *an* (a. m. *on*, i.-e. *ana*, « sur »), dans des substantifs : *ansīen* ou *onsīen* (aspect), *onflǣscness* (incarnation), un adverbe *onweg* (a. m. *away*), et dans des verbes comme *onblāwan* (to *blow on*) ; *tō* [2] (a. m. *to*, i.-e. *do/de*, « vers » ou « en plus »), dans des substantifs : *tōgang* (accès), *tōhopa* (a. m. *hope*), *tōnama* (surnom), un adjectif : *tōheald* (incliné vers), et plusieurs adverbes : *tōēacan* (en outre),

1. Lit. « what catches over ».

2. Cf. *infra*, p.126, deux autres particules *on* et *tō*, différentes d'origine et de sens.

tōforan (cf. a. m. before), *tōweard* (a. m. *toward*), etc. ; *þurh* (a. m. *through*, i.-e. **ter-*, « à travers, très »), dans des adjectifs : *þurhbeorht* (cf. a. m. very bright), et des verbes : *þurhetan* (a. m. to *eat through*) ; *under* (a. m. *under*, i.-e. **ṇdh-*, « sous »), dans quelques substantifs comme *underþēow* (cf. a. m. underservant), des adverbes : *underneoþan* (a. m. *underneath*), et d'assez nombreux verbes : *underniman* (cf. a. m. to undertake) ; *wiþer* (all[d] mod. *wider*, i.-e. **vi-*, « contre »), dans des substantifs : *wiþergield* (récompense), des adjectifs : *wiþerrǣde* (contraire), des verbes : *wiþerhlinian* (to lean against) ; *wiþ*, abréviation de *wiþer*, dans quelques adverbes comme *wiþforan* (cf. a. m. before), *wiþinnan* (a. m. *within*) ; et surtout dans des verbes : *wiþmetan* (mesurer contre, c.-à-d. comparer), *wiþcēosan* (lit. a. m. to choose against, rejeter) ; enfin *ymb(e)* (all[d] mod. *um*, i.-e. **ṃbhi-*, « autour, au sujet de »), dans des substantifs : *ymbfær* (circuit), un adverbe : *ymbūtan* (cf. a. m. about), et des verbes : *ymbscīnan* (cf. a. m. to shine around), etc.

D'autres particules, usitées comme préfixes, n'ont plus d'existence indépendante, et, employées souvent en position atone surtout dans les verbes, ont subi diverses altérations. Telles sont : *ā* (aha. *ur-*, *ir-*, *ar-*, *ā*), forme inaccentuée, semble-t-il, d'un préfixe nominal ags. *or* (germ.-got. *us*, « hors de, jusqu'au bout »), dans de nombreux verbes comme : *ābannan* (appeler par un ban), *ābīdan* (rester jusqu'au bout), et beaucoup d'autres intensifs, *or-* ne se rencontrant qu'avec quelques substantifs : *oroþ* (germ. **uzanþ-*, souffle expiratoire), *orþanc* (pensée qui épuise le sujet), et surtout avec des adjectifs dérivés de substantifs [1] : *ormǣte* (sans mesure, immense), *oreald* (très vieux) ; *ǣ*, où certains voient une racine différente, mais de même sens (germ., i.-e. **ē*) [2], et d'autres une forme, sans doute réaccentuée, du préfixe verbal *ā* dans des substantifs comme *ǣspring* (source, cf. *āspringan*), *ǣrist* (résurrection, cf. *ārisan*), *ǣcumba* et *ācumba* (a. m. *oakum*, « what is combed

1. Auxquels il faut ajouter deux verbes : *orþian* (respirer) < *oroþ* et *ortrīewan* (désespérer) < *ortrīewe* (adj. : qui a perdu confiance).

2. KLUGE, entre autres, et TORP (*Wortschatz*, p. 23).

out »), et dans des privatifs tels que le substantif *ǣhīw* (sans couleur, pâleur), et plusieurs adjectifs : *ǣmōd* [1] (cf. a. m. out of heart), *ǣgylde* (cf. a. m. unrepaid, unatoned for) ; *ed* (i.-e. **et(i)*, « encore, de nouveau »), dans des substantifs : *edlēan* (rétribution), des adjectifs : *edgeong* (rajeuni), des verbes : *ednīwian* (cf. a. m. to renew) ; *ge* (i.-e. **kom-*, « avec »), exprimant une idée de collectivité et d'achèvement, dans des substantifs comme *gebedda* (compagnon de lit), *gebrōþru* (a. m. *brethren*), des adjectifs : *gecynde* (naturel), des indéfinis : *gehwā* (quiconque), des verbes : *gefaran* (arriver, conquérir) ; *med* (germ. **meda*, i.-e. **medh-*, « moyen, médiocre »), dans quelques substantifs : *medsǣlþ* (médiocre fortune), et adjectifs : *medmicel* (médiocrement grand) ; *mis-* [2] (germ. **missa*, i.-e. **mith-to*, « échangé, mauvais »), avec des substantifs : *mislār* (mauvaise doctrine), quelques adjectifs : *misscrence* (tortu), et des verbes en assez grand nombre : *misrǣdan* (mal conseiller) ; *on-*, forme affaiblie de *and-* (all[d] mod. *ent-*, *emp-*), dans des verbes : *onfindan* (cf. a. m. to find out), *onsendan* (a. m. to send out), *onwrēon* (découvrir), et plusieurs autres où *on-* tend à se confondre avec la particule privative *un-* ; *sām* (i.-e. *sēmi*), dont la valeur est presque négative dans quelques verbes et adjectifs : *sāmwyrcan* (travailler à moitié ou mal), *sāmhāl* (en mauvaise santé) ; *sin* (i.-e. **sem*), qui étend la durée, dans des substantifs : *sin-sorg* (souci constant), *singrēne* (cf. a. m. ever-green) ; *tō* (germ. **tuz-*, i.-e. **dus*, all[d] mod. *zer*, « en deux »), dans quelques substantifs comme *tōfær* (départ) et dans un plus grand nombre de verbes : *tōbrecan* (all[d] mod.

1. W. Lehmann, *Das Präfix uz- besonders im Altenglischen*, Kiel, 1906, signale les doublets *ormōd* et *ǣmōd*, *orgilde* et *ǣgilde*, *orwene* et *ǣwene*. Il propose (p. 38) de faire dériver ags. *ǣ* d'un germ. occid. *ar* > ags. *ær* en position tonique et *ǣ* par allongement compensatoire après chute d'*r* devant consonne. Il est certain en tout cas que si l'*ā* de *āspringan*, par exemple, était déjà germ. occid., il pouvait devenir en saxon occid. et en position tonique un *ǣ*. Mais il reste douteux que l'évolution de *ar* ait pu être à ce point rapide dès le germ. occid.

2. Qu'il ne faut pas confondre avec le frs. *més-* < lat. *minus*.

zerbrechen, briser en morceaux), — *tōhēawan* (cf. a. m. to hew to pieces) ; *twi* (germ **twi*, i.-e. **dvi*, « deux fois »), dans des substantifs : *twi-dæl* (deux tiers), des adjectifs : *twifeald* (a. m. *twofold*), et de très rares verbes : *twihīwian* (prendre une double forme, dissimuler) ; *þri-* (i.-e. **tri*, « trois fois »), surtout avec des adjectifs : *þriwintre* (âgé de trois ans) ; *ūþ* ou *oþ* (got. *unþa-*, allié peut-être à germ. *and-* [1], « hors de, jusqu'au bout »), dans un substantif comme *ūþwita* (sage, qui sait complètement), des adjectifs : *ūþgenge* (a. m. going out), *ūþmæte* (a. m. out of all measure), et d'assez nombreux verbes où, en position atone, *ūþ* s'affaiblit en *oþ* : *oþiernan* (a. m. to run away), *oþberan* (a. m. to bear, to carry, away) — cette même particule prenant quelquefois une signification intensive comme dans *oþclīfan* (adhérer, to cleave to the end) ; enfin, pour achever cette longue liste, le préfixe privatif *un-* (i.-e. **n̥*, degré réduit de *ne*), dans un très grand nombre de substantifs, d'adjectifs ou de participes (*unmann*, par exemple, un homme dénaturé).

Les suffixes, dont la plupart servent à former des substantifs et des adjectifs, sont parfois, eux aussi, des mots susceptibles de garder leur indépendance. Très proches de cette catégorie sont, dans la composition substantivale, les particules faibles indiquant l'agent : *-bora* (gr. φορός, celui qui porte), dans *cægbora* (a. m. *keybearer*) ; *-breca* (a *breaker*), dans *æbreca* (adultère, all[d] mod. *Ehebrecher*) ; *-lora* (he who loses), dans *hlēowlora* (privé de protection) ; *sæta* (he who sits), dans *landsæta* (colon) et dans d'assez nombreux noms propres comme *Wilsæte* ou *Wilsætan* (habitants du Wiltshire). Tout à fait indépendants sont, à l'occasion : *dōm* (rac. i.-e. **dhē/*dhō*, « établir », d'où « jugement, puissance »), dans beaucoup de noms abstraits masculins [2] comme *cynedōm* (a. m. *kingdom*, de *cyne-*,

1. Cf. *supra*, p. 120-121.

2. L'ags. possédant encore le genre grammatical, celui des substantifs simples est le plus souvent déterminé par leur composition (cf. la théorie de la déclinaison), et particulièrement par leur voyelle de liaison primitive ; celui des substantifs composés, par le genre de leur dernier élément, par celui du suffixe notamment.

royal), *hāligdōm* (sainteté, relique, de *hālig* [1], saint) ; *hād* (got. *haidus*, « rang, condition »), également dans des masculins abstraits : *munuchād* (a. m. *monkhood*, état monastique) ; *lāc* (got. *laiks*, « danse, jeu »), dans des noms neutres et souvent abstraits : *rēaflāc* (cf. a. m. robbery), *wedlāc* (a. m. *wedlock*) ; *rāden(n)* (cf. got. *garaideins*, règle, « condition »), dans des abstraits féminins : *mǣgrāden(n)* (parenté, de *mǣg*, parent) ; *scipe* (germ. **skapi*, « dignité »), dans des masculins abstraits tels que *frēondscīpe* (a. m. *friendship*) ; *stafas*, pluriel de *stæf* (germ. **staba*, « bâton, lettre, élément »), qui forme aussi des masculins abstraits : *ārstafas* (une faveur), *wyrdstafas* (la destinée) ; *-wist* (i.-e. **vest(i)*, « manière d'être », cf. all[d] mod. *Wesen*), dans des féminins abstraits comme *nēawist* (vicinité). De même, parmi les suffixes adjectivaux : *-fæst*, (a. m. *fast*), dans *hūsfæst* par exemple (fixé dans une maison), *-feald* (a. m. *fold*), dans les numéraux : *manigfeald* (a. m. *manifold*), etc. ; *full-* (a. m. *ful(l)*), dans *wordfull* (verbeux) et beaucoup d'autres ; *-lēas* (germ. **laus*, all[d] mod. *-los*), dans *hāmlēas* (a. m. *homeless*), etc. ; *-lic* (a. m. *like*), dans un très grand nombre de composés comme *gēarlic* (a. m. *yearly*) — ces cinq mots, tout en formant d'autres adjectifs, restent eux-mêmes des adjectifs indépendants, tandis que : *-bære* (germ. **bēria*, all[d] mod. *-bar*), dans *fȳrbære* (a. m. *fire-bearing*) ; *-cund* (germ. **kunþa* ou **kunda*), dans *heofoncund* (cf. a. m. heaven-born) ; *-sum* (cf. a. m. *same* et *-some*, all[d] mod. *-sam*), dans *wynsum* (a. m. *winsome*) ; *-weard* (germ. **verþa*), dans des adjectifs formés à l'aide d'adverbes comme *innanweard* (a. m. *inward*) ; *-wende*, allié au verbe *wendan* (a. m. to *wend*), dans *lufwende* (aimable), *hwīlwende* (éphémère) — ont, il est vrai, conservé leur aspect, mais non leur rôle primitif de mots indépendants.

Mais il est d'autres suffixes qui ne sont que de simples terminaisons. C'est le cas, au premier chef, des voyelles de

1. *Dōm* s'ajoutant à des adjectifs aussi bien qu'à des substantifs. De même *hād*, *rædenn*, *scipe* et *wist*.

liaison qui jouent un rôle si important dans la déclinaison indo-européenne [1], et des autres suffixes primaires [2], c'est aussi, dans la composition substantivale, celui d'ags. *-oþ* ou *-aþ*, avec son extension en *-n-oþ* (i.-e. **-āt-o-s*), qui forme des noms abstraits masculins tirés de verbes faibles, comme *fiscoþ*, *fiscaþ* ou *fiscnoþ* (a. m. *fishing*), issu de *fiscian* (a. m. to *fish*) ; d'ags. *-el* (germ. **-ila*), dans *cyrnel* (germ. *kurn-i-l-a*, a. m. *kernel*), diminutif de *corn* ; d'ags. *-els*, métathèse de germ. **-isla* (all^{d} mod. *-sel*), dans *rædels* (a. m. *riddle*), du verbe ags. *rædan* (a. m. to *read*, all^{d} mod. *Rätsel*) ; d'ags. *-en* (germ. **i-nī*), qui entraîne la métaphonie dans un certain nombre de dérivés féminins, comme *fyxen* (a. m. *vixen*), féminin de *fox* (renard), *gyden* (déesse), féminin de *god* (a. m. *god*) ; d'ags. *-en* (germ. **i-n*), diminutif neutre qui se rencontre dans *cȳcen* (a. m. *chicken*), *fæsten* (a. m. *fastness*), *mægden* (a. m. *maiden*) ; d'ags. *-end* (germ. **and-i*, i.-e. **ont-*), terminaison des participes présents [3], qui sont souvent employés substantivement, comme *rīdend* (a rider), *wīgend* (a warrior) ; d'ags *-ere* (lat. *-ārius*), qui, ajouté à des radicaux de verbes, indique l'agent masculin : *bæcere* (a. m. *baker*), *etere* (a. m. *eater*), tandis qu'ags. *-stre* < *est* + *ere* [4], suffixe composé, s'est spécialisé dans l'expression de l'agent féminin : *bæcestre* (a « she-baker »), *lufestre* (a « she-lover ») ; d'ags. *-ett* (germ. **at-ja-*), qui, s'ajoutant à des verbes, forme des neutres abstraits : *bærnett* (incendie volontaire, cf. a. m. *Barnet*) de *bærnan* (a. m. to *burn*), *sǣwett* (action de semer) de *sāwan* (to *sow*) ; d'ags. *-incel*, composé peut-être de *-ing* et de *-li* (germ. *-līn*) [5], dans *hūsincel* (petite maison) ; d'ags. *-ing* [6], indiquant la descendance ou la familiarité, dans *cyning* (a. m. *king*, « issu de sang royal », ags. *cyne* + *ing*), *Wōdening* (descendant d'Odin), et d'autre part : *ierming*

1. Cf. *supra*, p. 41.
2. Cf. *supra*, p. 7 et 114.
3. Cf. *supra*, p. 80.
4. D'après Koch, *H. Gr.*, III, p. 48.
5. Cf. les diminutifs all^{ds} mod. en *-lein*.
6. I.-e. *-en-kó* (cf. V. Henry, *Précis*, p. 169).

(pauvre malheureux, de l'adj. *earm*, all[d] mod. *arm*, pauvre) ; d'ags. *nes(s)*, extension en *-n-* [1] du suffixe germanique *-assu-*, *-assi-*, et qui, dès l'ags., forme un grand nombre de féminins abstraits : *biterness* (a. m. *bitterness*) ; d'ags. *-þu-*, *-þo-* ou *-þ-* (germ. *-i-þō* ; cf. lat. *i-tā*), dans de non moins nombreux féminins abstraits, tirés aussi d'adjectifs, comme *mærþo* (célébrité) de *mære* (fameux) ; d'ags. *-u(o)*, dont le rôle est identique à celui des deux suffixes précédents : *hæto* (heat) de *hāt* (hot) ; et d'ags. *-ung* [2] qui forme également des féminins abstraits, mais à l'aide des verbes, comme *āscung* (a. m. an *asking*, une question) d'*āscian* (a. m. to *ask*).

Il n'en est pas autrement dans la composition adjectivale. Outre les suffixes primaires : *-l-*, *-n-*, *-r-*, dans *īdel* (a. m. *idle*), *fægen* (a. m. *fain*), *fæger* (a. m. *fair*), il s'y rencontre des éléments secondaires comme : *-ede*, apparenté, semble-t-il, mais non pas entièrement identique à la désinence en *-ed* des participes passés faibles [3], et qui, s'ajoutant à des substantifs, indique une manière d'être correspondante : *hōcede*, par exemple (a. m. *hooked*), de *hōc* (a. m. *hook*) ; *-en* (germ. **-ī-n(az)*) qui, d'un substantif, forme un adjectif de nature : *gold*, donnant *gylden* (germ. **guld-i-naz*) ; *-erne*, de *norþerne* (aha. *nordarōni*, germ. *-*rōnja* [4], a. m. *northern*), ainsi que des autres points cardinaux ; *-ig* et *iht* (i.-e. **-i-k* et **i-kt*, « pourvu de »),

1. Due à ce que le suffixe *-assus* s'adjoignait souvent en germ. à des thèmes en *-n* : cf. got. *drauhtin-assus* (service militaire dû au seigneur, ags. *dryhten*), *ibnassus* (égalité, ags. *efennes*).

2. I.-e. *-ŋkó-* (V. Henry, *ibid.*).

3. Cf. sur ce point les indications assez peu précises de : Koch, *H. Gr.*, III, p. 72 (qui admet l'identité, sans toutefois l'établir), Wright, *O. E. Gr.*, p. 303 (qui admet la distinction, mais sans l'approfondir), et V. Henry, *Précis*, p. 166-167, qui semble aussi admettre l'identité. Celle de la dentale paraît évidente ; mais le maintien de la finale *-e* au suffixe adjectival le distingue de la terminaison des participes faibles toujours en *-ed* au nom. sg. Cf. cependant en gotique le composé *unqēn-iþs* (Henry, *ibid.*, « sans femme »), qui ne se distingue en aucune façon d'un participe passé faible.

4. W. W. Skeat, *Principles*, I, p. 267, et Wright, *O. E. Gr.*, p. 303.

dans *dēaw-ig* (a. m. *dewy*), *sandiht* (a. m. *sandy*) ; *-isc* (i.-e. **-i-sk-*), qui exprime l'origine ou la ressemblance : *Centisc* (a. m. *Kentish*), *cildisc* (a. m. *childish*) ; *-ol*, qui donne un sens fréquentatif à des adjectifs issus directement ou indirectement de verbes : *etol* (mangeur, de *etan*, a. m. to *eat*), *hetol* (haineux, de *hete*, haine). Dans la composition verbale se rangent également parmi les suffixes secondaires : *-ettan* (germ. **-atjan*), dans les fréquentatifs tels que : *sārettan* (se lamenter, ags. *sār*, a. m. *sore*), *sīcettan* (soupirer, ags. *sice*, a. m. a *sigh*; *sīcan*, a. m. to *sigh*) ; *-lǣcan*, employé rarement comme verbe indépendant [1], mais plus souvent comme second élément de composés tels qu'*efenlǣcan* (imiter), *nēalǣcan* (approcher), etc. Dans les adverbes enfin, dont les terminaisons caractéristiques sont *-è* (germ. **-ai*) et *a* (i.-e. **ōd* [2]) ajoutées aux adjectifs, se rencontrent les suffixes : *-līce*, dans *luflīce* (de *luflic*, a. m. *lovely*), ainsi que dans nombre d'adverbes de manière ; et *-l-ing-a* ou *-l-ung-a* [3], dans *handlinga* (avec ses propres mains), *eallunga* (entièrement).

*
* *

Les Composés. — Il arrive le plus souvent que, sans aller jusqu'à fondre deux mots l'un dans l'autre, l'indo-européen, et en particulier le germanique, se contentent de les juxtaposer. Ainsi se forment les mots composés proprement dits, dont un très grand nombre existent en anglo-saxon et subsistent en anglais, ainsi qu'en allemand moderne. Le cas le plus fréquent est celui des deux substantifs conjoints par une étroite union de sens, le premier déterminant le second, et lui servant d'adjectif qualificatif : ainsi *hand* dans l'expression *handbōc* (a. m. *handbook*) prend une signification limitative et indique une sorte particulière de livre, celle qui peut être tenue à la

1. Avec le sens de « se mouvoir rapidement » ; cf. le subst. *lāc*.
2. Wright, *O. E. Gr.*, p. 280-281.
3. Suffixe double, où *-l-* est suivi de *ing*/*-ung* étudié plus haut.

main [1]. Cette relation est celle que V. Henry appelait appositive [2], et qui, plus exactement peut-être, est déterminative ; une nuance de possession s'y ajoute parfois, comme dans *brȳdguma* (a. m. *bridegroom*, lit. l'homme de la mariée) [3]. Dans les composés substantivaux d'ailleurs, le premier terme peut être non seulement un nom, mais encore un adjectif : *hēah-setl*, par exemple (cf. a. m. a high seat, un trône), ou bien un adverbe [4], un adjectif numéral : *fīflēaf* (quinte-feuille) ; un verbe même : *hīeremann* (un subordonné, de *hīeran*, obéir), *hīewe-stān* (une pierre de taille, de *hēawan*, a. m. to *hew*). Les adjectifs ont, eux aussi, leurs composés, dont le second membre est nécessairement adjectival, le premier étant souvent un substantif : *hand-tam* (a. m. *tame to the hand*), *æsc-berend* (porte-lance), *hand-worht* (a. m. *wrought by hand*), *heaþogeong* (jeune guerrier), *heofon-beorht* (a. m. *heaven-bright*). Parfois, les deux parties du composé sont des adjectifs, dont le second, primitivement issu d'un substantif, semble se confondre avec ce dernier en ags. : c'est le cas de *clæn-heort* (a. m. lit. *clean-hearted*), où *-heort* répond à l'adjectif gotique (*hrainja*)*hairts* [5] (all[d] mod. *reinherzig*), et non pas au substantif *hairto* (*heart*), — construction qui se retrouve dans les formes métaphoniques ags. : *hār-wenge* (gris, a. m. lit. hoar-cheeked), *heard-fierde* (difficile à porter), *hefig-tīeme* (a. m. lit.

1. Il existe même des composés doubles : *helle-wīte-brōga* (the fear of the pains of hell), *hors-gærs-tūn* (lit. a grass enclosure for horses). On a remarqué (Wright, *O. E. Gr.*, p. 301) que les thèmes brefs en *-i-*, *-u-* et *wō*/*wă*, les thèmes brefs ou longs en *jō*/*jă* gardent en général dans la composition la voyelle finale du nom. sg., tandis que les thèmes en *-n-* et les féminins brefs en *ā*/*ō* la perdent. En outre, le genre de tout composé est celui du dernier élément : *wīfmann*, par exemple, formé par *wīf* (neutre) et *mann* (masc.), est masculin.

2. *Précis*, p. 209.

3. En ce cas, le premier substantif est quelquefois au génitif : cf. ags. *dæges ēage* (the day's eye, the *daisy*). C'est ce que V. Henry (p. 206-207) appelle un composé « syntactique », par opposition aux composés « asyntactiques », dont le premier membre reste invariable.

4. Cf. *supra*, p. 121.

5. Wright, *O. E. Gr.*, p. 307, et Koch, *H. Gr.*, III, p. 108.

heavy to bear), *hræd-wyrde* (lit. quick of words), et aussi dans des expressions comme *hāt-heort* (lit. *hot-hearted*), *ānmōd* (*one-minded*, résolu), *brūnecg* (*brown-edged*), *gyldenfeax* (golden-haired), *glēawferhþ* (wise-souled), où *heort*, *mōd*, et, par extension, *ecg*, *feax* et *ferhþ*, primitivement employés sous la forme adjectivale, ont repris en ags., par suite de la chute des désinences ou d'un effet de l'analogie, l'aspect des substantifs correspondants. Beaucoup plus rares sont les composés dont le second membre n'est ni un substantif, ni un adjectif, mais un verbe, comme dans *hearmcweþan* (calomnier), *tornwyrdan* (accabler de reproches). Dans l'ensemble, le nombre des mots composés est, en ags., très considérable. On verra plus loin [1] quel rôle essentiel ils jouent dans la poésie, où ils se sont multipliés à satiété. Il semble probable [2] que, sur les 22.000 mots du vocabulaire ags., environ 12.000 appartiennent à cette catégorie, les 10.000 autres se répartissant, très approximativement, en 3.000 simples ou primitifs, et 7.000 dérivés.

Un exemple assez curieux et de caractère technique nous permettra de juger des ressources et des insuffisances du vocabulaire anglo-saxon. Vers 995, le moine Aelfric rédigea à l'usage de la jeunesse studieuse un abrégé de grammaire latine extrait de Priscien [3]. Il se trouva aux prises avec une nomenclature très spéciale, qu'il lui fallut transposer de l'original en ags. Il le fit, autant que possible, avec une exactitude littérale. Les « parties du discours » (*partes orationis*) devinrent *dǣlas ledenspræce*, le nom (*nomen*) fut rendu par *nama*, tantôt propre (*āgen*) et tantôt commun (*gemǣnlic*), le verbe, par *word* (lat. *verbum*), la conjonction, par *geþēodnys* ou *fēging*, — cette incertitude même marquant la nouveauté de l'effort tenté, — la préposition, par *foresetnyss*, et l'interjection, fort embar-

1. *Infra*, p. 301-303.

2. La lettre *-h* dans le lexique de SWEET contient environ 1100 composés sur un total de 1900 mots.

3. Sous le titre : *Excerptiones de arte grammatica anglice*, — publié par J. ZUPITZA (*Aelfrics Grammatik und Glossar*, dans *Sammlung englischer Denkmäler*, I, Berlin, 1880).

rassante, par *betwuxāworpennyss* [1]. La déclinaison des substantifs masculins (*werlic*), féminins (*wīflic*) et neutres (*nāþor cynn* [2]), au singulier (*ānfeald getel* [3]) ou au pluriel (*menigfeald*), comporte six cas : le nominatif (*nemniendlic*), le vocatif (*clypiendlic* ou *gecīgendlic*), le génitif (*gestrȳnendlic* ou *geāgniendlic*), le datif (*forgyfendlic*), l'accusatif (*wrēgendlic*, de *wrēgan*, accuser), l'ablatif (*ætbrēdendlic*, de *ætbregdan*, arracher). La conjugaison (*geþēodnys* [4]) distingue les verbes actifs (*dædlic*), passifs (*þrōwiendlic*) et neutres (*nāþres cynnes*) ; les temps (*tīd*) : le présent (*andwerd tīd*), le prétérit (*forþgewiten tīd*), le futur (*tōwerd tīd*) ; les modes (*gemet*) : l'indicatif (*gebīcniendlic*), le subjonctif (*under-þēodendlic*), l'optatif (*gewīscendlic*), l'impératif (*bebēodendlic*), l'infinitif (*ungeendigendlic*), le participe (*dælnimend*). Exceptionnellement, Aelfric préféra au décalque étymologique des mots une traduction plutôt claire que minutieusement exacte : ainsi le pronom (*pronomen*); qu'il eût été difficile d'appeler **fornama* [5], devint, par une périphrase explicative, *þæs naman speliend* (le représentant du nom), et l'adverbe, le « compagnon du verbe » (*wordes gefēra*). De même, dans les degrés de comparaison de l'adjectif, le « positif » est rendu par *se forma stæpe* (le premier degré), le « comparatif », par *wiþmetenlic*, mais aussi par *se ōþer stæpe* (le second degré), et le superlatif (*oferstigendlic*), par *se þridda stæpe*. En de très rares occasions, il arriva que, faute d'un équivalent précis, la périphrase employée brouillât le sens dans le vague de l'expression. C'est ainsi qu' « adjectif qualificatif » est expliqué plutôt que traduit par la définition suivante : « þæt synd þā þe bēoþ geīhte to ōþrum namun and getācniaþ oþþe herunge oþþe tāl » [6], et que

1. De *betwux* (*inter*) et *āweorpan* (*jacere*).

2. Lit. : « neither gender », ni masc. ni fém.

3. Lit. : « single number ».

4. On remarquera que le même mot est proposé pour la « conjugaison » et la « conjonction ».

5. A cause du double sens de ags. *for*, « devant » et « pour ». L'all[d] mod. distingue le *Fürwort* d'un *Vorwort*.

6. *Aelfrics Gr. und Gl.*, p. 12 : « ce sont ceux qui s'ajoutent à d'autres

« solécisme » est imparfaitement rendu par « sum lēas word on þām ferse » [1]. Enfin, soit par insuffisance de l'ags., soit par attraction de l'original, Aelfric emprunte parfois le mot latin en le naturalisant à l'aide d'une terminaison germanique : un « cas » dans la déclinaison s'exprime par *fyll oþþe gebīgednyss* [2], mais plus souvent par *casus* ; « indéclinable » devient *undeclinigendlic*, « nous avons décliné » est rendu par « wē habbaþ declinod » [3], et « quelques-uns de ces neutres » par « sume of þisum neutrum ». On voit que, dans la grande majorité des cas, l'anglo-saxon dispose d'assez de mots simples ou composés pour traduire le texte latin, et qu'avec plus d'expérience certaines périphrases insuffisantes et quelques emprunts superflus une fois effacés, la langue de la traduction d'Aelfric ressemblerait beaucoup, par la nature du vocabulaire, à celle d'une grammaire actuelle en flamand ou en hollandais.

*
* *

Les mots d'emprunt. — Par suite de ses divers contacts avec des peuples voisins, l'anglo-saxon s'est incorporé un nombre, relativement restreint, de vocables étrangers. Le celtique, idiome méprisé, qu'il repoussa devant lui, ne lui a guère laissé, abstraction faite de noms de rivières et de lieux, qu'une douzaine de mots, dont la moitié sont d'ailleurs d'origine douteuse [4]. Le contingent latin, par contre, est assez

noms et expriment l'éloge ou le blâme ». On voit qu'Aelfric rangerait volontiers les « adjectifs » parmi les « noms » (cf. p. 17 : *bonus* ys nama).

1. Lit : « quelque mot incorrect dans la phrase ».

2. « Chute ou inflexion ».

3. D'un verbe *declinian* formé sur *declināre*, d'où aussi *declinung*, déclinaison.

4. Ce sont : *ambiht* (service), *bannuc* (a. m. *bannock*), *bratt* (manteau), *brocc* (blaireau), *carr* (pierre), *clēac* (une marche), *crundel* (un creux), *cumb* (une vallée), *dūn* (a. m. *down*), *drȳ* (cf. frs. druide), *-hassoc* (a. m. dial. *hassock*), *luh* (a. m. *loch*). Cf. sur ce point : Max Foerster, *Keltisches Wortgut im Englischen*, dans *Texte und Forschungen zur Englischen Kulturgeschichte*, Halle, 1921.

important. Il comprend d'abord des termes usuels, qui ont souvent survécu jusqu'en anglais moderne. Ce sont des noms d'instruments ou d'outils [1] : *ancor* (a. m. *anchor*, lat. *ancora*), *box* (a. m. *box*, lat. *buxus*), *buter* (a. m. *butter*, lat. *butyrum*), *cealc* (a. m. *chalk*, lat. *calcem*), *cāse* (a. m. *cheese*, lat. *caseus*), *cist* (a. m. *chest*, lat. *cista*), *cȳpe* (a. m. dial. *kipe* ; cf. lat. *cūpa*), *coper* (a. m. *copper*, lat. *cuprum*), *culter* (a. m. *coulter*, lat. *culter*), *cuppe* (a. m. *cup*, lat. *cup*[*p*]*a*), *disc* (a. m. *dish*, lat. *discus*), *fann* (a. m. *van*, lat. *vannus*), *forca* (a. m. *fork*, lat. *furca*), *cetel* (a. m. *kettle*, lat. *catillus*), *cyln* (a. m. *kiln*, lat. *culina*), *cycene* (a. m. *kitchen*, lat. *coquina*), *līn* (a. m. *lin*[*en*], lat. *linum*), *meatte* (a. m. *mat*, lat. *matta*), *myln* (a. m. *mill*, lat. *molina*), *mynet* (a. m. *Mint*, lat. *moneta*), *mortere* (a. m. *mortar*, lat. *mortarium*), *panne* (a. m. *pan*, lat. *patina*), *paper* (a. m. *paper*, lat. *papyrus*), *pīl* (a. m. *pile*, lat. *pilum*), *pyle* (a. m. *pillow*, lat. *pulvinus*), *pinn* (a. m. *pin*, lat. *pinna*), *pic* (a. m. *pitch*, lat. *picem*), *plaster* (a. m. *plaster*, lat. [*em-*] *plastrum*), *pāl* (a. m. *pole*, lat. *pālus*), *pīpe* (a. m. *pipe* ; cf. lat. *pipare*), *post* (a. m. *post*, lat. *postis*), *pumic-stān* (a. m. *pumice-stone*, lat. *pumicem*), *punt* (a. m. *punt*, lat. *ponto*), *purs* (a. m. *purse*, lat. *bursa*), *scutel* (a. m. *scuttle*, lat. *scutella*, frs. *écuelle*), *scamel* (a. m. *shamble*[*s*], lat. *scamellum*,), *sicol* (a. m. *sickle*, lat. *secula*), *stropp* (a. m. *strop*, lat. *strupus*), *tigele* (a. m. *tile*, lat. *tegula*), *tunne* (a. m. *tun*, lat. vg. *tunna*) ; ce sont aussi des termes d'habillement : *belt* (a. m. *belt*, lat. *balteus*), *cæppe* (a. m. *cap*, lat. *cappa*), *pilece* (all[d] mod. *Pelz*, frs. *pelisse*, b. lat. *pellicia*), *seolc* (a. m. *silk*, lat. *sericum*), *socc* (a. m. *sock*, lat. *soccus*), *tæppet* (a. m. *tippet*, lat. *tapete*), *tunice* (a. m. *tunic*, lat. *tunica*) ; des poids et des mesures : *circul* (a. m. *circle*, lat. *circulus*), *mīl* (a. m. *mile*, lat. *milia*), *nōn* (a. m. *noon*, lat. *nōna*), *pund* (a. m. *pound*, lat. *pondo*), *ynce* (a. m. *inch*, lat. *uncia*) ; des noms d'animaux : *assa* (a. m. *ass*, lat. *asinus*) [2],

1. Dont beaucoup sont venus du grec en latin : *ancora*, par exemple, de ἄγκυρα (cf. SKEAT's, *Principles* I, p. 432 et suiv., à qui cette classification est empruntée).

2. Peut-être à travers le celtique, irl. *assan*.

camel (a. m. *camel*, lat. *camelus*); d'oiseaux : *capun* (a. m. *capon*, lat. *caponem*), *culfre* (a. m. *culver*, qui ne peut guère venir directement du lat. *columba*), *pēa* ou *pāwa* (a. m. *pea-*[*cock*], lat. *pavo*), *fenix* (a. m. et lat. *phoenix*), *turtle* (a. m. *turtle*, lat. *turtur*); de poissons : *lempedu* (a. m. *lamprey*, b. lat. *lampreda*), *muscle* (a. m. *mussel*, lat. *musculus*), *pinewincle* ou *winewincle* (a. m. dial. *pennywinkle*, lat. *pina-*), *truht* (a. m. *trout*, lat. *tructa*) ; de végétaux : *ceder* (a. m. *cedar*, lat. *cedrus*), *palm* (a. m. *palm*, lat. *palma*), *pere* (a. m. *pear*, lat. *pirum*), *pīn* (a. m. *pine*, lat. *pinus*), *plūme* (a. m. *plum*, lat. *prunum*), *rose* (a. m. *rose*, lat. *rosa*), *syrfe* (a. m. *service-*[*tree*], lat. *sorbus*), *balsam* (a. m. *balsam*, lat. *balsamum*), *bēte* (a. m. *beet*, lat. *beta*), *cærfille* (a. m. *chervil*, lat. *cærefolium*), [*hǣþ-*]*cole* (a. m. *cole*, lat. *caulis*), *finol* (a. m. *fennel*, lat. *foeniculum*), *feferfuge* (a. m. *feverfew*, lat. *febrifugia*), *gingifer* (a. m. *ginger*, lat. *gingiber*), *glædene* (a. m. *gladden*, lat. *gladiolus*), *lilie* (a. m. *lily*, lat. *lilium*), *mealwe* (a. m. *mallow*, lat. *malva*), *minte* (a. m. *mint*, lat. *mentha*), *mōr*[*bēam*] (a. m. *mul-*[*berry*], lat. *morus*), *pise* (a. m. *pease*, lat. *pisum*), *pipor* (a. m. *pepper*, lat. *piper*), *perwince* (a. m. *periwinkle*, lat. *pervinca*), *plante* (a. m. *plant*, lat. *planta*), *popig* (a. m. *poppy*, lat. *papaver*), *safine* (a. m. *savine*, lat. *sabina*), *impa* (a. m. *imp*, lat. vg. *emputa*) ; des termes divers, substantifs, adjectifs et verbes : *cancer* (a. m. et lat. *cancer*), *castel* (a. m. *castle*, lat. *castellum*), *cōc* (a. m. *cook*, lat. *coquus*), *fefor* (a. m. *fever*, lat. *febris*), *fullere* (a. m. *fuller*, lat. *fullo*), *munt* (a. m. *mount*, lat. *montem*), *must* (a. m. *must*, lat. *mustum*), *pīn* (a. m. *to pine*, lat. *poena*), *port* (a. m. *port*, lat. *portus*), *pytt* (a. m. *pit*, lat. *puteus*), *sole* (a. m. *sole*, lat. *solea*), *scōl* (a. m. *school*, lat. *schola*), *fers* (a. m. *verse*, lat. *versus*), *wīc* (a. m. *wick*, lat. *vīcus*), *wīn* (a. m. *wine*, lat. *vinum*) ; *offrian* (a. m. *to offer*, lat. *offerre*), *scrīfan* (a. m. *to shrive*, lat. *scribere*), *spendan* (a. m. *to spend*, lat. *expendere*), [*for*]*stoppian* (a. m. *to stop*, b. lat. *stuppare*), *turnian* et *tyrnan* (a. m. *to turn*, lat. *tornare*) ; *crisp* (a. m. *crisp*, lat. *crispus*), *fals* (a. m. *false*, lat. *falsus*); enfin des mots du langage ecclésiastique, en assez grand nombre : *ælmesse* (a. m. *alms*, lat.

eleemosyna), *altare* ou *alter* (a. m. *altar*, lat. *altare*), *engel* (a. m. *angel*, lat. *angelus*), *antefn* (a. m. *anthem*, lat. *antiphona*), *apostol* (a. m. *apostle*, lat. *apostolus*), *ærcebiscop* et *biscop* (a. m. *bishop*, lat. *episcopus*), *candel* (a. m. *candle*, lat. *candela*), *canon* (a. m. et lat. *canon*), *cyrice* (a. m. *church*, lat. *cyriaca*), *cler(i)c* (a. m. *clerk*, lat. *clericus*), *cugele* (a. m. *cowl*, lat. *cucullus*), *cymen* (a. m. *cummin*, lat. *cuminum*), *diacon* (a. m. *deacon*, lat. *diaconus*), *dēofol* (a. m. *devil*, lat. *diabolus*), *discipul* (a. m. *disciple*, lat. *discipulus*), *font* ou *fant* (a. m. *font*, lat. *fontem*), *martyr* (a. m. et lat. *martyr.*), *mæsse* (a. m. *mass*, lat. *missa*), *mynster* (a. m. *minster*, lat. *monasterium*), *munuc* (a. m. *monk*, lat. *monachus*), *nunne* (a. m. *nun*, lat. *nonna*), *pæll* (a. m. *pall*, lat. *pallium*), *pāpa* (a. m. *pope*, lat. *pāpa*), *prāfost* (a. m. *provost*, lat. *præpositus*), *prēost* (a. m. *priest*, lat. *presbyter*), *prīm* (a. m. *prime*, lat. *prima*), *sealm* (a. m. *psalm*, lat. *psalmus*), *sacc* (a. m. *sack*, lat. *saccus*), *scrīn* (a. m. *shrine*, lat. *scrinium*), *stole* (a. m. *stole*, lat. *stola*), *tempel* (a. m. *temple*, lat. *templum*).

Parmi les mots d'usage courant que l'anglo-saxon a empruntés au latin, il en est cependant que l'anglais moderne n'a pas conservés [1], entre autres : *al(u)we* (lat. *aloe*), *cāsere* (lat. *Cæsar*), *ciris[bēam]* (lat. *cerasus*), *draca* (lat. *draco*), *lent* lat. *lentem*), *mūl* (lat. *mulus*), *mūr* (lat. *murus*), *myltestre* (lat. *meretricem*), *persoc* (all[d] mod. *Pfirsich*, lat. *persicum*), *regol* (lat. *regula*), *segn* (lat. *signum*), *sester* (lat. *sextarius*), *sīde* (all[d] mod. *Seide*, lat. *sēta*), *trifot* (lat. *tributum*). D'autre part, l'anglo-saxon littéraire a fait au latin un certain nombre d'emprunts savants que décèle la permanence du radical primitif : c'est le cas de *declinung* (déclinaison), *casus* et *part*

1. On les trouvera, confondus avec les précédents, dans POGATSCHER, *Zur Lautlehre der griechischen, lateinischen und romanischen Lehnworte im Altenglischen*, Strasbourg, 1888, dans la collection *Quellen und Forschungen*, vol. 64 ; Cf. en outre : MORRIS, *Outlines of English Accidence*, London, 1903, p. 343-347 (liste d'environ 200 mots), et TOLLER, *Outlines of the History of the English Language*, Cambridge, 1900, p. 79-89.

(partie du discours) dans la grammaire d'Aelfric, de *crēdo* [1], et peut-être aussi de *cancer*, *apostol*, *canon*, *cleric*, *diacon*, *discipul*, *martyr*, *prīm*, cités plus haut.

Car il semble naturel d'admettre, d'une façon générale, que, plus un mot est d'usage fréquent et d'emprunt ancien, plus il a eu de chances de subir des transformations phonétiques. Des termes géographiques comme *ceaster* (lat. *castra*), *strǣt* (lat. *strata*), *weall* (lat. *vallum*), que les Anglo-Saxons ont peut-être pris au latin de Grande-Bretagne immédiatement après la conquête, portent les mêmes traces de palatalisation et de fracture que s'ils eussent été germaniques. Des titres comme *biscop* ou *bisceop* (all[d] mod. *Bischof*, lat. *episcopus*) et *cāsere* (got. *Kaisar*, lat. *Cæsar*), des mots familiers tels que *wīn* (lat. *vinum*), *wīc* (lat. *vicus*), étaient sans doute connus des Anglo-Saxons dès l'époque continentale, puisqu'ils sont communs à plusieurs dialectes germaniques [2]. Les vocables empruntés avant l'an 700 [3] comportent : le changement de i.-e. *ĕ* en *ĭ* devant nasale, comme dans *binn* (a. m. *bin*, lat. gaulois *benna*), *pinsian* (lat. *pensare*, peser), *gimm* (a. m. *gem*, lat. *gemma*), la palatalisation d'*a*, dans *æstel* (signet, lat. [*h*]*as-*

1. Peut-être par opposition au plus familier *crēda*. Cf. sur cette question O. Funke, *Die gelehrten lateinischen Lehn- und Fremdwörter in der a.e. Literatur*, Halle, 1914, et H. S. Mac Gillivray, *The Influence of Christianity on the Vocabulary of Old English*, Halle, 1902 (*Morsbach Studien*, n° 8).

2. Kluge, *Vorgeschichte*, p. 333-347, a dressé une liste de plus de 100 mots communs à l'ags. et à l'aha. ou divers dialectes germaniques. Il croit pouvoir en conclure que « la grande masse des mots d'emprunt latins en ags. concordant avec ceux de l'aha., les Anglo-Saxons avaient dû les emporter avec eux en Angleterre » et par conséquent les connaître avant le v[e] siècle. Mais le latin de Grande-Bretagne d'une part, celui du Continent de l'autre restaient des sources où l'ags. et l'aha. pouvaient puiser séparément, les mots d'emprunt évoluant parallèlement et indépendamment dans les deux idiomes, selon les tendances propres à chacun. Il est bien peu probable que les Anglo-Saxons, encore païens, aient connu, avant 450, des mots aussi chrétiens que *calix* ou *missa*, et qu'ils aient déjà été assez experts en médecine pour parler de *phlebotomum*, même en l'abrégeant en **flētma* (ags. *flytme*).

3. Cf. *supra*, p. 11, 23, 27, 30 et 85.

tula), *tæfl* (lat. *tabula*), *næp* (lat. *napus*, navet), sa fracture, dans *earc* (a. m. *ark*, lat. *arca*), *cealc* (a. m. *chalk*, lat. *calcem*), *sealm* (a. m. *psalm*, lat. *psalmus*), *leahtroc* (lat. *lactuca*, laitue), son assombrissement en *o* devant nasale : *ancor* et *oncor* (lat. *ancora*), la transformation d'*o* en *u* dans le voisinage d'une nasale, *n* ou *m* : *nunne* (a. m. *nun*, lat. *nonna*), *pund* (a. m. *pound*, lat. *pondo*), *punt* (lat. *ponto*), *munt* (a. m. *mount*, lat. *montem*), *munuc* (a. m. *monk*, lat. *monachus*), *spynge* < **spungia* (a. m. *sponge*, lat. *spongia*), *cumpæder* (parrain, lat. *compater*), ou après *m* : *myln* (a. m. *mill*, lat. *molina* > **mulina*), *mynet* (a. m. *mint*, lat. *moneta* > **munita*), *mynster* (a. m. *minster*, lat. *monasterium*), *mydd* (frs. *muid*, lat. *modius*) [1], le changement contraire de lat. *u* en ags. *o* par influence d'une désinence primitive en *-a-*, comme dans *box* (a. m. *box*, lat. *buxus* > ags. **boxa-*), *copor* (a. m. *copper*, lat. *cuprum* > ags. **copra*) [2], la métaphonie de *a* en *æ* et en *e* : *belt* (a. m. *belt*, lat. *balteus* > ags. **balt-i*), *cetel* (a. m. *kettle*, lat. *catillus*), d'*e* en *i* dans *ciris-* [*bēam*] (frs. *cerise*, lat. *cerasus* > **ceraseus* > **cerasi-* > **ceres-i*) et *miltestre* (lat. *meretricem*), d'*u* en *y* dans *cyrfet* (lat. [*cu*]*curbita*), *ynce* (a. m. *inch*, lat. *uncia*), *pytt* (a. m. *pit*, lat. *puteus*), *plȳme* (lat. *prunus* > **prunea*, a. m. *plum*), d'*ō* en *ē* dans *glēsan* (lat. *glossa*) [3]. Aussi les mots qui, placés dans les mêmes conditions, échappent à ces changements, sont-ils vraisemblablement d'emprunt postérieur au VIII[e] siècle, et, pour la plupart, des termes savants : *cantic* par exemple, ou *albe* (a. m. *alb*,

1. D'après POGATSCHER, *Zur Lautlehre*, p. 135, cette métaphonie de *o* en *u* serait due à l'influence de l'*-i-* de la syllabe suivante. Mais on ne voit guère comment une voyelle claire pourrait contribuer à changer en *u*, c.-à-d. à rendre plus gutturale, une voyelle (*o*) qui l'est déjà. Il est vrai que *syrfe* < *surbi* < **sorbeus* < *sorbus* et *cycene* (a. m. *kitchen*, lat. *coquina*) présentent des difficultés, mais on pourrait à la rigueur admettre que l'*o* de *coquina* est devenu *u* par influence de la gutturale labialisée (*qu*), et que *sorbus* a été emprunté à une époque où lat. *ŏ* était en train de devenir *u*(*e*).

2. De là les doublets : *copor* < **cupr-a-* et *cypren* < **cupr-ī-n-*, *box* < **bux-a* et *byxen* < *bux-īn-*, *Scottas* et *Scyttisc*.

3. Noter qu'*i* et *ū* sont très stables, et que lat. *ē* et *æ* se changent en ags. *ī* dans *sīde* (lat. *seta*), *cī*(*e*)*pe* (lat. *cepa*) et *pīn* (lat. *poena*).

lat. *alba*), ou *carte* (lat. *charta*). Mais il serait imprudent de vouloir préciser davantage la date des divers emprunts. On ne peut guère affirmer, comme le fait Pogatscher [1], que *sester*, *spelt* et *regol* aient été adoptés avant 450, parce que, d'une part, « l'ancien haut-allemand les connaît aussi sous une forme correspondante » et que, d'autre part, la voyelle *e* s'y est maintenue. Car cette voyelle est restée intacte surtout dans des mots d'emprunt savant et postérieur au VIII[e] siècle, *fers* par exemple, et même devant nasale : *āspendan*, *centur* (lat. *centurio*), *centaurie* (lat. *centauria*), *tempel*, *lent* (lentille) et *temprian*. Pourquoi encore *must* (frs. moût), *cruft* (lat. **crupta*), *culter*, *fullere*, *purple* (lat. *purpura*), *turtle* (lat. *turtur*) et *turnian* seraient-ils antérieurs à *torr* (lat. *turrem*), *forca* (lat. *furca*) et *orc* (lat. *urceus*) [2] ? Le contraire ne serait-il pas plus vraisemblable, l'*-u-* du latin se maintenant nécessairement dans tous les mots savants où il se rencontre, tandis qu'il s'était, dès l'ags. primitif, transformé en *-o-* sous l'influence d'un *-a-* de la désinence [3] ? Mieux vaut s'en tenir à des indications générales et dire, par exemple, que tous les mots d'emprunt latins, dont le vocalisme s'est conformé à celui des mots d'origine germanique, sont assurément de date ancienne et d'emploi fréquent, les autres étant plus ou moins récents et savants, d'après leur signification [4].

Une dernière influence s'exerça sur le vocabulaire avant l'époque de la Conquête normande : ce fut celle des « Danois » ou Scandinaves qui ravagèrent d'abord et ensuite gouvernèrent le pays pendant deux siècles, de 850 à 1050 environ. Ils ont donné à l'anglo-saxon une vingtaine de mots [5] appar-

1. *Zur Lautlehre*, p. 71.
2. *Ibid.*, p. 96.
3. Ou du lat. vg. **forca*, **torre*.
4. La plupart des mots chrétiens, par exemple, entre 600 et 1000, les termes grammaticaux (*fers*, *declinung*, *casus*, *part*, etc.) au temps d'Aelfric.
5. D'après le lexique de SWEET. Voir une liste plus longue dans F. KLUGE, *Geschichte der englischen Sprache*, PAULS *Grundriss*, 932-935, Strasbourg, 1904.

tenant à la langue militaire et à celle du droit : *carl* (homme), *dreng* (guerrier), *gersum* (tribut), *griþ* (paix), *liþ* (flotte), *orrest* (bataille), *rān* (rapine), *scegþ* (esquif), *stōr* (fort) et, d'autre part, *hofding* (chef), *hold* (noble), *þrǣl* (a. m. *thrall*), *māl* (procès), *geeggian* (exciter), *marc* (pièce de monnaie) dont l'*ōra* est le huitième, *ridesoht* (fièvre), *toft* (a. m. *toft*), *witter* (sage), et peut-être *wrang* (a. m. *wrong*).

Au total, l'anglo-saxon n'est redevable aux langues étrangères que de 500 mots à peu près, dont 450 pour le latin seul. Parmi ces derniers, 300 environ semblent être d'emprunt savant, et les 150 autres, d'un usage plus familier, sont d'une adoption plus ancienne.

*
* *

Les noms propres. — La formation des noms de lieux et de personnes n'est, le plus souvent, qu'un cas particulier de la composition substantivale ou adjectivale. Les Anglo-Saxons possédaient un certain nombre d'appellations géographiques, mots simples et d'origine fréquemment obscure [1], indiquant une région : *Dorn*, par exemple, ou une rivière comme *Exa* (l'Ex). Par adjonction de substantifs d'usage courant et employés comme suffixes [2], ils arrivaient à préciser, en les complétant, les indications de noms de lieux : à l'aide de *Dorn*, ils formaient *Dorn-sǣte* (a. m. *Dorn-settlers*, les colons du Dorn, le *Dorset*), *Dornware* (les habitants du Dorset), et, par une double composition, *Dornwara ceaster* (la ville du Dorset, *Dorchester*). De même, *Eaxanceaster* est la ville située sur l'Ex (a. m. *Exeter*), et *Eaxanmūþa* est l'embouchure de l'Ex (a. m. *Exmouth*). Le premier terme du composé pouvait encore être, soit un nom de personne, comme l'est, semble-t-il, *Beda* dans

1. Assez souvent celtiques semble-t-il.

2. Environ 45, dont *brycg*, *clif*, *dūn*, *ēalond*, *feld*, *flēot* (estuaire), *geat*, *hām*, *hāmstede*, *healh* (coin), *hangra* (a. m. *hanger*, bois), *holm* (île), *hyrst* (taillis), *land*, *lēa* (prairie), *mynster*, *næs* (ness), *stān*, *stōw*, *trēo*, *tūn*, *þrep* (village), *weald*, *wudu*, *wurþ* (clôture), *wylle* (a. m. *well*).

Bedanford (a. m. *Bedford*, le gué de Beda), *Bedanfordscīr* (*Bedfordshire*) ou *Bebba* dans *Bebbanburh* (la ville de Bebba, a. m. *Bamborough*), soit un nom de chose, d'arbre ou d'animal, sorte de désignation fortuite qui s'est perpétuée dans l'histoire, comme *Cēoles īg* (l'île du navire, a. m. *Chelsea*), *Actūn* (Oaktown, a. m. *Acton*), *Lambhȳþ* (Lamb-hithe, a. m. *Lambeth*), ou *Oxnaford* (m. a. *Oxenford*).

Les noms de personnes en anglo-saxon présentent le caractère général de sobriquets. Les patronymiques y sont, il est vrai, assez fréquents [1] ; mais les noms d'origine locale restent exceptionnels, et ceux de baptême ou de métier y sont inconnus [2]. Ils affectent pour la plupart la forme de composés à double thème nominal. Dans deux cent quatre-vingt-trois cas sur quatre cent deux enregistrés par Searle [3], le premier de ces deux éléments n'est employé qu'en première place [4] ; dans trente-cinq cas, le second élément n'occupe que la deuxième place ; dans quatre-vingt-quatre cas les deux thèmes sont interchangeables. C'est ainsi qu'*ēad* (prospérité), dans tous ses composés comme *Eadmund* (gardien de la prospérité), et *cyne* (royal), dans *Cyneheard* (Royal-fort ou Royal-brave), ne figurent qu'en tête du mot ; par contre, *-lāc* (activité), comme dans *Hygelāc* (Pensée active), n'est usité qu'en seconde place, en qualité de suffixe, tandis que *-heard-*, et quatre-vingt-trois autres mots, substantifs ou adjectifs, servent indifféremment de préfixes ou de suffixes : *Heardbeorht* (Brave et brillant) se rencontre très fréquemment, mais n'exclut pas *Beorhtheard*. D'après leur signification, ces éléments se subdivisent en six catégories [5], dont la première contient des noms de dieux et d'êtres surnaturels, comme *Os* ou *Ans* (dieu), dans *Oswald* et *Answeald*, *ealh* (temple), dans *Ealhfriþ* (la Paix du temple),

1. Ainsi *Pybba Creoding* (fils de Creoda), *Wihtlæg Wodening*, *Ags. Chronicle*, 626.
2. Comme en frs. *Laurent*, *Letourneur* et *Duval* dans chaque catégorie.
3. W. S. Searle, *Onomasticon anglo-saxonicum*, Cambridge, 1897.
4. Ce que Searle appelle les « protothemes » et les « deuterothemes ».
5. E. Weekley, *Surnames*, Londres, 1916.

hun (géant) [1], dans *Hunbeorht*, *ælf* (fée), dans *Aelfred* (Conseil de fées), *Aelfric* (Pouvoir magique) ; la seconde, des animaux : *beorn*, indifféremment préfixe ou suffixe (l'ours ou le guerrier), *eofor* (sanglier), dans *Eoforhēah* ; la troisième, des termes de guerre : *beadu* et tous ses synonymes, *sige* (victoire), tantôt préfixe et tantôt suffixe, comme dans *Sigehere* (Victorieuse armée) et *Heresige* (Victoire de l'armée), *æsc* (la lance) et plusieurs autres noms d'armes ; la quatrième, des mots empruntés à la vie sociale : *folc-* (le peuple), dans *Folcwine* (Ami du peuple), *mæþel* (harangue), dans *Mæþelheard* (Fort dans les débats), *haga* (enclos), dans *Hagbeorht* ; la cinquième, des idées abstraites comme *ēad*, *hyge* ou *-lāf* (reste), ce dernier mot employé seulement comme suffixe (*Oslāf*) ; la sixième, comprenant une vingtaine d'adjectifs, dont la plupart sont d'un emploi très fréquent, aussi bien en première qu'en seconde place : *Bealdheard* aussi bien que *Heardbeald*.

Outre les noms de personnes ainsi composés, il en existe un nombre beaucoup moindre à thème simple. Les uns sont des abréviations familières de thèmes primitivement doubles, où, dans la rapidité de la conversation, le second élément s'est effacé et a été remplacé par la terminaison en *-a* des masculins faibles : *Cūþa* peut représenter à la fois *Cuþwulf* et *Cūþwine* [2] ; d'autres n'ont jamais été que des thèmes simples appartenant tantôt à la déclinaison forte (*Port* ou *Weald*, par exemple), tantôt à la déclinaison faible, les masculins terminés en *-a* précédé d'une consonne simple (*Aba*) ou redoublée (*Abba*) ou de deux consonnes différentes (*Celta*, *Bonda*), les féminins caractérisés par la désinence *-e* (*Aebbe*, *Hwite*) [3], certains enfin gardant peut-être des traces des anciennes déclinaisons fortes en *-i* et en *-u* (*Aecci*, *Pilu*).

1. Weekley, p. 32.

2. Searle, Introduction, p. xix. Il convient d'y ajouter des diminutifs en *-el*, *-ic*, *-oc* et *-uc* (*Beccel*, *Cerdic*, *Willoc* et *Duduc*).

3. Auxquels on peut ajouter des féminins forts en *-u*, comme *þingu*.

Bibliographie.

AELFRIC : *Excerptiones de arte grammatica anglice*, éd. J. Zupitza, sous le titre : *Aelfrics Grammatik und Glossar, Sammlung englischer Denkmäler*, I, Berlin, 1880. — FUNKE (O.) : *Die gelehrten lateinischen Lehn- und Fremdwörter in der a. e. Literatur*, Halle, 1914. — KLUGE (F.) : *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Strasbourg, 1910 ; *Vorgeschichte der altgermanischen Dialekte*, Strasbourg, 1906. — KOCH (F.) : *Historische Grammatik der englischen Sprache*, Kassel, 1891. — LEHMANN (W.) : *Das Präfix uz-, besonders im Altenglischen*, Kiel, 1906. — MAC GILLIVRAY (H. S.) : *The Influence of Christianity on the Vocabulary of Old English*, Halle, 1902 (Morsbach Studien, nº 8). — MORRIS (W.) : *Outlines of English Accidence*, London, 1903. — POGATSCHER (A.) : *Zur Lautlehre der griechischen, lateinischen und romanischen Lehnworte im Altenglischen*, Strasbourg, 1888 (Quellen und Forschungen, nº 64). — SEARLE (W. G.) : *Onomasticon anglo-saxonicum*, Cambridge, 1897. — SKEAT (W. W.) : *Principles of English Etymology*, 1st series, Oxford, 1892. — SWEET (H.) : *Student's Dictionary of Anglo-Saxon*, Oxford, 1897. — TOLLER (N.) : *The History of the English Language*, Cambridge, 1900. — FALK (H. S.) und TORP (A.) : *Norwegisch-Dänisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1910 ; *Wortschatz der germanischen Spracheinheit*, Göttingen, 1909. — WEEKLEY (E.) : *Surnames*, London, 1916.

SECONDE PARTIE

LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA LANGUE

CHAPITRE PREMIER

LES DIALECTES

Le west-saxon, ou saxon occidental, et ses étapes successives : le west-saxon ancien, la *Chronique*, 150-154, l'*Orose* et la *Cura Pastoralis* d'Aelfred, 154-158 ; textes en west-saxon impur, le *Boèce* d'Aelfred, 158-161, les *Blickling Homilies*, 161-163 ; le west-saxon tardif : les *Évangiles*, 164-165, les *Homilies*, 166, et les *Lives of Saints*, 166-169, d'Aelfric. — Le kentien, 169-173. — Le mercien : les *Gloses* d'Épinal et de Cambridge, 173-177 ; le *Vespasian Psalter*, 178-181 ; le *saint Mathieu* du manuscrit Rushworth (*Ru* [1]), 181-184. — Le northumbrien : la glose de *Lindisfarne* et les trois derniers Évangiles du manuscrit *Rushworth* (*Li* et *Ru* [2]), 185-190.

Environ deux siècles après la conquête de la Grande-Bretagne par les Angles, les Jutes et les Saxons [1], ces trois tribus germaniques s'étaient constituées en un certain nombre de régions civiles, militaires et ecclésiastiques dont Bede le Vénérable nous a laissé la liste [2]. C'était le temps où, sous l'impulsion de l'archevêque Théodore (669-690) et de l'abbé Adrien, « la foule de leurs disciples déversait par tout le pays des flots de science », enseignant non seulement l'Écriture, mais encore l'astronomie, l'arithmétique, la poésie sacrée, le grec et le latin, langues qu'un demi-siècle plus tard, au moment même où Bede rédigeait son *Histoire* (731), quelques-uns d'entre eux pouvaient encore parler et écrire aussi facilement que « leur idiome maternel ». Vers le début de cette période, en 673, eut lieu un synode à Hertford, où sont mentionnés comme présents ou représentés les évêques des provinces suivantes : la Northumbrie avec ses deux « royaumes » de Deira

1. Cf. *supra*, p. 3.
2. *Historia Ecclesiastica*, IV, 5.

(Dera rīce) et de Bernicia [1] ; la Mercie, elle-même divisée en deux pays [2] ; l'East Anglia [3], qui rejoignait la Mercie par la région des « Middel-Engle [4] » ; puis, au Sud de la Tamise, le Kent, que la tribu des « East-Seaxe », installés à Londres [5], reliait à l'East Anglia, et enfin le Wessex (West-Seaxe), auquel se rattachaient le Sussex (Sūþ-Seaxe) [6], et le Surrey (Sūþrīge). Dans ces trois groupes de peuplades : Jutes [7] ou Saxons du Sud, Angles du Centre, Angles du Nord ou Northumbriens, se développèrent, pendant les quatre siècles consécutifs à la conquête, des particularités dialectales qui, aux environs de 850, apparaissent dans des documents écrits de plus en plus nombreux, et font de l'« anglo-saxon » un ensemble de parlers, beaucoup plutôt qu'une langue unique.

*
* *

Le West-Saxon, ou Saxon occidental. — C'est en somme le dialecte dont il a été question dans les chapitres précédents et qui, écrit et parlé par le roi Aelfred (c. 842-900), devint, grâce à l'activité pacificatrice et intellectuelle de ce grand chef, la langue littéraire des Anglo-Saxons. Mais on aurait tort de se le représenter comme toujours identique à lui-même et comme immobilisé dans les caractéristiques que

1. Deira, avec sa capitale York, et Bernicia (Beornice), avec sa capitale Bamborough (Bebbanburh) et ses deux évêchés : Hexham et Lindisfarne.

2. Cf. Bede, *Historia Ecclesiastica*, III, 24 : Vers 650, « le royaume des Merciens du Sud se composait, dit-on, de 5.000 familles, et était séparé par la rivière Trent des Merciens du Nord, comprenant 7.000 familles ».

3. Constituée, aujourd'hui encore, par les comtés de Norfolk et de Suffolk (Norþ et Sūþ-folc).

4. Bede, *ibid.*, I, 15 : « De Anglis, Orientales Angli, Mediterranei Angli, Merci, tota Nordanhymbrorum progenies, sunt orti. — Of Engle cóman East Engle and Middel Engle and Myrce and eal Norþhembra cynn ».

5. En 674, Theodore « gesette Eastseaxum Erconwald biscop in Lundencastre », Bede's *Ecclesiastical History*, éd. Miller, *E. E. Text Society*, p. 280.

6. Contenant 7.000 familles au temps de Bede.

7. Cf. *supra*, p. 3.

nous lui connaissons. Pas plus qu'aucun autre idiome, il n'a échappé à la loi de l'évolution. Au cours de son existence historique [1], longue d'environ deux siècles (c. 850-1066), et qui nous est attestée par des œuvres considérables et des manuscrits nombreux, il est possible de distinguer trois époques : celle du west-saxon ancien (aws.), qui est celui d'Aelfred, une période intermédiaire, qui s'étend jusque vers 980, et celle du west-saxon tardif (wst.), aisément accessible dans les volumineux travaux d'Aelfric (c. 955-1020), et dont le développement n'a été interrompu que par la conquête normande.

I. — Le West-Saxon ancien. — Le premier en date des documents où il nous a été conservé est la *Chronique anglo-saxonne* [2], au moins dans la partie du texte A [3] qui, rédigée ou copiée par un même scribe, s'arrête à l'an 891. « Basée, croit-on, sur des Annales originaires de Winchester [4] », reprise sans doute sous l'impulsion directe d'Aelfred, elle nous donne, selon toute vraisemblance, une image fidèle du parler de sa cour. On s'en fera une idée d'après le morceau suivant, qui traite de l'an 874 [5] :

Her for se here from Lindesse to Hreopedune, and þær winter setl nam, and þone cyning Burgræd ofer sæ adræfdon ymb xxii. wint. þæs þe he rice hæfde, and þæt lond all geeodon ; and he for to Rome and þær gesæt and his lic liþ on Sca Marian ciricean on Angelcynnes scole ; and þy iican geare hie sealdon anum unwisum cyninges þegne Miercna

Alors passa l'armée [danoise] du Lindsey [6] à Repton, et là prit ses quartiers d'hiver, et ils chassèrent le roi Burgræd au delà de la mer environ vingt-deux ans après qu'il eut pris le pouvoir, et tout ce pays ils le conquirent ; et lui s'en alla à Rome et là s'établit, et son corps repose en l'église de Sainte-Marie dans l'école des Anglais ; et cette

1. Sa préhistoire se confond avec celle de l'anglo-saxon.
2. *Two of the Saxon Chronicles Parallel*, éd. Plummer, Oxford, 1892.
3. Celui du Ms. Parker.
4. Plummer, p. X.
5. *Ibid.*, p. 72.
6. Partie Nord du Lincolnshire, trait d'union entre l'East Anglia et la Mercie du Sud.

rice to haldanne, and he him aþas swor and gislas salde, þæt he him gearo wære swa hwelce dæge swa hie hit habban wolden, and he gearo wære mid him selfum, and on allum þam þe him læstan woldon, to þæs heres þearfe.

même année, ils donnèrent à un imprudent comte royal le territoire de la Mercie à garder, et il leur fit serment et leur donna des otages, [promettant] d'être prêt [à le leur rendre] n'importe quel jour où ils voudraient le ravoir, et [promettant] d'être prêt, de sa propre personne et avec tous ceux qui voudraient le suivre, [à se mettre] à la disposition de leur armée.

On reconnaît aisément ici certains caractères essentiels de l'anglo-saxon commun : la fracture de l'*ă* germanique devant *h* et devant *l* ou *r* suivis d'une autre consonne : *meahte*, par exemple, *þearfe* et *sealde* ; la métaphonie de certaines voyelles, dans *hwelce* < *hwa*+*lic*, *Miercna*, gén. pl. de *Mierce* <**Mearki-* <**Mark-i-*, et dans *cyning* <**kun*+*ing* ; l'assombrissement d'*ă* en *ŏ* devant nasale, comme dans *þone* et *lond*. Mais, à côté de ces formes « régulières », il en est d'autres qui nous paraissent archaïques : *all*, au lieu de *eall*, et *to haldanne*, au lieu de *to healdanne*, où l'*ă* germanique ne s'est pas brisé devant *ll* ou *ld*. Et cette constatation peut être étendue à l'ensemble du texte A de la *Chronique* : l'*ă* primitif s'est changé en *ea* devant *r* et *h* suivis d'une consonne, et même à l'occasion devant *l*+*h* : *Wealas* (s. a. 477) < *Wealhas* [1] ; par contre, cette fracture s'observe moins [2] devant *l* suivi de dentale : *aswalt* [3] (il mourut) s. a. 46, *gewald* (pouvoir) s. a. 47, *se alda* [4] 871, *Aldseaxum* (Old Saxons) 883, *aldormenn* (a. m. *aldermen*) 465. Également archaïque est le maintien de *io*, plus tard affaibli en *ĕo*, dans les mots *giongne* 501 (germ. **jung-*), *hio* 718 (germ. **hiu*), *sio* 885 (germ. **siu*), *elþiodignesse* 891 (germ. -**þiud-*), et même *prioste* 669, où l'on attendrait *prēoste*. Des traces, très rares, il est vrai,

1. Cf. cependant *Walas* 465.

2. Cf. aussi Cosijn, *Altwestsächsische Grammatik*, Haag, 1883, vol. I, p. 8-9.

3. Mais *swealt* 3.

4. D'où l'a. m. *old*, *bold*, etc

de métaphonie ou de fracture de la voyelle du thème sous l'influence d'un *o-/a-* de la désinence se rencontrent dans *geleaþade* 469 (invités, plus tard *gelaþode*) [1] et dans *wiotan* 755, 868 (conseillers, ws. *witan*).

Contrastant avec ces survivances du passé, la réduction des diphtongues *ea* et *ie* en *e* ou en *i* semble plutôt annoncer l'avenir. On n'en trouve que des exemples isolés pour *ĕa* issu de fracture ou de palatalisation secondaire : *huerf* 633 vient de *hwearf* (germ. **hwarf*), et *cester* 491 présuppose *ceaster* 35 (lat. *castra*). Mais ils sont beaucoup plus nombreux dans le cas de *ie*, diphtongue de provenance diverse [2], et qui se simplifie parfois en *e* : *gehwerfde* 601 < *gehwierfde* (*hwierfan* < germ. **hwarfian*), *Mercna* 655, au lieu de *Miercna* cité plus haut, *hersumnesse* 828 < *hiersumnesse*, de *hīeran* (obéir, germ. **hausjan*) ;— et, plus souvent en *i*, dans *wælfill* 592 (carnage) < *wælfiell* (germ. -**fall-i-*), *wælsliht* 839 (germ. **slaht-i-*), *Wilisce* 465 < **Wealhisce*, *tocirdon* 823 [3], de *cierran* (germ. **karrian*), où *ie* représente la métaphonie d'ags. *ea*, fracture de germ. *ă* ; — d'autre part, dans *anidde* 823 (*anīedan*, to compel, germ. **naudian*) et *crismlising* 878 (*līesan*, de germ. **lausian*), où *īe* vient, également par métaphonie, d'ags. *ēa*, germ. *au* ; —en troisième lieu dans *aþistrode* [3] 827 (*āþīestrian*, s'obscurcir), où *īe* dérive d'ags. *ēo*, germ. *eu*, par métaphonie en *i* ; — et enfin dans *gifa* 885, plus régulièrement *giefa*, où *ĭe* est issu de germ. *ĕ* (**geb-*) après un *g* palatalisé [4].

1. Si la forme *oferhergeada* 676 n'est pas une erreur (cf. *gehergade* 813 et *gehergeade* 661), on pourrait lui comparer *oferheargede*, également suspect, dans l'*Orose* d'Aelfred, éd. Sweet, 1883, p. 4.

2. Par métaphonie en *i* d'ags. *ĕa* < germ. *ă*, d'ags. *ĕo* < germ. *ĕ*, d'ags. *ēa* < germ. *au*, d'ags. *ēo* < germ. *eu*, et par palatalisation d'*ĕ* après *g*, *c*, *sc*.

3. Les formes *gecierdon* 835 et *aþiestrode* 885, de même que l'opposition entre *sealdon* 874 et *salde* 836 ou *gesalde* 648 et 661, montrent qu'il s'agit là soit d'archaïsmes conservés par le scribe, soit de variations phonétiques à peine perceptibles.

4. Cet *i* ne se transforme encore qu'exceptionnellement en *-y-* : *ryhtne* 653, *mycla* 761, — mais toujours dans les noms propres *Aeþelbryht*, *Osbryht*

La morphologie n'offre aucune particularité notable, sauf que par endroits la désinence *-o* est employée au nom.-acc. pl. neutre concurremment avec *-u* : *V. þusendo wintra* 33, mais *V. þusendu wera* 508, *scipu* et *scipo* 885. Le prétérit pluriel indicatif fort ou faible se termine, rarement d'ailleurs, en *-un* : *uuærun* ou *wærun* à plusieurs reprises, *todældun* 12, mais plus souvent en *-on* ou *-an*, cet *un* étant peut-être encore la forme germanique primitive. Le prétérit subjonctif pluriel en *-en* : *foren* 876, *wolden* 874, résiste parfois aux empiétements de la terminaison *-on* de l'indicatif, mais non sans lui céder à l'occasion : *gefultumadon* 868. Le gérondif se rencontre avec sa double forme, primitive et métaphonique dans *to lærenne* 565, analogique et récente dans *to timbranne* 669, — et ce mélange d'éléments anciens et nouveaux caractérise assez bien la langue de la *Chronique*, qui, conservatrice dans son ensemble, fait déjà entrevoir, par quelques innovations, l'évolution ultérieure du saxon occidental.

Parmi les ouvrages dont on est sûr qu'ils furent traduits de la main d'Aelfred, ou, tout au moins, sous sa direction personnelle, il en est deux : l'*Historia adversus Paganos* d'Orose, et la *Cura Pastoralis* de Grégoire le Grand, dont nous possédons la version anglo-saxonne dans des manuscrits qui passent pour contemporains de la rédaction même : le Lauderdale [1] pour Orose, le Hatton 20 [2] et le Cotton Tiberius B. XI [3] pour la *Cura*. En voici quelques extraits :

860, 867. En outre, *ëo* < germ. *ë* par fracture reste même après *w* dans *weorþedon* 4, *sweostor* 888 — qui se simplifie en *o* : *swostor* 658, *swostur* 718. L'*eo* de *betweox* 867 représente probablement la fracture d'un germ. *ī* (rac. *twi*).

1. D'après Wülker (*Grundriss*), Körting (*Grundriss*, 1905, p. 68) et la *Cambridge History of English Literature*, vol. I, p. 436 ; ce manuscrit, propriété de la famille Tollemache, serait à Helmingham, Suffolk.

2. A la Bodléienne, Oxford.

3. Musée Britannique. Ces deux derniers textes ont été intégralement publiés par Sweet, *Early English Text Society*, nos 45 et 50. Mais le texte du manuscrit Cotton Tiberius B. XI (Cotton I), presque entièrement détruit par l'incendie au XVIIIe siècle, doit être restauré d'après une copie qu'en avait

Orosius, éd. Sweet, *E. E. T. S.*, nº 79, p. 246 :

Aefter þæm Antonius & Cleopatro hæfdon gegaderod sciphere on þæm Readan Sæ. Ac þa him mon sæde þæt Octauianus þiderweard wæs, þa gecierde eall þæt folc to Octauianuse, & hie selfe oþflugon to anum tune lytle werode. Hio þa Cleopatra het adelfan hiere byrgenne, & þæron-innan eode. þa heo þæron gelegen wæs, þa het hio niman ipnalis þa nædran, & dón to hiere earme, þæt hio hie abite ; for þon þe hiere þuhte þæt hit on þæm lime unsarast wære, for þon þe þære nædran gecynd is þæt ælc uht þæs þe hio abitt sęel his lif on slæpe geendian, & hio þæt for þæm dyde þe hio nolde þæt hie mon drife beforan þæm triumphan wiþ Rome weard.

Après cela, Antoine et Cléopâtre avaient rassemblé une flotte sur la Mer Rouge. Mais quand on leur dit qu'Octave allait vers eux, alors se tourna tout le peuple vers Octave, et eux-mêmes s'enfuirent vers une ville en petite troupe. Alors elle, Cléopâtre, ordonna de creuser sa tombe, et elle y entra. Quand elle y fut étendue, alors ordonna-t-elle de prendre le serpent « hypnale » et de l'apposer à son bras, afin qu'il la mordît ; parce qu'il lui semblait que ce serait de moindre douleur sur ce membre, parce que la nature de ce serpent fait que toute créature qu'il mord doit terminer sa vie dans le sommeil, et elle agit ainsi pour la raison qu'elle ne voulait pas qu'on la traînât jusque vers Rome devant le triomphe.

Cura Pastoralis, éd. Sweet, *E. E. T. S.*, nº 45, p. 34-36 :

Swæ (H. Sua) [1] eac David (Davit), se (þe) folneah on eallum þingum Gode licode, sona swæ (sua) he þa byrþenne næfde swæ (sua) manegra (monegra) earfoþa (earfeþa), he wæs mid ofermettum gewundod

De même aussi David, qui presque en toutes choses plaisait à Dieu, aussitôt qu'il n'eut plus le fardeau de tant de labeurs, il fut atteint d'arrogance, et très cruellement le manifesta par la mort d'Urie, son

faite l'érudit Junius au XVIIe siècle (Junius 53, à la Bodléienne), et complété d'après un second manuscrit Cotton (Otho B. II, au Musée Britannique). Malheureusement Sweet, dans son édition des textes Cotton, ne marque pas distinctement ce qui revient au texte original de Cotton I, à la copie prise par Junius, et à Cotton II. Une revision critique de ces trois textes, d'où l'on essaierait d'éliminer d'ailleurs ce que Junius a emprunté au manuscrit Hatton dans sa copie, serait fort utile et ferait mieux apparaître le caractère linguistique des variantes de ce que Sweet a mélangé sous l'appellation unique de « Cotton Mss. ».

1. Les variantes du Ms. Hatton sont données entre parenthèses.

(gewundad), & þæt swiþe (suiþe) wælhreowlice gecyþde on Urias slege (slæge) his agnes (agenes) holdes þegnes, for þære scamleaslican (— lecan) wilnunge (gewilnunge) his wifes. Se ilca se monegum yflum (yfelum) wiþ hine selfne forworhtum ær gearode, he wearþ eft swæ (sua) ungemetlice grædig þæs godan deaþes, butan ælcre scylde & ælcre wiþerweardnesse wiþ hine. Se ilca Dauid þe forbær þæt he þone kyning ne yflode (yfelode), þe hine on swæ (sua) heardum wræce gebrohte, & of his earda (earde) adræfde, þa he his wel geweald ahte on þæm scræfe, he genam (genom) his loþan ænne læppan to tacne þæt he his geweald ahte, & hine þeah for þæm (þam) ealdan treowum forlet. Se ilca Dauid miclum his agnes (agenes) herges pleah, & monigne forsende, þær he ymb his getreowne þegn unsynnigne sirede (sierede). Sio scyld hine swiþe (suiþe) feor (feorr) of ealra haligra rime atuge, þær him eft þa geswinc (gesuinc) & þa earfeþu ne gehulpen.

propre et fidèle comte, dans son coupable désir pour la femme de celui-ci. Le même homme qui auparavant avait pardonné beaucoup d'injures commises contre lui, il devint ensuite tout aussi immodérément avide de la mort du juste, sans qu'il y eût aucune faute ni aucune rébellion à son égard. Le même David qui s'était abstenu de maltraiter le roi, lequel l'avait réduit à un si dur exil et l'avait chassé de sa demeure, lors qu'il l'eut bien en son pouvoir dans la caverne, il prit un pan de son manteau en signe qu'il l'avait eu en son pouvoir, et néanmoins l'épargna en souvenir de son ancienne fidélité. Le même David mit sa propre armée en grand danger, et en envoya plus d'un à la mort, en complotant contre son fidèle et innocent serviteur. Ce crime l'eût entraîné bien loin du nombre de tous les saints, si plus tard ses afflictions et ses labeurs ne l'avaient racheté.

A ne considérer que ces textes, la langue d'Aelfred nous apparaît comme à peu près conforme à ce que nous avons appelé « l'anglo-saxon commun ». C'est à peine s'il faut noter : dans l'*Orose*, une certaine hésitation entre *īo* et *ēo* (germ. *iu* : *hīo* et *hēo*), une tendance à réduire *ea* en *e* après consonne palatale, dans *sċęl* par exemple [1], et, en outre, une forme particulière : *uht* < *wuht* < **wioht* < germ. *wiht* ; d'autre part, l'extrait de la *Cura Pastoralis* ne nous offre guère qu'une réduction de *ie* à *i* [1] dans *sirede*, une absence de palatalisation dans *scamlēaslican*, une forme anormale de la conjonction *swā*

1. D'accord avec la langue de la *Chronique*.

dans *swæ* et un datif sg. archaïque dans *earda* [1] au lieu de *earde*. Mais une comparaison des deux textes de la *Cura* [2] révèle des différences curieuses. En ce qui concerne la fracture d'*ă* germanique devant *ll* ou *l* appuyé, les manuscrits C., au moins dans leur première partie [3], s'accordent avec la *Chronique* pour la pratiquer rarement [4], et pour écrire : *onwald*, p. 2, *saltne*, p. 8, *salde*, p. 54, *bald*, p. 60, leçons auxquelles le manuscrit Hatton oppose : *onweald*, *sealtne*, *sealde* et *beald*. Mais, plus loin, se produit un renversement inattendu, H. prenant un caractère plus archaïque : *gehaldaþ*, p. 90 (C. *gehealdaþ*), *allum*, p. 106 (C. *eallum*), *gesald*, p. 364 (C. *gesealde*), et C. paraissant se moderniser [5]. Il semble donc vraisemblable que, dans les deux textes, l'*ă* non fracturé provient de l'original d'Aelfred, que nous ne possédons plus, et que la diphtongue *ĕa* a été introduite en de certains endroits par des scribes moins attentifs que d'autres à respecter le modèle qu'ils copiaient. En ce cas, il faudrait admettre que ni H. ni C. ne sont aussi rapprochés de l'époque d'Aelfred que le pensait Sweet. D'autre part, s'il est vrai que, dans les textes C., les diphtongues *eo* et *io* soient parfois interchangeables : *hiora* et *heora*, *hioldon*, p. 4 (they held), *gesion*, p. 4 (to see), *bion* (to be), *gebiorscipum*, p. 26, le manuscrit Hatton, au contraire, donne souvent la préférence à *io* : *giond*, p. 2 (C. *geond*), *giorne*, ibid. (C. *georne*), *þiowot*, ibid. (service, C. *þeowot*), *biorhte*, p. 171 (C. *beorhte*), *giotan*, p. 125 (C. *geotan*), et manifeste sa prédilection pour le son *io* dans l'emploi fréquent de la fracture de germ. *ĭ* en *io* par influence d'un *u*, *o*, *a* de la

1. De la déclinaison en *-u*.

2. D'après l'édition de Sweet et avec la réserve indiquée ci-dessus (p. 154, n. 3).

3. Jusqu'à la page 84 de l'éd. Sweet.

4. Sauf dans les diverses formes de *eall*.

5. Sweet (*Introd.* à son édition, p. XXX) avait déjà signalé que : « the end of the Hatton Ms. is on the whole more archaic than the earlier part ». L'inverse est vrai des manuscrits Cotton. En deux endroits : C., p. 118, *geweldan*, et H., p. 437, *afellaþ*, *ea* est transcrit *-e*. Il est vrai que, sur la même page 437 de H., on rencontre *afeallaþ* et *afeallan*.

syllabe suivante : *siodo*, p. 3 (« mœurs », C. *sido*), *liomu*, p. 33 (limbs, C. *limo*), *cleopode*, p. 27 (he called, C. *clipode*), fracture qui n'est guère connue de C. qu'après un *w-* : *gewiota* [1], p. 54 (a witness, H. *gewita*), *we wioton*, p. 62 (« nous savons », H. *we witon*). Enfin, il est remarquable que, dans le nombre considérable de cas où se présente la diphtongue *ie*, H. la conserve : *Hierdeboc*, p. 7 (C. *Hirdeboc*), *gehieran*, p. 31 (C. *gehiran*), *wierþ*, p. 35 (« il devient », C. *wirþ*), ou la simplifie en *e* : *gemenne*, p. 23 (« soin », C. *giemenne*), *lefdon*, p. 5 (« permirent », C. *lifdon*), tandis que C. préfère la réduire en *i* : *hirsumedon*, p. 2, *gelife*, p. 4, *gilpe*, p. 34 (H. *gielpe*), et même transforme parfois cet *i* en *y* : *gestrynde*, p. 8 (H. *gestriende*), *gecyrred*, p. 26 (H. *gecierred*), ce que H. ne fait guère qu'après un *w-* [2] : *wyrþe*, p. 33 (C. *wirþe*), *wyrsan*, p. 271 (C. *wiersan*). Si l'on ajoute que dans quelques mots, d'ailleurs isolés, H. transforme également en *e* un ws. *y* dans *unnetlices*, p. 77 (C. *unnytlices*), et un ws. *æ* dans *federa*, p. 77 (C. *fædra*), et *ofdæle*, p. 283 (« pente », C. *ofdæle*), on ne peut s'empêcher de penser qu'il a des affinités avec le parler du Kent, dont quelqu'un de ses scribes était peut-être originaire, tandis que les textes Cotton I et II, ainsi que le manuscrit Lauderdale de l'*Orose*, reflètent probablement le west-saxon de Winchester dans le premier quart du x^e^ siècle.

II. — Textes en West-Saxon impur. — Qu'il nous soit permis de ranger, sous cette appellation plus commode qu'exacte, deux documents de caractère assez indécis : le *De Consolatione Philosophiæ* de Boèce, traduit par le roi Aelfred, et le recueil anonyme des *Blickling Homilies*. Le premier de ces ouvrages a été conservé dans deux manuscrits : l'un à la Bod-

1. D'ailleurs, C. maintient parfois l'*i*, même en ce cas : p. 4, *witena* (H. *wiotona*), p. 6, *to witanne* (H. *to wiotonne*), ou bien transforme déjà *wio* en *wu* : p. 2, *wutan* (H. *wiotan*), p. 4, *wuht*. Cf. aussi H., p. 145 *gewuta*.

2. Et aussi dans *-ryht* : *ryhtspell*, p. 8 (H. et C.), *unryhtlice*, p. 22 (H. et C.).

léienne (n° 180), du commencement du XII^e siècle [1], l'autre, le Cotton Otho A VI du Musée britannique [2], que Sweet considérait comme presque contemporain d'Aelfred, et que Sir Edward Maunde Thompson daterait plutôt de 960 à 970. L'extrait suivant lui est emprunté :

AELFRED's *Boethius*, éd. Sedgefield, p. 76-77.

þonne se mon wædla biþ, ne wilnaþ he nanes anwealdes, ac he wilnaþ welan & flihþ þa wædle ; ne swincþ he nauht æfter þæm hu he foremærost sie,ne nan man eac ne begit þæt he æfter ne swincþ. He þonne winþ ealle his weoruld æfter þæm welan, & forlæt mænigne weoruldlust wiþ þæm þe he þone welan begete & gehealde, forþæm þe his hine lyst ofer eal oþru þing. gif he hine þonne beget, þonne þincþ him þæt he næbbe genog buton he hæbbe anwald þærto, forþæmþe him þincþ þæt he ne mæge þone welan buton anwalde gehealdan. Ne him eac næfre genog ne þincþ ær he hæbbe eal þæt hine lyst, for þon þe þone welan lyst anwaldes, & þone anwald lyst weorþscipes, & þone weorþscipe lyst mærþa.

Lorsque l'homme est indigent, il ne désire pas le pouvoir, mais il désire la richesse et fuit l'indigence ; il ne peine pas pour devenir éminent, et d'ailleurs aucun homme n'obtient ce pour quoi il ne peine pas. Il lutte donc toute sa vie en vue de la richesse, et sacrifie mainte jouissance en ce monde afin d'obtenir et de garder la richesse, parce qu'il la désire plus que toute autre chose. Si alors il l'obtient, il lui semble que ce ne sera pas suffisant, s'il n'a en outre la puissance, parce qu'il lui semble qu'il ne pourra conserver la richesse s'il n'a la puissance. Et jamais il ne sera satisfait s'il n'a tous ses désirs, car la richesse désire la puissance, et la puissance désire l'honneur, et l'honneur désire le renom.

Le trait le plus saillant de la phonétique, ou de l'orthographe, de cette langue est son inconséquence. Un *ă* du germ. primitif est fracturé devant *ld* dans *anwealdes* et *gehealde*, mais ne l'est pas dans *anwald* ; devant nasale, on trouve simultanément *a* et *o* dans *man* et *mon* ; l'*ie* du saxon occidental ancien

1. B de l'édition Sedgefield : *King Alfred's O. E. Version of Boethius*, Oxford, 1899, contenant une traduction en prose de la prose et des « mètres » latins.

2. C de Sedgefield, contenant une traduction en prose de la prose de Boèce, et une traduction en vers allitératifs des « mètres ».

subsiste dans *sie* (3 sg. subj. prés.), mais se réduit à *ī* dans *flihþ* (3 sg. de *flēon*), à *ĭ* dans *begit* (3 sg. de *begietan*), et aussi à *ĕ* dans *beget* (3 sg. du même *begietan*) et *begete* (3 sg. subj. prés.). Enfin, la métaphonie en *i* d'un *ŭ* germ. donne régulièrement *y* dans *lyst* (3 sg. de *lystan*), mais *i* dans *þincþ* (3 sg. de *þyncan*). Étendant l'enquête à l'ensemble du manuscrit, on constatera en outre : que, si l'*ă* germ. se brise souvent devant *h*, *r* ou *l* appuyés ou après consonnes palatalisées (*meaht*, p. 12, *weaxan* 14, *hwearfode* 18, *ceastre* 96, *sceamode* 19), il reste, par contre, quelquefois intact (*waldend* 38, *scandlic* 32), et, à l'occasion, comme dans l'*Orosius* et la *Cura*, se simplifie en *e* : *þu meht* 92, *to wexanne* 91, *scel* 123 ; que, devant nasale, *ŏ* < *ă* est à peu près aussi fréquent qu'en aws. : *lond* et *land* 40, *longe* 117 et *lang* 127, *tosomne* 38, *stondan* 90, etc. ; que ce texte C de *Boëce*, comme le manuscrit Hatton de la *Cura*, préfère *io* à *eo*, quelle que soit l'origine de cette diphtongue : *fioh* 48, *wiorþaþ* 92, *liornodest* 41, *swiotol* 25, — *bebiode* 89, *diop* 82, *flion* 24, *þios* 36 [1], et pratique parfois encore la fracture d'*i* en *io* devant un *u*, *o*, *a* de la syllabe suivante : *liofaþ* 21, *tiolaþ* 38, *uþwiotan* 127 [2] ; que, dans son traitement d'aws. *ie* de toute provenance, le scribe conserve, rarement d'ailleurs, cette diphtongue instable [3] (*diegelnesse* 28, *getriewan* 54, *giet* 12, *gielp* 68, *ongietan* 12), la simplifie souvent en *e* : *get* 12, *cepemen* 42, *ten* 44, *oncerran* 17, et quelquefois en *i*, comme le font les Mss. Cotton de la *Cura* (*girnaþ* 43, *cile* 42, *forgifan* 78, *gilpan* 29, *git* 22, *gestrined* 70, etc.), plus souvent que ces derniers transforme l'*i* en *y*, surtout devant un *r* ou une gutturale, annonçant ainsi le ws. tardif : *wyrþ* 12, *onhwyrfed* 15, *myrþ* 71, *dyrlinga* 66, *ycan* 60, *onlyhte* 14, et même *gelyfst* 84, *forlyst* 90, *nytenu* 93 ; qu'enfin le ws. *y*, métaphonie de germ. *u*, subsiste parfois (*wyrd* 12, *nyt* 111, *myndgian* 139, *þyncan* 23, — *fyr* 127, *dry-*

1. Et même *byoþ*, p. 134.

2. Cf. par contre : *uþwita* 66, *limu* 87, *sido* 61, *we witon* 26.

3. Sans doute tantôt ascendante, c.-à.-d. accentuée *ié*, et pouvant ainsi se réduire à *e*, et tantôt descendante : *ie*, et susceptible de se réduire plutôt à *i*.

gum 12), mais, beaucoup plus souvent, se change en *i* [1], comme en ws. tardif : *geþinnian* 14, *mindgige* 25, *þince* 20, *nit* 137, *drigne* 34, *tidringe* 93, ou en *e*, comme dans le Ms. Hatton de la *Cura* : *unnet* 68, *astered* 36, *geberede* 36, *gewercaþ* 86, *cemþ* [2] 127. Tout se passe donc comme si le scribe du manuscrit C du *Boëce* avait travaillé sur un texte west-saxon, rédigé aux environs de Winchester vers 950, et y avait introduit des particularités kentiennes assez marquées [3].

Les *Blickling Homilies*, ainsi nommées d'après l'endroit où se trouve le manuscrit [4], présentent la rare et heureuse particularité d'être datées : « De cette (dernière ère du monde), nous dit le compilateur ou le scribe, la plus grande partie est accomplie, à savoir 971 hivers cette année-ci [5] ». Prenons comme spécimen le début du quatrième sermon :

1. Cet *i* était d'un emploi très rare dans l'aws. d'Aelfred, et seulement, semble-t-il, après consonne palatale : *scile*, *unscildig*, *disig* dans la *Cura*, *cining* et *cirice* dans l'*Orosius* (cf. Cosijn, *op. cit.*).

2. A côté duquel on peut lire *cymþ* 127 et *cimþ* 140. L'aws. ne connaissait cet *e* que dans *embe* employé concurremment avec *ymbe* et représentant peut-être un autre degré de la racine. Sur la langue des deux manuscrits du *Boëce*, on pourra consulter : A. Krawutschke, *Die Sprache der Boethius Uebersetzung des K. Alfred*, thèse de Berlin, 1902. La morphologie du texte est très voisine de l'aws. On y trouve des subjonctifs présents anciens dans þu *dyrre* 29 et *þyrfe* 116, — des gérondifs toujours en *-anne* : *to wepanne* 23, des cas isolés d'infin. en *-on* : *gebæron* 72, quelques subj. prés. pl. en *-an* : *we hæbban* 19, *we weorþan* 122, — comme dans le Hatton Ms. de la *Cura* un emploi assez fréquent de *þ* au lieu de *t* après *-s-* : *þu wensþ* 24, *æresþ* 35, *oftosþ* 38, *lusþbærne* 54, de nombreux prét. sg. 2 faibles en *-es* au lieu de *-est* : *þu sædes* 100, etc., un dat. sg. de la déclinaison en *-u* : *earda* 83. Notons par contre un participe présent tardif, *singinde* 73, déjà influencé par le suffixe *-ung*, *-ing* des substantifs verbaux abstraits.

3. Surtout un grand nombre d'*io* pour *eo* et d'*e* pour *y*.

4. Blickling Hall, Norfolk.

5. P. 119 de l'édition Morris, *Early English Text Society*, nos 58 et 63 (1874 et 1876) : « þisse (eldo) is þonne se mæsta dæl agangen, efne nigon hund wintra & LXXI on þys geare ».

Blickling Homilies, éd. Morris, *E. E. T. S.* (58), p. 39 :

Geheraþ nu, men þa leofestan, hwæt se æþela lareow sægde be manna teoþungceape ; he cwæþ, ' Nu nealæceþ þæt we sceolan ure æhta & ure wæstmas gesamnian, dón we þonne geornlice Drihtne þancas þe us þa wæstmas sealde' ; & sýn we gemyndige þæs þe us Crist sylfa bebead on þyssum godspelle ; he cwæþ þæt we symle emb twelf monaþ ageafon þone teoþan dæl þæs þe we on ceape habban. Hwæt ure Drihten hine gemedemode, þæt he us sealde ealle þa wæstmas þe eorþe forþbringeþ ; þeah he hie mannum missenlice dæle, hwæþere he bebead þæt we symle emb twelf monaþ gedælan for his noman þone teoþan dæl on urum wæstmum, & on cwicum ceape.

Écoutez maintenant, mes chers frères, ce que ce noble maître (saint Paul) a dit de la dîme de (chaque) homme ; il a dit : « Or (le moment) approche où nous devrons rassembler nos possessions et nos profits ; rendons alors volontiers grâces au Seigneur qui nous a donné ces profits », et gardons le souvenir de ce que Christ lui-même ordonna en cet Évangile ; il a dit que constamment tous les douze mois nous rendions la dixième partie de ce que nous avons en notre possession. Eh bien, notre Seigneur daigna nous donner tous les fruits que la terre produit ; bien qu'il les répartisse différemment entre les hommes, néanmoins il ordonna que constamment tous les douze mois nous distribuions en son nom la dixième partie de nos profits et de notre bétail vivant.

Ici, l'*ă* l'emporte sur l'*ŏ* devant nasale : *manna*, *þancas*, *gesamnian*, contre une seule fois *noman*, *ēo* est employé, et non pas *īo*, dans *lareow*, l'*īe* de l'aws. est simplifié en *ē* dans *geheraþ*, en *ȳ* dans *syn*, et, d'une façon générale, cette dernière voyelle, régulièrement conservée dans *gemyndige*, tend à empiéter sur *e* après un *s* initial dans *sylfa* et *symle* [1], sur *i* dans *þyssum*. En outre, les subjonctifs présent et prétérit : *habban*, *gedælan*, *ageafon*, présentent les mêmes désinences assourdies (*-an*, *-on*) qu'on trouve dans le texte C du *Boèce*, et même déjà en aws. Ces premières constatations sont confirmées par l'examen de l'ensemble du recueil. Comme dans le *Boèce* (manuscrit C), un *ea* de fracture peut se réduire à *e* devant *h* et *r* : *gereht*

1. Présupposant une forme intermédiaire : **sielfa*, *simle*.

7, *ne mehton* [1] 15, *geseh* et *geseah* 15, *ehtatene* 73, *wexende* 109, *smercode* [2] 189 ; un *i* se transforme parfois en *y* après nasale ou *w* : *mycel* et *mycelaþ* 7, *wyllan* 29 et même *þysne* 9 ; un *y*, issu d'*u* par métaphonie, persiste quelquefois : *syn* 3, *gefylled* 5, *cyning* 31, *hyhtende* 9, *gecynd* 19, — mais assez souvent se change en *i* : *Drihten* 3, *hingrede* 5 et 27, *abisgode* 19, *þincþ* 33, *hiht* 81, et, plus fréquemment encore, devient *e* : *senna* 43, *sceldig* 53, *wercan* 67, *onherian* 75, — *ontened* 9 [3], *dregde* 73, etc... Ces caractéristiques, qui, sauf la dernière, se retrouvent en west-saxon tardif, sont communes au *Boëce* (texte C) et aux *Blickling Homilies*. Mais celles-ci en possèdent d'autres qui les séparent nettement des textes précédemment étudiés [4] : pour la première fois, *ă* devant nasale reprend la prédominance sur *ŏ* [5] ; la diphtongue *ie* disparaît et est remplacée rarement par *i* : *gife* 6, *forgiten* 19, *hlihaþ* 23, *mihtig* 7, *bediglede* 15, plus fréquemment par *y* : *oncyrred* 3, *ongytan* 17, *gehyrde* 3, et par *e* : *cerde* 9, *ermþa* 17, *ten* 35, *geece* 37, *Sceppend* 5 ; *eo* a supplanté partout l'aws. *io* ; le gérondif est toujours en *-enne*, sauf trois exceptions en *-anne* [6], ce qui est d'ailleurs conforme à l'usage aws., mais les formes pleines des verbes à l'indic. prés. sg., 2[e] et 3[e] personnes, l'emportent de beaucoup sur les formes contractes, plus anciennes [7]. Ainsi, la langue des *Blickling Homilies* est déjà, par la phonétique et la morphologie, très voisine de celle d'Aelfric.

1. Mais aussi *ne mihton* 17.

2. D'après A. K. Hardy, *Die Sprache der Blickling Homilien*, thèse de Leipzig, 1899, cet *e* < *ea* serait du west-saxon tardif. Mais, comme l'avait déjà remarqué Cosijn (*op. cit.*, p. 13), cette réduction de *ea* en *e* se trouve déjà chez Aelfred, après consonne palatalisée et devant *h* : *flexes*, *forgef*, *onget*, *mehte* (très fréquent).

3. Mais aussi *ontyneþ* 51.

4. Et que Bülbring attribue à des « patois saxons ».

5. A. K. Hardy, *op. cit.*

6. *Ibid.*

7. *Ibid.* On compte, pour les verbes forts, 140 formes pleines (*forþbringeþ*, par exemple), contre 26 formes contractes (comme serait *forþbringþ*), et, pour les verbes faibles, 84 formes pleines contre 22 contractes.

III. — Le West-Saxon tardif. — Il est représenté en premier lieu par les *Évangiles* west-saxons (*West-Saxon Gospels*), ou du moins par l'un des six manuscrits qui les contiennent: celui du Corpus Christi College, Cambridge, que Skeat date du commencement du XI^e^ siècle [1]. Voici un passage de *saint Mathieu* (chap. V, v. 33-37) :

Éd. Skeat, p. 48 et 50. — v. 33) Eft ge gehyrdon þæt gecweden wæs on ealdum cwydum. ne forswere þú ; Soþlice drihtne þu agýlst þíne áþas ; 34) Ic secge eow soþlice þæt ge eallunga ne swerion. ne þurh heofon. forþam þe heo ys godes þrym-setl. 35) ne þurh eorþan forþam þe heo ys hys fot-scamul. ne þurh hierusalem forþam þe heo ys mæres cyninges cester ; 36) Ne þu ne swere þurh þin heafod. forþam þe þú ne miht ænne locc gedón hwítne oþþe blacne ; 37) Soþlice si eower spræc hyt ys. hyt ys. hyt nys. hyt nys ; Soþlice gyf þær mare byþ þæt biþ of yfele ;

Authorised Version, 1611, éd. Wright, Cambridge, 1909, vol. v, p. 13. — 33) Againe, yee haue heard that it hath beene said by them of old time, Thou shalt not forsweare thy selfe, but shalt performe (ags. pay, lat. reddens) vnto the Lord thine othes. 34) But I say vnto you, Sweare not at all, neither by heauen, for it is Gods throne : 35) Nor by the earth, for it is his footstoole : neither by Hierusalem, for it is the citie of the great king. 36) Neither shalt thou sweare by thy head, because thou canst not make one haire (ags. lock) white or blacke. 37) But let your communication bee Yea, yea : Nay, nay : For whatsoever is more then these, commeth of euill.

Notons ici : la simplification d'*ea* en *e* après gutturale palatalisée dans *cester* < *ceaster*, le maintien d'*ÿ* issu d'*ŭ* par métaphonie en *i*, dans *þrym-setl* et *cyninges*, le remplacement de cet *y* par un *i* dans *drihtne*, le changement d'*ie* en *y* dans *agy-*

1. Cf. *The Holy Gospels in Anglo-Saxon, Northumbrian, and old Mercian Versions*, by W. W. Skeat, Cambridge University Press, 1871-1887. Introduction au *Gospel of St. Mark*, 1871, p. VI : « Wanley dates it (the Corpus Ms.) a little before the Conquest ; Dr. Bosworth puts it about A. D. 995 or between A. D. 990 and 1030. We may very safely date it, in round numbers, about A. D. 1000. » Il a été très commodément réimprimé dans *The Belles-Lettres Series*, Boston and London, Heath & Co., 1904-1906.

lst et dans *gehyrdon*, surtout la tendance, déjà signalée dans les *Blickling Homilies*, à substituer un *y* à un *i*, sans aucune raison étymologique, et, probablement, sans aucune modification phonétique correspondante : *ys*, *hyt*, *gyf*, *byþ*, *cwydum*. Il en est de même dans l'ensemble des quatre *Gospels*. Le west-saxon tardif nous y apparaît comme caractérisé : par la fréquente [1] réduction de *ea* en *e* après ou devant consonne gutturale palatalisée, ou devant *r* : *ongen*, *Matthew*, p. 44, *ongere*, *John*, p. 112, *gete* < *geate*, *J.*, 96, *egan*, *M.*, 60, *geseh*, *M.*, 36 (mais *geseah*, *M.*, 38), *towerd*, *M.*, 36 (et *toweard*), — par l'emploi constant d'*a* pour *o* issu de germ. *a* devant nasale, sauf dans *gesomnung* : *strang*, *M.*, 122, *fram*, *J.*, 12, etc., — par la suppression définitive d'*io* en faveur d'*eo* : *geþeode*, *M.*, 28, *ĕo* se changeant d'ailleurs en *u*, rarement en *o*, après *w* : *swurd*, *M.*, 88, *wurd*, *M.*, 110, *towurpan*, *M.*, 46, mais *aworpe*, *M.*, 100, *worce*, *M.*, 158, — par le maintien régulier d'*y* métaphonique dans *cyning*, *M.*, 24, *gehyhtaþ* [2], *J.*, 52, etc., ou sa délabialisation en *i* [3] dans des cas de plus en plus fréquents : *cing*, *J.*, 116, *drihten*, *M.*, 40, *hingrian*, *M.*, 38, *þincþ*, *M.*, 144 (de *þyncan*), *gebicgþ*, *M.*, 116 (de *bycgan*), — par la simplification d'*ĭe* en *ĭ* et, le plus souvent, en *y* : *hwyrfdon*, *M.*, 32, we *forgyfaþ*, *M.*, 54, *ic sylle* (< **sielle*), *M.*, 40, *sylfum*, *J.*, 16, d'*ie* en *ī* quelquefois, en *ȳ* fréquemment, et, beaucoup plus rarement, en *ē* : *nehstan*, *M.*, 182, — surtout par l'extension de la graphie *y* au lieu d'*i* en maints endroits : *hys metys* (gén. sg.), *M.*, 82, *genymþ*, *M.*, 104, même *to gehyrynne*, *to etynne*, *M.*, 92, 96. En morphologie, l'emploi des finales atones perd quelque peu de sa netteté, la terminaison sourde *-on* (*-an*) pouvant servir non seulement pour un subjonctif pluriel, comme dans les *Blickling Homilies*, mais encore, à l'occasion, pour un dat. sg. d'adjectif comme : *be ælcon worde*, *M.*, 38.

1. Mais nullement uniforme ; cf. *ceastre*, *M.*, 40 (*cæstre* M. 72), *sceap*, *J.*, 24, *neah*, *J.*, 34.

2. Parfois écrit *u*, comme plus tard en m. a. du Sud : *andwurde*, *J.*, 52, *geburaþ*, *ibid.*, *gefulled*, *J.*, 138.

3. Mais non pas en *e*, contrairement au *Boèce* et aux *Blickling Homilies*.

Il n'y a guère de différences appréciables entre la langue des *Gospels* et celle des *Sermones Catholici* ou *Homilies* d'Aelfric, telles qu'elles ont été éditées par Thorpe [1] d'après le manuscrit de la Bibliothèque publique de Cambridge. Tout au plus pourrait-on signaler la fréquence croissante de la transformation d'*y* métaphonique en *i*, la persistance de la fracture d'*e* ou d'*i* en *eo*, *ea* sous l'influence d'un *u*, d'un *o* ou d'un *a* de la syllabe suivante, dans : *hreopode* (vol. I de Thorpe, p. 316), *leofode*, ibid., 20, *leofaþ* 166 (mais *lyfaþ* et *lifaþ* 166, 168), *teolunga* 66, *meoloc*, II, 518, *teala*, II, 484, — et enfin la transcription curieuse d'une gutturale palatalisée en fin de mot par la graphie *-ig* : *weig*, I, 108, *læig* 224, *æig* 250, *mæignum*, II, 54, où le *g*, devenu presque semi-vocalique, paraît avoir pris la valeur d'un *ch* palatal de l'allemand moderne. Semblables aux *Évangiles* et aux *Homélies* d'Aelfric, et formant comme le groupe central du west-saxon tardif, sont aussi : la traduction de l'*Ancien Testament* par le même auteur, d'après le manuscrit Laud E 19 de la Bodléienne [2], sa *Grammaire latine* [3], la version anglo-saxonne de la *Regularis Concordia* d'Aeþelwold [4], les homélies authentiques de Wulfstan [5] et les *Dialogues* de Grégoire le Grand traduits par Wærferþ, évêque de Worcester, à la requête d'Aelfred, et dont le manuscrit le plus ancien [6] ne remonte qu'à 1050 environ.

Il faut donner une place à part aux *Vies des Saints* d'Aelfric, publiées par Skeat [7] d'après le manuscrit Cotton Julius E VII du Musée britannique. On hésite en effet sur la date à lui assi-

1. Dans *The Homilies of the Anglo-Saxon Church*, 2 vols., Londres, 1844-1846.

2. Publiée, sans aucun appareil critique, par GREIN, vol. I de sa *Bibliothek der ags. Prosa*, Cassel, 1872, et cf. JOHN WILKES, *Lautlehre zu Heptateuch & Hiob*, Bonn, 1905.

3. Éd. ZUPITZA, *Sammlung eng. Denkmäler*, I, Berlin, 1880.

4. Éd. A. SCHRÖER, *Bibliothek der ags. Prosa*, II, Kassel, 1888.

5. Éd. A. NAPIER, *Sammlung eng. D.*, IV, Berlin, 1883.

6. Éd. H. HECHT, *Bibliothek der ags. Prosa*, V, Leipzig, 1900 ; cf. du même : *Die Sprache der ae. Dialoge Gregors*, diss. Berlin, 1900.

7. *E. E. Text Society*, 76, 82, 94 et 114, 1881-1900.

gner. Wülker le considérait comme « sans doute contemporain d'Aelfric » [1], Mac Lean le retardait « tout au plus jusqu'au second quart du XI^e siècle » [2], et, pour Skeat, « il ne semble guère qu'il puisse remonter au temps d'Aelfric, ni même à la première moitié du XI^e siècle. Il présente en tout cas plusieurs exemples de graphies assez tardives, et les inflexions sont souvent incertaines et confuses [3] ». Il convient d'insister sur ces réserves qui, à l'examen, se montrent singulièrement justifiées. En fait, ce manuscrit annonce le moyen anglais de l'époque de transition [4]. Les finales atones y sont non seulement obscurcies, comme déjà en ws. tardif proprement dit [5], mais encore affaiblies [6]. L'*-as* du nom.-acc. masc. pl. fort est assez souvent rendu par *-es* : *þa godes*, Skeat, vol. I, p. 30 et 100 (*godas*, p. 98), *hlafes*, ibid., 62, *wryteres* 52, *teares*, vol. II, p. 202, *kaseres*, II, 378 ; l'*-an* de la déclinaison faible ou de l'infinitif est fréquemment transcrit *-en* : *þa halgen lare* (acc. sg. the holy doctrine, I, 26 ; — mais cf. *þa halgan lare*, ibid., 44), *oþ þisne andwærden dæg* (until this present day) 38, *mid þam halgen biscope* 44 ; *færen* (to fare) et *læren*, I, 26, *gehealden* 58, *gecnawen*, II, 348 ; il est même réduit à *-e* par analogie dans le dat. sg. *hlæfdige*, I, 28 ; l'*-a* du nom. masc. sg. faible et du gén. pl. devient *-e* dans *se deade* 186, *se wise mann* 290 ; *manigra oþre* 90, *þære huse* (au lieu de *þāra hūsa*), II, 246, *geare* (pour *geara*), II, 316 ; un *-u* du nom. fém. sg. fort et du nom.-acc. pl. n. se

1. *Grundriss zur Geschichte der ags. Litteratur*, Leipzig, 1885, p. 463.
2. *Anglia*, VI, p. 443.
3. SKEAT, *op. cit.*, n° 114, pref. to vol. II, p. IX.
4. Dans un ouvrage récent, *Beiträge zur Sprache spätaltenglischer Denkmäler*, Halle, 1914, W. SCHLEMILCH, partant de la thèse de O. SCHÜLLER, Bonn, 1908, se prononce, sans discussion, pour le « commencement du XII^e siècle » (p. IX).
5. Cf. *supra*, p. 165.
6. C'est aussi le cas dans le « Prologue » de la traduction de la *Regularis Concordia*, qui, manquant dans le manuscrit du Corpus Christi College, Cambridge, a été emprunté au manuscrit du Corpus Christi College, Oxford. Contrairement à SCHRÖER (*op. cit.*, VI), on pourrait conclure de là que le second manuscrit est postérieur au premier.

modifie, très rarement d'ailleurs, en *-e* : *þeos race*, I, 98, *wæpne* (n. pl.), 286 ; un *-e* final, venu des cas obliques, apparaît au nom. sg. de *clennysse*, I, 90. Dans les verbes, les terminaisons des 3e personnes sg. et pl. du prés. indic. se confondent au moins une fois : *bepæceþ* et *gelædaþ*, I, 34 ; par une anomalie qui se généralisera dans le dialecte midland du moyen anglais, la terminaison *-an* du subj. prés. pl. du wst. sert déjà à l'indicatif : *we wurþian*, I, 98, à côté de *wurþiaþ*, ibid. ; le subj. pl. a le choix entre les formes : *lufian*, *gewilnion* et *becumen* sur la même page, I, 188 ; le prét. indic. pl. est en *-on*, *-an* dans *gehyrdon*, I, 58, *gesohtan* 54, mais, très souvent aussi, présente la désinence atténuée *-en* : *sungen*, I, 26, *sohten* 30, *blissoden* 40, *gelyfden* 44. Et les participes présents comme *sprecande*, I, 78, *farande* 410, *standande*, II, 360, seraient d'un dialecte du Nord, s'ils n'étaient exceptionnels et dus à l'analogie de l'infinitif (*sprecan*, etc.). Une autre particularité non moins frappante du même manuscrit est sa tendance à la réduction de la diphtongue *ea* en *æ*, non seulement devant *r* : *on swærlum*, II, 36, *wærþ* 102 (= *wearþ*), où elle n'était pas inconnue du ws. antérieur, mais encore, dans le cas de *ēa*, en toutes positions [1] : dans *gæra*, I, 90, *scæt* (= *scēat*) 54, *unlæc* = *unlēac*), II, 122, et aussi dans *ræf*, I, 54, *bræc* (= *brēac*) 62, *dædlicam* (= *dēadlicum*) 66, *gelæfan* 254, *glæwum* 176, *let* (= *lēat*) 276, *fæwum* (= *fēawum*), II, 92, *ræd* (= *rēad*), II, 326. Pour toutes ces raisons, on ne serait pas étonné qu'un examen paléographique attentif, confirmant les données de la grammaire, rejetât au delà de la Conquête, à plus d'un demi-siècle après la mort d'Aelfric [2], la date de la rédaction du Ms. Julius E 9 de ses *Lives of Saints*.

1. On en trouve déjà un exemple dans les *Homilies* d'Aelfric (Thorpe, I, 82) : *þearflæs* au lieu de *þearflēas*.

2. Après 1070, Aelfric étant mort c. 1020. Il semble bien qu'il ne puisse y avoir moins d'un demi-siècle de différence entre la langue des *Homilies* (éd. Thorpe) et celle des *Lives* (éd. Skeat). Rappelons que le seul manuscrit qui nous ait conservé la traduction des *Soliloques* de saint Augustin par Aelfred (Cotton Vitellius A. 15, éd. H. L. Hargrove, *Yale Studies*, XIII, New York, 1902) ne date guère que du premier quart du XIIe siècle.

Quoi qu'il en soit, et sans tenir compte de ce dernier texte, l'étude des phases successives de l'évolution du dialecte west-saxon nous permet de fixer dès maintenant quelques-unes des tendances auxquelles la langue obéira plus tard en beaucoup de régions. Elle s'efforcera de délabialiser [1] les voyelles, les palatales en premier lieu, et ne conservera pas un son comme celui de l'*y* ags. — notre *u* français — qu'en ws. déjà elle ramène souvent à *i* et rarement à *e*. Elle simplifiera le plus possible les diphtongues en monophtongues, d'accord avec le west-saxon, qui passe volontiers de *ĕa* à *ĕ* et de *ie* à *i*, *y*, parfois *ē*. Enfin, sous l'influence de l'accent d'énergie qui porte sur la syllabe radicale, elle assourdira d'abord et ensuite affaiblira les désinences grammaticales au point de leur ôter toute signification précise.

* *
*

Le Kentien. — Tandis que le ws. est largement représenté par des œuvres littéraires, prose et poésie [2], le dialecte du Kent n'a survécu que dans quelques chartes [3], un recueil de gloses [4] et dans deux poèmes : un *Hymne* au Tout-Puissant et une *Paraphrase* du 51e Psaume [5]. Suivant qu'on le considère dans les Chartes, qui datent du IXe siècle, ou dans les autres documents, lesquels paraissent être de la fin du Xe et du milieu du XIe siècle, il présente des caractères assez différents qui nous autorisent à distinguer deux périodes dans son his-

1. En anglais « unrounding », les lèvres se rétractant, au lieu de rester avancées.

2. Cf. *infra*, p. 271 et suiv., 292-295.

3. Publiées dans le *Cartularium Saxonicum*, de W. de Gray Birch, vol. I, 1885, et dans les *Oldest English Texts*, de Sweet (*Early English Text Society*, no 83, 1885), p. 441 et suiv. (reproduites dans *A Second Anglo-Saxon Reader*, Oxford, 1887, p. 185-194).

4. Commodément réimprimées par F. Kluge, *Angelsächsisches Lesebuch*, Halle, 1902, p. 69 et suiv., et par H. Sweet, dans *A Second Anglo-Saxon Reader*, 152-175.

5. F. Kluge, *op. cit.*, p. 115-120.

toire : une ancienne [1] jusque vers l'an 900, et une autre, plus récente [2], de l'an 1000 à la Conquête. Le passage suivant d'une charte de 832 [3] servira de spécimen pour la première époque :

Ic luba eaþmod godes þiwen þas forecwedenan god & þas elmessan gesette & gefestnie ob minem erfelande et mundlingham þem hiium to cristes cirican. & ic bidde & an godes libgendes naman bebiade þæm men þe þis land & þis erbe hebbe et mundlingham þet he þas god forþleste oþ wiaralde ende. se man se þis healdan wille & lestan þet ic beboden hebbe an þisem gewrite se him seald & gehealden sia hiabenlice bledsung. se his ferwerne oþþe hit agele se him seald et gehealden helle wite, bute he to fulre bote gecerran wille gode & mannum.

Moi Lufa, humble servante de Dieu, fixe et confirme les susdits services et aumônes sur mon patrimoine à Mundlingham en faveur des moines de Christ Church [Canterbury] ; et je prie, et, au nom du Dieu vivant, j'ordonne à quiconque aura cette terre et cet héritage de Mundlingham qu'il continue ces services jusqu'à la fin du monde. Quiconque voudra tenir et exécuter ce que j'ai ordonné en cet écrit, que lui soit donnée et maintenue la bénédiction céleste. Quiconque le refusera ou le négligera, que lui soit donné et maintenu le châtiment d'enfer, à moins qu'il ne fasse pleine [et entière] compensation devant Dieu et les hommes.

Quelques-uns des caractères phonétiques de cette langue rappellent le west-saxon, surtout celui des *Blickling Homilies* : la fracture de germ. *ă* devant *ld* est observée : *seald, healdan, gehealden* ; devant nasale, ce même *ă* subsiste et ne se change pas en *o* : *naman, land* [4] ; à plusieurs reprises, un *ie* est réduit à *e* : *se* (au lieu de aws. *sīe*), *erfe* ou *erbe* (pour *ierfe*), *gecerran* (pour *gecierran*), *ferwerne* (pour *forwierne*) [5]. Mais on ne trouverait pas en ws. la transformation, constante ici, d'ags. *æ* en *e* :

1. Akt. (ancien kentien).
2. Ktt. (kentien tardif).
3. Sweet, *op. cit.*, p. 446-447.
4. Mais on trouve, *ibid. passim* : *londe, gesomnuncgæ, mon, noman*, d'où il résulte que l'akt. ne diffère guère sur ce point de l'aws.
5. Par contre aws. *þeowen*, **þiewen*, est rendu par *þiwen*.

elmessan, *gefestnie*, *et*, *þet*, *hebbe*, — *forþleste* (ws. *forþlæste*), *agele*, ni celle d'*io* de toute provenance, représentant un aws. *eo* ou *io* [1], en *ia*, comme dans : *sia* (the, aws. *sīo*, *sēo*), *bebiade* (pour *bebēode*), *wiaralde* (*weorold*), *hiabenlice* (*heofonlice*). A ces particularités dialectales, l'examen des autres chartes permet d'ajouter : la réduction d'*ēa* à *e* après consonne palatale et dans un nombre de cas d'ailleurs restreint : *scep*, Sweet, p. 444, *gere*, p. 445 [2], l'emploi fréquent de la fracture d'*ĕ* ou d'*ĭ* sous l'influence d'un *u*, *o*, *a* de la syllabe suivante : *seolfa* 442, *feola* 444, *forespreoca* 448, *reohte* 445, *begeotan* 444, 447, *forgeofan* 449, — *siondan* ou *siondon* 443, *sioþþen* 447, *bewiotige* 447, *to niomanne* 447, *gewriota* 450 [3], — le maintien de la graphie ancienne *oe* [4] pour *o* métaphonisé : *doeþ* 443, *goes* (pl. de *gōs*) 444, *soelest* 444, *soecende* 446, *geroefa* 447, *doehter* 446, — plus rarement, la vocalisation complète d'une consonne palatale finale, comme dans *eihwelc* (ws. *āghwelc*) 446, *dei* (ws. *dæg*) 449, *meihanda* (ws. *mæghand*) 445, — en morphologie, enfin, la survivance de la terminaison *-o* pour la 1re pers. sg. prés. indic., à côté de plus nombreux *-e* : *ic biddo* 444, *ic cyþo*, *hato* 449 [5].

A l'époque suivante, la langue des *Gloses* [6] a conservé la

1. Qui subsistent en majorité, surtout *io* (cf. *supra*, p. 157) : *mæsse-prioste*, *hio*, *bion*, *piowas*, *liofre*, *gestrionen*, *friodome*, *þurhtion*, *gioc*, — et d'autre part : *mæssepreoste*, *bebeode*.

2. Mais cf. *aec* 444 et *smeagende* 446, devant gutturale.

3. Et même d'*ă* dans *teapera* 449 (ws. *tapor*).

4. Que Cosijn (*op. cit.*) a rencontrée deux fois seulement en aws., dans *oeþel* et *weldoendum*.

5. On pourra consulter en outre sur l'akt. : R. Wolff, *Untersuchung der Laute in den kentischen Urkunden*, diss. Heidelberg, 1893. D'après lui, akt. *e*, au lieu d'ags. *æ*, se rencontre de plus en plus souvent, dans des documents purement kentiens, à partir de 810 en syllabe fermée. Dans des chartes intermédiaires entre le dialecte kentien et le mercien, *e* se rencontrerait, en cette position, dès 742.

6. Les faits suivants ont été empruntés au travail de Miss Irene Williams : *A Grammatical Investigation of the old Kentish Glosses*, Bonn, 1905 (*Bonner Beiträge*, XIX, p. 92-166).

plupart des caractères qui viennent d'être énumérés. Elle connaît aussi la palatalisation extrême d'*æ* : *wetera, fet* (ws. *fæt*), *þæt* — *spec* (ws. *spræc*, a. m. *speech*), *wedle, swe* [1], jointe parfois à la vocalisation d'un *-g* final : *deige, meige* ; elle préfère souvent *īo* à *ēo* : *liofestæ* et *diop*, aussi bien que *gestrion* et *niosunga* ; elle réduit volontiers *ie* à *e* : *ermþ, eldra* — *hersumaþ, alesed* ; elle pratique fréquemment la fracture d'*e/i* devant voyelle gutturale : *neofan, weogas, weolan, giofa, ongiotan* [2]. Mais elle ne pousse pas la transformation de ws. *ēo/īo* jusqu'à la diphtongue extrême *ia* [3]. Surtout elle marque sa prédilection pour le son *e* en l'étendant même à la métaphonie en *i* de germ. *u*, qui donne *y* en ws., et le plus souvent *e* dans les *Gloses* kentiennes [4] : *gelt* (ws. *gylt*), *bege* (ws. *bycge*), *dede* (ws. *dyde*), — *brecþ* (ws. *brȳcþ*), *ontenþ* (ws. *ontynþ*), *eþiende* (ws. *yþiende*).

Comme le fait justement remarquer Bülbring [5], le dialecte de l'*Hymne* et de la *Paraphrase* du Psaume 51 n'a pas la pureté de celui des *Chartes* et des *Gloses*, ces deux poèmes provenant d'originaux ws. qui ont laissé dans leur transcription en kentien nombre de leurs formes premières. On en jugera par ces quelques vers de la *Paraphrase* :

Befréo [6] mé an ferþe, fæder mancynnes,
fram blódgete and bealaníþum ;
god lifigende, gylta geclánsa,
hélo and helpend, hiofenríces weard :
þanne tunge mín tríowfest blíssaþ
for þínes selfes sóþfestnesse.

Libère-moi en mon cœur, père des humains,
de l'homicide et de la haine mauvaise ;
Dieu vivant purifie mes péchés,
Sauveur et protecteur, gardien du royaume céleste :
alors ma langue fidèle se réjouira
de ta propre justice [7].

1. Cet *ē* < germ. occid. *ā* est transcrit par *y* quatre fois : *lyces, mygþ, upabrycan, myrlic.*

2. Sauf dans *werede* et *setol.*

3. On ne trouve *ya* qu'une fois : *to smyagenne*, mais cf. les infin. *smeagan* et *smegan.*

4. Où *y* subsiste encore, mais est beaucoup plus rare qu'*e.*

5. *Altenglisches Elementarbuch*, p. 11.

6. Kluge, *Ags. Lesebuch*, p. 118.

7. Cf. la version de l'*Authorized* (v. 14) : « Deliver me from blood-

A l'*æ* de *fæder* (ws. *fæder*) s'oppose l'*ē* de *helo* (ws. *hælo*), à l'*ēo* de *befrēo*, l'*io* de *triowfest* et de *hiofen-*, à l'*y* de *mancynnes* et de *gylta*, l'*ĕ* de *blodgete*. L'ensemble du texte des deux poèmes s'accorde avec le kentien sur les points en somme les moins essentiels : la fracture d'*e* en *eo* par voyelle gutturale y est fréquente : *weorada*, *P.*, 17, et *H.*, 1, *feola*, *P.*, 49, *breogo* 50, *weogas* 106, *meotod* 141 ; si la diphtongue brève *eo* est rarement remplacée par *io* : *weorc*, *P.*, 25, *georne* 27, *hleoþor* 78, *weorþan* 54, la longue *ēo* l'est au contraire assez souvent : *diormōd*, *P.*, 1, *liofost* 3, *geiode* 13, *bioþ* 81, *liodum* 119, contre le seul *befreo* 111. L'*ie* est à plusieurs reprises réduit à *e* : *Sceppend*, *P.*, 8, *beserode* 22, *forgefenesse* 38, *gecerdan* 107, *ic héro* 75, *hænþum* 83 (ws. *hīenþo*). Mais, dans le traitement d'*æ* et d'*y*, apparaissent les contradictions les plus marquées : à une exception près (*geþrec*, *P.*, 45), germ. *ă* est représenté par *æ*, *ea*, *a/o* [1] dans les mêmes conditions qu'en ws. impur, tandis que ws. *æ* long est transcrit par *ē* dans : *lene* 15, *deda* 19, *beneman* 21, *clene* 89 [2] ; pour *y* on trouve *gylt*, *P.*, 14, *gylta* 85, *ontýn* 78, et, d'autre part, *geltas* 40, *gelta* 50, *ontende* 28, ce qui indique une proportion à peu près égale d'*y* et d'*e*, et confirme le caractère incertain, et sans doute artificiel, de la phonétique de ces deux documents.

*
* *

Le Mercien. — On entend par là un groupe de parlers usités par les Angles du Centre, qui s'étaient établis entre la Tamise et le Humber. C'est un dialecte que nous connaissons, semble-t-il, à trois époques successives : vers 700 par les *Gloses* d'Épinal et de Cambridge [3], entre 850 et 900 par le

guiltiness, O God, thou God of my salvation : and my tongue shall sing aloud of thy righteousness ».

1. *a* l'emporte, *o* n'étant que l'exception : *fromne*, *P.*, 22.

2. Cf. les variations d'orthographe : *clene*, *P.*, 89, *geclænsod* 75, *geclansa* 113.

3. D'après W. Keller (*Angelsächsische Palaeographie*, *Palæstra* 43, Ber-

Psautier du manuscrit Cotton Vespasian A I [1] du Musée Britannique, et, au cours du Xe siècle, par la traduction de l'*Évangile de saint Mathieu* dans le manuscrit Rushworth [2].

Les *Gloses* d'Épinal et de Cambridge [3] présentent cet intérêt particulier qu'étant parallèles et d'origine relativement archaïque elles permettent à qui compare leurs formes de suivre, et jusqu'à un certain point de dater quelques-unes des modifications essentielles par lesquelles le germanique occidental est devenu de l'anglo-saxon commun [4]. Dans cette évolution phonétique, les *Gloses* d'Épinal nous apparaissent comme vraisemblablement plus anciennes que celles de Cambridge. Les deux recueils connaissent la palatalisation pri-

lin, 1906, p. 17, citant HESSELS : *An Eighth Century Latin-Anglo-Saxon Glossary, preserved in the Library of Corpus Christi College, Cambridge*, p. IX), le manuscrit des *Gloses d'Épinal* — ainsi nommé d'après la ville où il se trouve — ne serait pas antérieur au commencement du IXe siècle (c. 810), — et celui des *Gloses de Cambridge* (autrement dit *Corpus Glosses*) serait du commencement du VIIIe siècle. Mais, on le verra, du point de vue grammatical, il n'est pas douteux, comme l'indiquait déjà Sweet dans son édition des deux glossaires (*The Oldest English Texts, E.E.T.S.*, nº 83, 1885, p. 3), qu'*Épinal* plus archaïque que *Corpus* « must have been written at least a generation earlier ». Il faudrait alors admettre, avec Keller, et contrairement à l'opinion de Sweet (*ibid.*), que les *Epinal Glosses* actuelles sont la copie d'un original très antérieur (c. 650 ou 700 au plus tard), et, dans ce dernier cas, les *Corpus Glosses* devraient être datées plutôt de 750 que de 700. La question, comme toutes celles qui touchent à la paléographie ags., aurait besoin d'un examen plus approfondi.

1. Publié par SWEET, *Oldest English Texts*, etc., qui date le ms. de la première moitié du IXe siècle (*ibid.*, p. 184). KELLER (*op. cit.*, p. 22) propose l'an 900.

2. Publié par SKEAT, *The Holy Gospels*, Cambridge University Press, 1871-1887 : *The Gospel according to saint Matthew*, 1887, au bas des pages impaires. Cette glose mercienne, attribuée à Farman, curé de Harewood « in the West Riding of Yorkshire, on the river Wharfe », appartient d'après SKEAT (*Préface to saint Mark*, Cambridge, 1871, p. XII) et d'après W. KELLER (*op. cit.*, p. 44, n. 1), aux environs de 950.

3. Cf. F. DIETER : *Ueber Sprache und Mundart der ältesten englischen Denkmäler*, diss. de Göttingen, 1885, travail auquel nos exemples sont empruntés.

4. Cf. le chap. II de la Ire partie.

maire de germ. occid. *a*, qu'ils transcrivent par *ae*, rarement par *e*, pour la voyelle brève, et par *e*[1] pour la longue : *Ép. hraebn,, uuaes, steupfaedaer, blec* (Dieter, p. 11-12) ; *Camb. waes, steopfaeder, tebl, reftras*, ibid., p. 12, — et d'autre part : *Ép. eþm* (all[d] mod. *Atem*), *geberu*, p. 18 ; *Camb. geberu, gredig*, ibid. La plus grande fréquence d'*e* à la longue et d'*ae* à la brève peut indiquer qu'en mercien tout au moins la palatalisation était plus avancée et plus ancienne dans le premier cas, et que l'*ă* n'avait suivi qu'avec quelque lenteur. Devant nasale, l'*ă*, qui subsiste dans *Épinal* : *asuand*, D., p. 9, est souvent représenté par *o* dans le *Cambridge* : *lond, asuond*, ibid., d'où l'on peut conclure que cet assombrissement de la voyelle a dû commencer vers l'an 650. La fracture d'*ă* en *ea* devant *r* ou *h* appuyés est constante dans *Épinal* aussi bien que dans *Cambridge-Corpus* : *Ép. fosturbearn, hearma*, p. 33, *leax*, p. 34, mais encore inconnue devant *l* + consonne : *Ép. halbae, calc*, p. 7 ; *Camb. halfe, calc*, p. 8, ce qui confirme le témoignage de la *Chronique*[2] et indique que la diphtongaison, causée d'abord par la vibrante et par l'aspirée (*r*, *h*), ne l'a été que plus tard par la liquide (*l*), et sur une portion restreinte du domaine anglo-saxon. Quant à la fracture d'*ĕ* devant *r* ou *h*, elle est rare dans *Ép.* : *geornlice*, p. 38, mais *herþ* et *gifect*, p. 20, — beaucoup plus fréquente dans *Camb.* : *geornis, heorþe, ceorl*, p. 39, exception faite du cas spécial où l'*r* est suivi d'une consonne primitivement gutturale[3]. Enfin, l'influence d'une voyelle sombre (*a*, *o*, *u*) sur un *a*, *e*, *i* de la syllabe précédente est à peu près nulle dans *Ép.* : *sadol, hara*, p. 10 ; *ebor, helostr*, p. 20 (mais *geolu* 39) ; *uuiluc* et *uuidu*[4], p. 23, — tandis que, dans *Camb.-Corpus*, l'*a* se

1. *æ* en ws. Mais à ws. *æ* < germ. *ai* (ags. *ā*) par métaphonie en *-i-*, *Ép.* répond par *ae* (*haeþ*), et *Camb.* surtout par *ae*, rarement écrit *ę*, *æ* (Dieter, p. 17-18).

2. Cf. *supra*, p. 152.

3. Cf. *infra*, p. 176-177.

4. Écrit parfois *uuluc* et *uudu-* dans *Ép.*, à cause du *w-* initial (Dieter, p. 23).

brise dans un tiers des cas, même devant consonne gutturale ou dentale : *heagoþorn*, *geaduling*, p. 35 ; *eo*, issu de *e*, se rencontre très fréquemment : *eobor*, *feotur* [1], p. 39, ainsi que *io* < *i* : *glioda*, *suiopum*, p. 40. Aussi est-on fondé à croire que ces diverses fractures se sont succédé dans l'ordre suivant : celle d'*a* en *ea* devant *r* ou *h* entre 550 et 600, celle d'*e* en même position vers 650, celle d'*e* et d'*i* devant voyelle sombre à la même époque, celle d'*a*, voyelle neutre et par conséquent plus stable, au commencement du VIII[e] siècle.

A côté de ces traits, caractéristiques à des degrés divers de l'ags. commun, il existe dans les gloses merciennes des particularités dialectales qu'il importe de dégager. Déjà dans *Épinal*, on note une certaine influence de l'*h*, qui semble modifier l'aspect de la fracture d'*ă* en *ea*. C'est ainsi que devant *r* suivi d'une consonne, même d'un *c*, *Ép.* nous donne : *-mearc*, D., p. 33 (*Camb. -maerc*), mais dans les deux cas où se présente la combinaison *rh*, au lieu d'*ea* on trouve *ae* : *faerh* (ws. *fearh*) et *maerh* (ws. *mearg*), comme si, aucune fracture ne s'étant produite, l'*ă* germanique était resté pr. ags. *æ*, transcrit *ae*. De même, s'il est vrai que, devant *h*, la fracture normale se rencontre dans *leax* et *leactrocas* (lat. *lactuca*), D., p. 34, il arrive parfois qu'au lieu d'*ea* on trouve *ae*, comme dans *aectath* (perpendit ws. *eahtaþ*), et même *e* dans *ambect* (ws. *ambiht*, gaulois-germ. *ambact-*) et *brectme*, D., p. 35 (ws. *breahtm*). Ainsi, on ne peut affirmer, comme on serait tenté de le faire, que dans *Ép.* l'influence d'un *h* ait arrêté la fracture, puisqu'elle existe dans *leax*, et puisqu'une forme comme *brectme* paraît présupposer *breahtm* < germ. **brahtm*. Mieux vaut donc admettre, avec Sweet [2], qui le premier a étudié ce phénomène, et avec Bülbring [3], qui en a tenté une explication minutieuse, que, dans ces divers exemples, il y a

1. L'ags. commun, et le ws. ne connaissaient cette fracture d'*e* que devant liquide et labiale (cf. *supra*, p. 28), et en ws. la fracture d'*a* n'apparaissait que dans *ealu* (BÜLBRING, *Elementarbuch*, p. 97).

2. *History of English Sounds*, Oxford, 1888, p. 123.

3. *Alteng. Elementarbuch*, p. 81.

eu en mercien « smoothing », « Ebnung », ou monophtongaison, germ. *ă* devenant d'abord *æ°* [1] devant *r* ou *h*, puis se simplifiant en *æ* devant *rh*, vers la fin du VII[e] siècle, également en *æ* devant *rh*, *rc*, *rg*, « une génération plus tard », comme semblent le prouver les *Corpus Glosses* : *haerg* (ws. *hearg*) < **hæ°rg* < **hærg* < germ. **harg-*, *faerh*, *mærg* [2], D., p. 36, et s'avançant parfois jusqu'à *e* devant *h* [3], ainsi que l'indique *Épinal*. D'autre part, nous savons que la fracture d'*e* en *eo* n'était pas encore constante dans *Ép.* : en particulier elle ne se produit jamais, dans l'un ou l'autre recueil, devant *rc*, *rg*, *rh* : *Ép. uuerci*, *duerg*, *þuerhfyri*, D., p. 20, *Camb.-Corpus* : *duerg*, *aalgewerc*, *þuerhfyri*, D., p. 21, exemples dans lesquels germ. *e* a pu devenir d'abord *e°*, puis retourner à *e* par influence de la consonne primitivement gutturale (*c*, *g*, *h*) qui appuie l'*r*, car il est à remarquer que *Camb.-Corpus* pratique la fracture d'*e* en *eo* devant *r* suivi de toute autre consonne qu'un *c*, un *g* ou un *h* (D., p. 39 et 21). En outre, un germ. *au*, devenu par palatalisation primaire **æu*, **æo* [4], est transcrit dans *Ép.* 7 fois par *ea*, comme en ws. : *randbeag*, D., p. 36, et 6 fois par *ae* ou *ę* : *aec* (ws. *ēac*), *lęc* (ws. *lēac*, a. mod. *leek*), *egan* (ws. *ēagan*), D., p. 36-37, *ea* dans *Camb.-Corpus* n'étant plus que l'exception, *ae* surtout, plus rarement *e*, la règle. Si l'on tient compte que dans ces *Gloses*, plus régulièrement encore qu'en aws. et en akt., un *ie* issu de *ea* par métaphonie en *i* se simplifie en *e* : *Ép. sercae* (ws. *sierce*), *gilebdae* (ws. *gelīefde*), D., p. 35-37, — *Camb. serce* (*Oldest E. texts*, p. 41, n° 210), *gilefde* (*ibid.*, p. 105, n° 2080), on constate dès l'abord que la simplification de certaines diphtongues sera l'un des caractères distinctifs du dialecte mercien [5].

Ils apparaissent en plus grand nombre, au milieu du

1. D'où le ws. *ēa*.
2. Écrit aussi *merg* (*ibid.*).
3. *Camb.-Corpus* préférant *ae*, même dans ce cas.
4. Cf. *supra*, p. 24.
5. Noter encore que dans *Ép.* germ. *eu* subsiste dans *steupfaedaer* et dans la combinaison *eu* + *w* : *treulesnis*, — mais se change en *io* dans

IX^e siècle, dans le *Vespasian Psalter*, sorte de vaste glose du psautier latin, dont l'extrait suivant donnera une idée :

V.P.,E.E. T.S., n° 83, éd. Sweet, p. 203-204, psaume 16 :

geher dryhten rehtwisnisse mine bihalđ boene mine mid earum onfoh gebed min nales in weolerum faecnum 2. of ondwlitan þinum dom minne forþyppeþ egan min gesiaþ efennisse, 3. þu acunnadest heortan mine & neasades on næht mid fyre me amearedes & nis gemoeted in me unrehtwisnis 4. þætte he ne sprece muþ min wirc [c.-à-d. werc] monna fore wordum weolura þinra ic heold weagas þa heardan 5. gefreme gongas mine in stigum þinum þæt ne sien onwende sweþe mine 6. ic cleapede forþon þu geherdes me god onhæld eare þin me & geher word min.

Exaudi Domine justitiam meam intende deprecationem meam Auribus percipe orationem meam non in labiis dolosis 2. de vultu tuo judicium meum prodiat oculi mei videant aequitatem 3. Probasti cor meum et visitasti nocte igne me examinasti et non est inventa in me iniquitas 4. Ut non loquatur os meum opera hominum propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras 5. Perfice gressos meos in semitis tuis ut non moveantur vestigia mea, 6. Ego clamavi quoniam exaudisti me Deus inclina aurem tuam mihi et exaudi verba mea.

Authorised Version (1611), ps. XVII : Heare the right, O Lord, attend vnto my crie, give ear vnto my prayer, that goeth not out of fained lips. 2. Let my sentence come forth from thy presence : let thine eyes behold the things that are equall. 3. Thou hast prooued mine heart, thou hast visited me in the night, thou hast tried me, and shalt find nothing : I am purposed that my mouth shall not transgresse. 4. Concerning the workes of men, by the word of thy lips, I have kept me from the paths of the destroyer. 5. Hold up my goings in thy paths, that my footsteps slip not. 6. I have called upon thee, for thou wilt heare me, O God : incline thine ear vnto me, and heare my speach.

criopungae et *buturfliogae*, mais plus souvent en *eo*, comme en ags. commun. Cet *ēo* est transcrit trois fois par *ea* : — *trea*, *uueadhoc* et *neuunseada* (D., p. 41-42). Il en est de même dans *Camb.-Corpus*, sauf qu'*ea* pour *ēo* ne s'y rencontre pas.

Il existe, entre la phonétique des *Gloses* et celle de ce passage, des ressemblances évidentes : la fracture d'*ă* et d'*ĕ* a lieu devant *rd* et *rt* : *heardan* et *heortan*, mais devant *ht* est réduite à *æ* dans *næht* et à *e* [1] dans *rehtwisnisse* [2]. Devant *ld*, l'*ă* primitif subsiste dans *bihald*. Un *ă* de la syllabe suivante laisse intact l'*i* de *ondwlitan*, mais transforme *e* en *ea* dans *weagas*, un *u* le change en *eo* dans *weolerum*, et un *e* ou un *i* deviennent *ea* devant un *o* primitif dans *amearedes* et *cleapede* [3]. L'*ă* devant nasale est assombri en *o* dans *monna* ; ailleurs il se palatalise en *æ* : *þætte* et même en *e* : *sweþe*. Un *īe* est réduit à *ē* dans *geher* ; un *ēa* devient *ē* dans *egan*. Enfin, un ags. *ēo* reste dans *hēold*, mais est transcrit par *ēa*, ou même *īa*, dans *neasades* et *gesiaþ*.

On retrouve, dans l'ensemble des formes du *Vespasian Psalter*, les traits les plus caractéristiques de l'ancien kentien [4] : au premier chef, la palatalisation complète de germ. occid. *a* en *e* ou *ę* : *fel* (ws. *fæt*), Sweet, p. 188, *deg* 200, *wes* 201, *efter* 191 [5], — *slepan* 189, *eþre* (ws. *ædre*, all[d] mod. *Ader*), *werun* 201 [6] ; ensuite, la confusion des diphtongues *ēo* et *io* ; *þeoda* 214 et *feonda* 204 s'opposant à *fiond* 195, *tionan* 233, *gesio* 190, — ou même leur assombrissement en *ēa* et plus rarement en *ia* : *þeada* 214, *gefrea* (ws. *geſrēo*) 192, *lea* (= *lēo*) 192, *gesiaþ* (ws. *gesēoþ*) 233 ; en troisième lieu, la réduction d'*ie* en *e*, surtout devant *r* appuyé ou après consonne palatale : *erfe* 251, *gerd* 215, *gefe* (acc. pl.) 201, *onget* (imp.

1. < **næoht* < *næht* < germ. **naht*.

2. < **reoht* < pr. ags., germ., i.-e. **reht-*, lat. *rect-us*.

3. *Amearedes* < **ameoredes* < *amerodes* ; *cleapede* < *cleopede* < *cliopode* < *clipode*.

4. Aussi Sweet, en 1875, le considérait-il comme kentien. Cf. encore Zeuner, *Die Sprache des kentischen Psalters*, Vesp. A.I, diss. Leipzig, 1881. D'autres le croyaient northumbrien. Dans la préface à son édition de 1885, *E.E. T.S.*, nº 83, p. 184, Sweet inclinait plutôt pour le mercien.

5. Mais *þæt* 246 (cf. *det* 324), *cwæþ* (prét.) 196 et 198.

6. Noter qu'à ws. *æ* < germ. *ai* par métaphonie en *i*, *Vesp. Ps.* répond le plus souvent par *ae* ou *ę* : *haelu* 189, *gelaedeþ* 193, *laessan* 194 — *gebręddes* 189, *fleſc* 203.

2. sg.) 190, *gesthusum* 262, *scelde* 191, et aussi *þweþ* (< *þwiehþ*) 266 [1] ; celle d'*īe* en *ē* en toutes positions : *beman* 252, *rec* 205, *hestan* 194, ic *gecede* (< *gēcīegde*) 189, *get* 321 [2], — et d'*ēa* en *ē* devant *c*, *g*, *h* ou après palatale : *ec* 194, *egum* 190, *smegende* 193, *neh* 190, *sceþ* 194 [3] ; enfin, le maintien fréquent de la graphie *oe* pour indiquer la métaphonie d'*o* : *oexen* 256, *doehter* 196, *soecaþ* 189 [4], et d'*y* pour *u* métaphonisé [5].

Mais les particularités merciennes, inconnues au kentien, y sont aussi présentes et permettent de situer ce document. Par son traitement des fractures, il se rapproche d'*Épinal* et s'identifie avec *Cambridge-Corpus*. S'il brise *ă* en *ea* [6] devant *r* appuyé, il ne le fait jamais devant *l* suivi de consonne : *alle* 188, *saldes* 190, *salma* 285, et la métaphonie de cet *a* n'est pas *ie*, mais *ae* : *aeldu* 284, *onhaeldon* (ws. *onhieldon*) 201, *waellan* (ws. *wiellan*) 206. Devant *h* final ou appuyé et devant *rg*, l'*ea* de fracture se réduit à *ae*, parfois *e* ou *ę* : *foresaeh* 203, *geþaeht* 200, *geþeht* 341, *hergum* 326. En même position, ainsi que devant *rc*, *rh*, un *eo* de fracture est ramené à *e* dans *werc* 194, *geberg* 195, *feh* 201, *cnehtas* 353. Sous l'influence d'un *u*, *o*, *a* de la syllabe suivante, un *a* se brise assez souvent en *ea* [7] : *gleadie* 336, *featum* 285, *feadur* 250, — un *e* fréquemment en *eo* : *ic eotu* 256, *spreocende* (par analogie avec *spreocan*) 199, *heofene* (germ. **hebun*) 303, rarement en *io* :

1. Parfois aussi réduit à *i* : *afirred* 197, *þu agildes* 271, *gescildend* 194.

2. De même, *īe* > quelquefois *ī* : *atiþ* 194, *inliht* 200, mais toujours *onsiene* 195, etc.

3. *ēo* est aussi réduit à *ē* : parfois devant *g* (*flēgendan* 256, *ic dregu* 255, *legende* 220) — deux fois *i*, peut-être par influence du *g* palatalisé : *ligende* (= *lēogende*) 208, *ic fligu* (= *flēoge*) 261, — et devant *w* : *trew* (ws. *trēo*[*w*], a. m. *tree*) 326, *getrewlice* 199, *strene* (pour *streowene*) 192, *oncnew* 208 (cf. *oncneow* 211), et même *gese* (videat) 201.

4. Mais cf. *þu fedest* 191.

5. Avec quelques exceptions en *i* : *wircaþ* 190, *getrime* 258, *ahiþende* 303, et même en *e* : *bergaþ* (gustate) 230 et *ymbhwerft* 256.

6. Écrit parfois *eo* : *eordunge* 344, *þeorfan* 347.

7. Mais cf. *dægas* 193, peut-être issu de **dæ*^{o}*gas*, et *dęgas* 240, par influence du sg. *deg*.

fiolu 295, ou en *ea* : *heatas* (pl. de *hete*) 389, *weagas* [1] 197, *cweaþaþ* 198, — un *i* le plus souvent en *eo* : *seolfor* 199 (< **silubr*), *sceopu* (ws. *scipu*) 252, *areosun* (< **arisun*) 260 [2]. Relevons encore quelques désinences curieuses par leur caractère archaïque : l'*u* primitif de la première pers. sg. indic.: *ondredu ic* 189, *ic cleopiu*, ibid., affaibli en *o* dans *ic ondetto* 195 ; l'*-es*, antérieur à *-est*, de la deuxième pers. sg. indic. prés. ou prét. : *þu reces* 188, *þu geherdes* 189 ; le prét. pl. en *-un*, plus tard *-on*, dans *forleortun* (de *forlætan*), *ymbsaldun*, *onfengun* 204 [3] ; l'acc. pl. fém. en *-e* dans *synne* 316, et enfin, par analogie sans doute avec *ic eam*, les premières pers. en *-m* : *ic dom* (lat. *agam*) 199, *ic siem* 219 [4].

La traduction de l'*Évangile de saint Mathieu* dans le manuscrit Rushworth [5], souvent appelée par abréviation *Ru*[1], offre à notre étude un texte dont il est difficile de fixer la nature et l'origine. Il se distingue, dans sa morphologie surtout, par une inconséquence singulière. En maint endroit, on ne sait si on doit le considérer comme une traduction suivie, conforme à la grammaire et au génie de la langue anglo-saxonne, ou bien comme une simple glose, où chaque mot latin serait

1. Cf. *wegas* 203 et *wegum* 201.

2. *Milc* 412 vient de germ. **meluk-* ou **miluk* > dans les deux cas merc. *mi*[e]*lc*, *milc.* (ws. *meoluc*).

3. Cf. d'ailleurs, sur la même page, 2 sg. indic. prés. *gedoest* (facis) et prét. pl. *swencton*.

4. Des formes comme *oexen* 256 (pour *oexan*, à moins qu'on ne la fasse venir, comme le propose Bülbring, *Ae. Elementarbuch*, p. 67, A. 2, de **ohsin* < **uhsiniz*) et *weges* (nom plur., lat. viæ) 360 restent douteuses, ainsi que l'article défini en *þ*, dans *from þe costunge* (lat. a temptatione) 207, et *þe sae* (mare) 354. La langue du *saint Chad* publié par Napier (*Anglia*, X, p. 131-154) d'après le Ms. Junius 24 de la Bodléienne (1re moitié du XIIe siècle) concorde en somme avec celle du *Vesp. Psalter*. Napier signale en outre l'emploi fréquent, comme dans le *Bede*, de *mid* avec l'acc. et de *in* au lieu de ws. *on*. Il est donc probable que le scribe a reproduit fidèlement un original mercien de la première moitié du Xe siècle (Napier, p. 139).

5. Actuellement à la Bodléienne (cf. Skeat, *Pref. to Gospel according to saint Mark*, Cambridge, 1871, p. XII).

individuellement rendu par son équivalent, sans souci du contexte et de la construction. C'est ainsi qu'un nominatif fait, à l'occasion, fonction de complément direct : *nymþe ær gebindaþ se stronge* (« nisi prius alligaverit fortem » — « except he first bind the strong man », XII, 29), ou bien, dans une expression liée, le complément déterminatif d'un substantif sera laissé au nominatif : *gāþ nu to ut-gengum weogas* (« ite ergo ad exitus uiarum » — « go therefore into the highways », XXII, 9). Aussi l'incertitude de son dessein enlève-t-elle au travail de « Farman, prêtre de Harewood [1] », la plus grande partie de sa valeur documentaire et grammaticale. Nous prendrons comme exemple un passage relativement correct [2] :

Chap. VI. — 26. geseoþ ł behaldeþ heofun fuglas þæt hię ne saweþ ne ripath ne somniaþ in berern & eower fæder se heofunlica foedeþ þa ah ge ne sindun diorre þonne þa 27. hwilc eower mæg þonne þencende æt-ece to his lengo ane ęlne 28. & be hræglę forhwon sorgiaþ ge sceawigaþ lilia londes hu hie waexaþ ne winnaþ ne spinnaþ 29. soþ ic eow þonne sæcge þæt ne salomon in allum his wuldre węs beþæht swa swa an þara 30. nunu þonne þæt londes hóeg þæt to dæge is & to mærgen ł marne biþ in ofne sended god swa gearwæþ hu micele mae eowic þæs medmasta geleafe menn 31. forþon ne sorgigaeþ ge cweþende hwæt geetaþ wæ oþþe hwæt drincaþ wæ oþþe hv beoþ we gewrigene 32. forþon þe þas þeode all soeceþ for-

26. respicite uolatilia caeli quoniam non serunt neque metunt neque congregant in horrea et pater uester caelestis pascit illa nonne uos magis plures estis illis 27. quis autem uestrum cogitans potest adicere ad staturam suam cubitum unum. 28. et de vestimento quid solliciti estis considerate lilia agri quomodo crescunt non laborant neque nent 29. dico autem vobis quoniam nec salomon in omni gloria sua coopertus est sicut unum ex istis 30. si autem faenum agri quod hodie est et cras in clibanum mittitur deus sic uestit quanto magis uos minimæ fidei 31. nolite ergo solliciti esse dicentes quid manducabimus aut quid bibemus aut quo operiemur 32. hæc enim omnia gentes inquirunt scit enim pater uester quia his omnibus

1. Skeat, *op. cit.* On lit à la fin de *saint Mathieu* dans *Ru*[1] : « farman presbyter þas boc þus gleosede », et à la fin de *saint Jean* dans le même manuscrit *Rushworth* : « færmen þæm preoste æt harawuda » (éd. Skeat, p. 188). D'après Skeat (*saint Mark*, p. XII) Harewood se trouve « in the West Riding of Yorkshire, on the river Wharfe ».

2. *The Gospel according to saint Matthew*, éd. Skeat, Cambridge, 1887, p. 59.

þon þe eower fæder wat þæt ge þissa alra þurfun 33. Soecaþ þonne ærest godes rice & his soþfæstnisse & all þas bioþ ge-eced eow.

indigetis 33. quaerite autem primum regnum dei et iustitiam eius et hæc omnia adicientur uobis.

Notons ici la confusion de certaines désinences, comme celle de la troisième pers. pl. prés. indic., tantôt *-aþ* et tantôt *-eþ*, dans *hię ne saweþ ne ripath* et dans *soeceþ*, le maintien de *-aþ* au lieu de ws. *-e* devant un sujet pronom : *ge-etaþ wæ*, *sorgiaþ ge*, et, d'autre part, l'affaiblissement de la terminaison *-an*, à l'infinitif dans *æt-ece* (ws. *ætīecan*), et dans la déclinaison faible : *diorre* (pl. : ws. *dēorran*), *þæs medmasta geleafe* au lieu de *þæs medmestan gelēafan*. C'est là, nous le verrons plus loin, de la morphologie northumbrienne. Il y en a de nombreux exemples en d'autres endroits de notre texte. Un affaiblissement parallèle à celui que nous avons signalé dans la conjugaison se retrouve dans la déclinaison forte, où *-es* voisine avec *-as* au nom. pl. : *foxes* et *fuglas*, Sk., p. 71, *stanes*, *hlafes*, p. 39, *fisceres*, p. 43. Dans la déclinaison faible, la terminaison *-u*, inconnue ailleurs qu'en northumbrien, prend une grande extension : à l'acc. sg. *þurh þe witgu* (ws. *þurh þone witgan*), *þone frum-kendu*, p. 29 ; de même au nom. pl. : *tungul-kræftgu*, p. 29, *wyrhtu*, p. 81, concurremment d'ailleurs avec *-e* : *gæfel-geróefe* (ws. *gerēfan*, publicani), p. 53, ou avec *-a* : *cempa* (ws. *cempan*, milites), p. 69. Comme l'indique l'expression *þurh þe witgu*, l'article défini, à l'acc. ou au nom. masc. sg., prend quelquefois la forme en *þ-* des cas obliques : *þe ytmæste dæg*, p. 105 (ws. *se*...), et même avec un neutre : *þe scip*, p. 71. L'infinitif, souvent en *-en* : *forleten*, p. 29, est fréquemment aussi en *-e* : *gewirce*, p. 51 et parfois en *-a* : *nioma* 51, *wesa* 37. Le subj. prés. pl. se termine soit en *-an* : *ge etan*, soit en *-en* : *gehalden* 39, soit en *-e* : *gewærþe* 39 (ws. *geweorþen*). La désinence *-ende* du part. prés. peut s'écrire à l'occasion *-ande*, comme le montrent sur la même page : *ondswarende* et *ondswarande* 39 [1].

1. Noter en outre l'*e* ajouté au nom. de féminins forts comme *synne*

La phonétique, dans l'ensemble, n'est pas moins indécise. Elle hésite entre *æ* et *e* pour rendre l'*ă* primitif palatalisé : *þætte* 29, *gebær* 29, *wæs* 31, mais *hwet* 63, *befest* 27, *westem* 37 (ws. *wæstm*), *cweþ* (ws. *cwæþ*) 67. A côté d'*y*, métaphonie de germ. *u*, elle admet quelques *i* : *drihtnes* 29, *hingrade* 169, *kining* et *king* 31, *wircaþ* 33, et aussi quelques *e* : *depte* 35 (cf. *dyppe* 37), *sperta* 133 (ws. *spyrte*), *bergaþ* 139 (ws. *byrian*). Ni la réduction d'*ea* en *æ* [1] devant *r* appuyé ou devant *h* : *þærf* 55, *gesæh* 37, *mæht* 67, *beþæht* 59, ni celle d'*eo* en *e* dans *ferh* 33, *awerp* 49, *cnehte* 31, n'excluent, de temps à autre, le maintien de ces diphtongues de fracture : *beþearfeþ* 127, *geseah* 33, — *weorc* 47, *aceorf* 49, *sweord* 89 [2]. L'influence d'un *u*, *o*, *a* de la syllabe suivante s'exerce sur *e* : *weora* 123, *feola* 107, *weogas* 39, *spreocaþ* 103, *ageofaþ* 103, et sur *i* dans : *lioma* 49, *genioman* 51, *sciopum* 83, *seoþþan* 41, *cliopade* 43, mais avec d'assez nombreuses exceptions, où la voyelle primitive persiste : *dagas* 77 [3], *cweþaþ* 65, *weras* 125, *andwlita* (et *andwliota*) 57, *clipende* 93, *stigas* 35. Il résulte de ces faits que *Ru*[1] nous apparaît comme une sorte de pot-pourri des dialectes du temps. On dirait que Farman, travaillant sur une glose west-saxonne revue par un scribe mercien, y a ajouté certaines particularités grammaticales du northumbrien en usage alors dans le Yorkshire. Il n'est pas impossible d'ailleurs que ce texte nous ait transmis quelque chose du parler de Harewood et des environs d'York. Ce serait donc du mercien du Nord, tandis que le *Vespasian Psalter*, apparenté au kentien par certains traits, est sans doute du mercien du Sud-Est, ou du mercien transcrit par un scribe kentien [4].

103, *kennisse* 27, — et des formes verbales comme : *ic gedom* 43, *dom ic* (do I) 155, *git beoþan* (subj. pl.) 43.

1. Parfois même en *e* devant *h* : *gereht* 29, *ehtu* (= *eahtie*) 93, *flex* 101, *wexan* 113.

2. Après *w*, *eo* > *u* dans *swuster* 159.

3. On ne trouve pas en ce cas d'exemple certain de la fracture d'*a* en *ea*.

4. Ainsi pourrait s'expliquer le fait que le ms. Cotton Vespasian A 1 ait appartenu, semble-t-il, au chapitre de Canterbury (SWEET, *E.E.T.S.*, nº 85, p. 183).

*
* *

Le Northumbrien. — Un groupe de textes très courts : l'inscription runique de la croix de *Ruthwell*, le *Chant funèbre* de Bede, les premiers vers de la *Genèse* de Cædmon et l'*Énigme* dite de Leyde [1], passent pour représenter ce dialecte à l'époque, relativement ancienne, du VIII[e] siècle. Mais le manuscrit de l'*Énigme* est d'une lecture si incertaine [2], et le caractère dialectal du *Cædmon* si imprécis [3], qu'il vaut mieux n'en pas tenir compte. Restent les deux premiers documents. Ils présentent certaines particularités phonétiques déjà rencontrées dans le *Vespasian Psalter* : la fracture d'*ă* germanique n'a pas lieu devant *l* appuyé : *on galgu* (*Ruthwell*, Sweet, p. 125, vers 2), ni même, à la différence du mercien, devant *r* : *tharf* (*Bede*, Sw., p. 149, v. 2) [4] ; un *ē* correspond à un ws. *ǣ* dans *strēlum* (*Ruthwell*, Sw., p. 126, v. 15) ; un *æ* à la métaphonie en *i* d'*ō* dans *doemid* (*Bede*, Sw., p. 149, v. 5) ; la diphtongue *ie* est simplifiée en *e* (ou *æ*), dans *ongeredæ* (de *ongierwan*, *Ruthwell*, Sw., p. 125, v. 1), *hælda* (ibid., p. 126, v. 7 ; ws. *hieldan*), et *bistemid* (*stīeman*, ibid., v. 9) ; un *eo* de fracture ou de contraction est, en plusieurs endroits, transcrit par *ea* : *heafunæs*, *fearran*, *bihealdun* (*Ruthwell*, Sw., p. 126, v. 6, 12, 18). Mais, en outre, le northumbrien se révèle déjà dans des infinitifs sans *-n* final, comme *hælda* et *gistiga* [5]

1. Le manuscrit se trouvant à la bibliothèque de cette université. Ces quatre textes ont été édités par Sweet, *Oldest English Texts*, *E.E.T.S.*, n° 83, 1885, p. 125-126 et 148-151.

2. Il suffira pour s'en convaincre de comparer le texte de Sweet avec la restitution proposée par D.B. Schlutter (cf. *Old English Riddles*, ed. by A. J. Wyatt, Boston and London, 1912, p. 92).

3. A côté d'une expression northumbrienne comme *til hrofe* (Sw., p. 149, v. 6), on trouve du pur mercien comme *hergan* (infinitif, v. 1) et *tiadæ* (ws. *tēode*, créa) où *ia* < *ēa* < *ēo* : cf. *biaþ* (= *bēoþ*) dans l'*Énigme* (Sw., p. 151, v. 5).

4. Cf. dans le *Cædmon* : *uard* (ws. *weard*, Sw., p. 149, v. 1) et *barnum* (*ibid.*, v. 5).

5. Voir ce qui en a été dit à propos de *Ru*[1], *supra*, p. 183.

(*Ruthwell*, Sw., p. 125-126, v. 2 et 7), dans l'emploi de la préposition *til* (ws. *tō*) : *til anum* (ibid., v. 13), ainsi que dans la forme *deothdaege*, au lieu de *deaþdaege* (*Bede*, Sw., p. 149, v. 5) [1].

Deux siècles plus tard, vers 950, Aldred, prêtre des environs de Durham, entreprit de gloser, dans l'idiome du pays, un manuscrit latin des Évangiles qu'Eadfriþ, évêque de Lindisfarne, avait composé deux cent cinquante ans auparavant. Il le fit sans beaucoup de rigueur grammaticale ni de précision syntaxique, avec cette hésitation entre la méthode d'une glose proprement dite et celle d'une traduction, que nous avons déjà notée dans *Ru*[1]. Les *Lindisfarne Gospels*, *Li* par abréviation, ne sont pas la seule œuvre d'Aldred : il semble qu'on lui doive aussi la glose anglo-saxonne du *Rituel* de Durham [2] (*Ri*). D'autre part, le manuscrit de Lindisfarne, texte latin et traduction northumbrienne, étant tombé entre les mains du prêtre Farman, ce dernier, nous l'avons vu, glosa en son dialecte l'*Évangile de saint Mathieu* (*Ru*[1]), laissant à son confrère Owun le soin de s'occuper des trois autres (*Ru*[2]) [3].

1. Cf. *infra*, p. 188. La forme *uuiurthit* (*ibid.*, v. 1) est intéressante en ce qu'elle montre l'évolution probable de la fracture de germ. *ĕ* en ags. Le germ. **werþan* est devenu d'abord **weurþan*, d'où, par métaphonie en *i*, la 3e pers. sg. prés. indic. *wiurþit* ou *wiurþiþ* de notre texte ; puis *weurþan* s'est changé en *weorþan*, de même que tout germ. *eu*, non influencé, a donné *eo*.

2. Cf. Skeat's *Holy Gospels*, *The Gospels according to saint Mark*, Cambridge, 1871, p. xi : « The *Durham Ritual*, edited for the Surtees Society by Mr. Stevenson in 1840, is glossed by the same hand (Aldred). » Il n'y a pas d'édition plus récente de *Ri*, dont nous n'avons pu consulter le texte. Mais il existe un *Wörterbuch zur Interlinearglosse des Rituale Ecclesiæ Dunelmensis*, par U. Lindelöf (*Bonner Beiträge*, IX, 1901, p. 105-220), d'où il ressort que la langue de *Ri* est à peu près identique à celle de *Li*.

3. Au moins à partir de *saint Marc*, II, 15. D'après U. Lindelöf, *Die Südnordhumbrische Mundart des zehnten Jahrhunderts*, *Bonner Beiträge*, X, 1901, p. 6, Farman aurait traduit le *saint Mathieu* indépendamment, puis, ayant eu connaissance de *Li*, aurait, à partir de *saint Marc*, II, 15, passé le travail à Owun qui, moins expert, aurait suivi *Li* de près. Pour Skeat (*saint Mark*, XIII) « it is clear that Farman and Owun had the pages of

On s'accorde à penser que *Li* et *Ru*², northumbriens l'un et l'autre [1], présentent toutefois quelques différences dialectales qui apparaîtront dans l'extrait suivant [2] :

Texte latin. — 52. dixerunt ergo iudaei nunc cognouimus quia daemonium habes abraham	*Li.* — 52. cuoedon forþon iudeas nú we ongeton þ^t diuul þu hæfis abraham dead is	*Ru*². — 52. cwedun forþon iudeas ne for-getun we forþon diowol..... deod is & witga & þu

the Lindisfarne Ms. open before them whilst engaged in writing their own glosses. At the same time they exercised an independent judgment ». Il est bien entendu que *Ru*¹ et *Ru*², ainsi juxtaposés, forment l'ensemble du Ms. Rushworth, qui se trouve à la Bodléienne, et dont le texte latin est l'œuvre d'un certain « Macregol ou Macreguil », mort peut-être c. 820 (Skeat, *op. cit.*, p. xii).

1. Ces deux textes ont été étudiés dans le plus grand détail — pour *Li* par :

Carpenter : *Die Deklination in der Lindisfarne HS* (*Bonner Studien*, 2, 1910) ;

Th. Kolbe : *Die Konjugation in den Lindisfarner Evangelien* (diss. *ibid.*, 1912) ;

W. Stolz : *Der Vokalismus der betonten Silben in den Lind. Evangelien* (diss. Bonn, 1908) ;

E. H. Foley : *The language of the Northumbrian gloss to Matthew* (*Yale Studies*, 14, New York, 1903) ;

E. M. Lea : *The language.....to saint Mark*, *Anglia*, XVI, 62-206 ;

M. D. Kellum : *The language.....to saint Luke* (*Yale Studies*, 30, 1906) ;

H. Füchsel : *Die Sprache.....zum Johannes...* *Anglia*, XXIV, 1-99 ;

pour *Ri*, par :

U. Lindelöf : *Die Sprache des Rituals von Durham*, Helsingfors, 1890, que nous n'avons pu trouver, et, du même, le *Wörterbuch* cité plus haut ;

pour *Li* et *Ru*², par :

U. Lindelöf : *Beiträge zur Kenntnis des Altnordhumbrischen* (*Mémoires de la Société néo-philologique d'Helsingfors*, I, 1893) ;

et pour *Ru*², par :

U. Lindelöf : *Die Südnordhumbrische Mundart des X^ten Jhdts.* (*Bonner Beiträge*, X, 1901), ouvrages auxquels nous renvoyons pour une étude complète, nous bornant à signaler les traits les plus distinctifs.

2. Skeat's *Holy Gospels, The Gospel according to saint John*, Cambridge, 1878, p. 87.

mortuus est et prophetæ et tú dicis si quis sermonem meum seruauerit non gustabit mortem in aeternum 53. numquid tú maior és patre nostro abraham qui mortuus est et prophetæ mortui sunt quem té ipsum facis 54. respondit iesus si ego glorifico me ipsum gloria mea nihil est est pater meus qui glorificat me quem uos dicitis quia deus noster est 55. et non cognouistis eum ego autem noui eum et si dixero quia non scio eum ero similis uobis mendax sed scio eum et sermonem eius seruo 56. abraham pater uester exultauit ut uideret diem meum et uidit et gauisus est.

& uitga & þu cueþes gif hua uord min gehaldeþ ne gebirgeþ deaþ in ecnise 53. hueþer arþ þu mare usum feder abraham seþe dead is & uitga deade sint þone þec seolfne wyrcas 54. geondsuarede se hælend gif ic uuldria mec seolfne gefea ł uuldor min noht is is fader min seþe uuldraþ mec þone gie cuoeþas forþon god userne is 55. & ne ongéto gie hine ic uutudlice conn ł wat & gif ic cuoeþo þte ic hine nat ic beom gelic iuh leas ah ic uat hine & word his ic haldo 56. abraham fæder iuer gefeade þte gesege dæge minne & gesæh & gegladade ł glæd uæs.

cweþes gif hwelc word min gihaldeþ ne bergeþ deoþ in ecnisse. 53. hweþer arþ þu mara arþ fædre usum. ..... seþe deod is & witga deode sindun þone þec solfne wyrces 54. ondsworade þe hælend gif ic wuldrigo mec solfne wuldor min noht is fæder min seþe wuldraþ þone ge cweoþas seþe god iower is. 55. & ne ongetun ge hine ic wutudlice watt hine & gif ic cweþo forþon ic ne wæt hine ic biom gilic iow leos ah ic watt hine & word his ic haldo 56. abrahame feder iowrum gi-feode þte gisege dæg minne & gisæh & gladade ł glad wæs.

Par certains aspects de leur phonétique, ces deux textes sont identiques et rappellent l'ancien northumbrien en ce qu'il a de commun avec le mercien du *Vespasian Psalter* : l'*ē*, au lieu de ws. *ǣ*, dans *gesege*, — la simplification de la diphtongue *ea* dans *gesæh*, *ego* (ws. *ēage*), ailleurs de *eo* en *e* dans *feh*, *werc*, et de *ie* en *e* dans *ymbcerde* (ws. *-cierde*), *hreme* (ws. *hrīeme*). Par contre, *Li* et *Ri* plus encore, se séparent de *Ru*[2] par leur prédilection pour *ea*, non seulement là où il est étymologique et issu de germ. *au*, comme dans *dead*, *deaþ*, *leas*, mais encore là où ils le préfèrent à *ĕo* comme diphtongue de fracture : *gecearfa* (ws. *ceorfan*), et à *ēo* comme diphtongue de contraction ou comme équivalent de germ. *eu* : *ic eade* (ws. et *Ru*[1] *eode*), *feall* (ws. *feoll*), *þeaf* (ws. *þeof*). Dans tous ces cas, *Ru*[2]

écrit *eo* : régulièrement dans *on eorþo* (*Li* : *on earþo*), *heortlice* (*Li* : *hearta*), mais aussi au lieu de *ea* : *eorm* (ws. *earm*, *Li* : *arm*), *deoþ*, *deod*, *leos*, etc... A cette curieuse particularité s'ajoute le fait que, devant *g* ou *ng*, *Li* emploie fréquemment la graphie *ei*, *ai*, au lieu du simple *e* ou *æ* que conserve *Ru*² : *onfeing* (ws. et *Ru*¹ : *onfeng*), *þeign* (ws. et *Ru*¹ : *þegn*), et qu'au ws. *self* [1], *sylf*, *Li* répond constamment par *seolf* et *Ru*² par *solf*. Aussi Lindelöf a-t-il pu proposer de diviser le northumbrien du x^e^ siècle en deux sous-dialectes : celui du Nord, auquel appartiennent *Li* et *Ri*, et celui du Sud, représenté par *Ru*², et très voisin de *Ru*¹, par la morphologie tout au moins.

Celle-ci est incontestablement plus conservatrice dans *Ru*² que dans *Li* ou dans *Ri*. D'après les calculs de Carpenter, de Kolbe et de Lindelöf, alors que *Ru*² n'a que 3 nom.-acc. masc. pl. affaiblis en *-es*, *Li* en compte 33 contre 424 *-as* ; le gén. sg. des thèmes féminins longs en *ō/ā* est, à une exception près, en *-e* dans *Ru*², et 36 fois en *-es* dans *Li*, par analogie avec la première déclinaison forte ; le nom.-acc. masc. pl. des adjectifs forts est en *-e* dans *Ru*² (*deode*), et, dans *Li*, plus souvent en *-o* qu'en *-e* (168 *-o* contre 102 *-e*), cet *-o* venant du nom. masc. pl. faible des substantifs et des adjectifs (*Li* : *yflo uerco*, — *Ru*² : *yfle werc*). Sur ce dernier point, cependant, *Ru*² innove : 33 fois le nom.-acc. pl. des substantifs masculins faibles est en *-u* (contre 17 *-o* et 7 *a* : *witga*), par influence sans doute de la déclinaison faible norroise, où la désinence *-u* est très usitée [2]. En outre, *Ru*², dans 446 cas contre 8, emploie *þe*, et non plus *se*, comme adjectif démonstratif ou article défini nom. masc. sg., alors que *Li* hésite entre les deux formes. Mais, tout comme la déclinaison, la conjugaison est, dans *Ru*², moins troublée que dans *Li* : à la 1^re^ pers. sg. prés. indic., la terminaison *-o* prédomine dans ces

1. 75 fois *self* dans Aelfred, contre 3 *seolf* dans le ms. d'*Orose* (Cosijn).
2. Nom.-acc. pl. neutre faible : *hjortu*, — nom-acc. pl. fém. f. : *tungur*, — nom.-acc. pl. adj. f. *ungu* (young).

deux textes (*ic cweþo, ic haldo*), sauf dans la quatrième classe de verbes faibles, où *Li* préfère *-a* à la 1re personne, cet *-a* s'étendant parfois à la 2e personne en *-as* (*Li* : *ic uuldria, þu cueþes, þu wyrcas*, — *Ru²* : *ic wuldrigo, þu cweþes, þu wyrces*). Le plus souvent, à cette même 2e pers. sg., c'est *-es* (ws. *-est*) qui l'emporte dans *Ru²* aussi bien que dans *Li*. Pour la 3e sg. prés. indic., il y a hésitation entre quatre désinences : *-eþ, -es, -aþ, -as*, *Li* donnant 331 *-e-* contre 126 *-a-*, *Ru²* 220 *-e-* contre 32 *-a-*, et, ce qui est de plus d'importance, le *-þ* se rencontrant 232 fois dans *Li*, et l'*-s*, qui provient peut-être de l'affaiblissement du *-þ*, 225 fois déjà dans le même texte, tandis que, dans *Ru²*, il n'apparaît que 71 fois contre 173 *þ* (*Li* : *ne losas ah hæfeþ*, — *Ru²* : *losaþ, hæfeþ*). Par contre, à l'indic. pl., l'*s* l'emporte dans les deux documents : 426 *-þ* dans *Li* contre 527 *-s*, et 137 *-þ* dans *Ru²* contre 152 *-s* (*Li* : *gie cuoeþas*, — *Ru²* : *ge cweoþas*). Ces progrès de la sifflante sourde aux dépens de la spirante dentale constituent l'un des caractères les plus marqués du northumbrien. On sait que l'anglais moderne lui doit l'*-s* de sa 3e pers. sg. prés. indic. Quant à la voyelle de la désinence du pl. prés. indic., c'est presque toujours *-a-* dans *Ru²*, comme en ws. (265 fois contre 24 *-e*), et plus souvent un *-a-* qu'un *-e-* dans *Li*. Mais, ici encore, le nombre de 210 *-e-* contre 782 *-a-* est un nouveau témoignage de l'affaiblissement croissant des terminaisons en northumbrien septentrional. Cette constatation est confirmée par l'infinitif où *Ru²* ne compte que 3 *-e* contre 100 *-a*, perdant ainsi l'*-n* final, mais sans atténuer la voyelle précédente, tandis que *Li* présente déjà 175 *-e* contre 620 *-a* (*Li* : *gewyrce*, — *Ru²* : *giwærcan*), et au gérondif 49 *-enne* contre 250 *-anne*. Le p. prés. reste toujours en *-ende*, sauf dans la quatrième classe de verbes faibles où *Li*, d'accord avec sa conjugaison du sg. de l'indic. prés. préfère *-ande* (*Li* : *fulwuande*, — *Ru²* : *fulwuende*).

Nous sommes arrivés au terme de cette étude des dialectes anglo-saxons, tels qu'ils nous ont été conservés dans des manuscrits d'œuvres littéraires ou dans des gloses. Quelle que soit l'incertitude de la recherche et de ses conclusions, notre

connaissance de la langue s'en trouve enrichie : elle nous apparaît dans la variété de certains de ses aspects réels où s'assouplit la rigueur d'une régularité grammaticale abstraite. Elle manifeste, au cours de ces deux siècles de son histoire (850-1050), des tendances déjà divergentes, qui influeront sur le moyen anglais, et, par lui, sur l'anglais actuel. C'est au Sud de la Tamise, vers Winchester et dans le Wessex, que prend naissance un idiome littéraire, soucieux de la précision du vocabulaire et de la correction des formes. Au centre, dans la Mercie, — le Midland de plus tard, — il y a lutte entre la tradition conservatrice du Sud et l'instinct novateur du Nord. En Northumbrie comme d'ailleurs en Mercie, se sont fixées des colonies scandinaves vivaces et actives, et l'ancienne culture littéraire et monastique n'a pas survécu au désordre des invasions norroises. En l'absence de documents écrits, la langue a repris sa liberté d'allure, sa marche vers la simplification des sons et des désinences. Winchester et Durham sont comme les points extrêmes de la langue d'un pays dont le centre est vers Tamworth ou Stafford. Pour cette raison, les dialectes, qui, au premier abord, pourraient paraître nous donner une image fragmentaire et morcelée de la langue anglo-saxonne, nous la révèlent, au contraire, avec une sorte de continuité à la fois historique et géographique, dans l'ensemble de son évolution et dans la totalité de son domaine, dont ne font partie ni les Cornouailles, ni le pays de Galles, ni le Lancashire actuel, ni l'Écosse, tout entiers encore habités par des Celtes.

Bibliographie.

AELFRIC : *Sermones Catholici*, éd. Thorpe, Homilies of the Anglo-Saxon Church, 2 vols., Londres, 1844-1846; *Grammaire latine*, éd. Zupitza, Berlin, 1880 ; *Lives of Saints*, éd. Skeat, E.E.T.S., 1881-1900. — AELFRED : *Orosius*, éd. Sweet, E.E.T.S., 1883 ; *Cura Pastoralis*, éd. Sweet, E.E.T.S., nos 45 et 50 ; *Boethius*, *Old English Version of*, éd. Sedgefield, Oxford, 1899 ; — *Blickling Homilies*, éd. Morris, E.E.T.S., no 58 ; — *Cambridge History of English Literature*, vol. I (1907). — GRAY BIRCH (W.

de) : *Cartularium Saxonicum*, 1885. — Cosijn (P.J.) : *Altwestsächsische Grammatik*, La Haye, 1883. — Dieter (F) : *Ueber Sprache und Mundart der ältesten englischen Denkmäler*, diss. Göttingen, 1885. — Grein (Chr.) : *Bibliothek der angelsächsischen Prosa*, Cassel, 1872 et suiv. — *Holy gospels (the) in Anglo-Saxon, Northumbrian and Old Mercian Versions*, éd. Skeat, Cambridge Univ. Press, 1871-1887. — Keller (W.) : *Angelsächsische Palaeographie*, Palæstra, nº 43, Berlin, 1906. — Kluge (F.) : *Angelsächsisches Lesebuch*, Halle, 1902. — Lindelöf (U.) : *Die Südnordhumbrische Mundart des zehnten Jahrhunderts*, Bonner Beiträge, nº 10, 1901. — Sweet (H.) : *The Oldest English Texts*, E.E.T.S., nº 83, 1885 ; *A Second English Reader*, Oxford, 1887 ; *History of English Sounds*, Oxford, 1888.

CHAPITRE II

LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA PROSE SYNTAXE ET STYLE

L'aspect synthétique de la langue : les cas, le nominatif et le vocatif, 194-198, l'accusatif, 198-200, le datif, 200-203, l'instrumental, 203-204, le génitif, 204-210; le démonstratif, 210-214, et le relatif, 214-218 ; les temps et les modes : le présent, le futur, le prétérit, 218-219, l'indicatif et le subjonctif, 219-230, l'infinitif et le gérondif, 230-235. — L'aspect analytique de la langue : les auxiliaires, *bēon* ou *weorþan* au passif, 235-236, *habban* et le passé, 236-238, *sculan* et *willan* et les origines du futur, du subjonctif et du conditionnel périphrastiques, 238-243, autres auxiliaires : *magan*, *cunnan*, *mōtan*, *dōn*, 243-245 ; les prépositions, 245-250. — La construction : les formes du sujet et du verbe, 250-251 : interrogation et négation, 251-252 ; l'ordre des mots dans la proposition principale : l'ordre direct, 253-256, l'inversion, 257-260, la place de l'infinitif, du participe passé et des compléments, 260-266 ; l'ordre des mots dans la subordonnée, 266-270. — Le style : Aelfred et son école, les *Dialogues de Grégoire* par Wærferþ, 270-272, la *Chronique anglo-saxonne*, 273-275, le style personnel d'Aelfred, 275-278, le style des traductions, 279-284 ; Aelfric, 285-289.

L'étude comparée des langues classiques montre que, plus on remonte vers les origines indo-européennes, plus les inflexions sont compliquées, et plus la construction est libre dans la phrase. Un mot latin comme *scripsi* équivaut à lui seul à une proposition tout entière du français ou de l'anglais modernes : *j'ai écrit*, ou *I have written*. La terminaison *i* suffit à indiquer le sujet, la première personne du singulier, le temps et le mode. Et, si l'on fait précéder ou suivre *scripsi* d'une expression comme *tres libros*, la terminaison *-os*, caractéristique d'un accusatif masculin pluriel, est celle d'un complément direct. Aussi a-t-on pu dire[1] qu'en i.-e. le mot princi-

1. R. Gauthiot, *La fin de mot en i.-e.*, 1913, p. 9-10.

pal, substantif ou verbe, se distingue par son « indépendance » et par sa « liberté ». Il est hautement synthétique, renfermant en lui-même plusieurs aspects d'un même concept. Il forme un tout, dont les diverses parties ne sont pas « analysées », abstraites par l'esprit, et exprimées séparément à l'aide de vocables spéciaux, auxiliaires et prépositions. Riche de sens et sûr de lui-même, il se place à peu près où il veut dans la phrase. A la plus ou moins grande simplification grammaticale de nos langues modernes et au rigoureux « ordre construit » de leur syntaxe analytique, s'opposent la complexité des inflexions et la liberté de construction de l'indo-européen, langue synthétique par excellence.

Le germanique, et avec lui l'anglo-saxon, intermédiaire entre l'indo-européen et l'anglais moderne, possède quelques-uns de leurs caractères contrastés. Il a hérité de l'i.-e. l'emploi de certains cas, de plusieurs temps et modes, ainsi qu'une liberté syntaxique assez marquée. Mais l'usure progressive de nombreuses désinences synthétiques le contraint d'avoir toujours davantage recours à l'analyse, aux prépositions qui suppléent les cas désuets, aux auxiliaires qui, formant des temps composés et des modes périphrastiques, restituent des nuances de pensée disparues. C'est de ce point de vue que nous étudierons, d'abord les survivances synthétiques, et ensuite les innovations analytiques qui se rencontrent dans l'anglo-saxon d'Aelfred et d'Aelfric.

*
* *

L'ASPECT SYNTHÉTIQUE. — I. *Les Cas* : 1. *Le Nominatif et le Vocatif.* — Le nominatif, cas du sujet, l'est aussi de cette partie du prédicat [1] qui, formée d'un substantif, d'un adjectif ou d'un participe, se place après certains verbes comme *bēon* ou *wesan*, *weorþan*, *belīfan* et quelques autres, et, désignée généralement sous le nom d'attribut, sert à qualifier le sujet.

1. Nous appellerons *prédicat* le groupe du verbe qui, dans la plupart des propositions, s'oppose à celui du sujet et le complète.

Les exemples en sont très nombreux : au singulier, *Ic eom weg* (I am the way, *saint Jean*, 14, 6), *He wearþ*[1] *færinga geong cniht* (He became suddenly a young boy, *Blickling Hom.*, p. 175), *þu belifst siþþan wædla* (Thou shalt afterwards remain poor, AELFRIC, *Homilies*, éd. Thorpe, vol. II, p. 102); au pluriel : *Mierce wurdon cristne* (The Mercians became Christians, *Ags. Chronicle*, anno 655), et parfois avec les deux nombres : *ealle þas þing synd genemnode gesceaft* (all these things are named Creation, AELFRIC, Thorpe, I, 276).

Lorsqu'il y a, comme dans ce dernier exemple, conflit entre le nombre du sujet et celui de l'attribut, c'est le plus souvent le sujet qui l'emporte. En ags. comme partout ailleurs, le sujet au nominatif s'impose au verbe. S'il est au singulier, on met le verbe au singulier malgré l'attribut comme dans : *Hys mete wæs gærstapan* (His food was locusts, *saint Mathieu*, 3, 4), et au pluriel dans le cas contraire : *þas þry hadas sindon an God* (these three persons are one God, AELFRIC, *Hom.*, Th., I, 286). Il n'y a guère d'exceptions que lorsque l'euphonie l'exige, comme dans : *Gyf þæt leoht þe on þe is synt þystru* (If that light which is in thee is darkness [are darknesses], *saint Mat.*, 6, 23), tournure que la répétition de *is* rendrait fort déplaisante[2], ou bien lorsque le sujet est si éloigné[3] ou si vague que son influence cède à l'attraction de l'attribut : *þæt sind ærest heofonas* (that is [are] first the heavens, AELFRIC, *Hom.*, Th., I, 276). Mais, d'une façon générale, l'accord du sujet et du verbe a lieu en ags. aussi régulièrement qu'en anglais moderne. En présence d'un sujet complexe, formé de plusieurs nominatifs singuliers coordonnés, le verbe se met au pluriel : *Soþlice willa and lufu getacniaþ an þing* (Indeed, will and love signify one thing, AELFRIC, *Hom.*,

1. Toutes les fois que l'ags. n'emploie pas la construction prépositionnelle *weorþan to*, comme dans : *he to deofle wearþ* (he was turned into a devil).

2. Il y a d'ailleurs ici influence du latin : « Si ergo lumen quod in te est tenebræ sunt... »

3. Comme dans cette même citation de *saint Mathieu*.

Th., I, 282), même lorsque le second sujet a pris une forme prépositionnelle : *Se feond mid his geferum feollon* (the fiend with his companions [they] fell, *Genesis*, 306). Néanmoins, si le double nominatif n'est que l'expression pléonastique d'un concept unique ou la notation de deux de ses aspects, le verbe peut rester au singulier : *min sawl and min mod ys swyþe gedrefed* (my soul and my mind is sorely troubled, *Psalms*, 6, 2) ; il en est de même si le verbe, précédant le sujet, obéit à l'influence du premier nom. sg. à l'exclusion du second : *Sie hio and hire bearn þæs hlafordes* (Let her and her child be the lord's, AELFRED, *Lois*, II), — *him eallum becom halignyss and þa heofonlican geþincþu* (to them all came holiness and heavenly honours, AELFRIC, *Hom.*, Th., I, 546), — *on þære is, swa swa we ær cwædon, hætu and beorhtnys* (in which [sun] is, as we said before, heat and brightness, *ibid.*, I, 284). C'est encore le singulier que l'ags. emploie quand les divers éléments d'un sujet complexe, au lieu d'être coordonnés, sont disjoints par la conjonction qui les relie : *þær naþor om ne moþþe hit ne fornimþ* (where neither moth nor rust doth corrupt it, *saint Mat.*, 6, 20). Par contre, si le sujet au singulier est un nom collectif, le verbe, après une certaine hésitation, opte dans la plupart des cas pour le pluriel : *Her for se here from Lindesse to Hreope dune, & þær winter setl nam, & þone cyning Burgræd ofer sæ adræfdon* (Then fared the army from Lindsey to Repton, and there took winter quarters, and [they] drove King Burgræd over the sea, *Ags. Chron.*, A, 874), — *þæt beswicene mennisc feoll on cneowum to þam anlicnyssum & cwædon* (the deceived human race fell on their knees to those images, and [they] said, AELFRIC, *Hom.*, Th., I, 23-24), comme si l'idée de la multiplicité des individus ne se dégageait que peu à peu du concept abstrait de la collectivité [1]. Le singulier n'est constant que là où le verbe précède un nom de nombre exprimant la quantité ou la durée : *heora wæs*

1. On trouve dans AELFRED, *Orosius* (éd. Sweet, p. 21), un exemple de cette transition curieuse par sa gaucherie : *þær is mid Estum an mægþ þæt hi magon cyle gewyrcan*, c.-à-d. : there *is* among the Esthonians a tribe that *they* (= who) can produce cold.

fela þusenda gehwær on westenum (of them [monks] were [was] many thousands everywhere in deserts, AELFRIC, *Hom.*, Th., I, 546), — ou : *þa agangen wæs tyn hund wintra* (then were [was] gone ten hundred winters, *Ags. Chron.*, A, 973).

Le vocatif, morphologiquement semblable au nominatif, n'a d'emploi syntaxique que dans les interpellations et les propositions impératives. On le trouve dans les appellations simples, avec ou sans interjection, comme : *Hlaford cyngc, Eala Lareow* (Lord King, Lo teacher![1]), et aussi dans les apostrophes plus complexes où entre un déterminatif. Celui-ci peut être un adjectif qualificatif, précédant ou suivant le substantif, et presque toujours à la forme faible[2] : *leofa Hælend* (beloved Saviour, *Prière* III, 39), — *goda casere* (good Emperor, *Blickl. Hom.*, 181), *Beowulf leofa* (Beowulf dear, *B.*, 1216), *frea beorhta* (Lord [30] bright, *Prière* II, 1), — ou bien un pronom personnel : *þu scippend* (thou Creator, MÄTZNER, II, 169), *þu freond* (thou friend, KOCH, *Hist. Gr.*, II, 166), *þu stunta* (thou fool, *saint Mat.*, 5, 22)[3], doublé parfois d'un qualificatif : *þu leofa Drihten* (*Blickl. Hom.*, 141), *þu Aelmihtiga God* (AELFRIC, *Hom.*, Th., I, 290), — ou bien encore un adjectif possessif : *hlaford min* (KOCH, II, p. 166), *min Drihten* (*Blickl. Hom.*, 191), *min Sancta Maria* (*ibid.*, 147). A l'occasion, ce déterminatif peut devenir une apposition complète, l'adjectif possessif s'accompagnant d'un substantif : *wine min Beowulf* (friend mine, Beowulf, 457), ou d'un article suivi d'un adjectif : *min se leofesta fæder* (my dearest father, MÄTZNER, II, 170), *Matheus min se leofa* (Matthew my dearest, *Blickl. Hom.*, 229), *min bearn þæt leofe* (my child beloved, MÄTZNER, II, 171), — tout substantif ou pronom personnel pouvant d'ailleurs se substituer à l'adjectif possessif : *þu se selesta Teophilus* (Thou best T., *saint Luc*, I, 3), *þu mære middangeardes seo clæneste cwen*

1. MÄTZNER, *Englische Grammatik*, II, 168.

2. Il existe d'assez nombreuses exceptions avec *leof* et les adjectifs de plus d'une syllabe : *Aela drihten leof* (*Prière* I, 1), *Eala leof hlaford* (*Dict. ags.* de BOSWORTH-TOLLER, p. 631), *soþfæst dema* (*Prière* III, 121).

3. Cf. encore *Nu þu sylfa cum* (*Crist*, 149).

(Thou famous, the cleanest queen on earth, *Crist*, 275), *men þa leofestan* (men dearest, *Blickl. Hom.*, 137 et *passim*).

2. — *L'Accusatif.* — Ce cas, qui est celui du complément direct, désigne la personne ou la chose qui subit immédiatement l'action exprimée par le verbe. Il s'emploie avec les verbes transitifs simples, comme dans : *Se Hælend tæhte þa halgan lare his leorning cnihtum* (The Saviour taught the holy lore to his disciples [1], Aelfric, *Hom.*, Th., I, 296), ou encore avec des verbes dérivés, à l'aide de préfixes prépositionnels, de verbes qui primitivement pouvaient être neutres aussi bien que transitifs. C'est ainsi que l'intransitif *libban* donne le verbe actif *alibban* [2] (to live out) : *Heo wolde hiere lif on fæmnhade alibban* (She would spend her life in maidenhood, Aelfred, *Or.*, Sweet, p. 108 [3]), et que l'adjonction de *be-* fait de *licgan* (to lie) un verbe transitif : *Hit* (Italia) *beliþ Wendelsæ ymb eall utan* (The Mediterranean surrounds it entirely outwards, *ibid.*, 22). De même *for-* dans : *þylæs hie forbradien þone betstan timan* (Aelfred, *Cura Past.*, Sweet, p. 280 : lest they should anticipate the best time); — *fore-* : *oþer hiora foreeode þa sunnan on morgen* (one of them [comets] preceded the sun in the morning, *Bede*, éd. Miller, p. 476) ; — *ge-* : *þær hine gestod sumu untrymnis* (he was there attacked by an illness, *ibid.*, p. 256) ; — *of* : *Tarentine þa oþre hindan offoran* (the Tarentines cut off the others from behind, *Or.*, Sw., p. 154) ; — *ofer* : *se þe his agen mod ofercymþ* (he who overcomes his own mind, *Cura Past.*, Sw., p. 218) ; — *on* : *þæt hit man geornor ongietan mæge* (that [the reader] may understand it the better,

1. Certains verbes autres que *nemnan, witan, seon, findan*, avec lesquels le second accusatif est souvent un simple attribut, peuvent gouverner un double accusatif de personne et de chose au lieu d'un accusatif de chose et d'un datif de personne. Tels sont : *læran* : *Hine godcunde lare lærde* (*Bede*, Sw., p. 168), — *ascian* : *His leorningcnihtas hine an bigspell ahsodon* (*saint Marc*, 7, 17).

2. Sur *a-*, cf. *supra*, p. 125.

3. Les exemples tirés d'Aelfred sont empruntés au recueil de E. Wülfing : *Die Syntax in den Werken Alfreds des Grossen* (vol. I, Bonn, 1894).

Or., Sw., p. 60) ; — *to* : *Hio* (*seo Wisle*) *toliþ Witland and Weonodland* (The Vistula divides Witland from Wendland, *ibid.*, 20) ; — *þurh* : *sio stefn þæs lareowes þurhfærþ þa heortàn þæs gehierendes* (the voice of the teacher penetrates the heart of the hearer, *Cura Past.*, Sw., p. 80) ; — *under* : *ic sceal hraþe deaþ underhnigan* (I must soon undergo death, *Bede*, éd. Miller, p. 190) ; — *ymb* : *Ymbsittaþ þa burg* (Beset the city, *Cura Past.*, Sw., 160 [1]). Ces prépositions, qui ont fini par s'incorporer au thème racine et par le dominer sémantiquement, correspondent aux particules inséparables de l'allemand moderne.

D'autre part, certains verbes intransitifs simples peuvent être suivis d'un accusatif, si ce complément direct est le substantif immédiatement apparenté à la racine verbale. Ainsi l'ags. écrit, comme le fait encore, bien que moins fréquemment, l'anglais actuel : *Se cyning leofode his lif* (The king lived his life, Aelfric, *Hom.*, Th., II, 476), — *ane rade ridan* (to go riding, Koch, II, p. 104), — *nu wigliaþ stunte men menigfealde wigelunga* (now foolish men practise manifold divination, Aelfric, *ibid.*, I, 100), les verbes transitifs usant, plus souvent encore, de la même faculté : *Be þære ascunga þe ic þe ahsade* (By the question that I asked thee, *Boèce*, éd. Sedgefield, p. 144), — *demaþ rihtne dom* (judge righteous judgment, *saint Jean*, 7, 24), — *ealle men spræcon ane spræce* (all men spoke one speech, *Genèse*, II, 1) [2]. En outre, un complément à l'accusatif peut se rencontrer avec des verbes intransitifs, lorsqu'il indique la distance ou la durée : *sumne dæl þæs weges gefaren hæfdon* (they had fared some part of the way, *Bede*, éd. Miller, p. 56), — *Ionas wæs on þæs hwæles innoþe þry dagas* (Jonas was three days in the whale's belly, *saint Mat.*, 12, 40).

Il n'est pas jusqu'aux verbes impersonnels qui ne puissent s'employer transitivement, lorsqu'ils expriment une activité

1. A noter encore quelques autres préfixes plus rarement usités : *forþ* (forþflowan), *geond* (geondscinan), *in* (ingangan, lat. ingredi), *oþ* (oþwitan), *wiþ* (wiþweþan).

2. Cf. aussi : behat behātan, gefeoht gefeohtan, sæd sawan, songas singan, geweorc wyrcan, gewin winnan, witegunge witegian.

physique ou morale retombant sur un objet personnel : *þa ongan hyne hingrian* (then began he to hunger, *saint Mat.*, 4, 2), — *me þyrste* (I thirsted, *ibid.*, 25, 35), — *mec longade* (I longed, *B. T.*, p. 620), — *hine lyst* (It pleases him, AELFRIC, *Hom.*, I, 148), — *me sceal aþreotan to secgenne* (it would [will] be tedious to relate, *Or.*, Sw., p. 42 [1]).

3. — *Le Datif.* — Comme le mot l'indique, le « datif » est le cas du « don » ou de l'attribution. Il s'emploie surtout avec des noms de personnes ou des pronoms, plus rarement avec des noms de choses, des substantifs abstraits et des adjectifs plus ou moins personnifiés. Il peut dépendre directement de substantifs, lorsque ceux-ci sont eux-mêmes attributs dans des prédicats où le verbe est *wesan* et, exceptionnellement, *weorþan* : *seo* (*burg*) *wæs Romanum underþeow* (that city was subject to the Romans, *Or.*, Sw., p. 208), — *seo onsien wearþ þa micel wundor Romanum* (that sight was then a great wonder to the Romans, *ibid.*, p. 262). Il arrive fréquemment aussi que les substantifs qui régissent ces datifs, au lieu d'être au nominatif, forment des locutions, elles-mêmes au datif, et gouvernées par une des prépositions *on, to, for : Darius Lacedemonium on fultume wearþ* (Darius came to the assistance of the Lacedemonians, *Or.*, Sw., p. 90), — *me com suiþe oft on gemynd* [2] (it often came to my remembrance, AELFRED, *Cura Past.*, Sw., p. 2) ; — *Eallum Halgum to wurþmynte* (In honour of All Saints, AELFRIC, *Hom.*, Th., I, 538), — *heora fæderum wæron to fotum feallende* (they were falling to their fathers' feet, *Or.*, p. 66); — *for bisene his broþrum* (as an example to his brothers, *Cura Past.*, p. 318).

Le datif, exprimant un rapport étroit et comme intime entre deux termes du prédicat, convient naturellement au régime d'adjectifs tels que *lēof, nytt, gelīc, gemæne* (cher, utile, sem-

1. Fréquemment d'ailleurs, les verbes impersonnels gouvernent concurremment le datif et l'accusatif : cf. *hreaw hine* (*B. T.*, p. 559) et *Him nan yfel ne hriwþ* (*Cura Past.*, Sw., p. 417).

2. *On gemynd* est sans doute ici à l'accusatif.

blable, commun) et leurs analogues — ou leurs contraires — indiquant la qualité de ce qui « tient de près » à quelqu'un, ou, d'autre part, lui est « hostile, étranger ». Citons, entre beaucoup d'exemples : *He wearþ þa Romanum swa leof* (He then became so dear to the Romans, *Or.*, Sw., p. 266), — *þæt hie oþrum monnum mægen nyttoste beon* (that they may be most useful to other men, *Cura Past.*, Sw., 108), — *se ealdormon sceal lætan hiene selfne gelicne his hieremonnum* (the ruler shall consider himself like to his subjects, *ibid.*, p. 106), — *hie wæron eallum folcum gemæne* (they were common to all peoples, *Or.*, Sw., p. 214); — et, avec un sens privatif : *he biþ fremede Fréan ælmihtigum* (he shall be estranged from the Lord Almighty, *B. T.*, p. 332), — *dead ælcere dugupe and gesælþe* (dead to every excellence and happiness, AELFRED, *Hom.*, Th., I, 160).

Le verbe, s'il est transitif, s'accompagne souvent de plusieurs compléments dont l'un se trouve au datif toutes les fois que lui est attribué, ou refusé, l'objet qu'indique le complément direct. C'est ainsi que dans la proposition : (Salomon) *þe Gode þæt mære tempel arærde* (Solomon, who raised the great temple to God, *ibid.*, p. 46), le datif « Gode » signifie que « le temple » a été assigné « à Dieu ». Inversement, dans la phrase : *He ne sealde nanum nytene ne nanum fisce nane sawle* (No soul did he give to any beast or fish, *ibid.*, 16), la privation d'« âme » est affirmée de « tout animal ou poisson ». Mais il arrive aussi qu'un verbe transitif soit employé absolument, avec un datif et sans complément direct : *Ohthere sæde his hlaforde* (Ohthere said to his lord, *Or.*, Sw., p. 17), — *he bebead Tituse his suna þæt he towearp þæt templ* (he commanded [to] Titus his son that he should destroy the temple, *ibid.*, p. 262), le véritable objet étant, dans ce cas, la proposition subordonnée ou la citation dont le verbe principal est suivi. D'autre part, un certain nombre de verbes intransitifs gouvernent directement le datif, à l'exclusion presque constante de l'accusatif. Ce sont ceux qui expriment l'idée de « s'adresser » à quelqu'un, ou de le « concerner », en particulier de

« conseiller, juger, obéir ou désobéir » : *Se abbod sceal rædan and racian oþra manna saulum* (The abbot shall counsel and direct other men's souls, *Règle des Bénédictins*, éd. Schröer, 1888, p. 14), — *to demenne* [1] *eallum mannum* (to judge all men, Aelfric, *Hom.*, Th., I, 542), — *þaþa he gelyfde þæs deofles wordum* (when he believed the devil's words, *ibid.*, 176), — *ealle hie þeowiaþ hyra Scyppende* (all of them serve their Creator, *ibid.*, 172), — ou, au contraire : *Romane oferhierdon þæm godum* (the Romans neglected the gods, *Or.*, Sw., p. 210). De même, s'il s'agit d'« aider » ou de « nuire » : *Help nu þinum earmum moncynne* (Help now thy poor human kind, *Boëce*, éd. Sedgefield, p. 10), — *gif þu þinum cristenum breþer deredest* (if thou didst injure thy Christian brother, Aelfric, *ibid.*, I, 54), — ou encore, s'il s'agit d'« approcher », d'« arriver » : *gif we genealæcaþ* [2] *urum Drihtne mid geleafan* (if we draw near our Lord with faith, *ibid.*, 170), — *þæm goodum becymþ anfeald yfel* (to the good happens undivided evil, *Boëce*, éd. Sedg., p. 131) [3].

Adverbialement, le datif, dont les désinences s'étaient confondues avec celles de l'ancien instrumental et du locatif dans la déclinaison substantivale, a assumé quelques-unes des fonctions de ces derniers cas. Comme eux, il indique le moyen, et, en général, les circonstances de l'action exprimée par le verbe : *mearum ridan* (riding on horses, *Beowulf*, 855), parfois même le prix d'un objet : *Ah twegen spearwas ne beoþ punde bohte* (Nonne duo passeres asse veniunt, *trad. lit.* are not two sparrows bought for a pound, *saint Mat.*, 10, 29, dans *Ru*[1], éd. Skeat, p. 87), — ou encore le temps, que ce soit un moment précis ou une durée prolongée : *and oþrum dæge hine hingrode* (the following day [in sequente die] he was hungry, *saint Marc*, 11,

1. Se trouve également avec l'accusatif.

2. Gouverne aussi l'accusatif et la préposition *to*.

3. A tous ces verbes, il faudrait ajouter ceux dans la composition desquels entre une préposition régissant elle-même le datif, comme dans : *þas word Osweo se cyning Sigeberhte þam cyninge oft and gelome tospræc*, (*Bede*, éd. Miller, p. 224).

12), — *healfum monþe he* (*se mōna*) *biþ weaxende* (during one half of the month, the moon is growing, AELFRIC, *Hom.*, Th., I, 154). L'extension de l'idée de temps à celle d'espace est plus rare avec le datif qu'avec l'accusatif [1]. On rencontre cependant quelques tournures exceptionnelles comme : *Seo* (*stow*) *is tyn milum westrihte from Cetreht weorþige* (The place is ten miles straight west from the village of Catterick, *Bede*, éd. Miller, p. 194) [2]. En outre, une partie considérable de la littérature anglo-saxonne ayant été traduite ou adaptée du latin, il est naturel que, sous l'influence des textes originaux, l'ablatif ait été souvent rendu par le datif, après des comparatifs par exemple [3] : *Se ure Aliesend þe mara is and mærra eallum gesceaftum* (Our Redeemer who is greater and nobler than all creatures, *Cura Past.*, Sw., p. 300), — *witodlice micle ma mann ys sceape betera* (how much then is a man better than a sheep, *saint Mat.*, 12, 12), — ou lorsque, par une imitation directe, l'ablatif absolu des Latins est traduit par un datif absolu ags. formé à l'aide d'un participe présent ou passé, ou même — beaucoup plus rarement — d'un simple adjectif : *eallum wundriendum* (all wondering, *saint Luc*, 9, 43), — *gewordenum flode* (the flood having come, *ibid.*, 6, 48), — *him andweardum* (se præsente, *Bede*, éd. Miller, p. 398).

4. — *L'Instrumental.* — Autant la signification morphologique exacte de la finale reste incertaine dans des expressions comme *wicge ridan* (to ride on a steed, *Beow.*, 234), *blode swætan* (to sweat blood, *Or.*, Sw., p. 188), autant elle se précise lorsque le substantif est accompagné d'un adjectif qualificatif ou démonstratif pour lesquels, tout au moins au singulier masculin ou neutre, les formes de l'instrumental sont restées différentes de

1. Cf. *supra*, p. 199.

2. Le seul exemple cité par KOCH, II, p. 93 (*þæt is twa milum fram þære byrig*), est dans *Bede*, éd. Miller, p. 202 : *þæt is* on *twæm milum from þære byrig*.

3. Mais la construction analytique avec *ponne* est beaucoup plus fréquente.

celles du datif [1]. L'emploi de l'instrumental est alors le même que celui du datif adverbial. Il se rencontre dans des locutions de temps : *þy ilcan geare* (in the same year, *Or.*, p. 60), — *ælce dæg* (each day, AELFRIC, *Hom.*, Th., I, 184), — *eft oþere siþe* (again a second time, *Or.*, p. 150), — dans des indications de mesure : *ane pyle* (by one cushion, *Or.*, p. 236) [2], de moyen, de manière ou de raison : *oþre naman* (by another name, *Or.*, p. 26, et *Boëce*, éd. Sedg., p. 10), — *ealle mægene* (by all means, *Cura Past.*, p. 60), — *rehte Godes dome* (by the righteous judgment of God, *Bede*, éd. Miller, p. 74). Il remplace, très rarement d'ailleurs, le datif dans la traduction de l'ablatif absolu : *onwende mode* (mutata mente, *Cura Past.*, p. 38), et parfois aussi il sert de complément à des verbes intransitifs tels que *gefeon* : *Hio wæron gefeonde mycle gefean* (They were rejoicing with great joy, *Blickl. Hom.*, p. 249), *rædan* : *þenden hie þy rice rædan moston* (the while they could rule the state, *Daniel*, v. 8), *tobregdan* : *mid þy heo þa þy slæpe tobrægd* (when she awoke from sleep, *Bede*, éd. Miller, p. 340), *wealdan* : *he sceal þy wonge wealdan* (he shall possess the field, *Guthlac*, v. 674).

5. — *Le Génitif.* — Le rôle d'un complément au génitif déterminant un autre substantif est de restreindre l'extension de ce dernier par l'adjonction d'une nouvelle idée, qui peut être celle de cause : *ege Drihtnes* (la crainte du Seigneur, c.-à-d. causée par le Seigneur, *B. T.*, p. 243), — *he tobræc his Scyppendes bebod* (he broke his Creator's commands, AELFRIC, *Hom.*, Th., I, 192), — ou, par voie de conséquence, celle de possession : *þæs cyninges wif* (the king's wife, *Or.*, Sw., p. 2), — *ure ealra lif* (the life of us all, AELFRIC, *Hom.*, Th., I, 532), — ou bien encore celle de participation à un tout : *on*

1. *-e*, au lieu de dat. *-um* pour l'adjectif qualificatif fort, *þȳ* et *þȳs* pour les démonstratifs.

2. Cf. le même passage dans l'éd. Thorpe (Bohn's Libraries, 1893, p. 456), où, d'après un manuscrit (le *Cotton Tiberius B*[1]) plus récent que le *Lauderdale*, l'instrumental est remplacé par le datif : *anum pyle*.

oþre healfe þæs mores (on the other side of the moor, *Or.*, Sw., p. 19), — *manega þæs folces menn* (many men of the people, AELFRIC, *Hom.*, Th., I, 206), le génitif, en ce cas, pouvant dépendre non seulement d'un substantif, mais aussi d'un pronom, d'un adjectif numéral, ou d'un adjectif qualificatif pris substantivement à ses divers degrés de comparaison [1]. Enfin, une qualité donnée faisant partie de la représentation totale d'un objet, on passe aisément du sens partitif au sens qualificatif du génitif, comme dans : *þæt leoht þære soþfæstnesse* (la lumière de la vérité, *Cura Past.*, Sw., p. 128), — *his broþor slege* (his brother's slaying, *Or.*, Sw., p. 64), où la fonction déterminante et restrictive du complément apparaît clairement, même avec une indication de temps telle que : *þreora daga fæsten* (a three days' fast, AELFRIC, *Hom.*, Th., I, 244).

Les derniers exemples cités montrent que, dans ces constructions, la place respective du déterminant et du déterminé est variable. Dans la plupart des cas, cependant, le génitif précède le mot qui le gouverne. Il en résulte souvent des expressions extrêmement simples, comme *Godes word* (*Hom.*, Th., I, 242), — *synnā forgifenysse* (forgiveness of sins, *ibid.*, 234), qui d'ailleurs peuvent acquérir quelque complexité par le jeu des démonstratifs et des prépositions. Contrairement à l'an-

1. En voici quelques exemples empruntés à WÜLFING (*Die Syntax Alfreds*, I, p. 425-470) : avec *þæt* relatif (= what) *þæt þæron fules sie* (*Cura Past.*, p. 74) ; — avec les interrogatifs : *hwa wisra manna* (*W.*, p. 425), — *hwæt is þinga þe biterre sie* (*W.*, p. 426), — *hwelc heora* (*Or.*, p. 142) ; — avec un grand nombre d'indéfinis : *ælc hiera, siexa sum, hwæt niwes, hwæþer heora* (*Or.*, p. 156), *ænig þinra maga*, de même : *nænig, nān* et ses composés, *eall, monig, fela, feawa* ; — et avec tous les noms de nombre : *an þara, twegen his þegna, syx wintra*. L'adjectif qualificatif est suivi d'un génitif dans : *oþ hie þæs landes hæfdon micel* (until they had much of the land, *Or.*, Sw., p. 46), — *micle ma* (comp.) *is þæra manna* (there are many more men, *Hom.*, Th., I, 536), — et pour le superlatif : *ealra mægna mæst* (the greatest of all virtues, *ibid.*, I, 250). Voir en outre un cas très rare de génitif partitif dans *Orose*, p. 44 : *oþþe hie him woldon oþerra wera ceosan.* (ou elles se choisiraient d'autres maris).

glais moderne, l'ags. tolère l'introduction de l'article défini entre le déterminant et le déterminé : *Godes þæt hefonlice wuldor* (God's [the] heavenly glory, *Cura Past.*, Sw., 160). Très fréquente aux deux époques de la langue est la présence d'un démonstratif simple, ou d'un démonstratif suivi d'un qualificatif ou précédé d'une préposition [1], avant le génitif et se rapportant à lui : *þæra manna synna* (those men's sins, *Hom.*, Th., I, 232), — *þæs ge-edcucedan mannes bendas* (the bonds of the requickened man, *ibid.*, 234), —*for þæs folces hreddinge* (for the people's salvation, *ibid.*, 240). Une apposition au génitif se trouve parfois rejetée après le déterminé, comme dans : *þæs cyninges þeaw Bosiriþis* (*lit.* the King's custom Busiris, c.-à-d. the custom of King Busiris, *Or.*, Sw., p. 40). Et l'ags. jouit de la faculté qu'a perdue la langue actuelle de placer avant le génitif un démonstratif simple ou suivi d'un qualificatif se rapportant au déterminé : *se hiredes ealdor* (the master of the family, *Hom.*, Th., I, 248), — *þa Godes gifa* [2] (the gifts of God, *Cura Past.*, Sw., p. 58), — *þa mines Modes eagan* [3] (my Mind's eyes, *Bo.*, p. 8), — *se æþela þioda larewu* (the noble teacher of the Gentiles, *Cura Past.*, p. 401).

Plus rare est la construction inverse, où le génitif déterminant suit le déterminé, sans qu'il soit toujours possible de donner la raison de cette différence. C'est par hasard, semble-t-il, qu'Aelfric a écrit (*Hom.*, Th., I, 254) : *þonne wanaþ he þa byrþene his synna* (then lessens he the burthen of his sins), plutôt que : *þonne wanaþ he his synna byrþene*, et *ongean fræcednyssa þæra sceapa* (against the perils of the sheep, *ibid.*, 240), au lieu d'adopter l'ordre contraire. Mais, ailleurs, se laisse deviner l'influence d'un souci d'euphonie : *þurh gife þæs Halgan Gastes* (through the gift of the Holy Ghost, *ibid.*, 232), — *se gewuna þæs fæstenes þurhwunaþ* (the custom of

1. Celle-ci gouvernant le déterminé, et non le complément au génitif.

2. Cf. d'ailleurs *Godes gife*, acc. sg. sans article, dans *Hom.*, Th., I, 248.

3. Cf. *mines modes eagan* dans AELFRED'S *O. E. Version of St. Augustine's Soliloquies* (éd. H. L. Hargrove, *Yale Studies*, XIII, New York, 1902, p. 2).

the fast continues, *ibid.*, 244), où sont évitées de désagréables rencontres de consonnes. Une intention de clarté est manifeste dans : *gewilnian þæs geleafan þære halgan þrynnysse* (to desire faith in [*lit.* of] the Holy Trinity, *ibid.*, 248), le verbe *gewilnian* gouvernant lui-même le génitif et pouvant causer une ambiguïté, s'il n'était immédiatement suivi de son propre complément. Par une extension curieuse de cette liberté de construction, il arrive que le déterminé précède non seulement le déterminant, mais aussi le verbe et même d'autres membres de la proposition, qui viennent s'intercaler entre les deux termes du complément de nom. Il en résulte qu'une tournure encore simple dans : *þe nane behreowsunge nabbaþ heora misdæda* (who have no repentance for their misdeeds, *Hom.*, Th., I, 234), se fait lourde et embarrassée dans : *Swa sceal se sacerd gitt simle þa domas beran awritene on his breostum Israhela bearna* (Thus shall always the priest still bear the judgments of the children of Israel written on his breast, *Cura Past.*, Sw., p. 78).

Restent à noter quelques particularités dans l'emploi de ce génitif déterminatif. Il se peut qu'il comprenne plusieurs substantifs ou pronoms dépendant du même déterminé. Alors, ce dernier, exprimé une première fois, se sous-entend fréquemment. C'est le cas du mot *æhta* dans : *ealle hit syndon Godes æhta, and na deofles* (it is all God's possessions and not the devil's, *Hom.*, Th., I, 172), — de *folc* dans : *ge his folc ge oþerra cyninga* (both his people and other Kings', *Or.*, Sw., p. 130), — de *landgemæro* dans : *Begwara landgemæro and Swæfa* (the Bavarians'land-frontiers and the Swabians', *ibid.*, p. 16), les éléments du complément de nom se trouvant ainsi encadrer le déterminé. Ailleurs, celui-ci est placé non plus entre les divers génitifs réunis par une conjonction de coordination (*and*, *ge*, etc.), mais avant ou après l'ensemble du déterminant : *on clænnysse modes and lichaman* (in cleanness of soul and body, *Hom.*, Th., I, 178), — *embe þyssera ancersetlena, and eac gemænelicra muneca drohtnunge* (concerning the lives of these anchorites, and also of common monks, *ibid.*, Th., I,

546). Souvent aussi, il y a subordination entre les deux termes du régime, l'un dépendant de l'autre, et tous deux se présentant sous la forme de génitifs superposés : *his Fæder wuldres beorhtnys* (his Father's glory's brightness, c.-à-d. the brightness of his Father's glory, *ibid.*, I, 282), — *ungerim heap mægþhádes manna* (an innumerable body of persons in maidenhood, *ibid.*, I, 546).

Comme le substantif, l'adjectif assez souvent gouverne le génitif, lorsqu'il exprime, sous une forme affirmative ou négative, une idée de participation à un tout, et, plus particulièrement, celle de plénitude ou de vide, de désir ou d'indifférence : *eagna full* (full of eyes, *Cura Past.*, 194), *firenlusta clæne* (pure from lusts, *ibid.*, 40), *Romane wæron þæs færeltes swa georn fulle* (the Romans were so eager for the expedition, *Or.*, Sw., p. 196), et, d'autre part : *orsorg ælces eorþlices eges* (secure from every earthly dread, *Boëce*, p. 22). De même avec les adjectifs *wyrþe*, *scyldig* et leurs analogues, signifiant que l'on est digne d'une récompense ou d'un châtiment : *swæ manigra wita hie beoþ wyrþe*[1] (they will be worthy of as many punishments, *Cura Past.*, p. 190), *mansleges scyldig* (guilty of murder, *Blickl. Hom.*, p. 189), *feores*[2] *scyldig* (worthy of forfeiting his life, AELFRED, *Lois*, V, éd. Liebermann, 1903, p. 50), aussi avec *gemyndig* (se souvenant de) et ses contraires : *gemyndig his ondetnesse and his gehata* (mindful of his profession and his vows, *Bede*, éd. Miller, p. 208), *ofergeotol þara gebeda* (forgetful of the prayers, *WS. Psalms*, 9, 12), et avec ceux qui, comme *gefægen*, *long*, *hēah*, *brād*, expriment la joie, l'étendue ou le rapport : *goodes tudres gesælig* (blessed with goodly offspring, *Bede*, p. 168), *twegea elna heah weall* (a wall two ells high, *Or.*, Sw., p. 74), *modes bliþe* (gracious of mood, *Beowulf*, 436).

Employé comme régime de verbes intransitifs, le génitif a

1. *Wyrþe* pourra peut-être gouverner le datif aussi bien que le génitif (cf. WÜLFING, *op. cit.*, I, p. 7 et 71-73).

2. Et aussi avec l'instrumental : *ealdre scyldig* (même sens que *feores scyldig*), *B. T.*, p. 847.

tous les sens qui viennent d'être énumérés : d'abord celui de possession, avec *bēon* : *ælc hæþen man biþ deofles* (every heathen is the devil's, *Hom.*, Th., I, 304), et celui de participation désirée, obtenue, ou refusée [1], comme dans : *him fultumes bædon* ([they] begged their help, *Or.*, Sw., p. 96), *forþi anbidaþ God oft þæs yfelan mannes* (therefore God often waits for the evil man, *Hom.*, Th., I, 268), *þa þe gefandod habbaþ þara flæsclicra synna* (those who have tried carnal sins, *Cura Past.*, p. 403), ou négativement : *þæt hie þæs gefeohtes geswicen* (that they should cease the fight, *Or.*, Sw., p. 100), *seolocenra hrægla hi ne gimdon* (they cared not for silken garments, *Boëce*, p. 33), *we brucaþ ures agnes* (we enjoy our own, *Cura Past.*, p. 336), *þa limu behofiaþ þæs heafdes* (the limbs have need of the head, *Hom.*, Th., I, 274). Ensuite, toute activité intellectuelle ou morale impliquant une sorte de communion avec l'objet, les verbes qui l'expriment régissent, comme les adjectifs correspondants, le génitif : *se cyning ne gemunde þara monigra teonena* (the King remembered not the many injuries, *Or.*, Sw., p. 52), *he fægenode þæs miclan weorces* (he rejoiced at the great work, *Cura Past.*, p. 38), *þara læstena worda hreowsian* (repent of the least words, *ibid.*, p. 198). Il est à remarquer que ces régimes au génitif sont des compléments de choses ou d'idées abstraites, et que, s'il s'y joint un complément de personne, celui-ci se trouve soit au datif : *him fultumes bædon* (cf. *supra*), soit à l'accusatif : *gif us ne lyst þæra ærrena yfela* (if we delight not in the former evils, *Cura Past.*, p. 445).

C'est au génitif qualificatif complément d'un adjectif et exprimant une idée de rapport (*modes bliþe*) que se rattache l'emploi adverbial du même cas dans un certain nombre de locutions de temps, de lieu et de manière [2], dont les plus usitées paraissent être : *ge dæges ge nihtes* (day and night, *Or.*, Sw., p. 38) ou *nihtes* tout seul, *wintres and sumeres* (Koch, II,

1. Avec des verbes indiquant : le but, la prière, l'attente, l'approche, le soin, la jouissance.

2. Cf. outre Wülfing, *op. cit.*, I, p. 53-54, la liste que donne Koch, II, p. 310-311.

p. 310), *hys weges* (his own way, *Or.*, p. 21), *sōþes* (of a truth, *saint Mat.*, 5, 26), *n(i)edes* (needs), *ælces þinges* (in every respect), *gewealdes* ou *agnes þonces* (of his [ou her] own free will, *Cura Past.*, 250), et avec le génitif pluriel : *eallunga* (altogether), *færinga* (suddenly), *sumera þinga* (in some respects, somewhat, *Hom.*, Th., I, 236).

II. — *Adjectifs-pronoms démonstratifs et relatifs.* — 1. *Le Démonstratif.* — D'une façon générale, on peut dire que le substantif ags. est encore assez riche en inflexions pour se suffire à lui-même dans la plupart des cas. S'il lui est adjoint un démonstratif tel que *se, sēo, þæt*, c'est pour en restreindre et en préciser le sens par l'énonciation d'une qualité complémentaire. Ainsi *tīma*, pris isolément et sans l'aide d'aucun article, signifie « le temps », et *menigu* « la foule » ou « une foule », dans l'acception la plus large de ces termes ; mais des locutions comme *on þam timan* (at that time, *Hom.*, Th., I, 298), *eal seo menigu* (all that multitude, *ibid.*, 296) se rapportent à une « époque », à une « foule » particulière et déjà mentionnée. Il s'ensuit qu'à proprement parler l'ags. ne possède pas d'articles, mais seulement des adjectifs déterminatifs : un numéral et un indéfini (*ān, sum*), dont le rôle correspond quelquefois à celui de l'article indéfini moderne [1], tandis que le démonstratif *se, sēo, þæt*, d'où a. m. *the* est indirectement issu, reste d'un emploi beaucoup plus restreint que ne l'est celui de l'article défini actuel.

En principe, il ne se rencontre que lorsque le substantif qu'il précède est nettement déterminé, condition qui se trouve remplie dans le cas d'une mention préalable, comme dans les exemples cités ci-dessus et dans le suivant : *þær fleow ūt blōd*

1. Non exprimé en ags. dans la plupart des cas : *mid mycelre fyrde* (with [a] great army, *Hom.*, Th., I, 312), — *swa sceal man don* (so shall [a] man do, *Beow.*, 1172), — *sum* ayant plus particulièrement le sens d'« un certain » (lat. *quidam*) : *sum æþeling* (a certain prince, *Or.*, p. 54), et *ān* celui de « one », « un seul », et, par affaiblissement, quelquefois « un certain » : *an wundor* (*Or.*, 23), etc.

and wæter samod : *þæt blod to ure alysednysse and þæt wæter to urum fulluhte* (there flowed out blood and water together : that blood for our salvation, that water for our baptism, *Hom.*, Th., II, 202), — ou lorsque le substantif est accompagné d'une qualification restrictive exprimée par une apposition, par un adjectif ou une proposition subordonnée. Ainsi, dans cette phrase d'Aelfric (*Hom.*, II, Th., p. 214) : *swa swa se heretoga Iesus gelædde þone ealdan Israhel to þam earde þe him behāten wæs* (just as the leader Jesus led the old Israel to the country which had been promised to them), les substantifs *heretoga*, *Israhel* et *earde* sont respectivement déterminés par les mots *Iesus*, *ealdan* et *þe him behāten wæs*. Il en est parfois de même lorsqu'une antithèse met en relief un contraste entre deux termes opposés, comme dans : *seo Godcundnys... seo menniscnys* (the Godhead... [the] humanity, *ibid.*, I, 300), mots abstraits que rien n'a déterminés auparavant.

Ailleurs, le substantif anglo-saxon se dispense le plus souvent d'article, soit qu'il s'agisse de noms propres de personnes, de peuples (*Scottas*, *Peohtas*, *Bryttas*, the Scots, the Picts, the Britons, *Bede*, éd. Miller, p. 28), de pays, de mers et de villes (*Cwenland* et *Cwena land*, *Or.*, 17 et 19, — *Romeburg*, *ibid.*, *passim*, — *Oceanus*, *þone man garsecg hateþ* : the Ocean, which we call « garsecg », *ibid.*, p. 8), — soit que des appellations d'êtres uniques en leur genre participent à la fois du nom propre et du nom commun : *Drihten* (the Lord), *God*, *Crist*, — *Deofol is ealra unrihtwisra manna heafod* (the devil is the head of all unrighteous men, *Hom.*, Th., I, 168), *se gescop heofon & eorþan* (he created heaven and earth, *Bede*, p. 36), *on helle* (in hell, *Or.*, p. 86), *on wintra & on sumera* (in winter and in summer, *ibid.*, p. 17), — *on Eastran* (at Easter), *oþ Pentecosten* (till Pentecost). De même avec les noms communs proprement dits, que ce soient des collectifs tels que *monna cynn* ou *moncyn* (mankind, *Bede*, p. 74, *Boëce*, p. 10), des noms de substances comme *gærs* & *trēowa* (grass and trees, *Hom.*, Th., I, 302), ou des substantifs abstraits comme *gyfernyss* (greed), *galnyss* (lust), *gytsung* (covetousness,

etc., cf. *Hom.*, Th., II, 218). De temps à autre, le démonstratif ou article défini peut manquer, même lorsqu'il y a détermination à l'aide d'un complément de nom, comme dans : *þurh mihte heora bena* (through [the] might of their prayers, *Hom.*, Th., I, 344), — *to bodigenne geleafan þære Halgan þrynnysse* (*lit.* to preach [the] belief of the Holy Trinity, *ibid.*, II, 202), — ou lorsque le substantif est accompagné d'un adjectif : *on hæþenum folce* (among the heathen peoples, *ibid.*, I, 310)[1] —, *haligne Gast* (the Holy Ghost, *Bede*, p. 312)[2]. Il semble, en outre, que la présence d'une préposition favorise la suppression du démonstratif comme dans *Hom.*, Th., I, 308 : *to lyftenre heofenan na to rodorlicere* (to [the] aerial heaven, not to [the] ethereal), exemple auquel s'oppose, *ibid.* : *He þurhferde þa roderlican heofonan* (He passed through the ethereal heaven). Ainsi s'expliquent encore des expressions telles que : *to lande* (to [the] land, *ibid.*, II, 212), — *on nihtlicere tide* (in the night time, *ibid.*, II, 196), — *from eorþan* employé concurremment avec *to þære eorþan* (*Cura Past.*, p. 154)[3]. Ces locutions prépositionnelles, en s'allégeant ainsi, prennent une unité et une concision qui se retrouvent dans un certain nombre d'alliances de mots très usuels où le démonstratif disparaît : *He is ord and anginn ealra clænnyssa* (He is the source and beginning of all virtues, *Hom.*, Th., I, 308), — *ord and ende* (the beginning and end), — *heofon and eorþe* (heaven and earth), — *bodiaþ godspel*[4] (preach the gospel, *Hom.*, Th., I, 300).

Par contre, on remarque, dès l'époque anglo-saxonne, une certaine extension de l'emploi du démonstratif à des cas qui ne le comportaient pas primitivement et où sa valeur déterminative est très affaiblie. Ce n'est déjà plus qu'un véritable article

1. Cf. d'ailleurs *ibid.* et dans le même sens, p. 304 : *þæt hæþene folc*.

2. Mais aussi *þæs halgan gastes* (*Bede*, p. 346).

3. Wülfing, *op. cit.*, I, p. 282, remarque que *eorþe* avec l'article a souvent le sens de « sol ».

4. Mais cf. *þæt godspel biþ gebodad* (the gospel will be preached, *ibid.*, I, 302).

défini. Il s'adjoint, rarement d'ailleurs, à des noms propres de peuples, dans *þa Beormas*, *þara Terfinna land* (*Or.*, p. 17), dont aucune mention antérieure n'a été faite dans le contexte,—à des noms d'êtres uniques et par là même clairement déterminés, tels que *deofol : þonne adræfþ he þone deofol of þam cilde* (then drives he the devil from the child, *Hom.*, Th., I, 304), *se mona* (the moon, *ibid.*, II, 214), *seo sunne* (the sun, *ibid.*, II, 214 et 222), *seo heofen* (*ibid.*, I, 298), *seo eorþe* (cf. *supra*, p. 212, n. 3), et même *on þære helle* (in hell, *Bo.*, p. 34), *on þæm sumera* (in summer, *Cura Past.*, p. 284), *se hærfest* (*Bo.*, p. 29), *wiþ þone winter* (*ibid.*, p. 92) [1]. Avec des noms communs, il s'emploie parfois, lorsqu'un individu est pris comme type d'une espèce entière et devient ainsi une sorte d'être représentatif, unique en son genre : tel est, contrairement à l'usage moderne, *se mann* (l'homme en général) dans : *mid þam naman is se mann ana getacnod* (with that name is man alone signified, *Hom.*, Th., I, 302), et tels encore d'autres substantifs dans : *þonne se preost cristnaþ þæt cild* (when the priest christens the child, *ibid.*, I, 304), ou dans *sēo rēadnes þære rósan* (the redness of the rose), *seo hwītnes þære lilian* (the whiteness of the lily, *Blickl. Hom.*, p. 7). Enfin, les personnifications de concepts abstraits prennent souvent l'article défini, surtout dans le *Boèce*, où *se Wisdom þæt Mod* (the soul), *seo Gesceadwisnes* (Reason, p. 9, etc.) reviennent à mainte reprise. Ailleurs, il est parfois difficile de distinguer entre le mot abstrait proprement dit et sa personnification, comme dans : *seo clænnys wæs þeonde* (chastity was prospering, *Hom.*, Th., I, 308), où la présence de l'article est peut-être due à cette hésitation.

Si le démonstratif, au lieu de s'appuyer sur le substantif, prend assez de force et d'indépendance pour le remplacer, il arrive à jouer le rôle des pronoms personnels *hē* et *hīe*, au singulier comme dans : *Gregorius feng to biscophade..... Se wæs*

1. Cf. aussi : *Seo sawul is þæs lichoman hlæfdige* (the soul is the body's lady, AELFRIC, *Lives of Saints*, éd. Skeat, *E. E. T. S.*, I, p. 22), où l'emploi de l'article pourrait s'expliquer par l'opposition entre l'« âme » et le « corps », n'était que *sēo sawul* seul est d'usage courant.

mid godcundre inbryrdnesse monad (Gregory succeeded to the bishopric... *He* was advised by divine inspiration, *Bede*, p. 54); ou au pluriel : *Burgenda land wæs us on bæcbord*, & *þa habbaþ him sylf cyning* (the land of the Burgundians was on our left, and they have a king for themselves, *Or.*, p. 20). Dans la prose primitive des Anglo-Saxons, comme fréquemment encore dans la conversation familière, cet usage peut devenir pléonastique, le substantif jeté en tête de la proposition et le pronom démonstratif sujet grammatical faisant double emploi, soit que d'ailleurs ils s'accordent l'un avec l'autre : *And Alexander, Epira cyning, þæs miclan Alexanderes eam, se wilnade þæs westdæles* (and Alexander, King of Epirus, uncle to Alexander the Great, he coveted the western part, *Or.*, p. 130), ou que le démonstratif invariable reste au neutre singulier, quels que soient le genre et le nombre du sujet véritable : *Sōþlice þa eagan, þæt bioþ þa lareowas, and se hrycg þæt sint þa hiremenn* (Indeed the eyes, [that] are the teachers, and the back, [that are] the disciples, *Cura Past.*, p. 28). Ajoutons que le démonstratif, employé comme pronom personnel, peut servir d'antécédent à un relatif, au singulier : *Ne lufaþ se hine sylfne, seþe hine mid synnum bebint* (He loves not himself, who binds himself with sins, *Hom.*, Th., I, 332), ou au pluriel : *þa sind gesælige þe him þeniaþ* (those are blessed who serve him, *Hom.*, Th., II, 586).

2. — *Le Relatif.* — Un des caractères les plus marqués de la syntaxe anglo-saxonne est son hésitation entre la juxtaposition et la subordination. Il arrive souvent que l'on ne puisse dire de deux propositions consécutives si elles sont au même degré principales et indépendantes, ou si la première seule est principale et la seconde subordonnée. La raison en est que le démonstratif, déjà employé comme pronom personnel, peut en outre équivaloir à un pronom relatif, et cela à tous les cas de sa déclinaison. Voici pour le masc. sg. au nom. : *Se Hælend cwæþ to anum his leorning-cnihta, se wæs gehaten Philippus* (The Saviour... said to one of his disciples, *he* [ou

who] was called Philippus, *Hom.*, Th., I, 182), — pour le fém. sg. à l'acc. : *þa micelan mihte þurh þa*. . . (the great power through *which*, *ibid.*, 178), — pour le génitif : *þone cnapan, mid þæs deaþe* (the boy with *whose* death, *ibid.*, II, 166), — et le datif : *þa eahtoþan ylde þyssere worulde, on þære we arisaþ of deaþe* (the eighth age of this world, in *which* we shall arise from death, *ibid.*, I, 98). Si l'antécédent est un neutre au nom. ou à l'acc. sg., c'est *þæt* que nous rencontrons, à ses débuts hésitants [1] comme pronom relatif : *min wed þæt ge healdan sceolon* (my covenant, *that* ye shall hold, *ibid.*, 90), *sum hæþengild þæt wæs gehaten Apollo* (some idol *that* was called Apollo, *ibid.*, II, 164) [2], l'antécédent pouvant d'ailleurs être ce même mot *þæt* pris dans son sens de pronom démonstratif : *Næs þæt na awriten be Criste þæt he þa sæde* (that was not written about Christ, *which* he then said, *ibid.*, I, 170). Le démonstratif-relatif (ang. mod. *what*), à la fois sujet de l'un des verbes et complément de l'autre, ou bien sujet ou complément

1. Wülfing (*Die Syntax Alfreds*, vol. I, p. 407-408) peut déjà citer une vingtaine de cas où *þæt* est employé comme pronom relatif avec un antécédent masculin ou féminin singulier et même pluriel : *Heora riht cyning Wihtred þæt wæs Ecgbyrhtes sunu* (their rightful King W., *that* was E's son, *Bede*, p. 360) où le sens de *þæt* est encore intermédiaire entre le démonstratif et le relatif ; — *Nis nu nan wis mon þæt nyte* (there is now no wise man *that* knows not, *Boëce*, p. 113) ; — *þæt wæron fiftiene hund þusend monna þæt binnan þæm forwurdon* (that made fifteen hundred thousand men *who* perished within that time, *Or.*, p. 128). Cf. aussi dans Aelfric, *Hom.*, Th., II, p. 576, le sens semi-démonstratif, semi-relatif de *þæt*, dans : *Salomon... geoffrode him micele lác, þæt wæron þusendfealde onsægednyssa* (Solomon offered to him great gifts, which were a thousandfold sacrifices), et dans les *Lives of Saints*, I, 62 : *horse mete is bere þæt he us forgeaf* (barley is horsemeat which he has given us), où *þæt* est nettement relatif, *mete* et *bere* étant d'ailleurs tous deux masculins, et dans les *Hom.*, II, p. 488 : *ateoþ þæt attor ut of þisum dryum, þæt ge him on aguton*.

2. On rencontre parfois *þæt* répété faisant fonction de relatif simple : *þæs gastlican leohtes, þæt þæt ic geseon ne mæg* (*Hom.*, Th., I, 158). Cf. avec cet emploi la construction relative de l'adverbe *þær* dans : *Min þén biþ þær þær ic eom* (My servant will be where I am, *saint Jean*, 12, 26), ou de *þær* seul dans : *þær þæt cild on wunode* (wherein the child dwelt, *Hom.*, Th., I, 78).

de tous les deux, est souvent en ags. *þæt* redoublé dans la proposition subordonnée et répété en tête de la principale : *þæt þæt losode, þæt ic wylle secan* (that which [ou what] was lost, that I will seek, *ibid.*, 242), ou plus rarement *þæt* isolé : *betan georne þæt þær tobrocen biþ* (earnestly mend what there shall be broken, *ibid.*, 170).

Il a été dit plus haut que le démonstratif peut devenir l'antécédent d'un relatif. Ce dernier est fréquemment en ce cas la particule *þe* qui, bien qu'elle-même invariable, gouverne le pluriel lorsqu'il n'y a pas de doute possible sur le nombre du sujet. C'est ainsi qu'on écrira : *þam þe lufiaþ* (to those who love, *Hom.*, Th., II, 324) [1], et : *se þe on his þeawum hylt Godes lufe, he biþ...* (he who in his conduct holds the love of God, he will be, *ibid.*, I, 346). Par suite de l'emploi pléonastique de *se* et de *he* dans les tournures de cette sorte, on en est venu à prendre *se þe* pour un relatif simple et à s'en servir, de préférence à *þe* tout seul, lorsque l'antécédent est empreint d'une certaine solennité : *He* (God)... *seþe is rihtwis* (He [God]... who is righteous, *Hom.*, I, 350), — *þa soþan lufe seoþe us gelæt to þam lifigendan Gode* (that true love, which leads us to the living God), — *ælc edwist þætte* [2] *God nys, þæt is gesceaft, and þæt þe gesceaft nis, þæt is God* (every substance that is not God is creature, and what is not creature, that is God, *ibid.*, I, 276), *þæt þe* dans cette dernière proposition faisant fonction de démonstratif-relatif.

Mais le relatif le plus usuel en ags. est encore la particule *þe* prise isolément. Elle se rencontre environ deux fois sur trois dans certaines *Homélies* d'Aelfric, proportion qui serait probablement dépassée par l'ensemble de la prose. Son antécédent peut être un nom de personne ou de chose, un pronom

1. Mais dans les expressions comme *ælc* (*nān*, *ænig*, *hwā*) *þara þe*, où l'antécédent grammatical est régi par un pronom indéfini au singulier, ce dernier exerce sur *þe* et sur le verbe une attraction qui entraîne le singulier : *Aelc þæra þe hine on hefþ, he sceal beon geeadmet* (Every one who exalteth himself shall be humbled, *Hom.*, Th., I, 202).

2. Par assimilation pour *þæt þe*.

démonstratif ou personnel, comme dans : *Drihten, þu þe sitst* (Lord, thou who sittest, *Hom.*, Th., I, 348), — *na wiþ us þe hit secgaþ* (not against us who say it, *ibid.*, 98). Bien qu'indéclinable, il lui arrive de jouer le rôle de complément indirect, au datif le plus souvent : *on þam gefeohte þe se Hælend deofol oferwann* (in the fight [in] which the Saviour overcame the devil, *ibid.*, I, 196), et quelquefois au génitif : *forþan þe his lichama wæs þæs ylcan gecyndes þe he ær wæs* (because his body was of the same nature that it was before, *ibid.*, 230). Toutefois, pour plus de précision, la particule relative peut être suivie d'un pronom personnel qui remplace la désinence manquante, soit au nom. pl. : *Chalisten þone Philosofum he* (Alexander) *ofslog, þe hi ætgædere gelærede wæron* (Callisthenes the philosopher he slew, they who together had studied, *Or.*, p. 131-132), — soit à l'acc. sg. dans : *Ic gehwam wille þærto tæcan þe hiene his lyst ma to witanne* (I will refer to it every one whom it may please to know more of this, *ibid.*, 102), — soit au dat. pl. : *swa biþ eac þam treowum þe him gecynde biþ* (so it is with the trees to which it is natural, *Bo.*, p. 57), ou au gén. sg. : *Eadig biþ se wer þe his tohopa byþ* (blessed will be the man whose hope is, *Ps.*, 39, 4) [1]. Remarquons à ce propos que *þe* ne se laisse précéder d'aucune préposition : si le contexte en contient une, elle sera rejetée devant le verbe, comme une particule séparable allemande dans une proposition subordonnée : *þone stede þe se deofol of-afeoll* (the place that the devil fell from, *Hom.*, Th., I, 14), — *þære byrig þe hē to gehyrde* (the town that he belonged to, *ibid.*, 30). L'omission du relatif, si fréquente en ang. mod., n'est encore en ags. qu'une exception des plus rares. En voici deux exemples assez sûrs, l'un au nom., l'autre à l'acc. : *gielde, se þæs sleges andetta sie, wer and wite* (let him [who] confesses the slaying pay fine and penalty, *Lois*, cité par Wülfing, I, 400), — *þæt word þe geworden is and God us geswutelode* (the word which is come to pass and [that]

1. Aelfred, *Or.*, p. 8, emploie le même procédé pour suppléer aux génitifs inexistants dans : *Asia and Europe hiera landgemircu* (c.-à-d. Asia and Europe their boundaries).

God hath revealed unto us, *Hom.*, Th., I, 40) [1]. Il n'est pas impossible que cette ellipse soit due [2] à l'influence d'une tournure parenthétique comme la suivante, d'un emploi très fréquent dans les appellations : *Tuscea cyning... Porsenna wæs haten* (the king of the Etruscans [he ou who] was called Porsenna, *Or.*, p. 68), où un pronom, soit relatif, soit personnel, doit être sous-entendu [3].

III. — *Les Temps et les Modes.* — 1. *Présent, futur et prétérit.* — La simplification extrême de la conjugaison i.-e. en germ. et en ags [4]. ne se fit pas sans apporter un trouble profond dans la syntaxe du verbe, et en particulier sans brouiller les nuances primitives des temps et des modes. Le futur disparaissant, il fallut qu'au moins provisoirement le présent y suppléât. La clarté des idées en souffrit, car une phrase telle que : *he ne drincþ win ne beor*, peut, selon les cas, signifier : *he drinks* neither wine nor beer, ou, comme dans *saint Luc*, 1, 15 : *he shall drink* neither wine nor beer, la nuance dépendant presque toujours du contexte. C'est ainsi qu'un complément circonstanciel de temps, bien plutôt que le verbe lui-même, indique le futur dans : *Aefter þrim dagum ic arise* (After three days I [shall] arise, *saint Mat.*, 27, 63), et que, par une spécialisation sémantique particulière, les formes *bēo, bist, bīþ, bēoþ* du prés. de l'ind. du verbe *être*, expriment presque toujours, par opposition à *eom, eart, is, sindon*, une idée d'avenir : *And beoþ fela frecednýssa on mancynne ærþan þe se ende becume* (And there will be many calamities among mankind before the end [may] come, *Hom.*,

1. Telle est la traduction d'Aelfric. Celle des *WS. Gospels* (*saint Luc*, 2, 15) donne : *þæt word þe geworden is, þæt Drihten us ætywde.*

2. D'après Flebbe, cité par Wülfing, *op. cit.*, I, 336 et 420.

3. *Hwā* et *hwæt* ne sont encore en ags. que des adjectifs-pronoms interrogatifs. Mais, dans le style indirect tout au moins, ils sont déjà assez proches du sens relatif : *he wiste hwæt heo wolde þær* (he knew what she desired there, *Lives of Saints*, I, 88), et *þæt hie gepencen hwæs folgeras hie sindon* (*Cura Past.*, p. 336 : that they may remember whose followers they are).

4. Cf. *supra*, p. 77.

Th., 1, 2). Plus grande encore est la confusion que recouvre l'unique prétérit. Temps de l'action passée sans aucune réserve, c'est en principe le passé défini de la narration : *þā cōm Crist on þam timan* (then came Christ at the time, *ibid.*, 82), mais il lui faut exprimer en outre une action passée dont les suites se prolongent jusque dans le présent, ce qui est la fonction d'un passé indéfini : *þæt ic be þam halgan fæder Cuþbyrhte wrat* (what *I have written* about the holy father Cuthbert, *Bede*, p. 4), et même une action déjà passée quand une autre avait lieu, ce qui est un plus-que-parfait : *þa hi þæt gebod gehyrdon, þa ferdon hi* (1611 : when *they had heard* the King, they departed, *saint Mat.*, 2, 9). Et, dans la conjugaison faible, l'imprécision syntaxique augmente encore du fait que le prétérit indicatif singulier est semblable au prétérit subjonctif, et que ce dernier mode doit remédier à l'absence de conditionnel : *Buton se deofol gesawe þæt Crist man wære, ne gecostnode he hine* (Unless the devil had seen [c.-à-d. if the devil had not seen] that Christ was a man, he *would not have tempted* him, *Hom.*, Th., I, 174).

2. — *Le Subjonctif.* — Si l'on admet que l'indicatif est le mode de l'expression catégorique et objective d'un fait considéré comme réel, le subjonctif, où se rejoignent en germanique les anciens optatif et subjonctif de l'i.-e., est le mode de l'expression subjective, nuancée et comme limitée par l'état d'esprit du sujet parlant ou dont il est parlé. Son emploi est encore très fréquent en ags., surtout dans les propositions subordonnées. Dans la principale, où il est beaucoup plus rare, il sert à formuler un souhait : *Gode ælmietegum si þonc* (Thanks be to God Almighty, *Cura Past.*, p. 2), une exhortation : *þeah þe sume men singan ne cunnon, hi beron þeahhwæþere þæt leoht on heora handum* (though some men cannot sing, let them bear nevertheless the light in their hands, *Hom.*, Th., I, 150), — et parfois il supplée l'impératif dans l'expression d'un ordre : *Se þe me þenige, fylige he me* (He who will serve me, let him follow me, *ibid.*, p. 160). Ici, la personne qui parle envisage l'action, d'une part comme dépendant en quelque mesure de

sa volonté, et d'autre part comme devant se réaliser un jour dans l'avenir, et nullement comme réalisée déjà dans le présent. Ailleurs, l'idée de volonté s'efface, cédant la place à celle d'éventualité possible ou même douteuse : *Gewite þæt ungesewenlice ut* (*lit.* let the invisible depart, c.-à-d. if that which is invisible depart, *ibid.*, 160), où l'emploi du subjonctif dispense l'ags. d'une conjonction, — *beon þa mædenu snotere, beon hi stunte* (be the maidens wise, be they foolish, *ibid.*, II, 566), où l'alternative implique l'incertitude et exclut l'affirmation catégorique. Il s'ensuit que, même dans la proposition principale, le subjonctif est apte à jouer le rôle de conditionnel, soit au présent : *Hwæþer Romane hit witen nu ænigum men to secganne, hwæt hiera folces on Ispanium forwurde* (Est-ce que les Romains sauraient [c.-à-d. pourraient] dire à personne ce qui périt de leur peuple en Espagne, *Or.*, p. 220), soit au passé : *Ne gefeolle he næfre on swæ opene scylde. . . gif he ær ne æfstgade* (He would not have fallen into so manifest a sin. . . had he not been envious before, *Cura Past.*, p. 234), la conjonction dubitative pouvant à l'occasion disparaître totalement : *Hæfde ic ælteowe þenas, nære ic þus eaþelice oferswiþed* (Had I [if I had] perfect servants, I should not be thus easily overcome, Aelfric, *Lives of Saints*, éd. Skeat, I, p. 252).

Dans la proposition subordonnée, l'emploi du subjonctif, tout en se réglant sur les mêmes principes, est d'une fréquence et d'une complexité telles qu'il ne sera pas superflu de l'éclairer dans son ensemble par quelques citations avant de l'examiner en détail. Voici d'abord un passage de la *Cura Pastoralis* (éd. Sweet, p. 409), où le discours indirect est la tournure dominante :

Mid þæm worde he cyþþe (c.-à-d. cyþde) þæt hit is se hiehsta cræft, forþæm he cwæþ þæt hine ealle ne *gefengen*, & eac sæde þæt he unieþe *wære* to gehealdenne, & eac cyþde hu wærlice hi hine healdan *scolden*, þonne hie hine underfangen *hæfden*.

With these words he (c.-à-d. l'Évangile) showed that it (c.-à-d. la chasteté) is the highest virtue, because he said that all did not receive it, and also said that it was difficult to keep, and also showed how carefully they should keep it, when they had received it.

Deux extraits d'Aelfric (*Homélies*, éd. Thorpe, vol. I, p. 56 et 262) montreront le subjonctif dans la proposition subordonnée sous des aspects assez variés :

We secgaþ eow godes riht ; healdaþ gif ge *willon*... Cristes lufu us neadaþ þæt we simle þa gódan *tihton*, þæt hí on gódnysse *þurhwunion* ; and þa yfelan we mynegiaþ, þæt hí fram heora yfelnessum hrædlice *gecyrron*... Ondræde se goda þæt hé *fealle* ; hogige se yfela þæt hé *astande*. Se þe yfel *sy* geefenlæce hé Paules gecyrrednysse ; se þe gód *sy* þurhwunige hé on gódnysse mid Stephane ; forþan þe ne biþ nan anginn herigendlic butan godre geendunge. — « Sy þin nama gehalgod. » Nis þæt na swá to understandenne, swylce Godes nama ne *sy* genoh halig, seþe æfre wæs halig, and æfre biþ... : ac þis word is swá to understandenne, þæt his nama *sy* on us gehalgod, and he us þæs *gétiþige*, þæt we moton his naman mid urum muþe gebletsian, and he us *sylle* þæt geþánc, þæt we magon understandan þæt nan þing nis swa halig swa his nama.

We tell you God's law ; hold it if ye will... Love of Christ compels us ever to stimulate (*lit.* that we stimulate) the good, that they [may] continue in goodness ; and we admonish the wicked, that they [may] quickly turn from their wickednesses. Let the good man dread lest he fall ; let the wicked take care that he stand up [again]. Let him who is wicked imitate the conversion of Paul ; let him who is good persist in goodness with Stephen, because no beginning is praiseworthy without a good ending. — « Hallowed be thy name. » This is not to be so understood as if the name of God were not sufficiently holy, who ever was holy, and ever will be..., but this word is so to be understood, that his name be hallowed in us, and that he grant us that we may bless his name with our mouth, and that he give us the thought that we may understand that nothing is so holy as his name.

La volonté du sujet de la principale, retentissant sur le verbe de la subordonnée, en fait un futur éventuel, dont la réalisation est conditionnée par le consentement ou l'obéissance du sujet de cette dernière proposition. Ainsi, dans : *Cristes lufu us neadaþ þæt we simle þa godan tihton* (cf. *supra*), l'action de « stimuler » n'est pas donnée comme actuelle, mais comme dépendant de l'empressement avec lequel nous obtempérons à l'ordre divin. Il en est de même avec beaucoup de verbes exprimant l'idée d'enjoindre, de prier, de permettre ou

de conseiller : *willan* en premier lieu, dans : *gif he wille þæt him God milde sy* (if he desire that God *be* merciful to him, *Hom.*, Th., I, p. 54), et aussi *sette gebann* (p. 30 et 34), *hēt* (vol. II, p. 60), *forgifþ* (vol. I, p. 32-34), *bidde* (p. 8), *manian* (p. 6 : *gif þu hine ne manast þæt he from his arleasnysse gecyrre*, — if thou exhortest him not that he *turn* from his iniquity). Parfois il arrive, surtout, semble-t-il, lorsque le verbe de la principale est impersonnel ou employé à l'impératif, que la volonté qui domine les deux propositions leur reste extérieure, comme dans : *Englum is beboden þæt hi þe on hira handum ahebbon* (it is enjoined to angels that they *lift* thee in their hands, *ibid.*, p. 166), — et dans : *Beheald þæt þu þas dæde ne dó* (Take care that thou *do* not this deed, *ibid.*, p. 38). Si, dans ce dernier exemple, on analyse le sens de *þæt*, il apparaît que cette conjonction ne sert plus seulement de lien logique [1] entre les deux propositions, mais qu'elle tend vers une idée de but, de finalité qui, dans sa plénitude, s'exprimerait en notre langue par « afin que ». Aussi, d'une phrase telle que : *Biddaþ þysne Godes apostol þæt he eow fram þam ecum forwyrde arære* (Pray this apostle of God that he *raise* you from eternal perdition [priez cet apôtre afin qu'il vous sauve], *ibid.*, p. 68), la transition est-elle facile à l'emploi indépendant de la conjonction *þæt* — ou parfois *to þi þæt* — indiquant le but, et suivie du subjonctif : *He* (*God*) *wyrcþ his weorc... þæt we geearnion þæt ece lif* (He works his work that we *may earn* eternal life, *ibid.*, p. 8). Très voisine de cette signification « finale » est celle de conséquence intentionnelle, résultat d'une action conseillée ou voulue : *þa yfelan we mynegiaþ þæt* (afin que, ou de manière

1. Comme le remarque très justement J.H.Gorrell (*Indirect Discourse in Ags.*, p. 4), la conjonction *þæt* semble bien être issue du démonstratif d'abord employé simultanément dans la principale et dans la subordonnée, et ensuite sous-entendu dans la principale : Cf. *Cura Past.*, p. 180 : *We magon oncnawan þæt, þæt þa earman sint to retanne* (we can understand that, that the poor are to be cheered), où, manifestement, il suffit de supprimer le premier *þæt* pour avoir la construction moderne, déjà fréquente en ags., la proposition subordonnée tout entière devenant le complément direct du verbe de la principale.

que) *hi fram heora yfelnessum gecyrron* (cf. *supra*), — *doþ þæt þæt folc sitte* (make the people sit, *lit.* act so that the people *may sit*, *ibid.*, p. 182), — et, avec l'adverbe *swa* comme corrélatif : *þis word is swa to understandenne þæt his nama sy gehalgod* (cf. *supra*). D'ailleurs, lorsque la proposition subordonnée se présente sous une forme négative : *hogian þæt leahtras us ne totwæmon* (take care that vices *should not separate* us, *ibid.*, p. 39), la conséquence est affirmée comme nullement désirable et même comme redoutée, nuance que l'ags. exprime par *þæt... ne*, et plus souvent par *þy læs þe*, qui gouverne également le subjonctif : *þy læs þe hwam twynige þyssere gerecednysse* (lest any one *should doubt* this narrative, *ibid.*, p. 598).

C'est encore l'idée d'un futur éventuel qui explique l'emploi du subjonctif dans les nombreux cas où la conjonction *þæt* forme un lien particulièrement étroit entre la proposition principale et la subordonnée. Celle-ci peut devenir le sujet véritable de la première, que le sujet grammatical soit exprimé ou sous-entendu. Ainsi dans *Langsum hit biþ þæt we ealne þisne lofsang ofertrahtnian* (it would [*lit.* it will] be too long if we should expound all this hymn, *ibid.*, I, 202), le pronom neutre *hit* ne fait en réalité qu'annoncer le sujet logique, qui est toute la proposition subordonnée. De même dans : *þæt is rihtwisnys þæt gehwylcum sy his agen cyre geþafod* (that is righteousness, that to every one be granted his own choice, *ibid.*, 112), et dans : *Nu stent þeos gesetnys þæt man þa unsprecendan cild fullige* (Now this ordinance stands, that one should baptize infant children, *ibid.*, II, 50), où les subordonnées au subjonctif servent à expliquer l'une le démonstratif-sujet *þæt* et l'autre *þeos gesetnys*. Mais il n'est pas rare que la subordonnée joue le rôle de sujet grammatical aussi bien que logique, avec un verbe impersonnel par exemple : *him gedafenaþ þæt he hogie* ([it] befits him that he feel anxious, *ibid.*, II, 532), et aussi avec *beon* suivi d'un attribut nominal, substantif ou adjectif : *Micel gesælþ biþ þe þæt þu on þinre gesælþe ne forfare* ([It] will be a great bliss to thee, that thou perish not in thy bliss, *ibid.*, II, 392), et : *Nis na gedafenlic þæt þis*

man ana beo ([It] is not fitting that this man be alone, I, 14). Il arrive encore que la subordonnée tout entière devienne attribut, comme dans : *þa leohtan gyltas sind ydele spræca, and þæt man underfó on æte et on wǽte mare þonne neod sy* (the light offences are idle speeches, and that a man receive more in food and drink than is needful, *ibid.*, II, 590), — ou qu'elle serve à compléter l'attribut : *Se bið wurþe þæt hine man arwurþian* (*sic*) (He is worthy that man honour him, *ibid.*, 560). Ce rôle de complément, direct ou indirect, et de partie de complément, la subordonnée peut le jouer à l'égard du verbe. Elle en est l'objet immédiat dans : *he ne forlæte þæt he ne wilnige þæs hean* (let him not omit to aim [*lit.* that he aim] at lofty things, *Cura Past.*, p. 98); elle parfait le complément direct dans : *Antecrist næfþ þa mihte þæt he heofenlic fyr asendan mæge* (Antechrist has not the power to send [*lit.* that he send] down heavenly fire, *Hom.*, Th., I, 6), — et le complément indirect dans : *þu bist Godes bearn þurh þa rædene þæt þu þinne feond lufige* (thou shalt be a child of God, on condition that thou love thy foe, *ibid.*, p. 56).

Les propositions hypothétiques, dont la plupart sont introduites par *gif*, accusent la plus grande hésitation entre l'indicatif et le subjonctif [1]. Un choix plutôt instinctif que délibéré semble porter la langue vers l'indicatif quand la réalisation de l'hypothèse est certaine ou tout au moins probable, et vers le subjonctif dans le cas contraire. Lorsque Aelfric écrit : *gif ænig gesceaft is gōd, þonne is seo gōdnys of þam Scyppende* (if any creature *is* good, then is that goodness from the Creator, *Hom.*, I, 238), il ne doute pas de l'existence de la bonté dans quelque créature, et de même Aelfred (*Or.*, p. 21) indique la possibilité du fait dans : *gyf þar man an ban findeþ* (if any one *finds* a bone there). Une étude comparée de l'emploi des modes dans Aelfred et dans Aelfric montrerait probablement qu'après la conjonction *gif* l'indicatif tend chez

1. Les deux modes sont à peu près également représentés dans Aelfred, d'après les relevés de WÜLFING.

Aelfric à se généraliser aux dépens du subjonctif. Celui-ci se maintient surtout dans le voisinage d'un autre subjonctif : *gif he fealle he eft astande* (if he *fall*, let him rise again, *Hom.*, Th., I, 268) [1], d'un impératif explicite ou implicite : *Healdaþ gif ge willon* (cf. *supra*), — *gif hwilc gelǣred man þas race oferræde, þonne bidde ic* (if some learned man *read* over this narrative, then I pray him, *Hom.*, Th., II, 460), et surtout d'un prétérit équivalant à un conditionnel dans l'expression d'une hypothèse improbable ou même négative : *þæt wære swiþe gilplic dæd, gif Crist scute þa adun* (that would have been a very presumptuous deed, if Christ *had* then *cast* himself down, *ibid.*, I, 170), — *Witodlice næfde godes gelaþung Paulum to lareowe, gif se halga martyr Stephanus swa ne bæde* (Verily the church of God would not have had Paul as a teacher, if the holy martyr Stephen *had not* thus *prayed*, *ibid.*, 52) [2]. C'est pourquoi les conjonctions *swilce* et *buton*, dont la signification est très voisine d'un conditionnel négatif, sont, à quelques exceptions près, suivies du subjonctif : *Swylce god cwæde to him* (As if God *said* to him, *ibid.*, 14), — *buton se Aelmihtiga God þa dagas gescyrte, eall mennisc forwurde* (unless the Almighty *shorten* those days, all mankind would perish, *ibid.*, 4) [3]. Le relatif *þe* accompagné d'une négation ou d'une interrogation à tendance négative, et l'adverbe *þonne* précédé d'un comparatif introduisent parfois des propositions qui, formulant une hypothèse improbable, gardent le subjonctif : *nis nan þing þe his mihte wiþstande* (there is nothing that *can withstand* his might, *ibid.*, II, 434), — *Hwæt is se God þe mæge...* ? (Quel est le Dieu qui *pourrait*, *ibid.*, II, 18), — *Mare bliss biþ on*

1. Cf. cependant, même dans AELFRED, *Cura Past.*, p. 383 : *Hie magon geþencean þæt fugla briddas, gif hie ær wilniaþ to fleoganne, ær hira feþra fulweaxene sin,* — où l'indicatif *wilniaþ* pourrait aussi bien être un subjonctif : *wilnien.*

2. Cf. *supra*, p. 224.

3. Mais avec l'indicatif dans *ibid.*, I, 442, l. 18 : *Nu næs us his lif cuþ... butan þæt he wæs bebyrged æt his bisceop-stole* (except that he *was*), où d'ailleurs le verbe exprime un fait certain.

heofonum be þam gecyrredum synfullum, þonne sy be þam asolcenum (il y aura plus de joie au ciel pour les pécheurs repentis qu'il n'en *saurait être* pour les négligents, *ibid.*, I, 340) [1]. A ce même sens d'éventualité plus ou moins douteuse peut se rattacher l'emploi fréquent du subjonctif après des locutions conjonctives de temps comme *ærþan þe* [2] et *oþþæt*, ou restrictives comme *þeah þe* [3] : *þu hæfdest eorþlice ege ærþan þe ure Drihten þe astige* (thou hadst [tu inspirais] earthly fear, before our Lord *ascended* thee, *ibid.*, I, 596) [4], — *Gewite seo sawul ut, ne mæg se muþ clypian, þeah þe he gynige* (Should the soul depart, the mouth cannot cry, though it *gape* [quand bien même elle *serait béante*], *ibid.*, 160).

Le choix entre l'indicatif et le subjonctif dans le discours indirect, c'est-à-dire dans les subordonnées qui relatent la pensée du sujet grammatical de la principale, se fait avec la même hésitation et d'après les mêmes tendances que dans les propositions hypothétiques. Il est possible qu'en ce cas le germanique ait primitivement laissé au subjonctif un domaine aussi étendu qu'il l'est encore en allemand, et qu'en ags. l'affirmation d'un jugement véridique et d'un fait certain l'ait restreint peu à peu au profit de l'indicatif. Car, avec des verbes qui expriment une opinion ou une simple déclaration (*þencan, geliefan, wenan*, — et d'autre part *cweþan, secgan, cyþan, awritan* [5]), c'est dans l'énonciation d'une erreur ou d'un

1. Le contraste entre le fait réel (indic.) et l'hypothèse imaginaire (subj.) ressort clairement de la phrase suivante : *Mare miht wæs þæt he þone deaþ mid his æriste tobræc, þonne he his líf geheolde* (Greater power it was that he broke death [in pieces] through his resurrection, than that he [c.-à-d. than if he] *should have* preserved his life, *Hom.*, Th., I, 226).

2. Environ 3/4 des cas dans Wülfing.

3. Environ 2/3 des cas dans Aelfred.

4. Cf. avec *oþþæt*, *Hom.*, Th., I, 202 : *Beo þu dumb oþþæt þæt cild beo acenned.*

5. Cf. sur cette classification J. H. Gorrell (*Indirect Discourse*, p. 96 et suiv.) qui à ces deux catégories ajoute celle d'injonction ou de prière (le plus souvent avec le subjonctif) et celle de perception directe (*witan, hieran, seon*, etc., presque toujours avec l'indicatif).

doute que le subjonctif se rencontre avec le moins d'exceptions. Ainsi Aelfric écrit : *Nu cwædon gedwolmen þæt deofol gesceope sume gesceafta* (now heretics said that the devil *created* some creatures, *Hom.*, Th., I, 16), et, par le seul fait qu'il emploie *gesceope* et non *gesceop*, il contredit l'opinion de ces hérétiques tout en la relatant. De même au présent : *Oft ús men secgaþ þæt hí unsynnige beon* (Men often say to us that they *are* sinless, *ibid.*, II, 330), le seul subjonctif *beon*, au lieu de l'indicatif *sindon*, suffit à montrer à quel point les hommes s'illusionnent. Dans ce genre de propositions subordonnées, le doute s'exprime souvent sous la forme d'une interrogation indirecte [1] au subjonctif; ainsi, au présent : *þu þe nast hwæþer þu merigenes gebide* (thou who knowest not whether thou *mayst abide* the morrow, *ibid.*, II, 104), et, au prétérit : *Se wisa Augustinus... smeade hwi se halga cyþere Stephanus cwæde* (The wise Augustine has considered why the holy martyr Stephen *said*, *ibid.*, I, 48), l'emploi de ce mode étant alors, comme l'a constaté Gorrell, « quelque peu plus fréquent que dans le discours indirect simple » [2]. Ici d'ailleurs, comme dans toute autre proposition subordonnée, la présence d'une idée de volonté, d'intention, de prière ou de conseil suggère le choix du subjonctif, et cette nuance de pensée accompagne des verbes de simple déclaration aussi bien que des verbes d'opinion : *Secgaþ eowrum hlaforde þæt he unforht sy* (Say to your lord that he *be* fearless, *ibid.*, I, 569), — *We gelyfaþ þæt of mancynne swa micel getel astige þæt uplice rice* (We believe that of mankind as great a number *will ascend* to the kingdom of Heaven, *ibid.*, I, 344), la réalisation de l'action étant, comme toujours en ce cas, remise à un futur éventuel. Mais l'assimilation de ces exemples à d'autres déjà connus ne suffit pas à expliquer tous les emplois du subjonctif dans le discours indirect. Il reste qu'on le rencontre assez souvent, chez

1. On distingue aisément ces propositions, parce qu'elles sont reliées à la principale par un pronom ou un adverbe interrogatifs (*hwæt*, *hwa*, *hwaes*, *hwær*, *hwæþer*, *hwi*, *hu*).

2. *Op. cit.*, p. 103.

Aelfred surtout, et même encore dans Aelfric, avec des verbes de simple déclaration tels que *cweþan*, *secgan*, *rædan*, etc., sans qu'il puisse y avoir de doute sur la vérité ou l'objectivité de la proposition. C'est ainsi qu'au présent on lit dans les *Homélies* (Th., vol. II, p. 356) : *We rædaþ on halgum gewritum þæt seo halige mæsse micclum fremige* (We read in Holy Writ that the holy mass greatly *benefits*), bien que ce soit assurément pour un ecclésiastique, et avec de tels garants, la plus incontestable des vérités, — et au prétérit : *He* (Crist) *cwæþ þæt he ne cóme to þy þæt he wolde þa ealdan æ towurpan* (He said that he *came* not with the will to overthrow the old law, *ibid.*, I, 94), alors que la venue du Christ est donnée comme un fait déjà accompli, — ou encore : *Se godspellere Marcus awrat þæt ure Drihten æfter his upstige sæte on his Fæder swiþran hand* (Mark the Evangelist wrote that our Lord after his ascension *sat* on the right hand of his Father, *ibid.*, I, 308), ce qui ne pouvait faire de doute ni pour Marc ni pour Aelfric. Il faut donc admettre que, même en ags. tardif, une subordonnée contenant une simple citation au style indirect peut encore prendre le subjonctif, à cause du lien logique très étroit qui unit en ce cas les deux membres de la phrase, la subordonnée formant le complément, parfois même le sujet, de la principale, et aussi sans doute parce qu'un élément subjectif s'attache à toute affirmation, si certaine soit-elle, lorsque l'écrivain ne la donne pas comme sienne, mais comme venant d'autrui.

Néanmoins l'ags., mû par une sorte d'instinct réaliste, tend de plus en plus régulièrement à choisir les modes d'après le sens véritable de la pensée plutôt que d'après des rapports grammaticaux purement formels. Réservant le subjonctif pour l'expression d'un doute, il généralise l'indicatif dans les affirmations catégoriques de faits acquis. Au temps d'Aelfred déjà, la particule relative *þe*, les conjonctions de lieu et de temps (*þær*, *þa*, *þonne*, *sona swa*, *þæs þe*, *æfter þæm þe*), celles aussi qui expriment une raison (*for þæm þe*), ou une conséquence (*swa þæt*) gouvernent l'indicatif au moins dans les deux tiers

des cas [1] ; et la proportion serait sans doute encore plus forte dans Aelfric. Mais c'est surtout dans les constructions indirectes avec des verbes de simple déclaration que cette évolution syntaxique devient sensible. Alors qu'après *cweþan* on trouve une fois l'indicatif et 29 fois le subjonctif dans la *Cura Pastoralis*, on rencontre déjà 49 fois l'indicatif contre 78 subjonctifs dans les *Homélies* d'Aelfric, et 12 fois l'indicatif contre 9 subjonctifs dans les *Évangiles*. Après *secgan*, les chiffres sont de 5 indicatifs et de 15 subjonctifs dans la *Cura*, de 38 indicatifs contre 24 subjonctifs dans les *Homélies*, et de 71 indicatifs contre 31 subjonctifs dans les *Évangiles* [2]. De son côté, la morphologie contribue puissamment au même résultat, en confondant toujours davantage certaines désinences modales. On sait que le suffixe *-de* du prétérit singulier faible était commun au subjonctif et à l'indicatif. Au temps d'Aelfric, on prend l'habitude de remplacer l'*-en* des subjonctifs présents pluriels par une terminaison moins distincte que l'on écrit indifféremment *-an* [3] ou *-on*, et qui, sous cette seconde forme, est identique avec celle des prétérits indicatifs pluriels. Fréquente au subjonctif présent, elle gagne le subjonctif prétérit, si bien que, très rapidement, toute différence formelle entre le prétérit subjonctif et le prétérit indicatif s'oblitère. Les exemples de cette confusion sont innombrables chez Aelfric, dans les *Homélies* non moins que dans les *Vies des Saints* : *þa bebead God Moyse & þam folce þæt hi heoldon* (God then commanded Moses and the people that they should keep, *Hom.*, Th., I, 312), — *swilce hi cwædon* (as if they said, *ibid.*, II, 112). Un mode, dont les caractéristiques commencent à s'effacer dans l'orthographe, est destiné à disparaître de la syntaxe. Aussi trouve-t-on dans les *Lives of Saints* des propositions comme les suivantes : *swylce hi cenran syndon* (as though they *are*

1. Cf. Wülfing, *op. cit.*, vol. II, p. 102 et suiv. L'indicatif est même la règle dans les subordonnées de temps et de lieu.

2. Gorrell, *Indirect Discourse*, p. 16 et p. 22.

3. C'est l' « adhortative form » dont Sievers (*Ags. Grammatik*, 1898, p. 196, par. 362) fait un impératif 1re personne pl.

more warlike, vol. II, p. 86, l. 312), — *Ne dwela þu on idel, þeah þe Drihten þe geþafige þæt we for urum synnum to swylcere wæfersyne synd* (Err not thou vainly though the Lord permit thee that we for our sins become such a spectacle, *ibid.*, p. 76, l. 158), — tournures dans lesquelles l'ags. d'une époque plus ancienne aurait employé le subjonctif *beon* au lieu de l'indicatif *synd*.

3. — *L'Infinitif et le Gérondif.* — Il a été dit ailleurs[1] que l'ags. possède deux formes d'infinitif, l'une qui est le nominatif-accusatif du nom verbal, l'autre, souvent appelée gérondif ou infinitif prépositionnel, qui en est le datif. Malgré d'inévitables chevauchements, ces deux aspects d'un même mode ont une valeur syntaxique différente. L'infinitif simple est essentiellement le complément direct d'un verbe incomplet auquel il est adjoint pour en préciser le sens. Aussi le rencontre-t-on avec la plupart des auxiliaires[2], du moins à la voix active : *þæt we moton becuman* (that we may come, *Hom.*, Th., II, 364), et, par extension, avec des verbes transitifs tels qu'*onginnan* ou *beginnan*[3], *hatan* (to order), *hieran* (to hear), *wilnian* (to wish), *þencan* (to think), *geearnian* (to deserve), etc., un membre de phrase comme *ongon ricsian on Ispanium* (*Or.*, p. 5), signifiant : commença à régner en Espagne, c'est-à-

1. Cf. *supra*, p. 80-81.

2. Sauf *āh* qui, en ags. déjà, gouverne le gérondif : *Micel is þæt sacerd āh to donne* (Much is what a priest has to do, *An Anglo-Saxon Dict., Supplement* by T. N. Toller, Oxford, 1908, p. 28).

3. Qui d'ailleurs gouvernent assez souvent le gérondif concurremment avec l'infinitif : cf. dans *Hom.*, Th., I, 22 : *begunnon þa to wyrcenne*, — mais II, 142 : *begann smeagan...* On trouvera dans Morgan Callaway (*The Infinitive in Anglo-Saxon*, Washington, 1913) une étude approfondie de la question. Sur environ 3238 cas où, à la voix active, l'infinitif et le gérondif servent de complément direct à un verbe transitif, l'auteur (p. 28) a relevé 2709 infinitifs et 529 gérondifs. On trouvera successivement p. 36, p. 43 et p. 58 la liste des verbes qui gouvernent exclusivement l'infinitif, celle de ceux qui sont suivis uniquement du gérondif, ou qui hésitent entre les deux formes (cf. *infra*, p. 232).

dire : « commença l'action de régner », exprimée par le seul *ricsian*, nom verbal à l'accusatif. Une complexité plus apparente que réelle provient de la présence de compléments directs ordinaires, substantifs ou pronoms, dépendant ou bien de l'infinitif lui-même : *Hu Romane heton eft getimbran Cartaina* (How the Romans gave orders to build Carthage again, *Or.*, p. 5), ou bien du verbe transitif, la tournure qui en résulte semblant alors calquée sur la proposition infinitive latine : *Se martyr hine geseah standan* (The martyr saw him stand[ing], *Hom.*, Th., I, 310), — *Dryhten, hwæt hætst þu me don* (Domine, quid me vis facere? *Cura Past.*, p. 443) [1]. Il ne paraît guère probable qu'une construction aussi naturelle, héritée sans doute de la syntaxe indo-européenne, soit une imitation directe du latin. Mais il en est tout autrement lorsque l'infinitif-accusatif se trouve à la voix passive, comme il arrive si fréquemment dans le *Bede*, traduction parfois servile et lourde qui passe pour être d'Aelfred [2] : *þes cyning... bebead þæt feowertiglice fæsten healden beon* [3] (jejunium quadraginta dierum observari præcepit). Très idiomatique au contraire et fréquent en poésie est l'emploi de l'infinitif après des verbes de mouvement ou de repos, avec le sens d'un complément circonstanciel de but ou de manière : *ne com ic rihtwise clypian* [4] (I came not to call the righteous, *saint Luc*, 5, 32), *he sende me þearfum bodian* (he sent me to preach to the poor, *ibid.*, 4, 18) — *ic com on þone stan dryfan* (I came driving on the stone, *Bede*, p. 400).

Le gérondif, dont la formation est déjà en partie analytique

1. Wülfing, *Die Syntax Alfreds*, II, 183. Callaway (*op. cit.*, p. 107) compte environ 1512 exemples de cet emploi en prose et en poésie.

2. Surtout au dire d'Aelfric, *Hom.*, Th., II, 116-118 : *Historia Anglorum, þa þe Aelfred cyning of Ledene on Englisc awende.*

3. Wülfing, *op. cit.*, II, 189. Callaway (*op. cit.*, p. 120) n'en a trouvé que 52 exemples.

4. Mais dans Aelfric on rencontre déjà le participe présent ; cf. *Hom.*, II, 14 : *Gabrihel him com to fleogende*, où d'ailleurs l'emploi de *to* rendait l'infinitif impossible. Callaway (*op. cit.*, p. 89 et 90) a noté 20 cas de cet infinitif en prose et plus de 100 en poésie.

puisqu'il est toujours précédé de la préposition *to*, tient de cette dernière sa signification particulière de « tendance vers », « en vue de », « par rapport à » l'action exprimée par le verbe. Il s'emploie toutes les fois qu'apparaît le besoin non d'une simple juxtaposition, mais d'une liaison entre l'infinitif et le mot dont il dépend. Aussi le trouve-t-on, presque sans exception [1], après les adjectifs dont le sens est voisin d'une idée d'inclination, d'adaptation, d'utilité ou d'agrément [2], et dont certains gouvernent habituellement le datif, — ou le génitif, — sans que d'ailleurs ce soit là une condition indispensable. Aussi, à côté de *toweard to alysenne* (coming to redeem, *Hom.*, Th., I, 190), *gearo to siþigenne* (ready to go, *ibid.*, 128), *eaþelicor to arærenne* (easier to raise, *ibid.*, 236), *earfoþe to gearcigenne* (difficult to prepare, *ibid.*, 188), *gelimplicor to reccenne* (more fitting to speak, *ibid.*, 216), *wurþe to berenne* (worthy to bear, *Lives of Saints*, II, p. 152), lit-on dans Aelfric : *dyselig to gehyrenne* (foolish to hear, *Hom.*, I, 94), *carfulle to beganne* (careful to practise, *ibid.*, 340), — adjectifs dont les premiers sont susceptibles d'avoir un régime nominal, et dont les autres ne sont guère employés qu'absolument.

La transition est aisée de ces adjectifs qualificatifs à un participe passé comme *alyfed* dans : *þis nu nis alyfed nanum men to donne* (this is not allowed now to any man to do, *Hom.*, Th., II, 40), où le double complément, de personne et de chose, au datif s'explique par la double idée d'attribution, de permission à la personne, et de tendance vers l'accomplisse-

1. 241 gérondifs contre 6 infinitifs d'après Callaway (*op. cit.*, p. 149), sans compter les adjectifs-attributs précédés du verbe *bēon*. Trois de ces six infinitifs, empruntés à Aelfric, viennent immédiatement après des gérondifs et n'en sont qu'un affaiblissement : *Hom.*, II, 130 : *gearowe wæron ehtnysse to þoligenne and deaþe sweltan* (ready to suffer persecution and to die the death) ; cf. Callaway, *op. cit.*, p. 150-151. Il est possible — mais assez douteux, croyons-nous — que, comme l'écrit Callaway (p. 120), « au temps d'Aelfric, la distinction entre ces deux formes de l'infinitif avait commencé à s'effacer considérablement ». N'oublions pas qu'Aelfric lui-même nous a mis en garde contre les négligences imputables aux scribes.

2. Ou leurs contraires.

ment de l'action. Un certain nombre de verbes, souvent impersonnels, admettent à tous leurs modes une construction similaire. En voici quelques-uns parmi les plus usités : *Us gelustfullaþ to sprecenne* (It *delights* us to speak, *ibid.*, I, 360), *Hwæt þe gedafenaþ to donne* (What it *befitteth* thee to do, *ibid.*, 124), *se Aelmihtiga God geþafaþ þam arleasan Antecriste to wyrcenne tacna* (Almighty God *permits* the impious Antichrist to work signs, *ibid.*, 4), *nu ne onhagaþ us na swiþor be þam to sprecenne* (it does not now *seem good* to us to speak more about this, *ibid.*, 448), tournure impersonnelle où le gérondif, tout en remplissant le rôle de sujet logique du verbe *onhagaþ* [1], est en réalité appelé et régi par lui. L'auxiliaire *bēon*, précédé ou non d'un sujet personnel, se prête à une construction identique, laquelle a pu se développer spontanément en ags. comme en d'autres dialectes germaniques [2], mais y a été singulièrement renforcée et multipliée par l'influence des nombreux gérondifs ou participes futurs passifs latins auxquels les traducteurs ont dû adapter leur idiome. C'est ainsi que le *Us is to witenne* (it is for us to know, c.-à-d. we must know) d'Aelfred et d'Aelfric [3] équivaut au *sciendum* ou *notandum est* du latin, et se retrouve, avec des verbes différents, dans : *us is to smeagenne* (we have to consider, *Hom.*, Th., I, 308), *gehwilcum men is to blissigenne* (it is for everyman to rejoice, *ibid.*, II, 82), ou, avec un sujet grammatical [4], dans : *Hwæt is us to donne* (What is for us to do, c.-à-d. what have we to do, *ibid.*, I, 314), *godspel is us to gehyrenne* (the gospel is for us to hear, *ibid.*, 302). Enfin, il

1. C'est pour cette raison que M. Callaway (*op. cit.*, p. 6-27) a groupé tous ces exemples en un seul chapitre intitulé « The subjective infinitive ». Il constate que, sur 336 cas, 252 sont des gérondifs et 104 des infinitifs.

2. M. Callaway (*op. cit.*, p. 200, 202-203) croit à une imitation directe du latin.

3. *Cura Past.*, 269 (cf. Callaway, *op. cit.*, p. 101), et *Hom.*, Th., I, 110.

4. Sur 894 gérondifs de cette sorte, M. Callaway en trouve 654 qui dépendent de verbes personnels, et 240 qui sont régis par des impersonnels.

est naturel qu'après les verbes qui expriment l'intention, l'entreprise, l'ordre ou la permission, c'est-à-dire en somme une tendance vers l'action, le gérondif se rencontre au moins aussi fréquemment que l'infinitif [1] : *ic geteohode min lif to geendigenne* (I intended to end my life, *ibid.*, 198), *begunnon þa to wyrcenne* (they began to work, *ibid.*, 22) [2], *hwæt God bebyt to gehealdenne* (what God commands to observe, *ibid.*, 240), — et même après *habban* : *ge habbaþ hwonlice to swincenne* (ye have but little to labour, *ibid.*, II, 78), exemple dans lequel le gérondif ags. prend, comme il arrive surtout après les verbes *habban* et *beon*, ce sens de futur, et même de nécessité future, qu'il avait déjà en latin.

Dans l'expression d'une intention ou d'un but, la force particulière de la préposition *to* la rend parfois presque indépendante du verbe qui la précède, et lui permet d'introduire des compléments circonstanciels où l'anglais actuel a souvent recours à la locution *in order to*. C'est le cas de : *wyrcaþ fela tacna to bepæcenne mancynn* (they shall work many signs to deceive mankind, *Hom.*, Th., I, 4), et plus encore de : *þæt hi gelyfon to geagenne þa ecan welan* (that they may believe in order to possess the eternal riches, *ibid.*, 64), où il faut se garder d'unir trop étroitement *to* à *gelyfon*. Cette valeur de la préposition, jointe à l'influence du latin, fait que le gérondif ags. peut prendre une double signification, passive aussi bien qu'active, en de très nombreux passages [3] : *Iudei of þære byrig gelæddon hine to stænenne* (the Jews led him out of the city *to be stoned*, *ibid.*, 46), *þæt is to understandenne* (which is *to be understood*, *ibid.*, 92 et *passim*), — et même avec un complément d'agent au datif, calqué sur l'ablatif latin : *Hwæt biþ æfre soþlicre oþþe to gelyfenne ænigum lifigendum menn* (What can ever be truer or more to be believed in by any living man, *Lives of Saints*, II, 360). On observera en outre que, dans

1. Callaway, *op. cit.*, p. 37 et suiv.
2. Cf. *supra*, p. 230, n. 3.
3. 894 d'après Callaway, *op. cit.*, p. 98, dont 10 seulement en poésie.

une tournure comme : *þeos dæd getacnaþ sum þing to donne* (this deed betokens something to do [or to be done], *Hom.*, Th., I, 222), le gérondif, dont la signification est ici intermédiaire entre le passif et l'actif, est en rapport étroit avec le substantif précédent. En fait, le gérondif intentionnel devient assez souvent [1] un complément de nom, comme le serait n'importe quel substantif, puisqu'il n'est autre, par définition, que le cas oblique du nom verbal. Parmi les exemples de cet emploi, citons : *þæt folc hæfþ cyre to ceosenne* (the people has the option to choose, *Hom.*, Th., I, 212), *þone willan to agenne* (the will to possess, *ibid.*, 394), *nu is tima ús of slæpe to arisenne* (it is now time for us to arise from sleep, *ibid.*, 602).

*
* *

L'ASPECT ANALYTIQUE. — I. *Les Auxiliaires* : 1. *La formation du passif.* — En l'absence de désinences particulières à cette voix, le germanique occidental, et avec lui l'ags., dut avoir recours aux deux mots *bēon* ou *wesan*, et *weorþan*, dont les racines i.-e. **bhu-* (**es*, **ves-*) et **vert-* signifiaient primitivement « naître » et « tourner ». Elles ont donné, la première le verbe qui, employé absolument, exprime, plus simplement que tout autre, l'idée de substance et d'existence : *An anginn is ealra þinga* (There is one origin of all things, *Hom.*, Th., I, 8), et la seconde le verbe du « devenir » : *þær wearþ micel gefeoht* (alors advint un grand combat, *Ags. Chron.*, a. 800). Dans leur rôle d'auxiliaires, ils s'accompagnent du participe passé passif du verbe principal, qui indique l'action ou l'état subis par le sujet. L'ags. montre une préférence marquée pour *bēon* : dans Aelfred, si l'on en juge par les listes de Wülfing [2], et dans les quatre premières *Homélies* d'Aelfric, on compte au moins trois *bēon* contre un *weorþan*, surtout au

1. 242 cas, cf. CALLAWAY, *op. cit.*, p. 174, — moins de 12 fois en poésie.
2. *Die Syntax Alfreds*, II, p. 43 et suiv.

présent et au prétérit, car au futur les deux auxiliaires semblent plus également répartis. Et il est souvent malaisé de dire pourquoi l'écrivain a préféré l'un à l'autre. A huit lignes de distance Aelfred écrit : *wes getacnad þæt on his dagum sceolde weorþan geboren*, et : *þæt tacnade þæt on his dagum sceolde beon geboren* (that signified that in his days should be born, *Or.*, p. 248). Il semble toutefois qu'Aelfric préfère *bēon* lorsqu'il s'agit d'un état complètement réalisé, et *weorþan* lorsque l'action est ou était encore en train de se faire. C'est ainsi que dans : *hi ealle wurdon awende of þam fægeran hiwe, þe hi on gesceapene wæron* (they were all changed from the fair form in which they had been created, *Hom.*, Th., I, 10), l'opposition entre *wæron* et *wurdon* marque le passage d'un état parfait à une transformation imparfaite encore, puisqu'elle était en train de s'accomplir. De même, en parlant d'Adam au paradis terrestre, Aelfric (*ibid.*, 18) écrit : *he wearþ* — et non pas *he wæs, ... deofle gehyrsum* (he became obedient to the devil). Il se peut donc qu'en ags., comme en aha. [1], on ait d'abord employé indifféremment *bēon* et *weorþan*, et qu'à partir d'une certaine époque, du x[e] siècle par exemple, *bēon* ou *wesan* ait été préféré pour l'expression d'un état, aboutissement d'une action, et *weorþan* pour celle d'une action en cours de réalisation [2].

2. — *Les nuances du passé.* — C'est du verbe *habban* pris

1. Jos. Wright, *An Old High German Primer*, Oxford, 1888, p. 83 : «From the ninth century onward a distinction began to be made in such a way that *wërdan* came to be used for the imperfect tenses, and *wësan* for the perfect tenses ».

2. Outre le passif, *beon* ou *wesan*, à leurs divers temps, servent aussi à marquer l'aspect de continuité d'une action, ce qu'aujourd'hui on appelle la « forme progressive » anglaise. On la rencontre très fréquemment en ags. : au présent, *se mete is weaxende oþ þisne andweardan dæg* (that meat [manna] is growing until this present day), *seo ea biþ flowende* (that river is flowing), *Romane, þe gitt ricsiende sindon* (the Romans who are still ruling) ; au prétérit : *se scop wæs secgende* (the poet was saying), et même par imitation du participe futur latin : (Christ) *se þe demende is cwicum and deadum* (*qui judicaturus est*, cf. Wülfing, *op. cit.*, II, 39-42).

comme auxiliaire [1] au présent de l'indicatif *ic hæbbe* et au prétérit *ic hæfde*, et suivi du participe passé passif que l'ags. [2] s'est servi pour suppléer au manque de passé indéfini et de plus-que-parfait. Mais la valeur propre de *habban* comme verbe indépendant se trahit encore par le fait qu'assez fréquemment, avec des verbes transitifs, le participe passé s'accorde en nombre, genre et cas avec le complément direct de ce qui nous apparaît aujourd'hui comme étant un simple auxiliaire. Ainsi au passé indéfini : *Hu þu me hæfst afrefrodne mid þinre smealican spræce* (quantum me... sententiarum pondere... refovisti [3], *Boëce*, p. 50), et au plus-que-parfait : *Hæfdon eft þa burg gebune* (They had rebuilt the city, *Or.*, p. 96), les terminaisons *-ne* et *-e* montrent qu'*afrefrod* et *gebun* sont considérés comme des attributs adjectivaux se rapportant à *me* et à *burg*, compléments directs de *habban*. En anglais moderne, comme en français, le complément direct dépend du participe passé plutôt que de l'auxiliaire. En ags. on ne sait bien souvent auquel des deux l'attribuer. C'est ce qui arrive, d'abord lorsque ce complément direct est un neutre singulier, laissant le participe passé invariable : *þa ic þis leoþ asungen hæfde* (when I had done singing these verses, *Boëce*, p. 8), et ensuite toutes les fois que l'accord n'a pas lieu : *We habbaþ nu ægþer forlæten ge þone welan ge þone wisdom* (We have given up both the wealth and the wisdom, *Cura Past.*, p. 4), *þaþa hi ealle hæfdon þysne ræd betwux him gefæstnod* (when they had all confirmed this resolve among themselves, *Hom.*, Th., I, 10). Bien plus, il se peut que, dans la même proposition, l'accord soit successivement omis et observé : *þu hafast helle bereafod & þæs deaþes aldor gebundenne* (thou hast plundered Hell and

1. Comme verbe transitif indépendant, il a le sens de « posséder » : *Foxas habbaþ holu.*

2. Comme l'aha. ; WRIGHT (*op. cit.*, *ibid.*) : « Both the perfect and pluperfect were expressed by the past participle and one of the auxiliary verbs *habēn*, *eigan*, *wësan* ». Le gotique ne semble encore avoir connu que le simple prétérit.

3. On remarquera que l'original latin invitait à employer le prétérit.

bound the prince of death, *Blickl. Hom.*, p. 87), où, à côté de *gebundenne*, on attendrait *bereafode*. Certains verbes transitifs, susceptibles d'être employés absolument, comme : *Oft ge habbaþ gehyred... þæt* (ye have often heard that, *Hom.*, Th., II, 322), nous amènent aux verbes intransitifs qui, eux aussi, admettent *habban* comme auxiliaire : *gif he þonne git geswicen næfþ his agenra unþeawa* (if he has not yet given up his own vices, *Cura Past.*, p. 58), *þeh þe Romane hæfde geworden* (though the Romans had agreed, *Or.*, p. 208), concurremment d'ailleurs avec *bēon* : *Ic eom cumen to þe, Danihel* (I have come to thee, D., *Hom.*, Th., II, 14).

3. — *Les origines du futur, du subjonctif et du conditionnel périphrastiques.* — Il existait en i.-e. une racine **skel* (devoir), qui a donné en germanique le prétérit-présent **skal* (ags. *sceal, sculon, sculan*, ang. mod. *shall*). Il peut, à l'occasion, s'employer encore comme verbe transitif indépendant, avec toute sa valeur primitive : *Him wæs án broht se him sceolde tyn þusend punda* (There was one brought who *owed* him ten thousand pounds, *saint Mat.*, 18, 24), *hu micel scealt þu minum hlaforde* (how much *owest* thou my Lord ? *saint Luc*, 16, 5). Mais il joue, comme auxiliaire, un rôle beaucoup plus varié et plus considérable dans l'histoire de la langue anglaise. Il garde tout d'abord sa signification première, et, suivi d'un infinitif exprimé ou sous-entendu, dont il fait un véritable complément direct, il indique une nécessité extérieure au sujet grammatical, que ce soit au présent : *ælc man sceal be his andgites mæþe sprecan þæt he sprecþ* (every man *must*, according to the capacity of his intellect, say what he has to say, *Boëce*, p. 1), ou au prétérit : *þæt hie þæt mæste yfel forberan sceoldan* (so that they had to endure that greatest of evils, *Or.*, p. 114). Cette contrainte peut d'ailleurs résulter non seulement d'un enchaînement de causes matérielles, mais encore de la volonté d'autrui, si bien que ce que nous appelons actuellement le « futur de volonté » apparaît de très bonne heure en anglais : (se Sceppend) *þe eall fore wat hu hit geweorþan sceall*

(the Creator who foreknows all how it *shall* happen, *Bo.*, p. 128), *þu scealt deaþe sweltan* (thou *shalt* die the death, *Hom.*, Th., I, 14), et, très souvent au discours indirect, avec des verbes de commandement ou de prière : *Ure Drihten bebead his discipulum þæt hi sceoldon læran* (Our Lord commanded his disciples that they *should* teach, *Hom.*, Th., I, 6). Une affirmation prophétique, manifestation d'une volonté surnaturelle, se construit de la même manière : *gyt þu scealt fela gewinn habban* (thou *shalt* still have much affliction, dit une voix céleste à saint Laurent, dans *Hom.*, Th., I, 426), et au discours indirect : *Wite þu þæt þin cynn sceal ælþeodig wunian* (Know thou that thy kin *shall* dwell among strangers, déclare le Tout-Puissant à Abraham, *ibid.*, II, 190), — avec le prétérit aussi bien que le présent : (se engel) *cydde hire þæt Godes Sunu sceolde beon acenned of hire* (the angel announced to her that God's son *should* be born of her, *ibid.*, I, 24). Et la loi morale, imposée par Dieu à l'homme, s'exprime par ce même auxiliaire de volonté ou de prophétie : *þa(lac)we sceolon mid broþerlicere lufe Gode betæcan* (those gifts we *shall* offer to God with brotherly love, *ibid.*, 54), ou, au prétérit : *heora underþeoddan, þa þe hi sceoldon mid heora benum geliffæstan* (the laity, whom they *should* animate with their prayers, *ibid.*, 412).

La « nécessité » d'une action impliquant qu'elle aura lieu dans l'« avenir », ces deux idées ont été souvent associées, et, de même qu'en français « je dois aller vous voir » signifie presque « j'irai vous voir », de même en ags. l'auxiliaire *sceal* tend à prendre la valeur d'un futur simple, dès que la nuance de « nécessité » s'affaiblit tant soit peu. Les transitions sont faciles et fréquentes de l'un à l'autre sens. Lorsque Jésus demande à ses disciples : *Mage ge drincan þone calic þe ic drincan sceall* (Can ye drink the cup that I *shall* drink ? *Hom.*, Th., II, 544), l'ags. ne se distingue de l'anglais moderne que par la force prophétique plus grande de *sceal* comparé à *shall*. Celle-ci s'atténue progressivement dans les exemples suivants : *Petrus þa befran* : « *Hwæt sceal us getimian* ? » (Peter

then asked : « What *shall* become of us ? » *Ibid.*, I, 394), *To merigen we sceolon habban genihtsumlice* (To-morrow we *shall* have abundantly, *ibid.*, II, 172), pour disparaître à peu près entièrement dans : *We sceolon geseon hwæþer þin Iacobus þe alyst* (We *shall* see whether thy James releases thee, *ibid.*, 414), où l'idée dominante est bien celle de futur.

La dualité des auxiliaires qui servent à former ce temps dans la langue actuelle s'annonce dès la période anglo-saxonne. *Willan* y est déjà fréquemment usité. Mais ce n'est pas encore dans la composition du futur proprement dit. Il s'emploie assez souvent comme verbe indépendant, suivi d'un complément direct nominal ou d'une proposition subordonnée : *He geornor wolde sibbe wiþ hiene þonne gewinn* (He would rather [have] peace than war with him, *Or.*, p. 96), ou bien : *Ic wolde nu... þæt me þa geandwyrdan* (I would now that those should answer me, *ibid.*, p. 40). Si l'objet direct du « vouloir » est un infinitif, *willan* exprime, — et c'est le cas le plus fréquent, — l'idée d'intention : *þa þe mon furþor læran wille* (those whom you will further teach, *Cura Past.*, p. 6) [1], *ic wolde fleon þa byrþenne* (I wished to flee the burden, *ibid.*, p. 22). L'intention répétée étant le signe d'une prédisposition permanente , *willan* a pris, par une extension déjà ags., le sens d' « habitude » : *elpendes hyd wile drincan wætan* (the elephant's hide will imbibe the wet, *ibid.*, p. 230), *ne he on horses hricge cuman wolde* (he never would mount on horseback, *Bede*, p. 160). Aussi est-ce en y ajoutant une nuance d'intention ou d'habitude que *willan* traduit le futur simple du latin : *þonne nylle ic hie gehieran* (then will I not hear them, *Cura Past.*, p. 248, — dans l'original : *non exaudiam*, cf. Wülfing, II, p. 58), — *he cwæþ þæt þæs Halgan Gastes lar wille fleon leasunge* (he said that the doctrine of the Holy Ghost will flee falsehood, *ibid.*, 242, — en latin : *effugiet*). On dirait que *sculan* et *willan* ne se dépouillent qu'à regret de

1. La forme négative *nelle þu, nelle ge*, sert parfois d'impératif périphrastique pour rendre le latin *noli, nolite*.

leur signification primitive pour se subordonner à l'infinitif dans la composition du futur. Et leur exacte répartition entre les diverses personnes du verbe est encore inconnue de l'ags.

D'autre part, l'auxiliaire *sculan*, si apte à exprimer les idées de « conséquence nécessaire » et de « volonté imposée » ou d' « intention », devait se rencontrer sur ce domaine avec le subjonctif, ancien mode synthétique, dont les désinences servaient précisément à rendre ces aspects de la pensée. Au fur et à mesure que celles-ci perdent de leur netteté dans la prononciation et de leur clarté pour l'intelligence, elles sont remplacées par *sceal* (*sculon*, *sceolon*) au présent, et plus fréquemment au prétérit par *sceolde* (*sceoldon*). Une tendance analytique pousse déjà l'ags. à isoler, dans une forme grammaticale complexe, les divers rapports des idées entre elles et à rendre chacun d'eux par un vocable spécial. C'est ainsi que, même au présent, la volonté se trouve exprimée par l'auxiliaire dans : *to þi þæt ic sceal þe tæcan* (in order to teach thee, *Hom.*, Th., II, 14), et dans : *þonne he bitt þæt God þone oþerne fordon sceole* (when he prays that God shall fordo the other, *ibid.*, 36), alors qu'Aelfric eût aussi bien pu employer le subjonctif *tæce* et *fordo*. De même, et plus souvent encore au prétérit, à cause de l'identité morphologique de ce temps à l'indicatif et au subjonctif faibles : *Crist lærde sumne cniht þæt he sceolde ealle his welan beceapian* (Christ instructed some youth to sell [*lit.* that he should sell] all his wealth, *ibid.*, I, 62), au lieu du subjonctif *beceapode* ; *God bead mancynne þæt hi hine biddan sceoldon* (God enjoined mankind that they should pray to him, *ibid.*, II, 372), au lieu du prétérit fort *bæden*. La volonté s'atténue en une intention dans les exemples qui suivent : *þæt he on his fylle þy hetelicor hreosan sceolde* (that in his fall he might descend the more violently, *ibid.*, I, 380) ; *forþan þe he sceolde ærest menigne mann to Gode gestrynan* (because he should first gain to God many a man, *ibid.*, 390). Enfin, une conséquence nécessaire, une éventualité voulue, redoutée ou douteuse admettent l'auxiliaire non moins que le subjonctif : *oþ þæt hine mon byrigean sceolde* (until they should

bury the body, *Bede*, p. 288) ; *þaþa mæden acennan sceolde* (when a maiden should bear, *Hom.*, Th., II, 6) ; *þa wearþ he micclum afyrht þæt his rice feallan sceolde* (then was he greatly afraid lest his kingdom should fall, *ibid.*, I, 82). On a constaté qu'au cours de la période anglo-saxonne la tournure analytique gagne peu à peu sur les formes synthétiques primitives : alors que, pour un auxiliaire, on note dans Aelfred trois subjonctifs, il n'y en a déjà plus que deux dans Aelfric [1].

C'est également *sculan* et *willan* qui interviennent dans la formation du conditionnel périphrastique. Comme celui de tout autre verbe, leur subjonctif, surtout au prétérit, peut prendre un sens hypothétique : *þonne se biscep begæþ þa þenunga þe eorþlice deman sceoldon* (when the bishop performs the office which earthly judges should [devraient] perform, *Cura Past.*, p. 128) ; *ic wolde eow ane lytle race gereccan* (I would [c.-à-d. I should wish to] relate to you a little narrative, *Hom.*, Th., I, 412). Ensuite, le conditionnel, en anglais comme en français, n'étant morphologiquement qu'un prétérit du futur, *sceolde* et *wolde* se rencontrent, dans cette acception, toutes les fois qu'au présent on aurait *sceal* et *wille*, ce qui est fréquent dans le discours indirect : *he seolfa onget þæt hine man ofslean scolde* (he himself understood that they should slay him, *Bede*, p. 188) [2] ; *Arues wende þæt he his rice gemiclian sceolde þa he his dohtor Philippuse sealde* (Aruba thought that he should extend his empire when he had given his daughter to Philip, *Or.*, p. 112) ; *him cyþdan þæt hi næfre ma hi secan woldon* ([the Romans] informed them that they would

1. Gorrell, *Indirect Discourse*, p. 116-117. Notons aussi que l'ags., plus rarement d'ailleurs que l'allemand moderne, connaît au discours indirect l'emploi de *sculan* pour exprimer une opinion, souvent fausse, émanant d'autrui : *þu geherdest oft reccan on ealdum leasum spellum þætte Iob Saturnes sunu* sceolde *beon se hehsta god* (*Boëce*, p. 98, et cf. d'autres exemples dans Wülfing, *Die Syntax Alfreds*, II, p. 31-32).

2. La transposition au présent et au style direct donnerait : Me *sceal* man ofslean, — ic *sceal* min rice gemiclian, — we næfre ma eow secan *willaþ*.

visit them no more, *Bede*, p. 46). Une proposition subordonnée introduite par une conjonction hypothétique telle que *gif* ou *þær* suffit à donner au prétérit de l'auxiliaire un sens conditionnel : *gif ure godo ænige mihte hæfdon, þonne woldan hie me ma fultumian* (if our gods had any power, they would help me more, *Bede*, p. 134) ; *Hwá wolde me æfre gelyfan, gif ic wolde gereccan* (Who would ever believe me, if I would explain, *Hom.*, Th., II, 88) ; *hie þa hrædlice beforan heora feondum forweorþan sceoldon, þær hie þa burg ne abræcen* (and they would speedily have perished before their enemies, if they had not taken the city, *Or.*, p. 90). Il est d'ailleurs remarquable que, dès l'époque ags., l'auxiliaire *wolde*, s'écartant de son sens propre, supplante parfois *sceolde*, à la 3e personne surtout. Si la transition est encore sensible dans une phrase comme : *þæt mennisce mod biþ oft upahafen, ac hu micle wenst þu þæt hit wolde, gif þa wlenca & se anwald þær wære to gemenged* (lat. quanto magis in altum se erigit, cum se etiam potestas adjungit [1], *Cura Past.*, p. 114), il n'est pas douteux que l'extention de *wolde* (would) à la 3e personne singulier ou pluriel du conditionnel soit déjà commencée dans : *cwæþ þæt hie wolden weorþan forlorene* (he said that they would be destroyed, *ibid.*, p. 387) ; *þa Darius geseah þæt he oferwunnen beon wolde* (lat. cum vinci suos videret, *Or.*, p. 128), exemples où l'on attendrait *scolden* et *scolde*.

4. — *Autres auxiliaires.* — Il nous faut mentionner en premier lieu *magan* (*ic mæg, ic mihte*) qui, suivi d'un complément direct nominal, d'une subordonnée commençant par *þæt* ou d'un infinitif, indique le « pouvoir matériel » : *God mæg eall þæt he wile* (God can do all that he will, *Hom.*, Th., I, 236) ; *hwa mæg þæt he ne wundrige* (who can help wondering, Bosworth-Toller, *Dict.*, p. 665) ; *swa feor swa he meahte gesiglan* (as far as he could sail, *Or.*, p. 17). Mais, comme le pouvoir d'accomplir une action dépend souvent de la vo-

1. Cf. Wülfing, *Die Syntax Alfreds*, II, p. 60.

lonté d'autrui, ce verbe a déjà en ags. une tendance à prendre le sens de « pouvoir par autorisation », d' « avoir la permission de ». Ainsi, dans une phrase comme : *cwæþ þæt nan man ne mæg beon gehealden*, on ne sait trop s'il faut entendre : he said that no man *can* be saved, ou : *may* be saved (*Hom.*, Th., I, 26). Et la transition est presque achevée dans : *þeah þe wærg-cweodole Godes rice gesittan ne mægen* (though they that curse may not possess the kingdom of God, *Bede*, p. 356). A *magan* s'oppose *cunnan* avec sa signification primitive de « pouvoir ntellectuel », de « savoir », et qui peut être employé transitivement : *Biþ nu wislicor þæt gehwa cunne his geleafan* (It will now be wiser that every one know his belief, *Hom.*, Th., I, 6), ou comme auxiliaire accompagné d'un infinitif : *þe hiora þenunga cuþen understandan on Englisc* (who could understand their services in English, *Cura Past.*, p. 2), le passage au sens ultérieur de « pouvoir matériel » étant à peine esquissé en ags. dans une proposition telle que : *Hwæt can ic sprecan* (What can I say ? *Cura Past.*, p. 48), et ne devant être consacré par l'usage qu'après la spécialisation de *mæg* dans sa nouvelle acception de *may*. Celle-ci est représentée en ancien anglais par un troisième auxiliaire : *ic mót*, dont le prétérit *ic moste* est devenu *I must*, avec une signification très particulière et rare, même au présent, en ags. : *Soþlice se þe þa heafod-leahtras wyrcþ, he mót forbyrnan on þam ecum fyre* (Truly, he who commits deadly sins must [1] burn in the everlasting fire, *Hom.*, Th., II, 590).

Il est inutile de s'étendre sur *durran* (*ic dear*, I dare) ou sur *þurfan* (*ic þearf*, I need), immuables dans leur sens primitif,

1. Plutôt que « may », comme le voudrait Thorpe ; cf. encore *ibid.*, I, 86 : (*he*) *geswutelode on hwilcum suslum he moste* (he must) *æfter forþsiþe ecelice cwylmian*. Ailleurs, c'est le sens de « may » qui prédomine : *Eala, gif ic moste þam eadigan Laurentium geefenlæcan* (O, if I might imitate the blessed Lawrence, *ibid.*, I, 432). On trouvera, p. 84, une intéressante antithèse entre *magan* et *mótan* : *Eadig is heora yld, seoþe þa gyt ne mihte Crist andettan, and moste for Criste þrowian* (Happy is their [the blessed Innocents'] age, which *could* not yet confess Christ, and [yet] *might* suffer for Christ).

et dont le second est disparu depuis. Mais *dōn* (to do), destiné à une si brillante fortune, est déjà d'un emploi assez complexe. Comme verbe transitif indépendant, il admet un complément direct nominal : *Noldan hie don þone triumphan* ([the Romans] would not make any triumph, *Or.*, p. 182), le substantif-objet pouvant être accompagné d'un adjectif qualificatif : *doþ his siþas rihte* (make his paths straight, *saint Mat.*, 3, 3), et même d'un infinitif, ce qui produit alors une véritable proposition infinitive : *seþe deþ his sunnan scinan* (he who makes his sun to shine, *Hom.*, Th., II, 216) ; *swa swa þu dydest minne broþor his God forlætan* (so as thou hast made my brother forsake his God, *ibid.*, I, 468). La même fonction peut être remplie par une proposition subordonnée introduite par *þæt* : *se leahtor deþ þæt þam men ne lyst nan þing to gode gedon* (this sin causes a man to have no desire to do anything good, *ibid.*, II, 220). En qualité d'auxiliaire, *dōn* peut déjà en ags., par un usage très fréquent, remplacer un autre verbe : *se mona deþ ægþer ge wycxþ ge wanaþ* (the moon does both : it grows and it wanes, *ibid.*, I, 154), même lorsque ce verbe est intransitif et accompagné d'un complément indirect : *se wilnade þæs westdæles swa se oþer dyde þæs eastdæles* (he desired the western part as the other did the eastern one, *Or.*, p. 130) ; il peut encore, par une tournure appelée plus tard à un singulier développement, renforcer un verbe : *do ga, and ne synga þu næfre ma* (do go, and sin thou no more, *saint John*, 8, 11), — *swa doþ nu þa þeostro wiþstandan* (so does now the darkness oppose, *Bo.*, VI), l'infinitif servant en ce cas de complément direct à l'auxiliaire qui redevient ainsi un véritable verbe indépendant.

II. — *Les Prépositions*. — L'indo-européen possédait déjà un certain nombre de mots, courts et invariables, qui, spécialisés dans l'expression des mouvements, se retrouvent en germanique et en anglo-saxon [1]. Ce sont, pour indiquer la position de repos dans un lieu : *æt* [2], *in*, et de préférence *on*,

1. Cf. *supra*, p. 122-125.

2. Il est très rare que *æt* s'emploie avec un verbe de mouvement : *æt hám cuman* (*Or.*, 56).

— pour exprimer la simultanéité : *mid* (avec), — et pour préciser une position ou la direction d'un mouvement dans l'espace : *be* ou *bi* (le long de), — *æfter* (en arrière, après), — *for* ou *fore* (en avant, pour), — *tō*, *in*, *on*, *oþ* (vers, dans et jusqu'à), — *from*, *of* (en partant de), — *ofer* (par dessus), *under* (sous), — *þurh* et *geond* (à travers), — *ymbe* (autour de), — *wiþ* (contre), — auxquels on peut ajouter : *ūt* (vers le dehors, en sortant), *up* (vers le haut, en montant), *(be)hindan* (de derrière), *neoþan* (de dessous), *(on)gean* (contre).

Dans l'état synthétique, ces « prépositions » sont le plus souvent [1] des préverbes qui, s'appuyant, à la manière de proclitiques, sur le verbe dont elles sont suivies, s'identifient parfois avec lui au point de lui donner une valeur transitive. C'est le cas de *ofer* dans cette phrase d'Aelfric (*Hom.*, I, 22) : *þæt flod abær up þone arc, and hit oferstah* [2] *ealle duna* (the flood bare up the ark, and it rose above all the hills). Ailleurs, la fusion paraît moins complète, la préposition gouvernant le datif ou régissant un adverbe : *þæt him eal middangeard to beah* (so that all the world bowed to him, *Hom.*, Th., I, 32), — *Gelice sind þa þe biddaþ and þa þe hi ætbiddaþ* ([except for the possessions] alike are those who beg and those whom they beg from, *ibid.*, 256), *-þam gesthuse, þær þæt cild on wunode* (the inn which the child dwelt in, *ibid.*, 78). Si grande est la valeur verbale de ces prépositions que, employées après un auxiliaire, elles peuvent tenir lieu d'un infinitif de mouvement. Voici quelques-uns des nombreux exemples de cet usage : *þeah we ær nolden æfter his lare* (though we would not before *follow* his instructions, *Cura Past.*, p. 407), *fel sceal for felle* (skin shall *be* for skin, *Hom.*, Th., II, 452), *mid him ofer sæ nolden* (and would not *cross* the sea with him, *Or.*, p. 207), *þeh ic ær sæde þæt we to helle sceolden* (though I said before that we should *go* to hell, *ibid.*, 86), *ælc wiht mæg bet wyþ cyle þonne wiþ hæte* (every creature can better *resist* cold than heat, *ibid.*, 24).

1. Sauf *ūt* et *up*, qui restent toujours séparés du verbe (cf. *supra*, p. 122).
2. Cf. ang. mod. *to overcome*.

Un premier pas dans la voie de l'analyse est accompli lorsque la préposition, se détachant du verbe, vient se placer devant le substantif complément. Elle gouverne alors un cas, qui peut être unique : c'est ainsi qu'à de rares exceptions près [1] on ne rencontre que le datif après, ou quelquefois avant *æfter*, *æt*, *be*, *mid*, *from*, *of*, toutes prépositions exprimant le repos, ancien locatif i.-e., ou l'éloignement, ancien ablatif. Il en est de même de *tō*, qui indique le mouvement vers, le point jusqu'où [2]. D'autre part, le régime de *geond*, *þurh*, *ymbe* est toujours un accusatif, comme en latin avec *per*, et souvent en grec avec ἀμφί. Par contre, *wiþ* s'emploie indifféremment avec le datif et l'accusatif, et *for* qui, d'ordinaire, gouverne le datif : *for heora synnum* (for their sins), est suivi de l'accusatif, s'il fait partie d'un complément direct : *habban deadne mon for cwucone* (consider a dead man as living, *Boèce*, p. 109), ou, s'il est pris dans un sens dérivé : « à la place de », « au lieu de », comme dans : *for hine þrowian* (suffer in his place, *Bede*, p. 38). Quant aux prépositions *in*, *on*, *ofer*, et parfois *under*, qui régissent l'accusatif, non moins que le datif, le choix entre ces deux cas se fait le plus souvent d'après le même principe qu'en latin avec *in* : le datif indique le repos, et l'accusatif, le mouvement. Que l'on compare sous ce rapport : *Dioclitianus ine astdæle* (Diocletian in the East, *Bede*, p. 32) avec : *in þone here faran* (come into the army, *Lois* ; cf. WÜLFING, II, 387), *on Angelcynne* (in England) avec : *on þone ilcan weg faran* (enter the same way, *Or.*, p. 38), *ofer his banum* (over his bones, *Bede*, p. 184) avec : *ofer þæt ealond gedician* (to make a dyke right across the island, *ibid.*, p. 44), et on verra que, malgré de nombreuses exceptions dans un sens ou dans l'autre, surtout avec *on* et *ofer* [3], l'ags. d'Aelfred,

1. Par exemple, quelques accusatifs après *æt* et *mid* (dans *Bede* et le dialecte mercien), et l'instrumental après *be* (*bi*) et *mid* : *mid þon þe*...

2. *Oþ*, qui a le même sens, ne s'emploie guère qu'avec l'accusatif. — *Tō* gouverne le génitif dans quelques locutions adverbiales de temps : *to nones*, *to middes dæges* (WÜLFING, II, p. 594).

3. *On*, bien qu'avec un verbe de mouvement, est suivi du datif dans :

et même celui d'Aelfric, observe une différence syntaxique entre le datif et l'accusatif, et ne les a pas encore fondus en un seul cas régime [1].

Si les progrès accomplis par certaines prépositions aux dépens des anciens locatif et instrumental sont communs au germanique et aux langues classiques, il est deux points sur

se Godes mann gewunode swyþe oft on þam ealonde faran (WÜLFING, II, 489, où le latin, dont l'influence est sensible dans toutes ces exceptions, emploie *secedere illo*), — et, bien qu'exprimant le repos, gouverne l'accusatif dans : *me þa forletan swa blindne on þis dimme hol* (*Boèce*, p. 8). De même avec *ofer* : *hie getruwedon þæt hie ofer þæm ise faran mehten* (*Or.*, p. 208) et *þes moncwealm wæs on Romanum ofer ealle menn gelice* (*ibid.*, p. 102 ; cf. WÜLFING, II, 449 et 452).

1. L'étude de l'évolution sémantique des prépositions dépasse le cadre de ce travail. Il nous suffira ici d'esquisser les grandes lignes de leur développement. En supposant que leur signification primitive soit celle d'une position ou d'un mouvement dans l'espace, on remarquera d'abord que chacun de ces concepts est susceptible d'une certaine extension, également dans l'espace : ainsi du sens de *en arrière, après*, on passe aisément à celui de *en suivant, le long de*, comme dans : *æfter untrumra manna husum* (along sick men's houses) ; de celui de *æt* (à, chez, auprès de), on en vient à *de*, dans : *abiddan æt Gode* (implorer *de* Dieu), et de même *tō* (aller vers) aboutit au même sens de *auprès de*, dans : *we secaþ fultum to þe, Drihten* (we seek help from thee, o Lord). En second lieu, la transition est facile de l'espace au temps, et presque toutes les prépositions, sauf *for* (dans Aelfred), *mid* et *wiþ*, admettent les deux acceptions : *se æfter Nerone ricsode, æt middum dæge, be Petrus mæsse dæg, from frymþe middangeardes, in þa sylfan tid, of þære tide, on þa ilcan tid, oþ þa tid, þurh nigon gear fulle, to swiþe scortre hwile, under Peadan, ymb lytel fæc.* Enfin, en passant du concret à l'abstrait, on arrive au sens figuré : *æfter* (après) signifiera aussi *d'après* : *æfter hiera hæþeniscum gewunan* ; *-be* (le long de), équivaudra à *selon, par* : *be gewyrhtum* (selon ses mérites), *geniman be þære hand* ; *-for* (devant), à *dans l'intérêt de, pour, à cause de* : *for sibbe, for hungre* ; *-fram* (sortant de) indiquera l'agent au passif ; *-mid* (avec), les circonstances d'une action, le moyen : *mid Godes lufan, mid sunde* (à la nage) ; *-of* (l'origine), la raison (out of) : *of lufan, of Godes mægene* ; *-ofer* (en traversant), l'idée de dépasser : *ofer aþas* (contrairement au serment) ; *-on* (sur, dans), la communion avec : *þe on Crist gelyfdon* ; *-þurh* (par, à travers), le moyen : *þurh his bebod* ; *-to* (la direction vers), le changement d'état, le but d'une transformation : *hiene to cyninge don* ; *-wiþ* (contre), l'attitude en face de, *envers* : *Beo þu halig, Drihten, wiþ þa halgan.*

lesquels l'ags. innove au profit de l'analyse. C'est d'abord dans la construction du passif. Lorsque le complément d'un tel verbe est un nom de personne, la préposition employée, sous l'influence probable du latin [1], est *fram*, exact équivalent de *a* ou *ab* : *ne biþ he oncnáwen from Gode* (a Domino nesciuntur, *Cura Past.*, p. 28; cf. WÜLFING, II, p. 379). Il n'est pas rare d'ailleurs que *þurh*, suggéré lui aussi par le latin (*per*, français *par*), se substitue à *fram*, comme dans : *Heo wearþ gescild þurh þone cristnan casere* (She was protected by the Christian Emperor, *Or.*, p. 100). Mais on sait qu'avec un complément de chose, le latin, encore synthétique, employait l'ablatif sans préposition : l'ags. y répond parfois par le simple datif : *synnum asæled* (bound by sins), mais beaucoup plus fréquemment par le datif précédé de *mid* : *þe mid his agenre geleafleaste adumbod wæs* (who had been made dumb by his unbelief, *Hom.*, Th., I, 352), et quelquefois par *þurh* avec l'accusatif : *ic þurh his willan asend wæs* (I was sent by his will, BOSW.-TOLLER, *Dict.*, p. 1077). D'autre part, à la fin de la période ags., le génitif synthétique commence à reculer devant la préposition *of* dans les expressions partitives. Il est en effet naturel qu'une partie que l'on abstrait d'un tout apparaisse comme l'un des éléments appartenant à ce tout, et que du sens de l'ablatif on passe ainsi à celui du génitif. C'est comme régime de pronoms indéfinis que cette construction semble le plus logique : *gelyfdon of þære leode gehwilce* (every one of the people believed, *Hom.*, Th., II, 508) ; *sume eac ablende of þam bysmor-fullum þenum* (he even blinded some of the blasphemous servants, *Lives of Saints*, I, 112), au lieu de : *sume þara þegna*. Par une ellipse curieuse, qui rappelle notre tournure française et n'en est point imitée, Aelfric et les Évangiles emploient même à plusieurs reprises le déterminant sans aucun déterminé, la partie étant sous-entendue et seul le tout indiqué : *Sum ridda geband on anum*

1. Comme déjà en gotique : *dáupiþs fram Iōhannē* (baptized by John); cf. WRIGHT, *Primer of the Gothic Language*, p. 137.

claþe of þam halgan duste (A certain horseman tied in a cloth [some] of the holy dust, *Lives of S.*, II, 112; cf. *ibid.*, 142); *syllaþ us of eowrum ele* (« give us of your oil », *saint Mat.*, 25, 8), phrase qui constitue pour l'anglais moderne une sorte d'archaïsme.

*
* *

La construction. — Il est inévitable qu'une langue comme l'anglo-saxon, qui hésite entre la synthèse et l'analyse, reste indécise dans sa construction. Pour s'en rendre compte, il faudra étudier successivement les termes constitutifs de toute proposition : le sujet et le prédicat, et, en outre, l'ordre des mots dans les diverses sortes de propositions.

I. — *Les formes du sujet et du verbe.* — Le sujet, substantif ou pronom, est le plus souvent exprimé. Mais, comme les désinences verbales sont encore expressives, et que, par exemple, il ne saurait y avoir de doute que *lufaþ*, avec ou sans *he*, est une 3e pers. sg. prés. indic. et *lufiaþ*, avec ou sans *hie*, la 3e pers. pl. du même temps, le verbe se trouve parfois seul, comme c'était si fréquemment le cas dans les langues classiques. Il ne s'agit pas ici de formes impersonnelles comme *him þuhte* (it seemed to him), ou d'impératifs avec lesquels un substantif, seul ou accompagné d'un pronom, représente un vocatif beaucoup plutôt qu'un nominatif : *Loca, Dryhten* (Look, o Lord, *Cura Past.*, p. 168); *Onfoh þu eorþe, lichaman* (Receive, thou earth, a body, *Bede*, p. 94). Mais, avec d'autres modes, l'indicatif surtout, et dans des propositions principales non coordonnées [1], il arrive que le sujet, exprimé une première fois, soit ensuite sous-entendu : *Breoton is garsecges ealond... ; is geseted betwyh Norþdæle et Westdæle* (Britain is an island in the ocean... ; [it] is situated between the North and the West,

1. Plus rarement dans les subordonnées ; cf. cependant *Or.*, p. 86 : *nu sume men secgaþ þæt þa beteran* [tīda] *wæron þonne nu sien* (now some men say that then [the times] were better than [*they*] now are).

Bede, p. 24), ou même qu'il doive être inféré d'une sorte d'antécédent, comme dans : *His forme gefeoht wæs wiþ Atheniense, and hie oferwonn* (*his* first fight was with the Athenians, and [he] conquered them, *Or.*, p. 110), un nom collectif au singulier dans la première proposition pouvant être représenté par un pronom au pluriel, sous-entendu dans la seconde : *Her hiene bestæl se here into Werham, and wiþ þone here se cyning friþ nam, and him þa aþas sworon* (Here, the [Danish] army stole into Wareham, and the King made peace with that army, and then [they] swore to him oaths, *Ags. Chron.*, a. 876). A cette suppression d'un sujet pronominal, s'oppose l'emploi pléonastique d'un pronom servant de soutien enclitique ou proclitique à un substantif, sujet véritable. C'est ainsi qu'à côté de : *Europe hio onginþ* (Europe, she begins, *Or.*, p. 8), on trouve : *And heo Armenia is be eastan Capodotia* (And she, Armenia, lies east of Cappadocia, *ibid.*, p. 12). Ailleurs, le pronom, jeté en tête de la proposition, comme dans la conversation familière, annonce le sujet réel : *Hit is welig þis ealond* (It is rich, this island, *Bede*, p. 36), ou, au contraire, précédant immédiatement le verbe, sert à rappeler un sujet déjà énoncé, et qui, suivi d'un complément ou même de tout un membre de phrase, peut paraître trop éloigné : *Seo Asia on ælce healfe heo is befangen* (Asia on every side *it* is surrounded, *Or.*, p. 12), *se Dema, se þæt ingeþonc eal wat, he eac þæm ingeþonce demþ* (the Judge, who knows all inmost thoughts, *he* also judges those thoughts, *Cura Past.*, p. 38)[1].

L'élément essentiel du prédicat est le verbe qui, comme en anglais moderne, se présente sous l'une des trois formes : affirmative, interrogative ou négative. Mais ces deux dernières ne comportent encore l'usage d'aucun auxiliaire spécial. Il suffit, pour interroger, d'attirer l'attention sur l'action, ou l'état, que le verbe exprime en le faisant passer avant le sujet,

1. Une construction identique s'observe avec des compléments directs ou indirects : and he Ninus *Soroastrem* — Bactriana cyning : he *hine* oferwann (*Or.*, p. 30) ; — ond eft *þæm gifrum* suiþe hrædlice *him* willaþ fylgan leohtlicu weorc & unnnyt (*Cura Past.*, 309).

par une simple inversion. Peu importe, en ce cas, que le verbe soit auxiliaire ou complet. La construction est toujours celle de : *Eart þu Iudea cyning* (Art thou king of the Jews ? *saint Mat.*, 27, 11), ou de : *Come þu hider us to þreagenne* (Camest thou hither to threaten us ? *ibid.*, 8, 29), même lorsqu'une particule interrogative : adjectif, pronom, adverbe tels que *hwæþer*, *hwī*, *hū*, *hwonne*, précède le verbe, comme dans : *hwæt, Saule, hwí ehtest þu mín* (Saul, why persecutest thou me ? *Hom.*, Th., I, 390) ; *Hwæþerne wylle ge þæt ic forgyfe eow of þisum twam* (Whether of the two will ye that I release unto you ? *saint Mat.*, 27, 21). Avec non moins de simplicité, la négation se marque par l'adjonction de *ne* au verbe complet ou à l'auxiliaire, les deux mots se fondant parfois en un seul, comme dans : *nyllaþ* [1] *geswican þæt hie oþre men ne reafien* (they will not cease robbing [*lit.* that they rob not] others, *Cura Past.*, p. 334). Cependant, l'anglo-saxon préfère souvent à la négation simple une forme renforcée qu'il obtient soit en répétant *ne*, qui prend alors le sens de *ni* : *ne fare ge, ne ne fyliaþ* (go not after them, nor follow them, *saint Luc*, 17, 23), — soit en lui accolant une autre particule, *nā* [2] ou *nauht* : *he nis na Scyppend* (he is not a Creator, *Hom.*, Th., 16), *þu ne þearft nauht swiþe wundrian* (thou need not much wonder, *Boëce*, p. 101), — soit en donnant la forme négative à tous les adverbes ou adjectifs qui en admettent une : *an mægþ þe næfre ne abeah to nanum deofolgyld* (a family which had never bent to any idol, *ibid.*, 24). Aussi rencontre-t-on, de temps à autre, de surprenantes accumulations de négations, celle-ci entre autres : *Nis nan wisdom ne nan ræd naht ongean God* (No wisdom nor any counsel is aught against God, *ibid.*, 82), ou bien encore : *Nan man nenne man ne underfo no leng þonne þreo*

1. Cf. encore *nis*, *næs* ; *nyle*, *nolde* ; *nat*, *nyste* ; *næbbe*, *næfde*.

2. Quelquefois écrite *no* : *Ne fo we no*, (*Bo.*, p. 101). Son rôle primitif est d'indiquer un contraste entre deux concepts, substantifs ou adjectifs, l'un pris affirmativement, et l'autre, négativement : *mid langum scipum, na manigum* (with long ships, [but] not many, *Ags. Chron.*, texte E, éd. Plummer, p. 3, l. 6).

niht (let no man receive another man for more than three nights, *Lois* de Cnut, dans Koch, II, p. 528).

II. — *L'ordre des mots dans la proposition principale.* — On considérera comme « principale », d'une part, toute proposition absolument « indépendante » en tant qu'elle constitue à elle seule une phrase ou un membre de phrase qu'aucun lien grammatical formel ne rattache au contexte, et, d'autre part, toute proposition reliée à la précédente par une conjonction dite de coordination (*ac*, *and*, *ēac*, *ge* [ou *ægþer*]... *ge*, *þonne* ou *þēah* employés seuls, *oþþe*, *ne*). Par contre, on appellera « subordonnée » toute proposition introduite par une conjonction dite de subordination, parce qu'elle contient un élément relatif ou dubitatif (*for þām þe*, et beaucoup d'autres ainsi formées, *swā* ou *þā* répétés, *swā þæt*, *hwār*, *hwæþer*, *þēah þe*, *būtan*, *gif*).

Les opinions varient sur la place respective des mots dans la proposition principale indo-européenne. Pour les uns [1], l' « ordre direct » y était déjà établi ; entendons par là que le sujet, se détachant peu à peu du verbe ou s'opposant à lui, le précédait ; certains, aspirant à plus de précision et influencés par une particularité de l'ancien indien [2], vont jusqu'à rejeter le verbe après tous ses compléments, en position absolument finale. D'autres [3], pensant à la souplesse de la construction latine [4] ou grecque, et à l'indépendance syntaxique qu'un vocable, synthétiquement formé, tire de sa plénitude de sens, inclinent à croire qu'en i.-e. l'ordre des mots, libre à l'origine,

1. Cf. Ries, *Die Stellung von Subject und Prädicatsverbum im Hêliand*, p. 9, *Quellen und Forschungen*, 41 (cité par C. A. Smith, *The Order of Words in Ags. Prose*, Baltimore, Modern Language Association of America, 1893, p. 11).

2. Delbrück, *Germanische Syntax II*, *Abhandlungen der K. S. Gesellschaft der Wissenschaften*, *Phil. hist. Klasse*, XXVIII, 7, p. 74.

3. W. Braune, *Zur Lehre von der deutschen Wortstellung*, *Forschungen zur deutschen Philologie*, Leipzig, 1894, cité par Delbrück ; cf. *supra*, p. 5-6.

4. Où cependant le verbe est souvent attiré par la position finale.

ne se réglait que d'après des motifs psychologiques, le verbe précédant le sujet, ou celui-ci le verbe, suivant que l'un de ces concepts se présentait à la conscience avant l'autre et, par là même, acquérait plus d'importance et d'accent. On peut cependant admettre qu'en germanique et en ags. primitifs, les progrès de l'analyse aux dépens de la synthèse renforcèrent une tendance assez naturelle à désigner l'auteur d'une action avant de préciser cette action. Aussi l'ordre direct y a-t-il prévalu à la longue.

Mais il y a des degrés dans cet ordre direct lui-même [1]. Le sujet, précédant le verbe, en peut être suivi immédiatement ou à plus ou moins d'intervalle. Dans le premier cas, on a la « position normale » par excellence, car elle a fini par prédominer en anglo-saxon. Elle se rencontre avec un auxiliaire : *He wæs liþe on his menniscnysse swilce on wolcnes hiwe* (He was gentle in his humanity as in semblance of a cloud, *Hom.*, Th., II, 200), aussi bien qu'avec un verbe complet : *God awrát þa ealdan æ mid his fingre on þam stænenum weax-bredum* (God wrote the old law with his finger on the stone tablets, *ibid.*, 204). Exceptionnellement, le sujet, ayant été déjà désigné, peut être sous-entendu, ou plutôt inclus dans le verbe qui, en son absence, passe en tête de la proposition, parfois même de la phrase, pour aller occuper la « position initiale » : *Wolde þa hine mid attre acwellan* ([He] would then kill him with poison, *ibid.*, 162) ; *Eode þa to þam fantfæte* ([She] went then to the font-vessel, *ibid.*, 30). Il n'est pas rare par contre que le verbe, usant de sa liberté primitive, se laisse séparer du sujet par tous ses compléments et vienne se mettre en « position finale », comme dans : *And se heah-engel mid þisum wordum to heofonum gewát* (And the archangel with these words departed to heaven, *ibid.*, I, 504). Enfin, si l'un de ces compléments, omis ou réservé par l'écrivain, apparaît sous

1. Signalons sur la construction ags. : A. DAHLSTEDT, *Rhythm and Word-Order in Anglo-Saxon and Semi-Saxon*, diss. Lund, 1901, travail très minutieux, mais d'une composition si obscure que nous n'en avons pu tirer aucune indication utile.

sa plume après que le verbe a déjà été exprimé, la position finale se change en « position médiale », le verbe se trouvant inséré entre deux de ses compléments : *Iosue se heretoga mid Israhela folce beeode þa burh seofon siþum* (Joshua the leader with the people of Israel went about the city seven times, *ibid.*, II, 214), et, dans l'*Anglo-Saxon Chronicle*, a. 189 : *Se* (Seuerus) *Breten lond mid dice begyrdde from sæ oþ sæ* (He surrounded Britain with a dike from sea to sea, éd. Plummer, p. 9).

Si on examine la fréquence de ces diverses constructions, on constate, nous l'avons dit, que la position normale l'emporte de beaucoup. Elle tend à se généraliser aux dépens des autres. Mais ce n'est pas sans lutte. Un texte comme celui du manuscrit A de la *Chronique anglo-saxonne* [1] est curieux à cet égard. La phrase y étant généralement simple, les propositions sont, le plus souvent, principales, et, si l'on ne tient pas compte des cas où l'on attendrait une inversion, les positions médiale et finale rivalisent constamment avec la position normale. On en jugera par le passage suivant (éd. Plummer, p. 74) :

876. — Her hiene bestæl se here into Werham, Wesseaxna fierde, et wiþ þone here se cyning friþ nam, & him þa aþas sworon on þam halgan beage... ; & hie þa under þam hie nihtes bestælon þære fierde se gehorsoda here into Escan ceaster ; & þy geare Healfdene Norþan hymbra lond gedælde, & ergende wæron & hiera tilgende.

876. — This year, the [Danish] army stole into Wareham, a fortress of the West Saxons, and with that army, the king made peace, and then [they] swore oaths to him on the holy ring... ; and they then in the meantime stole away at night out of the fortress — they of the mounted army — into Exeter ; and that year, Healfdene apportioned the lands of Northumbria, and they continued ploughing and tilling them.

Ici, pas une seule position normale, — *bestæl se here* formant inversion, — mais deux positions finales (*nam, gedælde*) et trois médiales, dont deux avec des verbes complets (*sworon,*

1. Cf. *supra*, p. 151.

bestælon) et une avec un auxiliaire (*wæron*). C'est là toutefois une exception singulière. Car, dans un texte de la même époque, la *Cura Pastoralis* d'Aelfred, sur un ensemble de 840 propositions principales [1], dont 554 sont susceptibles d'inversion, il en reste 253 normales et seulemenr 16 finales et 17 médiales. La proportion de ces deux dernières catégories augmente plutôt dans Aelfric, où sur 537 cas notés dans cinq de ses *Homélies* [2], pour 436 positions normales, on en compte 76 finales et 25 médiales, c'est-à-dire respectivement : 28/35, 5/35, et environ 2/35 [3], au lieu de 31/35, 2/35 et 2/35 dans la *Cura*.

On peut donc affirmer que, même vers la fin de la période anglo-saxonne, la position normale n'avait pas encore réussi à supplanter les autres, et que, sous ce rapport, l'ordre des mots dans la proposition principale était encore relativement libre. Il n'est pas toujours facile de deviner la raison qui a poussé l'écrivain à choisir pour son verbe une place plutôt qu'une autre. Dans la plupart des cas, la position normale, inévitable, — il est à peine besoin de le rappeler, — lorsque la proposition ne renferme aucun complément, se présente d'elle-même, par une démarche presque instinctive. Ailleurs, on croit saisir, en de certaines pages, deux tendances opposées. Tantôt l'impulsion donnée par un premier choix [4] semble l'imposer à plusieurs reprises consécutives. On dirait que l'auteur construit en séries, comme Aelfric dans la phrase suivante :

Hom., Th., I, 430 : Hí þærrihte hine wædon *bereafodon*, and on þam heardan bedde *astrehton*, and mid

They forthwith bereft him of his garments, and stretched him on the hard bed, and crammed the bed

1. Relevées sur cent pages du texte H de l'édition Sweet (p. 89-287).
2. Vol. I, *Hom.* I, II, III, IV (p. 8-76) ; vol. II, *Hom.* XII (p. 188-224).
3. Il en serait probablement de même dans les *Lives of Saints*.
4. Dont l'euphonie décide assez souvent : cf., dans l'exemple cité ci-dessous, Hí þærrihte hine wædon *bereafodon*, où la transposition du verbe : Hí þærrihte hine *bereafodon* wædon, donnerait à la proposition une chute abrupte sur un dissyllabe trochaïque.

byrnendum gledum þæt bed *under-crammodon*, and hine ufan mid isenum geaflum *þydon*.

underneath with burning coals, and from above pierced him with iron forks.

Tantôt, au contraire, le désir d'échapper à la monotonie mène à des alternances qui font que, dans la même phrase, les positions normale et finale se succèdent : *He slép swa swa soþ man, and hé þa yþigendan sæ mid ánre hæse gestilde* (He slept as true man, and with one behest he stilled the billowy sea, *Hom.*, Th., II, 378) ; *þa ealdan sacerdas offrodon cealf, and æt þam weofode snidon* (the old priests offered a calf, and slew it at the altar, *ibid.*, 210).

Par opposition à l'ordre direct, dont il a été question jusqu'ici, on rencontre dans les propositions principales, et beaucoup plus rarement dans les subordonnées, l' « ordre inverse », ou, plus simplement, l'inversion du sujet et du verbe. La raison en est qu'en tête de la proposition peut se présenter non pas le sujet ou le verbe, mais un adverbe, ou bien un complément quelconque, direct, indirect ou circonstanciel [1]. Ceux-ci, déterminant immédiatement le verbe et se rattachant à lui, l'attirent à eux et le font passer avant le sujet. C'est surtout le cas avec des adverbes courants comme *þā* (then, all[d] mod. *da*), *nu* (now) : *þa began he to modigienne* (then he began to grow proud, *Hom.*, Th., I, 10) ; *nu þencþ menig man* (now think many men, *ibid.*, 12), *þā* ne se rencontrant pas moins de 42 fois dans la première *Homélie* d'Aelfric, dont 41 fois avec l'inversion et une fois seulement avec l'ordre direct, dans une phrase où, doublé de *sōna* (soon), il perd quelque peu de son influence. Il n'y a pas à distinguer sous ce rapport entre les auxiliaires et les verbes complets. Tous sont sujets à inversion, s'ils sont précédés non seulement de *þā* ou de *nū*, mais d'adverbes comme *ne* [2], *þonne*, *hēr*, *þærrihte*, *þā hwīle*, *swā*, etc. : *Ne mæg nan gesceaft fulfremedlice*

1. Ce que les grammairiens allemands appellent la « Spitze » ou « tête ».

2. Qui, on le sait, peut même se fondre avec l'auxiliaire dont il est suivi : *nis*, *næs*, *næfde*, etc.

smeagan ymbe God (No creature can thoroughly consider about God, *ibid.*, 10). Les conjonctions *ac* et *and*, dans le voisinage d'une inversion possible ou réalisée, la laissent parfois s'étendre jusqu'au verbe qu'elles gouvernent : ainsi dans Aelfric, *Hom.*, Th., I, 18 : *Ne þorfte Adam... næfre deaþes onbyrian...*, *ac sceolde Adam and his ofspring tyman on asettum tyman* (Nor needed Adam ever to have tasted of death..., but Adam and his offspring should have propagated at set times), et dans la *Chronique*, a. 728 : *Her Ine ferde to Rome*, & *feng Aeþelheard to Wesseaxna rice* (Then Ine went to Rome, and Aethelheard succeeded to the kingdom of Wessex), où l'absence d'inversion après *her* dans la première proposition ne l'empêche pas de se produire après *ond* dans la seconde. Beaucoup plus incertain est l'emploi de cette tournure après un complément. On trouvera, il est vrai, dans Aelfric, *Hom.*, Th., II, 196 : *and of þam stáne arn ormæte stream wæteres* (and from the stone ran an immense stream of water), et aussi *ibid.*, p. 194 : *on Israhela þeode wæron gewunelice dagas* (among the people of Israel were ordinary days) ; mais ici, les exceptions se multiplient. On en peut relever 14 sur un ensemble de 18 cas dans la première *Homélie*, entre autres : *þurh his wisdom he geworhte ealle þing* (through his wisdom he wrought all things, Th., I, 10) et : *and mid leasunga he wile beswican and fordón þone unwaran* (and with leasing he will deceive and fordo the unwary, *ibid.*, 16). Si un souci d'euphonie a peut-être fait donner la préférence à l'ordre direct dans le premier exemple [1], il n'y avait aucune raison pour que dans le second *wile he beswican* se changeât en *he wile beswican*. Mais on peut dire qu'en ags. l'inversion est d'autant plus certaine que sa cause est plus immédiate : un adverbe monosyllabique est plus puissant à cet égard qu'un complément d'une certaine étendue, et il est à remarquer que, contrairement à l'usage de l'allemand moderne, une proposition subordonnée précédant la principale n'exerce sur le verbe de cette dernière

1. Il y aurait une consonance abrupte dans : geworhte *he ealle* þing.

aucune influence décisive. Aussi écrira-t-on sans inversion : *gif þu þonne þis lytle bebod tobrecst, þu scealt deaþe sweltan* (if thou breakest this small commandment, thou shalt die the death, *Hom.*, Th., I, 14), bien que, çà et là dans l'*Orose*, on ait pu noter [1] quelques constructions inverses telles que : *Aefter þæm þe Romeburg getimbred wæs IIII hunde wintrum & XXVI, feng Alexander to Mæcedonia rice* (igitur Alexander, anno ab Urbe condita CCCCXXVI, patri Philippo successit in regnum, *Or.*, p. 122).

Enfin, il arrive parfois que l'inversion serve de transition au verbe pour revenir à la position initiale. Soit une proposition comme : *þa com se þegen mid feo to þam apostolum* (then came the thane with fee to the apostles) ; il suffira que l'accent oratoire, obéissant à l'intention de l'écrivain, se déplace et porte sur le verbe plutôt que sur l'adverbe, pour que *cōm* passe en tête de la phrase et qu'on ait : *Com þa se þegen* (*Hom.*, Th., I, 316). De même si le verbe est un auxiliaire : *Wearþ þa Stephanes ben fram Gode gehyred* (Then was Stephen's prayer heard of God, *ibid.*, 50) ; *and biþ þonne gefylled Cristes behat* (and then will Christ's promise be fulfilled, *ibid.*, 218). Et cette construction initiale se rencontrera, même en prose, très rarement d'ailleurs, sans que le sujet soit sous-entendu [2], sans qu'aucun adverbe l'accompagne. C'est le cas de : *Wæs se hunger on þæs cyninges dagum on Egyptum* (fuit itaque hæc fames magna sub rege Aegyptiorum, *Or.*, 34), tournure où le modèle latin a sans doute influencé le traducteur anglo-saxon. Que cette position initiale puisse se trouver aussi dans une subordonnée, c'est ce que prouve l'exemple suivant : *þæt nigoþe wite wæs, þæt becomon þicce þeostru ofer eallum Egypta lande* (the ninth plague was that came thick darkness over all the land of Egypt, *Hom.*, II, 194), où le verbe *becomon*, placé

1. C. A. Smith, *The Order of Words*, p. 18. Il n'est pas rare que, par alternance, à une inversion succède immédiatement une position finale.

2. Cf. *supra*, p. 254. Cf. dans les *Blickling Homilies*, p. 17 : *Cwæþ se godspellère... þæt...* (a. m. Quoth the gospeller).

en tête, fait planer son action sur toute la proposition, comme planait le fléau sur tout le pays d'Égypte.

Un examen numérique des cas où l'inversion a été pratiquée et de ceux où, étant possible, elle a été évitée, conduit à des résultats de quelque intérêt. La *Chronique*, par exemple, nous offre une masse de phrases commençant par *hēr*, et cependant on n'y a relevé [1] que 310 inversions contre 220 constructions directes : c'est sans doute que l'adverbe, à être si fréquemment, si machinalement employé, perdait de sa force d'attraction. En une centaine de pages de la *Cura Pastoralis* [2] d'Aelfred, il a été noté 554 propositions principales susceptibles d'inversion, sur lesquelles 345 l'ont observée et 209 [3] s'y sont soustraites, ce qui donne une proportion légèrement supérieure à 3 contre 2. Mais en six *Homélies* d'Aelfric [4], 324 inversions s'opposent à 113 constructions directes [5] après adverbe ou complément, environ 3 contre 1. Une étude plus minutieuse et un dénombrement plus étendu permettraient peut-être d'affirmer que la prose anglo-saxonne, au fur et à mesure qu'elle se fixait, se pliait de plus en plus régulièrement au moule de la construction inverse.

Dans les pages qui précèdent, aucune distinction n'a été faite entre l'auxiliaire et le verbe complet, entre les temps simples et les temps composés. Mais, dans ce dernier cas, il faut examiner en outre la place que sont susceptibles d'occuper tantôt le participe passé, et tantôt l'infinitif qui dépendent de l'auxiliaire. Sans aucun doute, dans la proposition principale tout au moins, ils viennent après lui. Leur position peut être immédiatement postverbale, comme lorsque Aelfric écrit

1. E. Kube, *Die Wortstellung in der Sachs. Chronik* (*Parker MS.*), diss. Jena, 1886, p. 6.

2. Cf. *supra*, p. 256, n. 1.

3. Sur les 345, il y a 176 verbes complets et 169 auxiliaires ; sur les 209, 121 verbes complets et 88 auxiliaires.

4. Éd. Thorpe, vol. I, p. 8-90, et vol. II, p. 188-224.

5. Dans ces mêmes *Homélies*, on ne compte que 26 subordonnées inverses, 8 avec verbe complet, les autres avec auxiliaire.

(*Hom.*, Th., I, p. 2) : *Ic Aelfric munuc and mæssepreost... wearþ asend on Aeþelredes dæge cyninges fram Aelfeage biscope... to sumum mynstre* (I, Aelfric monk and mass-priest, ...was sent in king Aethelred's day by bishop Aelfeah ...to a monastery), ou bien avec un infinitif : *Ic wylle settan mín wedd betwux me and eow* (I will set my covenant betwixt me and you..., *ibid.*, 22). Rien ne saurait être plus analytique et plus moderne que de pareilles tournures [1]. Ailleurs, la position du participe ou de l'infinitif est non seulement postverbale, mais entièrement finale, ces mots étant séparés de l'auxiliaire par divers compléments [2] : *Ealle we sind of Criste cristene gehatene* (we are all from Christ called Christians, *ibid.*, 96) ; *ic ongann be þam cuþan intingan hwæthwega geornlicor* [3] *smeagan* (I began to inquire somewhat more diligently concerning this notable matter, *ibid.*, II, 32). C'est dans les propositions inverses que cette tournure se rencontre le plus fréquemment [4] : *On twam þingum hæfde God þæs mannes sawle gegodod* (With two things had God endowed the soul of man, *ibid.*, I, 20). Si l'un des compléments survient à la pensée de l'écrivain alors que sa proposition était déjà terminée, le participe ou l'infinitif passent de la position finale à la médiale [5], comme dans : *Maria wæs be Godes dihte þam rihtwisan Iosepe beweddod, for micclum gebeorge* (Mary was by God's direction betrothed to the righteous Joseph for the greater security, *ibid.*, 40) ; *Ac we wyllaþ þyssera stuntra manna ydele leasunge adwæscan mid deopnysse godcundra gewrita* (but we will overthrow the idle leasing of these foolish men with the deepness of the divine writings, *ibid.*, 110), — et avec inversion : *Gelome*

1. Elles se rencontrent dans la proportion de 55/100 dans les passages examinés des *Homélies*.

2. 38/100.

3. On remarquera la place de ces adverbes, presque toujours avant le verbe qu'ils déterminent.

4. Elles aboutissent en somme à la position dite finale pour l'ensemble du verbe, dont l'infinitif ou le participe forment la seconde partie.

5. Environ 6/100.

wurdon englas mannum æteowode on þære ealdan æ (Oftentimes angels appeared to men in the ancient law, *ibid.*, 36).

Essayons de préciser enfin les rapports qui existent entre les divers compléments dans une même proposition, qu'elle soit principale ou subordonnée. Ils peuvent être d'espèce différente : pronoms au datif ou à l'accusatif, substantifs compléments directs, indirects ou prépositionnels. Dans la majorité des exemples, les pronoms employés seuls précèdent le verbe : *He him þa gehet þæt he him gefultuman wolde þæt hie hie oferwunnen* (Philip then promised them that he would help them so that they should conquer them, *Or.*, p. 114) ; *he hine lufode synderlice* (he loved him particularly, *Hom.*, Th., I, 58). C. A. Smith, à qui ces citations sont empruntées [1], n'a noté que 9 exceptions pour le pronom au datif et 4 pour l'accusatif dans l'*Orose*. Aelfric, il est vrai, sur un passage d'égale longueur, n'en présente pas moins de 20 de chaque sorte, le pronom étant alors attiré après le verbe par une locution adverbiale : *He geceas him to fultume Traianus þone man* ([Nerva] Trajanum in regnum adoptavit, *Or.*, p. 264) ; *Stacteus... astrehte hine to Johannes fotswaþum* (Stacteus prostrated himself in the footsteps of John, *Hom.*, Th., I, 68 [2]). Peut-être la différence qu'on note à cet égard entre la syntaxe d'Aelfred et celle d'Aelfric est-elle due, comme le veut M. Smith [3], au caractère plus moderne du style d'Aelfric, mais il faut aussi tenir compte de l'influence permanente que la construction latine, avec sa fréquente position finale du verbe, exerçait nécessairement sur Aelfred.

1. *The Order of Words*, p. 14-16.

2. A l'aide des quelques signes suivants, on peut donner le schéma des diverses propositions, s désignant le sujet, x l'auxiliaire, v le verbe complet de la principale, le participe passé ou l'infinitif après auxiliaire, *v* dans la subordonnée, o pour le complément indirect au datif, o/g pour le même au génitif, o/i à l'instrumental, 1 pour le complément direct à l'accusatif, 2 pour le complément prépositionnel. Ainsi : *He geceas him to fultume Traianus þone man*, donnera : svo/pr 2 1, — et *Stacteus astrehte hine to Johannes fotswaþum* : sv1/pr 2.

3. *Op. cit.*, p. 14.

Dans le cas d'un complément substantival homogène, synthétique ou prépositionnel, sa place dépend évidemment de celle du verbe. Si celui-ci est en position normale, le complément le suit le plus souvent : *Herodes hæfde deofles getacnunge* (Herod had typical resemblance with the devil [SVI], *Hom.*, Th., I, 108) ; *he sceal habban lare* (he should have learning [SXVI], *ibid.*, 206) ; *hu hi hiene bædon ryhtes geleafan and fulwihtes bæþes* (Gothi antea supplices poposcerunt, ut illis episcopi, a quibus regulam Christianæ fidei discerent, mitterentur [SI/pr vo/g o/g], *Or.*, p. 290). Exceptionnellement, si le complément prend une importance particulière, ou répète un mot qui vient d'être prononcé, il peut passer avant le verbe : *þa gife he gearcode* (that grace he prepared [ISV], *Hom.*, Th., I, 114). On sait que cette inversion du complément entraîne parfois [1] celle du verbe ; mais, si l'inversion est causée par la présence, en tête de la proposition, d'un déterminatif adverbial, la place régulière du complément n'en est pas modifiée : *Ne healdaþ hie Drihtnes bebodu* (They do not keep the Lord's commandments [VSI], *Blickl. Hom.*, p. 26). D'autre part, le verbe en position finale est nécessairement précédé de son complément, comme dans : (*he*) *angsumlice siccettunga teah* (he dolefully fetched sighs [(S)IV], *Hom.*, Th., I, 86) ; *þaþa hi Godes bebod forgægdon* (when they transgressed God's command [SI*v*], *ibid.*, 112). Le complément prépositionnel, simple ou redoublé, se construit de façon identique : en position postverbale (SV2) [2] dans : *God þa hine gebrohte on neorxna wange* (God then brought him into Paradise, *ibid.*, 12), ou préverbale (S2V) [3] : *þæt we nu mid wependum eagum behreowsiaþ* (this we now with weeping eyes repent, *ibid.*, 68).

Il arrive fréquemment que, dans la même proposition, se rencontrent deux compléments synthétiques à des cas différents, l'un au datif par exemple, et l'autre à l'accusatif. Il semble

1. Cf. *supra*, p. 258.

2. Redoublé (SV22), comme dans : *þa sona þa nigon werod bugon to heora Scyppende mid ealre eaþmodnesse* (*Hom.*, Th., I, 12).

3. Avec l'extension S22V et la variante SX2V.

alors que le premier tienne de plus près au verbe, car, si ce mot est en position normale, c'est le datif ou le génitif qui, le plus souvent, vient d'abord, et l'accusatif ensuite (SVOI)[1]. C'est ainsi qu'on trouve dans Aelfred (*Or.*, p. 238)[2] : *Romane gesealdon Gaiuse Juliuse seofon legan* (Cæsari tres provinciæ cum legionibus septem... datæ [SVOI]), et dans Aelfric, avec inversion : *þa forgeaf he Adame and Euan agenne cyre* (then gave he to Adam and Eve their own choice [VSOI], *Hom.*, Th., I, 112). Mais une considération d'eurythmie ou l'attraction d'une subordonnée déterminante amènent parfois un renversement de cet ordre. On peut dire qu'à longueur égale le datif passe le premier, mais que, s'il est sensiblement plus long que l'accusatif, il lui cède la place. Aussi écrira-t-on : *ge gemetaþ reste eowrum sawlum* (ye shall find rest for your souls [SVIO], *Hom.*, Th., I, 210), où l'interversion des compléments produirait une chute abrupte. De même dans les *Blickling Homilies*, p. 21 : *Ne biddan we urne Drihten þyses lænan welan, ne þyssa eorþlicra geofa þe hrædlice from monnum gewitaþ* (Let us not entreat our Lord for this transitory wealth nor for those earthly gifts that swiftly pass away from men [VSIO/g o/g-]), phrase où non seulement l'accusatif est très court, mais où le génitif redoublé est déterminé par une incidente dont il est inséparable. Dans la position finale du verbe, le cas oblique — datif ou génitif — se tenant le plus près possible de lui, c'est l'accusatif qui, normalement, prendra la première place (SIOV) : *þæt he lichamlicne bigleofan þam hungrian Danihele brohte* (that he might bring bodily sustenance to the hungry Daniel, *Hom.*, Th., II, 174), à moins que, pour l'une des raisons indiquées plus haut, le renversement ne devienne inévitable : *and Adam him eallum naman gesceop* (and Adam made names for them all [SOIV], *Hom.*, Th., I, 14). En position médiale, le verbe est de préférence précédé du cas oblique et suivi de l'accusatif [3].

1. Avec inversion VSOI.
2. Cf. C. A. SMITH, *op. cit.*, p. 13.
3. OSVI ou SOVI.

Le plus haut degré de complexité est atteint quand les deux genres de compléments, synthétique et prépositionnel, se rencontrent dans la même proposition. Il va de soi que le premier, à quelque cas qu'il se trouve : datif, génitif ou accusatif, intimement uni comme il l'est toujours au verbe dont il dépend, précède régulièrement la préposition et son régime. Dans la position normale du verbe, on aura donc des constructions comme la suivante : *he forestihte þa gecorenan to þam ecan life* (he predestined the elect for eternal life [sv12], *Hom.*, Th., I, 112), l'un des deux compléments, ou quelque adverbe, pouvant d'ailleurs passer en tête et causer ou non l'inversion : *Men þa leofostan, nu for feawum dagum we oferrædon þis godspel ætforan eow* (Most beloved men, a few days ago we read over this gospel before you [2sv12], *ibid.*, 104) ; *ne talige nan man his yfelan dæda to Gode* (let no man ascribe his evil deeds to God [vs12], *ibid.*, 114). Toutefois, le souci de l'équilibre des divers membres de la proposition peut amener l'interversion des compléments, pour les raisons déjà indiquées. Aussi le prépositionnel se rapprochera-t-il du verbe dans : *He hylt mid his mihte heofonas and eorþan, and ealle gesceafta butan geswince* (He holds with his might heaven and earth and all creatures without toil [sv2112], *ibid.*, 8). Avec un verbe en position finale, un accusatif, datif ou génitif, attiré par lui, se laissera précéder du complément prépositionnel : *Drihten þa þurh his tocyme þysne middangeard onlyhte* (the Lord then through his coming enlightened this earth [s21v], *Blickl. Hom.*, p. 17), à moins que la longueur de ce dernier ne cause un renversement : *and his wælhreowan hneccan to þæs halgan weres fotswaþum gebigde* (and[he] bowed his bloodthirsty neck to the footsteps of the holy man [(s)12v], *Hom.*, Th., II, 180). Le nombre des compléments prépositionnels pouvant être aisément augmenté, diverses extensions se produisent en ce cas. C'est ainsi que l'accusatif reste éloigné du verbe dans : *and þæt hæþene landfolc to Cristes geleafan mid singalre bodunge gebigde* (and turned the heathen country-folk to the faith of Christ by constant preaching [(s)122 v], *ibid.*, 164),— et qu'il s'intercale

entre deux compléments circonstanciels : *he mid rode-tacne þæt fæt of his setle bletsode* (he with the sign of the cross blessed the vessel from his seat [s212v], *ibid.*, 158). Pour éviter alors qu'une excessive accumulation d'incidentes ne rompe l'équilibre de la proposition, le verbe passe parfois en position médiale. Le plus souvent, il garde auprès de lui le complément synthétique, — immédiatement avant ou immédiatement après, — et les prépositionnels s'arrangent de manière à se faire contrepoids. De là les trois types principaux de cette construction : *and hi ealle adræfde of heofenan rices myrhþe* (and drove them all from the joy of heaven's Kingdom [(s)1v2], *ibid.*, I, 12), — *and for mildheortnesse gebigde his mod to untrumra monna digelnessum* (and through benevolence turned his attention to the secrets of weak men [(s)2v1(2)], *Cura Past.*, p. 98), et : *se Cynewulf oft miclum gefeohtum feaht uuiþ Bretwalum* (that Cynewulf often battles fought against the Britons [sov2], *Ags. Chron.*, a. 755), — avec les extensions qu'ils comportent, s21v2 entre autres, comme dans : *He þa þurh halgum benum þone deofol adræfde of þam ofsettan preoste* (He by holy prayers drove the devil from the possessed priest, *Hom.*, Th., II, 170).

III. — *L'ordre des mots dans la proposition subordonnée.* — Sans être essentiellement différent de celui que nous venons d'étudier dans la proposition principale, l'ordre des mots dans la subordonnée s'en distingue néanmoins par deux particularités. D'abord, il fait un usage beaucoup plus restreint de l'inversion [1], et surtout il se plaît à rejeter le verbe en position finale. A cette construction se plient les auxiliaires aussi bien que les verbes complets. On la rencontre dans tous les genres de subordonnées, dans les propositions relatives simples : *to þam cempan, þe æfter fleame his wiþerwinnan þegenlice oferwinþ* (to the soldier, who after fleeing boldly overcomes his adversary [s21v], *Hom.*, Th., I, 342), *þæt gastlice andgit, þe on þære æ bediglod wæs*

1. Cf. *supra*, p. 260, n. 5.

(the spiritual sense which was concealed in that law [S2*v*x], *ibid.*, 188), — dans les propositions conjonctives telles que : *þæt hé hiera geleafan trymede* (that he might strengthen their belief [S1*v*], *Ags. Chron.*, a. 430), — et dans les tournures dubitatives introduites par *gif* ou *buton* : *gif þu þonne þis lytle bebod tobrecst* (if thou then breakest this little commandment [S1*v*], *Hom.*, Th., I, 14). C'est dans cette dernière catégorie que le rejet est le plus fréquent [1] ; ailleurs, après le relatif (*þe, se, se þe*) ou les diverses locutions conjonctives, ou encore dans le discours indirect [2], on passe de la position finale à la normale ou à la médiale au gré de l'écrivain qui, nous l'avons dit, incline tantôt vers la variété et tantôt vers l'uniformité [3].

Or, le rejet de l'auxiliaire, forçant le participe passé ou l'infinitif à aller occuper une position préverbale, produit un genre de construction, qui, toutes les fois qu'il se rencontre, suffit à déceler une subordonnée. On a vu en effet que la position postverbale de ces deux modes caractérise au contraire la proposition principale [4]. Dans une certaine mesure, l'anglo-saxon connaît déjà la tournure que l'allemand a généralisée au cours de son histoire. Il écrit, avec un participe passé : *to anre þara burga þe to friþstowe gesette sint* (to one of the cities which are appointed sanctuaries [S2*v*x], *Cura Past.*, p. 166), et, avec un infinitif : *swa þæt... hí of þære stowe styrian ne mihton* (so that... they could not stir from the place [S2*v*x], *Hom.*, Th., II, 194). Mais il ne faudrait pas croire que ce soit là un moule rigide dans lequel l'anglo-saxon coule toutes ses subordonnées. La liberté du choix subsiste : dans

1. 9 fois contre 2 dans la première *Homélie* d'Aelfric.

2. 4 fois contre 4 avec *hu* et *hwi*, *ibid.* C'est dans ce sens qu'il faut probablement interpréter la phrase suivante de M. Gorrell (*Indirect Discourse*, p. 130) : « There is thus observable a general tendency at all periods of the language to hold to the normal arrangement of words in indirect discourse ». Plus exactement, il en est des propositions subordonnées du discours indirect comme des subordonnées relatives ou conjonctives ordinaires.

3. Cf. *supra*, p. 256-257.

4. Cf. *supra*, p. 260.

Aelfric, à 32 participes et à 16 infinitifs préverbaux s'opposent 45 participes et 23 infinitifs postverbaux, proportion constante d'environ 2 contre 3.

Reste à savoir, de façon plus générale, jusqu'à quel point la construction finale du verbe complet ou de l'auxiliaire peut être considérée en anglo-saxon comme caractérisant la subordonnée. Elle est relativement rare dans la principale, où elle ne se rencontre guère que dans 1/7 des cas [1]. Sa fréquence augmente beaucoup dans la subordonnée. M. Smith [2], examinant l'*Orose* d'Aelfred, a trouvé, sur un total de 500 subordonnées, 370 positions finales contre 37 médiales et 93 normales, tandis que, dans un passage d'Aelfric de même étendue, sur un total égal, il n'y avait plus que 208 positions finales contre 208 normales et 84 médiales. Ainsi, la proportion de positions finales qui, dans l'*Orose*, s'élevait à 24/32 contre 6/32 de normales, baissait, dans Aelfric, jusqu'à l'égalité de 13,5/32 contre 13,5/32 [3]. Partant de cette constatation, M. Smith croyait pouvoir affirmer que la position finale, très fréquente d'abord dans la subordonnée anglo-saxonne, avait cédé du terrain au cours du x^e^ siècle jusqu'à diminuer de moitié dans la syntaxe d'Aelfric, tandis que la position normale, s'enrichissant des pertes de sa rivale, se généralisait dans la subordonnée aussi bien que dans la principale, et, s'imposant aux deux genres de propositions, tendait à les confondre dans la même construction. Mais cette conclusion, basée sur un dénombrement trop restreint, ne résiste pas à un examen plus approfondi. L'*Orose* en effet, fortement influencé par la syntaxe latine, et où, en particulier, revient sans cesse, la tournure : *Aer þæm þe Romeburg getimbred wære* (at vero

1. 5/35 ; cf. *supra*, p. 256.

2. *The Order of Words*, p. 33.

3. Un examen indépendant des cinq premières *Homélies* (Th., I, 8-90) et de la XII^e^ du vol. II (p. 188-224) a donné : sur 806 subordonnées, 377 normales, 50 médiales et 379 finales, ou 15/32, 2/32 et 15/32. Cette curieuse confirmation de l'égalité du nombre des normales et des finales fixe un trait intéressant de la syntaxe d'Aelfric.

ante Urbem conditam...), est un texte trompeur. La *Chronique anglo-saxonne*, il est vrai, semble, en quelque mesure, lui donner raison, car sur une moyenne de 32 subordonnées, elle présente 10 cas de position normale et 19 de position finale [1]. Mais, si on en appelle à la *Cura Pastoralis* d'Aelfred, un résultat très différent apparaît. Sur un total de 1712 subordonnées [2] examinées en 100 pages [3], on en a relevé 825 dans l'ordre normal, 221 dans la position médiale, et seulement 666 dans la position finale, ce qui donne respectivement une proportion de 16/32, 4/32 et 12/32. C'est, pour la position finale, un chiffre inférieur à celui qu'on notait dans Aelfric. Impossible donc d'établir, sous ce rapport, une différence entre la syntaxe du IXe siècle et celle du XIe. Et toujours on revient à la même constatation : dans la construction de la subordonnée, aussi bien que dans celle de la principale, règne une large liberté que seules deux tendances limitent. Alors que la principale montre un goût, peut-être croissant [4], pour l'inversion que la subordonnée évite, celle-ci hésite constamment entre la position normale, caractéristique de la principale, et la position finale, qui n'y était qu'une exception.

On voit aussi combien peu l'anglo-saxon justifie la conclusion que B. Delbrück prétend tirer de ses études de syntaxe comparée : « Tel semble avoir été, écrit-il en substance [5], l'état de choses en germanique primitif : dans la principale, le verbe se trouvait le plus souvent en position finale, mais bientôt il commença à s'avancer vers la deuxième place, — après le sujet, — tandis que dans la subordonnée il restait à la finale. » Disons plutôt : le germanique primitif hérita de l'indo-européen la liberté de construction d'une langue synthétique et la conserva le plus possible. Mais, lorsque le sujet,

1. Plus 3/32 de médiales.

2. Au nombre desquelles ne figurent pas 53 subordonnées inverses et 9 autres qui, susceptibles d'inversion, ne l'ont pas pratiquée.

3. Éd. Sweet, p. 89-287.

4. Cf. *supra*, p. 260.

5. *Germanische Syntax II*, p. 74.

même pronominal, se détacha du verbe, il se tint, dans la principale tout au moins, immédiatement avant lui. Dans la subordonnée, pour une raison encore obscure, et qui ne peut guère être le seul « accent de phrase » [1], le verbe resta plus mobile, en position tantôt normale et tantôt finale, comme en ags. Plus tard, tandis que l'allemand, dans son formalisme grammatical, généralisait l'emploi de la position finale comme indice de la subordonnée, l'anglais, dans son désir de simplification, nivelait la construction des deux sortes de propositions au profit de celle de la principale, c'est-à-dire de la position normale. Nous verrons ailleurs que l'affaiblissement des désinences, en supprimant, à l'époque moyen-anglaise, presque tous les signes extérieurs du subjonctif, précipita le cours de cette évolution.

*
* *

Le style. — A l'exception de quelques chartes et de gloses sans aucune valeur littéraire, les premiers documents en prose anglaise qui nous soient parvenus datent de l'époque d'Aelfred. Ce roi, dès son avènement en 871, avait été frappé des inconvénients que présentait pour son gouvernement l'ignorance générale de ses sujets, clercs ou laïcs, incapables de « comprendre leurs offices en anglais ou de traduire un message du latin en leur langue » [2]. Lui-même, faute de maîtres, avait dû rester « illettré jusque passé l'âge de douze

1. Comme le voudrait Ries et, après lui, Delbrück, *op. cit.*, p. 7 : pour eux, la position finale serait caractéristique, en i.-e., de la principale aussi bien que de la subordonnée. Ensuite, le verbe de la principale, plus faiblement accentué que celui de la subordonnée aurait été attiré vers le sujet ; tandis que celui de la subordonnée restait à la finale. On postule ainsi pour l'i.-e. un « état de choses » identique avec celui de l'ancien indien où, semble-t-il, le verbe complet dans la principale était le plus souvent final et inaccentué (*ibid.*, p. 5, citant Wackernagel).

2. Préface d'Aelfred lui-même à la traduction de la *Cura Pastoralis* (éd. Sweet, p. 3, l. 14-15).

ans » [1], et se contenter de réciter, d'après la tradition orale, les poèmes anglo-saxons. Aussi, lorsque vers 880 son énergie eut momentanément écarté du Wessex le danger des incursions danoises, résolut-il de fonder une école royale. Il fit appel à la Mercie qui lui envoya Wærferth, évêque de Worcester, Plegmund, futur archevêque de Canterbury, avec ses deux chapelains : Aethelstan et Werwulf. Il obtint « en Gaule » les services de Grimbald, « moine et prêtre » à Saint-Omer, et ceux de « Jean le Vieux Saxon ». Du fond du pays celtique, lui vint le Gallois Asser, qui allait devenir son précepteur assidu et son biographe. Sous la direction de ces maîtres, « la plupart des enfants de la noblesse, et même beaucoup d'entre ceux qui n'étaient pas nobles » apprirent à lire dans « les deux langues latine et saxonne », et aussi à écrire [2].

Les prémices de cette renaissance intellectuelle du Wessex apparurent sous la forme d'une traduction des *Dialogues* de Grégoire le Grand sur la vie et les miracles des saints de l'Italie. Aelfred, désireux de s'instruire et de s'édifier par leurs exemples et leurs leçons, l'avait demandée à ses « fidèles amis » [3], surtout à Wærferth de Worcester, qui la rédigea, sans doute entre 880 et 890, car Asser, écrivant, semble-t-il, vers 893, en fait déjà mention [4]. Elle nous a été conservée dans trois manuscrits, dont le plus complet, celui du Corpus Christi College, Cambridge (n° 322) [5], paraît dater du « deuxième quart du XI^e siècle ». Il se distingue par des particularités merciennes assez nombreuses, comme : *geofendum*,

1. Voir pour ces détails, ASSER, trad. Giles, Bohn's Libraries, 1906, p. 51, 70 et 68, et ASSERIUS, *De rebus gestis Aelfredi*, éd. W. H. Stevenson, Oxford, 1904, p. 20, 62, 58.

2. L'école, nous dit ASSER (*ibid.*, p. 83, et éd. Stevenson, p. 88), fut dotée d'un huitième des revenus du roi.

3. Préface, d'AELFRED lui-même, cf. p. 1 de *Bischofs Wærferth von Worcester Uebersetzung der Dialoge Gregors...* (*Bibliothek der ags. Prosa*, vol. V, Leipzig, 1900, pour le texte, et Hamburg, 1907, pour l'Introduction, éd. Hans Hecht).

4. Trad. Giles, p. 70, Stevenson, p. 62 ; cf. *Wærferth*, éd. Hecht, Introd., p. 19.

5. Texte C de Hecht ; cf. p. VII de son édition (1900).

cweoþan, *seolfa*, *weg* (pour *wæg*, a wall, p. 326), *forgæf*, *bældo*, *cæstre*, *gære* [1], et par sa préférence marquée pour la position normale dans la construction du verbe. Le style, qu'Asser qualifie de « travaillé et d'élégant » (*elucubratim et elegantissime*), trahit plutôt la gêne et la lourdeur d'une syntaxe encore mal assurée. Il est curieux que l'un des trois manuscrits, celui de la Bodléienne (Hatton 76), nous donne d'une partie de ce texte une version revue [2], au début du XI^e^ siècle apparemment, et souvent allégée. Il suffira, pour s'en convaincre, de comparer les deux phrases suivantes :

Ms. Corpus (Hecht, p. 78) :

þa se ylca þegn þæt his hors, þe he geseah acyrred fram his weden-heortnesse mid swa hrædlicum bebode þæs halgan wundres, he þa bebead, þæt man þam halgan were þæt ilce hors eft bringan sceolde.

then the same thane that horse of his, which he saw converted from its madness by the so prompt command of the holy miracle, he then ordered that [a] man should bring that same horse back to the holy man.

Ms. Hatton (Hecht, *ibid.*) :

þa þa se ilca þegen geseah, þæt his hors wæs awended fram his wodnysse mid swa hrædlicum bebode þæs wundres, þa geteohhode he hit to forgifenne þam ylcan halgan were.

when the same thane saw that his horse was converted from its madness by the so prompt command of the miracle, then resolved he to present it to the same holy man.

1. On lui a comparé la traduction ags. de l'*Histoire Ecclésiastique* de Bede, souvent attribuée à Aelfred, mais d'une authenticité encore douteuse. Le manuscrit le plus ancien de cet ouvrage (Tanner 10, à la Bodléienne, de la fin du X^e^ siècle) semble dû à cinq scribes successifs, dont les particularités dialectales ne sont pas identiques. L'édition Miller (*Early English Text Society*, 1890, ss.), en « adoptant une contamination » de quatre manuscrits, dont le résultat se rapprocherait le plus possible d'un prétendu « archétype anglien », a encore compliqué la question. Aussi nous dispenserons-nous provisoirement de tenir compte du Bede, dont le style, par surcroît, n'a pas d'originalité distincte.

2. Peut-être à l'instigation de Wulfstan, prieur du monastère et futur évêque de Worcester (cf. HECHT, Introd., p. 27).

En même temps que la traduction des *Dialogues*, on entreprenait, sous l'impulsion d'Aelfred, et probablement avec la collaboration d'Asser [1], la rédaction de la première partie de la *Chronique anglo-saxonne*, celle qui, dans le manuscrit A ou texte de Winchester [2], s'étend jusqu'à l'année 892. Très sèche d'abord, simple énumération d'annales parfois contestables, elle prend de l'ampleur à partir de 823, époque à laquelle Ecgberht, roi du Wessex, réussit à faire l'unité de l'Angleterre du Sud contre la Mercie. Mais, dès 755, le compilateur, utilisant, semble-t-il, une narration contemporaine des faits, avait intercalé dans son exposé le récit plus détaillé des démêlés de Cynewulf et de Cyneheard [3]. C'est le plus ancien morceau de prose historique anglo-saxonne que nous possédions, et il mérite à ce titre d'être examiné de près dans un extrait de quelque étendue :

Þa on morgenne gehierdun þæt þæs cyninges (i.e. Cynewulf) þegnas þe him be æftan wærun þæt se cyning ofslægen wæs, þa ridon hie þider, & his aldormon Osric, Wiferþ his þegn, & þa men þe he be æftan him læfde ær & þone æþeling on þære byrig metton þær se cyning ofslægen læg, & þa gatu him to belocen hæfdon & þa þær to eodon ; & þa gebead he him hiera agenne dóm feos & londes gif hie him þæs rices uþon, & him cyþdon

Then, upon the morrow, heard the King's thanes, who were behind him (Cynewulf), that the king had been slain, then rode they thither, and his ealdorman Osric and Wiferþ his thane, and the men whom he had left behind him, and they met the nobleman (Cyneheard) at the city where the king lay slain, and they had locked the gates against them, and they went thereto ; and then offered he to them their own choice of money and land, if they

1. Il est remarquable que ses *Res gestæ Aelfredi*, dans leur partie historique, qui sert de cadre et de soutien à la biographie proprement dite, concordent parfois littéralement avec la *Chronique*, et, souvent aussi, ajoutent des détails intéressants et précis. On dirait qu'Asser et l'annaliste ont puisé inégalement à des sources communes. Il est évident, en tout cas, qu'Asser ne pouvait que s'intéresser vivement à tout ce travail historique. Peut-être servait-il d'interprète pour la traduction des documents latins.

2. Ms. Parker, Corpus Christi College, Cambridge, cf. *supra*, p. 151.

3. PLUMMER, p. 46-48 ; cf. SWEET, *An Anglo-Saxon Reader* (1908) p. 1-3.

þæt hiera mægas him mid wæron þa þe him from noldon; & þa cuædon hie þæt him nænig mæg leofra nære þonne hiera hlaford, & hie næfre his banan folgian noldon, & þa budon hie hiera mægum þæt hie gesunde from eodon; & hie cuædon þæt tæt ilce hiera geferum geboden wære, þe ær mid þam cyninge wærun; þa cuædon hie þæt hie hie þæs ne onmunden þon ma þe eowre geferan þe mid þam cyninge ofslægene wærun. & hie þa ymb þa gatu feohtende wæron oþþæt hie þær inne fulgon, & þone æþeling ofslogon, & þa men þe him mid wærun alle butan anum.

would grant him the kingdom, and [they]informed them that their kinsmen were with them, who would not desert him; and then said they that no kinsman was dearer to them than their lord, and [that] they never would follow his murderer, and then offered they to their kinsmen that they should leave the place in safety, and they said that the same had been offered to their companions who had been with the king; then said they that they regarded it not any more than your companions who had been slain with the king. And they then were fighting around the gates until they entered in and slew the nobleman and the men who were with him, all except one.

C'est bien là l'enfance, sinon de la langue, au moins de la syntaxe. Le narrateur, inhabile à discerner les liens logiques des idées et à manier leur expression, se laisse porter au fil des événements consécutifs. Il procède par juxtaposition de substantifs sujets ou compléments (*þa ridon hie... & his aldormon... & Wiferþ his þegn & þa men...*), et par coordination de propositions principales reliées, en toute simplicité, le plus souvent par *and* ou *and þā*, quelquefois par *þā* tout seul. Le sens de la subordination de certains membres de phrase par rapport à d'autres est, chez cet annaliste, très peu développé. Une particule invariable, *þe* : tel est le seul relatif proprement dit ; ailleurs, il faut avoir recours à des démonstratifs que l'on répète, faute de mieux. C'est ainsi que *þa on morgenne... þa ridon hie* équivaut à : when in the morning..., they rode, — et que *gehierdun þæt... þæt se cyning ofslægen wæs* signifie : heard that the king was slain. Seulement il est manifeste que, dans le premier cas, il n'y a pas de subordination réelle, mais coordination de deux principales, et que, dans le second, *þæt* venant après *gehierdun* est un pronom démonstratif à l'accusatif,

qui annonce que la pensée va être complétée par une incidente. En outre, l'embarras et l'imprécision d'un écrivain inexpémenté apparaissent ici dans l'emploi du pronom personnel : *hie* ne désigne pas moins de trois sortes de personnages. Au début, il s'agit des amis du défunt roi Cynewulf, et vers le milieu aussi dans : *þa cuædon hie,* mais, dans l'intervalle, un *hie* sous-entendu, inclus dans *belocen hæfdon,* semble se rapporter aux partisans de Cyneheard, et, plus loin, un second *þa cuædon hie* désigne ceux des assiégés qui se trouvaient être les parents des assaillants. Si bien que, dans un troisième *hie cuædon* (*þæt tæt ilce...*), on ne sait plus exactement de qui il est question. Enfin, comme si cette prose s'inspirait d'un récit plus ancien, et peut-être en vers, on note, vers la fin, le passage inattendu du style narratif à l'interpellation directe dans *eowre,* au lieu de *hiera, geferan.* C'est là une particularité tout à fait rare. Mais l'insuffisance de la subordination et l'ambiguïté du pronom de la 3e personne pluriel, unique pour les trois genres, sont des faiblesses dont la prose anglo-saxonne n'a jamais complètement réussi à s'affranchir.

Cependant Aelfred, en s'aidant des conseils d'Asser, avait continué ses études personnelles. Vers 884, semble-t-il, « il était encore incapable de comprendre quelque livre que ce fût, n'ayant pas jusqu'alors appris à lire » [1], ce qui vraisemblablement doit s'entendre d'un texte latin. Mais, à la fête de la Saint-Martin, le 11 novembre 887, mû « par une inspiration divine », il se mit « à étudier les rudiments des saintes Écritures », et à faire compiler par Asser un florilège des meilleures interprétations de ses passages favoris. Telle fut l'origine de son *Manuel* ou *Hand-bōc,* aujourd'hui perdu, et qui vint compléter le livre d'heures et de prières qui, depuis

1. Asser, éd. Stevenson, p. 63 : « Nam die noctuque, quandocunque aliquam licentiam haberet, libros ante se recitare talibus (ses conseillers littéraires) imperabat — non enim unquam sine aliquo eorum se esse pateretur — quapropter pene omnium librorum notitiam habebat, quamvis per se ipsum aliquid adhuc de libris intelligere non posset. Non enim adhuc aliquid legere inceperat. »

longtemps, ne le quittait pas. Telle fut aussi l'impulsion première qui allait décider de sa carrière littéraire. Car, à peine le premier extrait latin était-il transcrit, que lui venait le désir « de le lire et de l'interpréter en saxon », si vif était, chez ce pasteur de peuples, l'instinct éducateur. Or, son souci des intérêts spirituels de ses sujets, des laïcs non moins que des clercs, ne se pouvait satisfaire de la simple composition d'un recueil de morceaux choisis. Il fut bientôt conduit à une tâche plus haute et à un labeur plus absorbant. Il « se souvint que la connaissance du latin était en pleine décadence dans toute l'Angleterre, et que nombreux étaient ceux qui pouvaient encore lire un manuscrit anglais ». Aussi, malgré les « préoccupations multiples et variées » de sa charge, entreprit-il de « traduire en anglais le livre qu'en latin on nomme *Pastoralis*, et en anglais *Hierdebóc*, tantôt mot à mot, tantôt plus librement, d'après le sens, comme me l'enseignèrent Plegmund mon archevêque, et Asser mon évêque, et Grimbold mon chapelain, et Jean mon chapelain. L'ayant ainsi compris d'après leurs instructions, je m'efforçai de le rendre en anglais, avec le plus de clarté possible [1]. » Remarquons ceci : Aelfred ne traduit pas directement du latin. Il se fait expliquer l'original, et sa contribution propre consiste à exprimer en anglo-saxon le sens ainsi établi. En outre, il semble bien, d'après ce passage, que, de toutes ses traductions, la première en date soit précisément celle de la *Cura Pastoralis* [2], puisqu'il n'y est question d'aucune autre œuvre vers laquelle, dans son intention de traduire, soit allée sa pensée. Ce « Manuel du pasteur » eut ses préférences comme pouvant servir à l'édification de tous, prêtres et fidèles: il y adjoignit ensuite les *Soliloques* de saint Augustin et la *Consolation de la philosophie* de Boèce. Puis, se tournant vers l'histoire, dont les annales west-saxonnes lui avaient montré l'intérêt et l'utilité, il traduisit lui-même, ou fit traduire, l'*Historia adversus paganos* d'Orose, et l'*Historia*

1. *Gregory's Pastoral Care*, Préface, éd. Sweet, part I, p. 6-7.

2. Postérieure cependant à 893, puisque Asser écrivant, pense-t-on, à cette date ne la mentionne pas.

ecclesiastica gentis Anglorum de Bede, celle-ci avec d'importantes coupures.

Les libertés qu'Aelfred et son entourage prennent avec les textes ont permis au roi d'introduire çà et là des développements originaux où se révèlent ses propres opinions et son style personnel. L'un des plus intéressants est la préface à la traduction de la *Cura Pastoralis* : l'auteur, s'adressant à Wærferth, évêque de Worcester, lui signale l'état d'ignorance générale où se trouve alors l'Angleterre, et le devoir qu'a tout chef chrétien d'y remédier de son mieux :

Hatton Ms., éd. Sweet, p. 3-5. — Gode ælmihtegum sie þonc þætte we nu ænigne ón stal habbaþ lareowa. & forþon ic þe bebiode þæt þu dó swæ ic geliefe þæt þu wille, þæt þu þe þissa woruldþinga to þæm geæmetige swæ þu oftost mæge, þæt þu þone wisdom þe þe God sealde þær þær þu hiene befæstan mæge, befæste.

Thanks be to God Almighty that we now have some supply of teachers. & therefore I command thee that thou do as I believe that thou wilt do : that thou disengage thyself from these wordly matters, as often as thou canst, that thou may apply the wisdom that God gave thee where thou canst apply it.

Qui se plaindrait ici d'une absence de subordination entre les diverses parties de la phrase ? Sous la forme des conjonctions : *þæt* simple ou répété, *swæ*, *þær þær*, de la locution conjonctive *to þæm þæt* et de la particule relative *þe*, les liaisons se pressent au point d'étouffer, sous leur enchevêtrement et leur poids, l'idée essentielle. Dominé par l'allure oratoire de sa pensée, et peut-être aussi par l'exemple du latin qu'il vient de traduire, l'écrivain voudrait s'exprimer en périodes, mais il ne sait pas encore les organiser autour d'une proposition principale habilement tenue en relief au milieu des incidentes. En véritable apprenti, il essaie d'un outil qui, trop lourd pour sa main, l'entraîne au lieu de lui obéir.

Mais ouvrons le *Boèce*, à la noble page où Aelfred expose sa conception des fonctions royales, et qui se termine par ces mots :

Éd. Sedgefield, p. 41. — þæt is nu hraþost to secganne, þæt ic wilnode weorþfullice to libbanne þa hwile þe ic lifde, & æfter minum life þæm monnum to læfanne þe æfter me wæren min gemyndig on godum weorcum.

That is to say, in short, that I desired honourably to live the while that I lived, and, after my life, to leave to the men that should be after me my memory in good works.

On sent que le juste milieu y est atteint entre la simplicité gauche, ou sèche, de la première partie de la *Chronique*, qui procède le plus souvent par juxtaposition de coordonnées, et l'embarras syntaxique de l'extrait de la *Cura*. L'idée principale s'impose à toute la phrase, mais sans exclure quelques précisions complémentaires. En fait, tout se rattache au *þæt* initial, qui annonce le reste, et est repris par une subordonnée d'abord, ensuite par un gérondif. Aussi l'ensemble du passage laisse-t-il une impression de sobriété, de netteté et de clarté, avec, subsistant encore, une teinte de simplicité primitive, due à l'emploi du démonstratif *þæt* répété sous forme de conjonction : *þæt is nu hraþost...þæt ic wilnode*. D'une construction beaucoup plus naïve et fruste, qui rappelle la plus ancienne *Chronique*, est le récit des voyages d'Ohthere et de Wulfstan, inséré par Aelfred dans son *Orose* [1]. La phrase y est courte : *Ohthere sæde þæt sio scir hatte Halgoland þe he on bude* (Ohthere said that the district was called Halgoland, that he dwelt in, p. 19). Les propositions, en grande majorité principales, restent le plus souvent indépendantes, ou sont reliées en séries par une succession de *þā*, *and*, *þonne* : *þa for he norþryhte be þæm lande... þa wæs he swa feor norþ* (then fared he straight north along the land... then was he so far north, p. 17). Les conjonctions de subordination, monotones et pesantes, servent d'articulations trop visibles à des incidentes mal fondues dans l'ensemble : *þa cirdon hie up in on þa ea, for þæm hie ne dorston forþbi þære ea siglan for unfriþe; for þæm þæt land wæs eall gebun...* (then turned they up in that river, because they durst not

1. Éd. Sweet, p. 17-21.

sail on along that river for fear of hostility, because the land was all inhabited..., p. 17). Enfin, comme si l'auteur, insuffisamment sûr de sa parole, ne demandait qu'à s'effacer devant l'autorité qu'il cite, on le voit, ainsi que l'avait déjà fait l'annaliste de la *Chronique* [1], passer de la narration au discours direct, sans aucune transition : *Wulfstan sæde þæt he gefóre of Hæþum... Weonoþland him wæs on steorbord... þonne æfter Burgenda lande wæron ús þas land... & Gotland on bæcbord... & Weonodland wæs ús ealne weg on steorbord oþ Wislemuþan* (Wulfstan said that he sailed from Sleswig... Wendland was on his right... then, after the land of the Burgundians [Bornholm], were those lands and Gothland on *our* left, and Wendland was all the way on our right, to the mouth of the Vistula, p. 19-20).

Ainsi, le caractère le plus marqué du style personnel d'Aelfred est son inconséquence. Insuffisamment formé, il ne reste pas constamment semblable à lui-même. Il varie avec son ambiance : tantôt simple, et presque enfantin en reproduisant les paroles d'autrui, tantôt plus harmonieusement construit, lorsqu'il s'inspire de Boèce, embarrassé, lourd, surchargé, souvent obscur, sous l'influence des périodes de la *Cura*.

Les mêmes disparates se retrouvent dans les traductions. La *Cura*, par exemple, et moins souvent l'*Orose* ont des phrases où le sens disparaît sous un entassement d'incidentes mal agencées. En voici une :

Gregorys' Pastoral Care, éd. Sweet, p. 119. — þa þe ofer oþre bioþ giemen hie geornlice þætte sua micle sua hira onwald biþ mara gesewen ofer oþre menn þæt hie sua micle ma sien innan geþryccede mid eaþmodnesse, þylæs þæt geþoht hine ofersuiþe & on lustfulnesse his mód geteo hwelces unþeawes, þæt he hit[ne] mæge þonne

Those who are above others, let them be very careful that the greater their visible authority over others, the more they be inwardly subdued by humility, lest that thought should overcome him, and draw his mind to the desire of some vice, so that he cannot subject it to his will, because he formerly had made his own will sub-

1. Cf. *supra*, p. 274.

to his willan gewealdan, forþæmþe he him ær to unþeawum his agenne willan underþeodde, & him geþafade þæt hit mid anwalde him moste oferricsian, þætte þæt ofsetene mód mid þære lustfulnesse his anwaldes ne sie getógen to úpahafenesse.

servient to his vices, and allowed it to rule with authority over him, so that the besieged mind through its delight in authority be not drawn to presumption.

Au poids de *þylæs* et de *forþæmþe* s'ajoute la variété des sens de la conjonction *þæt* ou *þætte* qui, au commencement de la phrase, dépend directement de *giemen*, et, quelques lignes après, est répétée dans cette même acception par un pléonasme qui produit une première anacoluthe; au milieu de la période, *þæt* prend la signification intensive de *so that*, puis, après *geþafade*, revient au sens ordinaire de *þæt*, pour terminer par un équivalent de *so that*, qu'il faut rattacher tant bien que mal au verbe *giemen* du début [1]. Et ce n'est pas tout : la phrase est brisée, en son milieu, par une seconde anacoluthe que cause le passage du pluriel au singulier dans l'emploi du pronom personnel. En effet, le sujet initial au pluriel (*þa þe*), plusieurs fois réitéré dans *hie* et *hiera*, se rétrécit inopinément en un singulier : *hine*, *his*, *he*, par une inadvertance des plus communes dans la prose primitive anglo-saxonne. De même dans : *Ne þynce him no genog þæt he ana wel libbe, buton eac þa þe he fore beon sceal from þære slæwþe his synna atio* (Let it not seem sufficient to him that he alone live well, except he shall also draw from the sloth of their [ags. *his*]sins those at whose head he may be, *Cura Past.*, p. 193), et, sous une forme atténuée, dans : *þylæs hine ænig wuht gælde ungearowes, þonne man þa earce beran scolde* (lest any thing unexpected hindered him [the bearer], when a man had to carry the ark, *ibid.*, p. 171), où *hine* anticipe sur *man*, et reste d'abord inintelligible [2]. Outre ces causes d'anacoluthes qui, dans la plupart des cas, mènent à des obscurités, notons encore : l'omission d'un pronom sujet,

1. Cf. une phrase du même genre, dans *Orose*, p. 48, l. 17-25.

2. Sweet tourne la difficulté en traduisant par : *hindered the ark*, mais *hine* est masculin, et *þa earce* féminin.

sous-entendu et inclus dans le verbe : *gif him þonne... gebyrige... þæt on þæs hwæt befoo þe wiþ his willan sie* (if it then happen to him that [he] engage in anything of the sort against his will, *Cura Past.*, p. 199),—l'instabilité des constructions subordonnées: *þa wæs þæt feorþe... þæt hundes fleogan comon geond eall þæt mancyn, and hy crupon* (then was the fourth that dogflies came over all that people, and they crept, *Or.*, Sw., p. 38), —enfin la présence d'une très forte ellipse, comme dans :

Ibid., p. 54. — He þa swa dyde & geworhte anes fearres anlicnesse of áre, to þon, þonne hit hat wære & mon þa earman men oninnan don wolde, hu se hlynn mæst wære, þonne hie þæt susl þæron þrowiende wæron.

He then did so, and wrought the likeness of a bull in brass, in order that, when it was hot, and when the wretched men were thrown into it, [he might hear] how the cry would be greatest, when they should be suffering torment in it.

Le *Boèce*, au contraire, et une œuvre qui, à plusieurs égards, en est très voisine : les *Soliloques* de saint Augustin [1] ont été traduits dans une langue déjà plus assurée. Les phrases courtes, d'une tournure presque épigrammatique, n'y sont pas rares : *Swa deþ eac se þe wintregum wederum wile blostman secan* (So does also he who in wintry weather will look for flowers, éd. Sedgefield, p. 12) ; au balancement antithétique d'une pensée nettement délimitée, correspond l'équilibre de la construction en ce passage pris parmi beaucoup d'autres :

Ibid., p. 31. — Se ealda cwide is swiþe soþ þe mon gefyrn cwæþ, þætte þa micles beþurfon þe micel agan willaþ, & þa þurfon swiþe lytles þe maran ne wilniaþ þoñ genoges.

That old saying is very true, which was spoken of old, that those have need of much who will possess much, and those have need of very little who desire no more than enough.

La période même, mieux tenue en main, ne donne plus l'impression qu'elle s'égare au gré des incidentes. Elle s'or-

1. Malheureusement conservés dans un ms. unique et trop tardif pour qu'on puisse en faire grand cas (cf. *supra*, p. 168, n. 2.)

ganise autour d'une idée centrale, qui se développe en une série de conséquences, de comparaisons ou de contrastes distinctement présentés :

Ibid., p. 121-122.— Forþæm wenaþ þa dysegan þæt ælc mon sie blind swa hi sint.., þæt dysi is anlicost þe sum cild sie full hal & ful æltæwe geboren, & swa fullice þionde on eallum cystum & cræftum þa hwile þe hit on cnihthade biþ ; & swa forþ eallne giogoþhad, oþ he wyrþ ælces cræftes medeme, & þonne lytle ær his midferhþe weorþe bæm eagum blind, & eac þæs modes eagan weorþan swa ablende þæt he nanwuht ne gemune þæs þe he æfre ær geseah oþþe geherde, & wene þeah þæt he sie ælces þinges swa medeme swa he æfre medomest wære, & wenþ þæt ælcum men þince swa swa him þincþ.

Therefore the foolish imagine that every man is blind as they are. That foolishness is just like as if some child should be born full sound and full complete, and as fully prosperous in all virtues and faculties the while that it is in youth, and also during all manhood, until he becomes perfect in every art, and then become, a little before middle age, blind of both eyes, and also that the eyes of the mind become so blinded that he remember not any thing of what he ever saw or heard before, and think however that he is in every thing as perfect as he ever was most perfect, and imagines that to every man it seems as it seems to him.

Nous voilà déjà loin des sèches énumérations et des maigres récits de la *Chronique*. A l'école de Latins comme Boèce et Grégoire le Grand [1], d'autant plus aisément assimilables qu'ils sont plus près du moyen âge, l'anglo-saxon apprend la rhétorique. Il étudie le style ; il s'exerce à l'effort conscient que ce labeur exige de l'écrivain ; il commence à sentir l'intérêt de la forme et des ornements qui peuvent l'embellir. Dans ces traductions apparaissent les premières images dont se soit servie la prose anglaise. Ce sont, le plus souvent, des comparaisons détaillées, telles que les aimait Grégoire, et parfois aussi Boèce [2]. On vient d'en lire une ; on en pourrait citer bien

1. Orose, historien polémiste, qui développait une thèse, écrit dans une langue souvent contournée, mais toujours sobre et nerveuse.

2. C'est un goût que leur a donné le raisonnement par analogie, très en faveur jusqu'à ce que la science moderne lui substituât la méthode d'observation.

d'autres, celles-ci, par exemple : le « pasteur » qui prétend guérir les vices d'autrui sans se préoccuper des siens propres est comme un médecin effronté :

Gregory's P. C., éd. Sweet, p. 60.— Se læce biþ micles to bald & to scomleas þe gæþ æfter oþerra monna husum lacniende, & hæfþ on his agnum nebbe opene wunde unlacnode;

That leech is much too bold and too shameless who goes along other men's houses ministering, and has on his own face an open wound untended;

les ambitieux *þeahtigaþ on hiera modes rinde monig god weorc to wyrcanne, ac on þam piþan biþ oþer gehyded* (consider in the bark of their minds that they will perform many good works, but in the pith is something else hid, *ibid.*, p. 55) ; l'avarice est comme une épine qui *ne wyrþ forsearod on þæm helme, gif se wyrttruma ne biþ forcorfen oþþe forbærned æt þæm stemne* (will never wither in the crown, unless the root has been cut off or burnt at the stem, *ibid.*, p. 340). En d'autres endroits, surtout chez Boèce, la comparaison, à peine esquissée, se réduit à l'une de ces métaphores rapides que trouve une pensée que l'imagination vivifie : *Ic wene þeah, gif wit giet uncru word tosomne sleaþ, þæt þær asprunge sum spearca up soþfæstnesse þara þe wit ær ne gesawon* (I think, however, if we strike together both our words, that there might spring up some spark of truth, such as we never saw before, *de Consolatione Philosophiæ*, éd. Sedgefield, p. 99). Il arrive en outre que, deux images se faisant contraste, ou deux idées s'opposant, le style prenne cette tournure antithétique qu'on appelle le trait, et dont la vigueur alerte et concise tranche si heureusement avec la démarche incertaine de périodes diffuses. Fréquente dans le *Boèce* [1], cette qualité se rencontre même dans la *Cura* : l'orgueilleux, affectant l'humilité, « sous prétexte de refréner son arrogance, il l'augmente » (*on þæm hiewe þe he sceolde his gielpes stieran, on þæm he his strienþ*, p. 55); celui qui, avec une

1. Cf. *supra*, p. 281.

modestie nuisible, cache ses bonnes œuvres, ressemble à qui « planterait des arbres en coupant leurs racines » (*he deþ swelce he plantige treowu, & ceorfe of þa wyrtruman, ibid.*, p. 449).

A la considérer dans son ensemble, l'œuvre littéraire d'Aelfred et de son entourage est d'une singulière importance. Elle n'a certes pas atteint la perfection. Composée uniquement de traductions, ou, pour mieux dire, d'adaptations, elle a peu d'originalité de fond. Mais c'est, dans sa forme, une véritable création. Là où rien n'existait avant elle que des documents en une langue rudimentaire, elle a construit, en prose anglaise, un édifice déjà imposant. Nous en avons assez dit les défauts d'inexpérience. Mais de quel courage, de quel dévouement, idéaliste et utilitaire à la fois, elle témoigne, et comme elle est caractéristique de ce roi qui, malgré la défaite et des difficultés sans nombre, arracha pied à pied ses États à l'envahisseur danois ! Avec la même force de volonté, le même sentiment exalté du devoir, il lutta contre l'ignorance, comme il l'avait fait contre la fortune adverse. Il s'attaqua aux sujets et aux œuvres les plus ardus, parce qu'ils lui paraissaient indispensables : à l'histoire qu'il abordait de plain-pied dans ses *Annales* et dans *Bede*, mais qu'il lui était plus difficile d'interpréter dans *Orose*, à la psychologie religieuse, subtile et parfois obscure, de Grégoire, à la philosophie de Boèce. Quel travail d'apprentissage, et combien digne d'un pareil débutant !

Un siècle s'écoula sans apporter aucun élément nouveau, ni dans les *Blickling Homilies*, ni dans la traduction de la *Règle des Bénédictins*, qu'on attribue à l'évêque Aethelwold (c. 960), et qui est d'ailleurs remarquable par sa simplicité correcte. Elle annonce la manière d'Aelfric, lui-même élève d'Aethelwold, et le mieux doué de ceux qui, en Angleterre, participèrent à cette renaissance des études et de la discipline monastiques, dont l'impulsion première était venue de France vers 950 [1]. Ael-

1. De Cluny d'abord (c. 910), de Fleury ensuite, dont les rapports furent fréquents avec le clergé anglo-saxon, surtout avec les évêques Oswald, de Worcester, et Aethelwold, de Winchester.

fric, comme Aelfred, souffre de l'ignorance qui l'entoure, et veut instruire ses compatriotes. Mais, tandis que le roi, vivant dans le siècle, se préoccupait des affaires publiques et de leur histoire, non moins que de son salut éternel, Aelfric, moine diligent, sédentaire et pieux, s'absorbe dans ce dernier objet. Il pense à la fin du monde si proche, dit-il, au moment même où il rédige ses *Homélies catholiques* (c. 990), « forþam þe menn behofiaþ godre lare swiþost on þisum timan þe is geendung þyssere worulde, and beoþ fela frecednyssa on mancynne ærþan þe se ende becume [1] » ; il sait que la connaissance du latin est peu répandue, surtout parmi les laïcs ; il s'adresse donc à ses fidèles, à tout un peuple d'illettrés, dont il faut que ses sermons puissent être compris à la simple audition.

Aussi le caractère général de cette prose est-il son extrême simplicité. Le style, d'accord avec la pensée, se distingue par une régularité et une clarté presque uniformes. Rien d'imprévu, de rude ou de subtil qui, retenant l'attention, fasse perdre le fil du discours. Qu'il reprenne un récit biblique familier, ou qu'il commente le mystère de la communion, toujours le prédicateur s'adapte à son auditoire, dans son argumentation aussi bien que dans sa narration :

Homilies, éd. Thorpe, I, p. 16.— þa ongeat se deofol þæt Adam and Eua wæron to þy gesceapene þæt hi sceolon mid eadmodnysse and mid gehyrsumnysse geearnian þa wununge on heofenan rice þe he ofafeoll for his up-ahefednysse, þa nam he micelne graman and andan to þam mannum, and smeade hu he hi fordon mihte. He com þa on næddran hiwe to þam twam mannum, ærest to þam wife, and hire to cwæþ, « Hwi forbead God eow

Then understood the devil that Adam and Eve had been created in order that they should with humility and with obedience merit the dwelling in the kingdom of heaven that he had fallen from for his haughtiness, then took he great anger and envy towards those persons, and considered how he might fordo them. He came then in a serpent's shape to the two persons, first to the woman, and said to her : « Why did God forbid you the fruit of the

1. *Préface*, éd. Thorpe, I, p. 3 : « because men have need of good instruction, especially at this time, which is the ending of the world, and there will be many calamities among mankind before the end cometh ».

þæs treowes wæstm, þe stent on middan neorxna-wange? » þa cwæþ þæt wif, « God us forbead þæs treowes wæstm, and cwæþ þæt we sceoldon deaþe sweltan, gif we his on byrigdon »....

tree, which stands in the middle of Paradise? » Then said the woman, « God forbade us the fruit of that tree, and said that we should die the death, if we tasted of it »...

Ibid., II, p. 268-269. — Eac swilce þæt halige fant wæter, þe is gehaten lifes wyl-spring, is gelic on hiwe oþrum wæterum, and is underþeod brosnunge ; ac þæs Halgan Gastes miht genealæhþ þam brosniendlicum wætere þurh sacerda bletsunge, and hit mæg siþþan lichaman and sawle aþwean fram eallum synnum þurh gastlicere mihte. Efne nu we geseoþ twa þing on þisum anum gesceafte. Aefter soþum gecynde þæt wæter is brosniendlic wæta, and æfter gastlicere gerynu hæfþ halwende mihte ; swa eac, gif we sceawiaþ þæt halige husel æfter lichamlicum andgite, þonne geseo we þæt hit is gesceaft brosniendlic and awendedlic. Gif we þa gastlican mihte þæron tocnawaþ, þonne undergyte we þæt þær is lif on, and forgifþ undeadlicnysse þam þe hit mid geleafan þicgaþ.

Also likewise, the holy font-water, which is called the well-spring of life, is in appearance like to other waters, and is subject to decay ; but the Holy Ghost's might approaches the corruptible water through the priests' blessing, and it can afterwards wash body and soul from all sins through spiritual might. Even thus we see two things in this one creature. According to [its] true nature, the water is a corruptible fluid, and according to the spiritual mystery [it] has salutary power ; thus also, if we consider the holy housel in a bodily sense, then see we that it is a creature corruptible and changeable. If we discern the spiritual might therein, then understand we that there is life in [it], and [that it] gives immortality to those who receive it with belief.

Comment ne pas suivre avec une complète aisance, et même avec le plaisir que donne une clarté parfaite, le développement d'une pensée qui, annoncée dès le début de la phrase, va se précisant, sans interruption ni heurt, en une série de subordonnées emboîtées les unes dans les autres et formant un faisceau immédiatement rattaché à la principale ? Remarquons en effet que la netteté n'est pas ici le résultat d'une concision dont l'excès mène à la sécheresse. La première phrase de chacun de ces extraits, loin de se contracter, s'étend à loisir et prend l'allure d'une période, où deux aspects d'une même idée se font exactement équilibre. Puis, s'il est nécessaire,

comme dans le second passage, la construction se ramasse en vue d'une conclusion à tirer, et la pensée, forte de ce point d'appui, repart dans un nouvel effort plein de souplesse et d'assurance. C'est le style d'une âme probe et d'un grammairien avisé. Il travaille à discipliner et à châtier, comme Aelfred n'a jamais eu le temps de le faire, l'instrument encore rebelle dont il tient à se servir [1]. Et il réussit presque toujours [2].

Modeste par principe et par goût, il ne recherche pas l'éclat. La sobriété lui suffit. Non pas qu'il se refuse tout ornement : de rares comparaisons, sans aucun apprêt, comme lorsqu'il est question de Marthe et de Marie : *Martha swanc þa swilce on rewette, and Maria sæt stille swilce æt þære hyþe* (Martha toiled as if rowing, and Mary sat still as if in harbour, *Hom.*, Th., II, 440), ou dans ce contraste de la charité et de l'avarice : *Witodlice se þe is þæra æhta þeow, he þeowaþ him swa swa hlaforde, and se þe is þæra æhta hlaford, he dælþ hi swa swa hlaford* (Verily he who is the servant of his possessions, serves them as [he would] a master, and he who is the master of his possessions, deals them out as a master, *Hom.*, Th., II, 462). Mais la plus précieuse réussite de ce style est, conformément à sa tonalité générale, l'élégance précise d'assez fréquentes formules antithétiques, où la pensée s'éclaire soudain par une opposition saisissante : *Us becom þa deaþ and forwyrd þurh wif, and us becom eft lif and hredding þurh wimman* (death and perdition came to us through a woman, and again life and salvation came to us through the same, *ibid.*, I, 194), ou

1. Aelfric lisait et écrivait le latin, mais lui préfère l'anglo-saxon, comme le seul moyen de se faire comprendre de ses compatriotes, dont il veut redresser les erreurs en les instruisant dans la vraie « doctrine évangélique » (*Préface*, éd. Thorpe, I, p. 3).

2. Les obscurités, ou les tournures embarrassées, sont chez lui très rares. En voici deux cependant : *þæt folc ne cuþe þæra goda, þæt hi cwædon, þæt he God wære, ac sædon þæt he witega wære* (the people knew not of those benefits, that they might have said that he was God [c.-à-d. knew not how beneficial it would have been to them to say...], but they said that he was a prophet, *Hom.*, Th., I, 191), — et cf. *ibid.*, p. 440, s.f. : *Ne wiþcweþe we...*

bien encore : *þære lufe fandung is þæs weorces fremming* (the test of love is the performance of work, *ibid.*, II, 314), et : *þæs þegenes lof is þæs hlafordes wurþmynt* (praise [given] to the servant is an honour to the lord, *ibid.*, 562).

Ainsi apparaît pour la première fois, dans la prose anglaise, une sorte de rythme imprécis et presque instinctif, que les grands stylistes sauront varier chacun à sa manière. Aelfric, bien que modestement, est déjà de leur lignée. Il a l'oreille et le tact du prosateur qui, sans s'astreindre à une régularité prosodique, s'efforce de mouler exactement la forme sur les contours de l'idée, et de la moduler selon le timbre du sentiment. Il parle quelque part du concert des louanges célestes, et ce n'est pas sans que passe dans sa phrase comme un écho de leur harmonie :

Hom., éd. Thorpe, II, 548. — Efne þa, æfter þære huslunge, stodon twa heofenlice werod ætforan þære cytan dura, singende heofenlicne sang, and hi tocneowon þæt werhades men ongunnon symle þone dream, and wifhades men him sungon ongean, andswariende.

Even then, after the houseling, stood two heavenly hosts before the cell's door, singing a heavenly song, and they discerned that men always began the melody and that women sang in turn, answering.

Malheureusement, dans un nouveau recueil d'Homélies, les *Vies des Saints*, composées quelques années plus tard, vers 998, Aelfric, désireux de retenir l'attention de son auditoire par un procédé emprunté à la métrique, se plut à écrire en une forme hybride, qui n'est ni de la prose ni de la poésie, et qui se pare d'ornements artificiels : la régularité dans le retour des syllabes accentuées, et parfois même l'emploi de l'allitération. Voici le début du Saint Basile :

Basilius wes gehaten sum halig biscop.
se wæs fram cyld-hade. swiþe gehealdsum.
þeah þe he to langum fyrste. ungefullod wære.
His fæder. and his frynd hine befæstan to lare
to woruld-wisdome. þa þa he syfon wyntre wæs.
forþan þe on þam timan ne teah nan æþel-borennysse.

nænne man to wurþ-scype. butan he wisdom.
ær þam lange leornode æt gelæredum uþwytum [1].

A la cadence subtile et juste des phrases citées plus haut, s'oppose, dans ces lignes qui, sans être des vers, en ont dans le manuscrit la forme et même la ponctuation, le balancement tout extérieur d'une ou de deux syllabes accentuées dans chaque hémistiche et mises en relief par une allitération :

Básilius wes ge*h*áten | sum *h*álig bíscop.
se wæs fram cyld-*h*áde | swiþe ge*h*éaldsum.

L'allure générale du style est comme brisée par ce martèlement ; la phrase, au lieu de s'étendre ou de se concentrer en pleine liberté, suivant les nécessités du sens, s'avance à pas trop réguliers et trop courts, gênée dans son mouvement par ce vêtement emprunté qui l'entrave, sans réussir à la parer.

L'histoire de la prose anglo-saxonne tient tout entière dans l'œuvre d'Aelfred et d'Aelfric. En dehors d'eux, rien ne compte [2], pas même l'Homélie authentique (*Sermo Lupi ad Anglos*) [3] qu'au début du XI[e] siècle l'archevêque Wulfstan prononça sur les malheurs de l'Angleterre, en une langue que l'émotion domine et entraîne à des juxtapositions de membres de phrase insuffisamment reliés :

Ne dohte hit nu lange inne ne ute, ac wæs here and hete on gewelhwilcum ende oft and gelome, and Engle nu lange eall sigelease, and

There has been no prosperity now for a long time, but war and hate on every side often and frequently, and the English now always victoryless,

1. AELFRIC's *Lives of Saints*, éd. Skeat, part I, p. 50 : « Basil was called a holy bishop, who was from childhood very continent, though for a long time he was unbaptized. His father and his friends committed him to learning, to worldly wisdom, when he was seven years, because at that time no noble birth carried any man to honour, but [c.-à-d. unless] he beforehand had learned wisdom of erudite philosophers. »

2. Sauf les *West-Saxon Gospels*, dont le style a la simplicité, la clarté et la correction de celui d'Aelfric.

3. Cf. *supra*, p. 166, et SWEET's *Anglo-Saxon Reader*, p. 89-97.

to swyþe geyrgde þurh Godes yrre, and flotmenn swa strange þurh Godes geþafunge þæt oft on gefeohte an fyseþ tyne, and twegen oft twentig, and hwilum læs, hwilum ma, eall for urum synnum.

and too much disheartened through God's anger, and the pirates so strong through God's permission, that often in fight one puts ten to flight, and two twenty, and sometimes less, sometimes more, all for our sins.

C'est, après plus d'un siècle, un retour au style de la première partie de la *Chronique*. Dans l'intervalle, s'était produite la tentative d'Aelfred pour enrichir la pensée, et celle d'Aelfric pour assouplir et polir la forme de la prose. Une langue littéraire définitive aurait pu naître sur le sol west-saxon, si quelque écrivain, profitant des efforts de ses devanciers, avait pu unir à la massive solidité d'Aelfred l'aisance et l'élégance d'Aelfric. Mais, comme le montrent les paroles de Wulfstan, les Anglo-Saxons commençaient à perdre courage sous les coups incessants des envahisseurs danois, et leur langue allait suivre les destinées de leur régime politique.

Bibliographie.

Aelfred, Aelfric, cf. *supra*, p. 191. — Bede : Histoire Ecclésiastique, *The Anglo-Saxon Version of*, éd. Miller, E. E. T. S., 1890. — Callaway (M.) : *The Infinitive in Anglo-Saxon*, Washington, 1913. — Delbrück (B.) : *Germanische Syntax* (K. S. Gesellschaft der Wissenschaften, t. XXVIII, Leipzig, 1911). — Gauthiot (R.) : *La fin de mot en indo-européen*, 1913. — Gorrell (J. H.) : *Indirect Discourse in Anglo-Saxon*, Baltimore, 1895. — Koch (F.) : *Historische Grammatik der englischen Sprache*, vol. II, Cassel, 1878. — Mätzner (E.) : *Englische Grammatik*, 3 vols., Berlin, 1880. — Smith (C. A.) : *The Order of Words in Anglo-Saxon Prose*, Baltimore, 1893. — Wærferth : Traduction anglo-saxonne des *Dialogues de Grégoire* (Bibliothek der angelsächsischen Prosa, V, Leipzig, 1900). — Wülfing (E.) : *Die Syntax in den Werken Alfreds des Grossen*, 3 vols., Bonn, 1894. — Wulfstan : *Sermo Lupi ad Anglos* (Sweet's Anglo-Saxon Reader).

CHAPITRE III

LE STYLE POÉTIQUE

Les manuscrits et le dialecte, 292-295. — Le mètre et son influence, 295-298. — Le vocabulaire, 298-303. — Particularités syntaxiques : l'adjectif faible, 304-305, la construction, 306-310, le parallélisme, 310-313. — Les ornements poétiques et la période, 313-319. — Conclusion, 319-322.

Les Anglo-Saxons, envahisseurs païens de la Grande-Bretagne, avaient sans doute apporté avec eux une poésie qui, sous forme de chants épiques, racontait les exploits de divinités ou de héros surhumains aux prises avec le surnaturel. De ces cantilènes provint, à une époque déjà chrétienne et qu'il est impossible de fixer même approximativement [1], le long récit de *Beowulf*, seul représentant en anglo-saxon, si l'on excepte quelques fragments comme le *Waldere* et le *Combat de Finnsburg*, de la poésie héroïque d'inspiration primitivement païenne. Mais, un demi-siècle environ après la conversion de l'Angleterre au christianisme, Cædmon, instruit par une vision qui parut divine [2], se tourna vers l'Ancien Testament et demanda à la *Genèse* et à l'*Exode* des héros et des récits bibliques dont il traita, malgré la différence des sujets, dans le style traditionnel de l'ancienne poésie germanique. Il fut suivi par tous ceux qui, dans les siècles suivants,

1. Cf. *Beowulf*, étude critique et traduction, par W. Thomas, Paris, 1919.

2. Voir le récit bien connu de *Bede*, IV, 24, cité, dans la traduction anglo-saxonne, par Sweet, *Anglo-Saxon Reader*, 1908, p. 46-50. On sait que Cædmon fut encouragé par Hild, abbesse de Whitby de 656 à 680 (Sir J. H. Ramsay, *The Foundations of England*, I, p. 210). Il commença donc son œuvre vers 660, environ 63 ans après l'arrivée de saint Augustin et de ses missionnaires dans l'île de Thanet.

mirent en vers des légendes chrétiennes, par les auteurs de *Daniel* et de *Judith*, d'*Andréas* et de *Guthlac*, et par Cynewulf lui-même, lorsqu'il composa son *Elene* et sa *Juliana*. Doué d'un véritable talent poétique, Cynewulf ne s'en tint d'ailleurs pas au genre narratif : il fut, dans son *Crist*, le premier en date des lyriques anglais. L'émotion, à laquelle il se livre, le libère du récit impersonnel et ouvre pour la poésie anglo-saxonne une troisième source d'inspiration : celle du sentiment subjectif, enthousiaste ou douloureux, tel qu'on le trouve dans le *Crist*, ou dans de plus courts poèmes anonymes, comme le *Widsith*, le *Wanderer* et le *Seafarer*.

*
* *

Les manuscrits et le dialecte. — La masse de cette poésie nous a été conservée dans quatre manuscrits : *Beowulf* et *Judith* dans le Cotton Vitellius A XV du Musée Britannique, la *Genèse*, l'*Exode* et *Daniel* dans le Junius XI de la Bodléienne, le *Crist*, *Guthlac*, le *Phénix*, *Juliana*, ainsi que *Widsith*, le *Wanderer*, le *Seafarer* et les *Énigmes* dans le Codex Exoniensis de la cathédrale d'Exeter, *Andreas* et *Elene*, pour ne parler que des œuvres principales, dans le Codex Vercellensis de la bibliothèque du chapitre de Vercelli [1]. On n'a pas encore réussi à leur assigner une date tout à fait précise, mais ils semblent être tous à peu près contemporains, et remonter à la fin du x[e] siècle, entre 960 et l'an mil [2].

1. Ajoutons à cela quelques autres manuscrits ; le Cotton Otho A VI (British Museum) qui contient la traduction des *Mètres* du Boèce, le Corpus Cristi College, Cambridge, n° 422, pour *Salomon and Saturn*, et le Paris, fonds latin 8824, pour la traduction des *Psaumes*. Une édition complète de la poésie ags. a été donnée par Grein et revue par Wülker : *Bibliothek der angelsächsischen Poesie*, en 3 vols., Cassel et Leipzig, 1883-1898.

2. Cf. sur ce point W. Keller, *Angelsächsische Palaeographie*, 1906, p. 36, 39-40. — R. Wülker, *Grundriss zur Geschichte der ags. Litteratur*, Leipzig, 1885, et G. Körting, *Grundriss der Geschichte der englischen Litteratur*, Münster, 1905, sont encore moins précis.

Ils sont, dans l'ensemble, écrits en dialecte west-saxon. On y rencontre quelques-unes des particularités de l'aws. : l'absence de fracture devant *l* appuyée, dans des mots comme *aldor*, au lieu de *ealdor, Beow.*, v. 56, *Gen.*, 20, *Dan.*, 139, — *bald, B.*, 1634, *Ex.*, 253, *Dan.*, 200, *El.*, 1072, — *cald, Gen.*, 316, *Phén.*, 67, *And.*, 310. Le second scribe du *Beowulf*, qui a commencé de copier au vers 1939, a pour la diphtongue *io* au lieu de *eo* la même préférence que celle dont témoignait déjà le Hatton Ms. de la *Cura Pastoralis* [1]. Beaucoup plus nombreuses sont, d'autre part, les formes spéciales au ws. tardif : la transformation d'*y* en *i* : *gedriht, B.*, 118, *þincep* (pour *þyncep*), *B.*, 363, *And.*, 609, — *cining, Gen.*, 50, *And.*, 416 (mais *cyning* 1055), — *wiscton, B.*, 1604, *drige, Gen.*, 164, *hiþende, Cr.*, 974, — et plus rarement en *e* : *Hæþcen* (pour *Hæþcyn*), *B.*, 2925, *gedæde* (= *gedede* < *gedyde*), *Gen.*, 2893, *Dan.*, 101, *hildeþremman, Jul.*, 64, *getremede, Cr.*, 1159, *neton* (pour *nyton*), *Jul.*, 660 ; — la simplification d'*ie* en *y* : *gelyfde, B.*, 608, *yþe, B.*, 2415, *frynd* et *dyrne, Gen.*, 287, 507, *styreþ* (= *stiereþ*), *Gen.*, 391, *wylm, And.*, 863, *scyne, lysan, El.*, 72, 296, — et exceptionnellement en *e* : *eþe, B.*, 2586, ou en *i* : *gedigde, B.*, 578. La diphtongue *eo* après un *w* initial se change en *u*, plus rarement en *o* et même en *y* : *wurþan, B.*, 307, *swurd* et *swyrd, B.*, 1901 et 2987, *worc, Gen.*, 296, et *And.*, 705, *hwurfan* (infin.), *Dan.*, 110. La forme sans *r* de la racine *sprek-spek* n'y est pas inconnue, soit dans le verbe : *specan, B.*, 2864, ou dans le substantif *spæce, Gen.*, 1686, et la morphologie offre déjà quelques anomalies curieuses : des génitifs singuliers en *-is* au lieu de *-es* : *wintrys, B.*, 516, *rofis, B.*, 3161, *wuldris, Gen.*, 1511, même un accusatif pluriel en *-es* : *wealles, Ex.*, 571, d'anciens pluriels métaphoniques passés à la déclinaison forte : *fotas, Phén.*, 311, *toþas, ibid.*, 407, un

1. Cf. *supra*, p. 157. Il est curieux que *Judith*, transcrit par ce même scribe, soit tout en ws. tardif et garde partout *eo*. Les *io* de la seconde partie du *Beowulf* seraient par conséquent dus, non au copiste, mais au modèle qu'il copiait. Le premier scribe, moins scrupuleux, semble avoir remplacé tous les *io* qu'il rencontrait par des *eo* du ws. tardif.

infinitif en *-en* : *þolien*, *Gen.*, 367, et un gérondif en *-an* : *to secan*, *Phén.*, 275.

En outre, il est certains traits que le ws., même ancien, possède en commun avec d'autres dialectes, le kentien et le mercien notamment, et qui se retrouvent dans les quatre manuscrits des poèmes. C'est, en premier lieu, la fracture d'un *i* ou d'un *ĕ* devant une voyelle sombre de la syllabe suivante (*a*, *o*, *u*), comme dans : *scionon*, *seoþþan*, *B.*, 303, 1775, — *beodan* (pour *bidon*), *sæleoda* (= — *lida*), *Ex.*, 166, 374, — *wiþerbreocum* (= — *brecum*), *meodumre*, *Guth*, 265, 355, — *giofu* et *geofum*, *Cr.*, 42, 686, — très fréquemment dans le Codex Vercellensis : *hneotan* (= *hniton*), *cleofu*, *meotud* (= *metod*), *breogo*, *And.*, 4, 310, 11, 305, etc., — et, plus rarement, celle d'*a* en *ea* dans : *teala*, *Gen.*, 1232, *feala*, *And.*, 564, *El.*, 636, 777, *fearoþ*, *El.*, 226. C'est ensuite la simplification d'*ie* en *e*, non seulement dans *eþe*, *B.*, 2586, mais encore dans *eg* (= *īeg*), *ibid.*, 377; et *wergan* (= *wiergan*), 133, — dans *lege*, *hehste*, *temaþ*, *scene*, *Gen.*, 44, 51, 196, 265, — *bideglad*, *Phén.*, 98, — *leg*, *hera*, *giesta*, *wærnysse*, *Gu.*, 567, 571, 364, 643, — *toleseþ*, *nehst*, *degol*, *wælmum*, *Cr.*, 1043, 398, 640, 832, — *nede*, *henþum*, *bestemdon*, *awelled*, *eldum*, *And.*, 115, 118, 487, 1019, 1057, — *hereteman*, — *leste* (= suffixe *-lieste*), *degle*, *sercum*, *ermþum*, *El.*, 10, 63, 339, 234, 767. Enfin, la réduction de *ea* en *e* devant gutturale ou *r* appuyé et après palatale se rencontre fréquemment, surtout dans le *Beowulf* : *hærg* 175 et *hergum* 3072, *ferh* (= *fearh*) 305, *gefeh* 827, *fexe* 2967 — *aleh* 80, *gedræg* (= *drēag*) 756 — *beget* 2872, *sceft* 3118, — et dans le Codex Vercellensis : *herme*, *geseh*, *wexe*, *lehtrum*, *And.*, 671, 992, 1146, 1216, *herd* (= *heard*), *geseh*, *El.*, 474, 841, — *neh*, *gedræg*, *And.*, 821, 43, *scel*, *ibid.*, 952, — et plus rarement ailleurs : *hwærf*, *wexaþ*, *ongæt*, *Gen.*, 240, 196, 1863, — *heh*, *cwelm*, *onget*, *agæf*, *Dan.*, 443, 668, 460, 453, — *gereht* et *gefon*, *Cr.*, 133 et 1354.

Une dernière particularité de la phonétique de ces manuscrits, étrangère au west-saxon, les rapproche plus encore du kentien et du mercien : c'est la transformation, assez fré-

quente, d'un *æ* en *e*. Ainsi trouve-t-on dans le *Beowulf* : *þegon* 563, *seton* 1602, *meþel-* 1082, *þrecwudu* 1246, *hreſn* 1801 [1], — *wer-* (pour *wær-*), *blede*, *negan*, *efna* (pour *æfna*) dans le *Guthlac*, 685, 819, 1036, 1216, du Codex Exoniensis — *þegon*, *gefrege* dans l'*Andreas*, 25, 668, — *gesege*, *negan*, *hrefen* dans l'*Elene*, 75, 287, 52, du Codex Vercellensis. Partant de ces faits et du témoignage irrécusable de Bede sur l'origine northumbrienne de Cædmon, on pense généralement que les chefs-d'œuvre de la poésie anglo-saxonne proviennent d'une rédaction anglienne, antérieure à l'avènement d'Aelfred. Les scōpas, qui détenaient les manuscrits et la tradition orale, chassés du Nord et du Centre de l'Angleterre par les invasions danoises du IX^e^ siècle, se seraient réfugiés en pays west-saxon, où des scribes auraient recueilli, en leur propre dialecte et à des époques diverses, les poèmes que le jeune Aelfred et, sans doute, beaucoup d'autres à son exemple, se plaisaient à réciter ou à entendre réciter. Ainsi s'expliquerait la survivance d'une minorité de formes angliennes dans un ensemble west-saxon. A cette hypothèse plausible, et que des considérations littéraires rendent même vraisemblable, l'étude grammaticale des textes n'apporte aucune contradiction. Mais elle ne la confirme pas davantage, car, examinés en eux-mêmes, les manuscrits poétiques nous paraissent rédigés en une sorte de west-saxon impur qui pourrait être dû aussi bien à des scribes angliens transcrivant du west-saxon, qu'à des scribes west-saxons copiant des originaux angliens.

*
* *

Le mètre et son influence. — On sait combien le système prosodique d'une langue influe sur la nature de son style poétique, au point d'en être quelquefois la cause déterminante. Celui que les Anglo-Saxons avaient hérité du germanique était à la fois très simple et très tyrannique. Il repo-

1. Le ms. Junius XI est plus uniformément ws. que les autres.

sait sur le double principe de l'accent et de l'allitération. L'unité métrique était un demi-vers court, contenant deux syllabes principales fortement accentuées [1] : óft *Scŷld Scéfing* (*Beow.*, 4). Deux de ces unités juxtaposées en un tout formaient un vers entier :

óft *Scŷld Scéf*ing || *scéaþenþréa*tum, *ibid.*

Chaque demi-vers contenait le plus souvent deux syllabes atones ou sous-accentuées, quelquefois trois et exceptionnellement davantage. Aussi a-t-on pu [2], sans aucune régularité et sans beaucoup de rigueur, essayer de diviser le vers anglo-saxon en pieds ou mesures, caractérisées, les unes par un rythme ascendant, celui de l'iambe et de l'anapeste modernes, les autres par le rythme descendant du trochée et du dactyle. Dans l'exemple cité plus haut, *óft Scŷld* formait ce que nous appelons un iambe, *Scéfing* un trochée, et le rythme du premier demi-vers, ascendant d'abord et ensuite descendant, était brisé ; le second au contraire : *scéaþěnþréatŭm*, composé de deux trochées, avait un rythme uniformément descendant. Il arrivait parfois que le nombre des syllabes non toniques s'accrût démesurément : il est déjà de quatre dans l'un des « pieds » du vers suivant :

mêarŭm | ánd mâdmŭm || *swá hý nǽfrĕ* mân | lŷhþ, *Beow.*, 1048,

mais, si toutes, ou presque toutes les mesures participent à cette extension, on obtient le genre de vers long qui se rencontre en certains passages de *Judith*, de *Daniel*, du *Crist*, de la *Vision de la Croix*, et dont le rythme devient indéfinissable :

míd tôþŏn | *tôrn þólĭgéndĕ* || *þá wǽs hýrä tîrĕs* | æt êndĕ, *Jud.*, 272

1. On désignera ici la syllabe dominante dans un pied par le signe : ˆ, les sous-accentuées, qu'elles soient elles-mêmes toniques ou semi-toniques, par ´ ou `, et les atones par ˘.

2. Ed. SIEVERS dans son *Altgermanische Metrik*, Halle, 1893.

Ici intervient le second principe. Pour relier les deux demi-vers, et pour distinguer, entre plusieurs toniques, les syllabes dominantes, les anciens poètes germaniques se servaient de l'allitération, sorte de rime initiale grossière qui fut, sans doute, à l'origine un simple procédé mnémotechnique. Un mot fortement accentué, commençant par une consonne, rimait avec un autre mot, également accentué et commençant par la même consonne [1]. C'est le cas de *t*oþon, *t*orn, *t*ires cités ci-dessus. L'allitération des voyelles était beaucoup plus libre, toutes rimant ensemble indistinctement, comme dans : *é*orlăs | *æ*scrófĕ || *H*ólò | fêrnĕs [2], *Jud.*, 337. De plus, entre les syllabes allitérantes d'un même vers entier, il en est une qui domine toutes les autres : c'est la première du second demi-vers, laquelle impose son allitération. Elle est le plus souvent seule dans le second demi-vers [3], tandis que le premier contient généralement deux syllabes allitérantes et, plus rarement, une seule. L'étude prosodique du plus ancien texte poétique qui nous ait été conservé intégralement [4], les vers authentiques de Cædmon, que Bede cite dans son *Historia Ecclesiastica*, donnera une idée suffisamment exacte du mètre régulier des Anglo-Saxons :

Nú scýlŭn | *h*êrgăn || *h*êfaënrícæs | uârd,	Maintenant nous allons célébrer le gardien du royaume des cieux,

1. A l'exception des groupes *sc*, *st*, *sp* où l'allitération exige la présence de la double consonne de chaque groupe, cf. ci-dessus : oft *Sc*yld *Sc*efing *sc*eaþenþreatum...

2. Où on remarquera que l'*h*, même aspiré, n'empêche pas *o* dans *H*ólofernes d'allitérer avec *eo* et *æ*.

3. Très rarement redoublée, comme dans : *G*ôdrínc | ànd *G*ôdwíg || *g*ûþĕ | nè *g*ŷmdŏn, *Battle of Maldon*, 192, à moins que le *g* de gymdon soit accidentel. Cf. pour plus de détails J. SCHIPPER, *Englische Metrik*, 1882, vol. I, p. 48-49.

4. Publié par SWEET, *Oldest English Texts*, p. 149, d'après le ms. Moore de l'*Historia* de Bede, de la seconde moitié du VIII[e] siècle (W. KELLER, *Ags. Palaeographie*, p. 20). L'inscription de la Croix de Ruthwell, publiée également par SWEET, *ibid.*, p. 125-126, est incomplète.

*m*êtŭdæs | *m*âectï || énd his *m*ôd | gidânc,	la puissance du Créateur et sa providence.
*u*ûrc | *u*ûldùrfádŭr || ; sué hè *u*ûndrǎ | gihuâes,	l'œuvre du Père en sa gloire, comment de toute merveille,
écï | Dryctïn, || ór | àstêlïdæ.	éternel Seigneur, il établit le principe.
Hé ærist | scôp || ældǎ | bârnŭm	Il créa d'abord pour les enfants des hommes
hêbĕn | tíl hrôfĕ, || hâlèg | scêpĕn.	le ciel comme toit, saint Créateur,
Thâ | *m*îddŭngéard, || *m*ôncýnnæs | uârd,	puis la terre, gardien du genre humain,
écï | Dryctïn, || æftèr | tíádæ	éternel Seigneur, il la fit ensuite,
*f*îrŭm | fôld[ŭ], || *f*rêa | âllméctïg.	un continent pour les hommes, Seigneur tout-puissant.

Ces vers, à la démarche haletante et aux allures heurtées, frappent par la brusquerie et la rudesse de leur facture. Chacun d'eux présente quelques lettres semblables, un nombre régulier de temps forts, quatre en principe, et plusieurs syllabes sous-accentuées ou entièrement atones. Aucune régularité syllabique, qu'elle soit numérique, comme en français et en anglais modernes, ou qu'elle soit quantitative, comme en latin et en grec. Une rapidité, une brièveté énergiques, mais frustes, qui semblent exclure toute souplesse, un martèlement d'autant plus obstiné qu'il redouble d'intensité au point précis où la césure, absolument fixe, brise le vers en deux parties égales : tels sont les caractères du moule rigide auquel les écrivains doivent se plier, plutôt qu'ils ne réussissent à le plier aux exigences du sentiment et de la pensée.

*
* *

Le vocabulaire. — La poésie grecque, écrit M. Meillet, « est pleine de composés, et surtout de mots non usuels, de γλῶτται propres à faire constamment impression » [1]. Toutes proportions gardées, il en est de même en anglo-saxon. A côté du vocabulaire habituel et courant en prose, il en existe

1. *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, 1920, p. 93.

un autre moins familier, plus relevé de ton, et qui semble réservé à la poésie. Celui-ci comprend d'abord des mots simples, — environ un huitième du total de ces derniers, — et particulièrement des substantifs qui, possédant une résonance spéciale, éveillaient dans l'esprit d'un lecteur ou d'un auditeur anglo-saxon des associations propres à la seule poésie. Il suffisait de dire, par exemple, *ār* au lieu de *boda* (messager) pour qu'on sût dans quel style et de quel ton on voulait s'exprimer ; de même la guerre — *wig* en prose — était en poésie de préférence *beado*, *guþ*, *heaþo* — ou bien *hild* ; un fils — *sunu* dans le langage ordinaire — devenait *eafora*, *byre*, *hyse* ou *magu*,— un prince (æþeling) : *fengel*, *þengel*, *frea* ou *þeoden*, — un ami : *wine*, au lieu de *frēond*, — un guerrier (wiga) : *beorn*, *guma*, *hæle* et *hæleþ*, *oretta*, *rinc* ou *secg*, — une femme : *ides* ou *meowle*, au lieu de *wīf*, — les hommes (menn) : *firas*, *ielde* ou *niþþas*, — le cheval : *mearh* ou *wicg*, au lieu de *hors*, — la mer (sæ) : *brim*, *ear*, *geofon*, *wæd*. Citons encore, parmi beaucoup d'autres : *benn* (blessure), *daroþ* (javelot), *drēor* ou *heolfor* (sang répandu), *dryht* ou *sweot* (troupe), *ead* (prospérité), *ealdor* (vie), *ealh* (temple), *eoton* (géant), *faroþ* (houle), *folm* (main), *gar* (lance), *gryre* (horreur), *hafela* (tête), *heolstor* (obscurité), *heoru* (épée), *hleoþor* ou *woþ* (son harmonieux), *hreþer* (cœur), *hroþor* ou *geoc* (consolation), *hruse* (terre), *hyge* ou *myne* (esprit), *metod* (Créateur), *geniþla* (adversaire), *ræswa* (chef), *reced*, *sæl*, ou *salor* [1] (habitation, salle), *sigel* (soleil), *sinc* (trésor), *swylt* (mort), *torn* (colère), *þryþ* (puissance), *wrætt* (ornement) ; — parmi les adjectifs : *brant* (élevé), *breoton* ou *ginn* (vaste), *deall* (orgueilleux), *gefræge* (notoire), *frod* (sage, vieux), *gamol* (âgé), *geocor* (triste), *gifeþe* (donné), *hador* (brillant), *hæst* (violent), *hrēmig* (exultant), *rēonig* (triste), *rof* (fort), *sliþen* (pénible), *til* (bon), *torht* (brillant). Beaucoup plus rares

1. Dans des doublets tels que : *sige* et *sigor*, *dæg* et *dogor*, *hæl* et *halor*, c'est la forme en *-or* qui est la plus rare, et, par conséquent, la plus poétique.

sont les adverbes ou les verbes inconnus en prose, comme : *ellor* (ailleurs), *lungre* (soudain), — *seomian* (rester), *sinnan* (penser à).

On aura remarqué que, parmi ces mots, il en est un certain nombre qui se rapportent à une même idée et l'expriment avec des nuances de sens parfois très légères. La recherche des synonymes est en effet le procédé le plus caractéristique du style poétique anglo-saxon. L'allitération en est la cause, puisque, dans ce système prosodique, le moyen le plus simple d'observer le mètre en développant une idée est de la répéter à deux ou plusieurs reprises en des termes variés, substantifs ou adjectifs, dont la lettre initiale, consonne ou voyelle, deviendra le point de départ d'un vers nouveau. Un « navire » pourra être indifféremment *scip*, *naca*, *bāt*, *flota*, *fær* ou *ceol*, — la terre : *eorþe*, *hruse*, *folde* ou *molde*, — le soleil : *sunne*, *sōl*, *swegl* et *sigel*, — la mort : *deaþ*, *cwalu*, *cwealm* ou *swylt* [1], et le poète y trouvera son avantage, puisque, s'il vient d'employer le mot *dēaþ*, il pourra insister sur l'idée de « mort » en se servant de *swylt*, qui prête, non moins que *dēaþ* à de faciles allitérations. Ainsi en use l'auteur de *Beowulf* [2] ; s'il parle des « trésors » placés avec la dépouille mortelle de Scyld dans la barque qui l'emporte, il écrira dans un second demi-vers : *þær wæs madma fela* (there were many treasures), et il ajoutera dans le vers suivant, substituant *frætwa* (ornements) à *madma* :

of feorwegum || frætwa gelæded — from far-off ways, ornaments, brought in...

Cynewulf, dans son *Crist* [3], construit de la même manière :

. . || þæt biþ frecne *wund* — that is a dangerous hurt,
*b*latast *benna*. || Utan us *b*eorgan þa — the lividest of wounds. Let us guard ourselves then...

1. Voir beaucoup de ces synonymes dans W. Bode, *Die Kenningar in der ags. Dichtung*, diss. Strasbourg 1886.
2. V. 36-37.
3. V. 770-771.

Mais les ressources qu'offrent les mots simples sont très limitées. Dans son besoin de variété, dans sa poursuite d'allitérations sans cesse renouvelées, le poète anglo-saxon fait appel à une foule de composés. Sous ce rapport, la langue permet des combinaisons multiples [1] : il est loisible à qui parle d'un « guerrier », par exemple, de se servir non seulement du mot ordinaire (*wiga*), mais encore de le faire précéder de nombreux déterminatifs qui, tout en rendant souvent l'expression plus concrète et plus pittoresque, maintiennent l'identité du sens sous une profusion de lettres initiales diverses : *æsc-wiga* (spear-warrior), *beorn-wiga* (warrior), *byrn-wiga* (corslet-w.), *cumbol-wiga* (banner-w.), *folc-wiga* (folk-w.), *gar-wiga* (spear-w.), *guþ-wiga* (warrior), *lind-wiga* (shield-w.), *ord-wiga* (spear-w. ou front-w.), *ræde-wiga* et *rīd-wiga* (mounted w.), *rand-wiga* (shield-w.), *scild-wiga* (id.), *wæpen-wiga* (warrior), *þeod-wiga* (folk-w.). Il n'est pas rare que le premier élément du composé soit tout à fait explétif, comme dans *Beowulf* (v. 2111-2112) :

hwilum eft ongan || eldo gebunden — at times again began, bound with age,
gomel guþ wiga || giogupe cwiþan — an old warrior to lament his youth,

où *guþwiga* (war-warrior) est tautologique, comme l'est aussi *hyge-geomor* (thought-sad) dans *Andreas*, 1557 :

hean, hygegeomor || *heofende spræc* — abject, sad in thought, he lamenting spoke.

Mais le *g* de *guþ* et l'*h* de *hyge* ont facilité l'allitération [2].

D'une façon générale on peut dire que les substantifs ou adjectifs spéciaux à la poésie ne forment que des composés

1. Cf. *supra*, p. 131-132.

2. Dans les 3184 vers de *Beowulf*, O. Kracków (*Die Nominal composita als Kunstmittel im altenglischen Epos*, diss. Berlin, 1903, p. 15) a compté 1069 composés, employés 1539 fois, donc relativement peu de répétitions, 233 seulement revenant plus d'une fois.

d'usage poétique. Rares sont les mots employés en prose aussi bien qu'en poésie, dont les composés ne se rencontrent qu'en vers. Tel semble être cependant le cas de *beag*, *flett*, *hran*, *mægen*, *ryne*, *wamm*, du moins si l'on en croit le lexique de Sweet. Par contre, des vocables d'emploi journalier (*æ*, *cū*, *mynster*, *norþ*, *riht*, *scip*, *stæf*, *sūþ*) restent prosaïques, tandis que la plupart des autres forment des composés des deux espèces, certains (*blæd*, *breost*, *deaþ*, *ecg*, *feorh*, *flod*, *hring*, *isen*, *hyht*, *mist*, *mod*, *morþor*, *nearo*, *rand*, *sige*, *sorg*, *wæl*, *wuldor*, *wundor*, *wynn*, *yþ*, etc.) avec une prédilection marquée pour la poésie, d'autres, beaucoup moins nombreux (*fierd*, *fisc*, *land*, *molde*, *mor*, *morþ*, *muþ*, *siþ*, *wudu*), préférant la prose.

Il existe en anglo- saxon et aussi en norrois, beaucoup plus qu'en as. s. ou en aha., un genre particulier de composés poétiques auxquels on a donné le nom scandinave de « kenningar » [1]. Leurs éléments constitutifs sont le plus souvent deux substantifs accolés par simple juxtaposition (*sawel-hus*, soul-house), beaucoup plus rarement deux substantifs unis synthétiquement (*gæstes hus*, the spirit's house) ou un substantif précédé d'un adjectif ou participe passé (*nægled bord*, nailed board, un navire). Toutes ces formations, à l'égal des composés ordinaires, servent à accroître le nombre des synonymes et des allitérations possibles, mais elles présentent cette particularité commune qu'au lieu de désigner directement un objet ou une idée, elles ne le font que par une ressemblance imparfaite. Elles portent la marque d'une époque où le raisonnement analogique était en grande faveur. Ce sont en réalité des comparaisons plus ou moins exactes. Le « corps humain » par exemple peut être considéré comme un réceptacle, tout comme l'est une maison. Donc, le « corps » sera, sous ce rapport, semblable à une maison : ce sera la « maison des os » (*ban-hus*) ou de l'âme (*sawel-hus*), ou de l'esprit (*gæstes hus*), ou de la vie (*feorh-hus*). De l'idée

1. Cf. ags. *cennan*, produire, faire connaître ; aisl. *kenning* = enseignement, symbole.

de réceptacle, la transition est aisée à celle de « vase » : aussi le corps sera-t-il à l'occasion, si le mètre l'exige, le « vase des os » (*ban-fæt*), ou du corps (*lic-fæt*) ou même un « vase d'argile » (*lam-fæt*). Et, s'il est un « vase », pourquoi ne serait-il pas un « trésor » (*sawel-hord, feorh-hord*), ou une « chambre » (*ban-cofa*), un « enclos » (*ban-loca, ealdor-geard, feorh-bold*), puisqu'il est déjà une « maison » ? A ce jeu, l'invention, ou la fantaisie, d'un poète peuvent se donner libre cours. S'il n'existe que ces sept variations pour le « corps », pour un « navire » et pour l' « arche » de Noé il n'y en a pas moins de quinze, car un vaisseau ressemble, si l'on veut, à un coursier ou à un cheval des mers (*sæ-hengest* [1], *sæ-mearh*), à un « flotteur » (*wæg-flota*) ou à un voyageur (*sægenga, yþ-lida*), non moins qu'à une maison des flots (*holm-ærn, mere-hus, sund-reced*), puisqu'aussi bien il est construit de « bois de mer » (*sæ-wudu, wæg-bord, nægled bord*), et ainsi de suite. On a dressé des listes attentives de ces composés qui, pris isolément et sans le secours du contexte, resteraient parfois assez énigmatiques. R. M. Meyer [2] a compté pour 58 concepts communs aux divers dialectes germaniques 677 kenningar, et, pour le seul anglo-saxon, W. Bode [3] a trouvé 54 concepts et 900 kenningar employés 2500 fois dans un total de plus de 22.000 vers.

*
* *

Particularités syntaxiques. — I. *L'adjectif faible.* — On sait qu'un adjectif, en passant à la déclinaison faible, prend,

1. Composé dont le premier élément est interchangeable avec tous les synonymes de *sæ* : *wæg-hengest, faroþ-h., brim-h., sund-h., mere-h.* (cf. *supra*, p. 299).

2. *Die altgermanische Poesie nach ihren formelhaften Elementen beschrieben*, Berlin, 1889, p. 170 et suiv.

3. *Die Kenningar in der ags. Dichtung*, diss. Strasbourg, 1886, p. 11. Mais le chiffre de 900 doit être un peu diminué, parce que l'auteur comprend dans les kenningar de simples périphrases comme, p. 43 : *lætan word ut faran* (= parler), expression qui n'est pas plus un kenning que ne le serait « proférer des paroles ». Il divise (p. 33 et suiv.) les concepts

même s'il n'est précédé d'aucun article, une valeur substantivale [1] due à la signification propre de la terminaison *-a* ou *-e* [2]. C'est ainsi que dans les deux vers de *Beowulf*, 2961-2962 :

þær wearþ Ongenþiow ecgum sweorda	There was Ongentheow, with swords' edges,
blondenfexa on bid wrecen	the grey-haired (one), brought to a halt,

blondenfexa désigne celui qui est « gris de cheveux » entre tous, Ongentheow en personne, aussi distinctement que le ferait un nom commun tel que « vieillard ». Ce fut là, semble-t-il, l'emploi primitif des adjectifs faibles [3]. Plus tard, lorsque la valeur sémantique de l'inflexion commença à s'affaiblir, l'article défini lui vint en aide, et *se gomela* par exemple, dans *Beowulf*, 1397 : *Ahleop þa se gomela Gode þancode* (Leapt up then the old [man], he thanked God), désigne un « vieillard » en particulier, comme le faisait plus haut *blondenfexa*. Enfin, en prose toujours, et souvent même en poésie, l'adjectif faible, placé entre un déterminatif et un substantif [4], est devenu un simple qualificatif, dont la terminaison n'est plus qu'un signe grammatical.

On a retrouvé, surtout dans le *Beowulf*, des traces assez nombreuses de la construction primitive [5]. Ce sont le plus souvent des nominatifs : *Wisa fengel — geatolic gengde* (the wise prince advanced in harness, 1400-1401), des génitifs : *siþþan*

examinés en sept catégories : l'homme et la vie humaine, — la société, — la guerre, — la mer, — le règne animal, — le monde extérieur, — les idées morales.

1. Cf. *supra*, p. 57 et 62.

2. Cf. le latin *Cato*, gén. *Caton-is* (le rusé), de l'adj. *catus*.

3. Voir H. Osthoff, *Zur Geschichte des schwachen deutschen Adjectivums*, Leipzig, 1875, en particulier, p. 59 : « la généralisation de l'emploi du démonstratif comme article défini s'est faite aux dépens de l'adjectif faible pris substantivement. »

4. Comme dans *Beowulf*, 1474 : *se mæra maga Healfdenes* (the illustrious kinsman of Healfdene).

5. Cf. Lichtenheld, *Das schwache Adj. im Ags.* (*Zeitschrift für d. Alterthum*, 1873, XVI, p. 325 ss.), et A. J. Barnouw, *Textkritische Untersuchungen*, etc., Leyde, 1902.

hie þæs laþan || last sceawedon--wergan gastes (after they had descried the track of the hostile [one], of the accursed spirit, 132-133), des accusatifs : *syþþan æþelingas...gefricgean... domleasan dæd* (when noblemen hear of the inglorious deed, 2888-2890), plus rarement des datifs : *Gode þancode— mihtigan drihtne* (he thanked God, the Lord Almighty, 1397-1308), environ cinquante exemples en tout, auxquels il faut ajouter une vingtaine d'instrumentaux et d'expressions adverbiales, comme : *Ic him þenode — deoran sweorde* (I served them with my precious sword, 560-561), ou : *to widan feore* (for my life-long, 933). En outre on a remarqué que dans la *Genèse* et l'*Exode*, autrefois attribués à Cædmon, le nombre de ces constructions est encore assez élevé [1], ainsi que dans l'*Andreas* et dans la première partie du *Crist* (v. 1-439), tandis que dans la seconde (v. 440-866) signée de Cynewulf lui-même, et aussi dans *Elene* et dans *Juliana*, dont l'authenticité n'est pas moins certaine, l'emploi de l'adjectif faible non précédé d'un déterminatif tend à disparaître. Partant de cette différence comme d'un principe suffisant de classement chronologique, on a assigné aux diverses œuvres une date de composition d'autant plus ancienne que l'emploi de l'adjectif faible sans article y était plus fréquent [2].

1. D'après BARNOUW :

19 cas et 8 inst. plus 1 locution adv., dans la *Genèse A* (vers 1-234 et 852-2935),
8 cas et 6 inst. plus 1 loc. adv., dans l'*Exodus* (589 vers),
9 — 16 — — 8 — — — l'*Andreas* (1722 vers), et seulement
3 — — 5 — — — l'*Elene* (1320 vers),
2 — — 1 — — — *Juliana* (731 vers),
2 — et 1 inst. — *Crist* (vers 440-866).

2. Cet ordre serait (BARNOUW, *op. cit.*, p. 230) : en 660, *Beowulf*, entre 680 et 700, l'*Exode* et les *Énigmes* (pour la majeure partie), en 740, *Genesis A*, entre 770 et 790, *Andreas*, la *Vision de la Croix*, le début du *Crist* (1-439), de 800 à 830, *Daniel* et *Guthlac A* (1-790), 850 : *Juliana*, 860 : *Crist II* et *III* (ce dernier étant refusé à Cynewulf), 880 : *Elene*, entre 880 et 900 : *Guthlac B* (791-1352) et le *Phénix*, 993 : *Maldon*, 1000 *Genesis B* (235-851). Autant d'affirmations et de précisions hasardées, pour lesquelles, sauf pour *Maldon*, on apporte à peine un commencement de preuve !

C'est là, semble-t-il, une base étroite pour un édifice si vaste. Mais on peut voir dans cette particularité de syntaxe une sorte d'archaïsme, dont les poètes ont longtemps continué à se servir, parce qu'ils y trouvaient leur avantage. Si l'on compare, en effet, le mouvement de vers comme :

Beowulf, 1176-1177 : || Heorot is gefælsod	.....Heorot is cleansed,
beahsele beorhta : || bruc, þenden þu mote	the bright ring-hall : enjoy while thou may

avec *Elene*, 750 : *Halig is se halga* || *heahengla God* (Holy is the holy God of archangels) [1], il apparaîtra sans doute qu'à l'ampleur de cette dernière tournure, qui s'étend aux deux demi-vers, s'oppose la concision brusque du *Beowulf*, où l'adjectif faible et son substantif ne franchissent pas la césure.

II. — *La construction.* — Un travail d'ensemble a été fait par John Ries sur « la place des mots dans le *Beowulf* » [2], d'où il semble ressortir qu'une double tendance, en apparence contradictoire, se manifeste dans ce poème : d'une part, le verbe recherche, même dans les propositions principales, la position finale, et de l'autre il affectionne, même sans aucune attraction d'adverbe ou de complément, la position initiale. C'est ainsi que, sur 726 principales construites dans l'ordre direct, déduction faite de 110 cas où le sujet et le verbe se trouvent seuls en présence, il reste seulement 190 positions normales contre 182 médiales et 244 finales [3], c'est-à-dire respectivement 11/35, 10/35 et 14/35, au lieu de 28/35, 2/35 et 5/35 dans Aelfric, et c'est ainsi que, sur 448 inversions, 233 se rencontrent dans des principales « sans tête » [4], et par conséquent indépendantes de toute attraction.

1. Ou, avec *Beowulf* lui-même, v. 1474 : *geþenc nu, se mæra* || *maga Healfdenes* (remember thou, illustrious son of Healfdene)...

2. *Die Wortstellung im Beowulf*, Halle, Niemeyer, 1907.

3. *Ibid.*, p. 215.

4. « Ohne Spitze », dans la terminologie de Ries.

L'explication que Ries a proposée de ces faits est subtile et compliquée. Il part de ce principe, admissible peut-être, que, dans une proposition ordinaire, le sujet substantival a plus de poids, plus d'accent, que le verbe, et que ce dernier, surtout s'il est complet, et non pas auxiliaire de temps ou de mode, l'emporte sur tout membre atone ou faible du prédicat. Il semblerait en outre qu'en germanique certaines lois « rythmiques » aient plus ou moins consciemment réglé la construction de la prose et de la poésie : ainsi, le premier temps fort d'une proposition se faisait volontiers précéder d'une ou de plusieurs atones ou sous-accentuées qui l'introduisaient [1], et, d'autre part, on évitait, à la fin des propositions, les chutes trop brusques de syllabes entièrement atones [2]. Ne voit-on pas alors que, dans ces conditions, le verbe, plus faible que le sujet, devait souvent passer en tête et produire l'inversion, et que d'ailleurs ce même verbe, plus accentué que certains de ses compléments, devait leur être préféré pour clore la proposition. Ainsi s'expliquerait la fréquence de son emploi initial et final.

La faiblesse de cette théorie est double. Entièrement basée sur l'étude d'un poème [3], elle veut étendre ses conclusions à la prose, et, par une témérité plus périlleuse encore, bien qu'elle s'absorbe dans l'examen de la poésie, elle fait bon marché de ce qui en est le caractère distinctif : le mètre proprement dit [4]. Or, c'est précisément là que se trouve, croyons-nous, la raison des particularités mises en lumière par le minutieux dénombrement de Ries. Prenons comme exemples cent vers

1. Ce que Ries appelle le « Satzauftakt », *op. cit.*, p. 73.

2. Loi dite du « Satzschluss », *ibid.*, p. 114.

3. Ries avait commencé par étudier la construction dans l'*Heliand* : *Die Stellung von Subject und Prädicatsverbum im Heliand, Quellen und Forschungen*, n° 41.

4. Cf. Ries, *Die Wortstellung im Beowulf*, p. 70. L'auteur va même jusqu'à affirmer (*ibid.*) que la langue du *Beowulf* ne différerait guère de la « prose stylisée » contemporaine du poème, et que, par conséquent, on pourrait induire de sa construction celle de l'ags. et du germ. primitifs dans leurs traits essentiels (p. 71).

de *Beowulf* (1251-1350) et les cent premiers de l'*Elene*. Nous serons probablement frappés, à la première lecture, du nombre considérable de verbes qui se trouvent en fin de vers, à la quatrième mesure : il n'y en a pas moins de 44 sur un total de 67 que contient le passage de *Beowulf*, et la proportion n'est guère moindre : 41 sur 72 dans Cynewulf. On constate en revanche que 17 seulement de ces verbes, parmi ceux de *Beowulf*, portent une allitération, dont 5 à la première mesure, 9 en deuxième ou troisième place et 3 en troisième. Sur les 11 verbes allitérants que renferme le passage de l'*Elene*, 7 sont en première place, 3 en deuxième ou troisième et un seul en troisième. Il reste donc dans le *Beowulf*, en dehors de la dernière mesure, 6 verbes non allitérants, dont 3 se rencontrent en première place 2 en seconde, 1 en troisième dans une syllabe atone, et 20 dans l'*Elene*, dont 8 en première place, trois en seconde et 9 en troisième atone. Il est curieux qu'après la quatrième place ce soit, dans les deux poèmes, la première que le verbe occupe le plus souvent : 8 cas, dont 5 allitérants et 3 non allitérants, dans *Beowulf*, et 15, dont 7 allitérants et 8 non allitérants, dans *Elene*. Par une coïncidence qui ne saurait être fortuite, ce résultat nous ramène à l'observation de Ries : en poésie, le verbe recherche les positions initiale et finale.

Et cela à la fois dans la proposition et dans le vers. Car il est facile de démontrer que c'est tout un. Nous venons de voir, en effet, que, même dans le *Beowulf*, le verbe est rarement porteur d'allitération. Ce rôle appartient de préférence aux substantifs et aux adjectifs, plus essentiels peut-être à la description et au récit, à coup sûr plus riches en variations synonymiques. C'est à eux que la deuxième et la troisième places du vers sont presque constamment réservées : 188 fois sur 200 dans le passage de *Beowulf*, 196 fois sur 200 dans celui de l'*Elene*. Il ne reste au verbe que la première, allitérante ou non, et la quatrième, où l'allitération serait une irrégularité. Étant donnée l'individualité que, dans le *Beowulf* surtout, chaque demi-vers conserve encore, il est naturel que

le verbe, placé en tête du vers, ait aussi dans la proposition la position initiale. C'est le cas de : *S*igon þa | to *s*læpe || (They sank then to sleep, *Beow.*, 1251), et de : Com þa | to *H*eorote || (He came then to Heorot, *ibid.*, 1279), où d'ailleurs il n'y a pas inversion, puisque le sujet est inclus dans le verbe [1]. Mais c'est aussi le cas de : Wearþ him | on *H*eorote || to *h*and | banan — *w*ælgæst | *w*æfre || (became the destroyer of him in Heorot — the murderous wandering stranger, *Beow.*, 1330-1321), et de : *F*or | *f*yrda mæst || (marched the greatest of armies), ou de : Wæs se *l*ind | hwata || *l*eod | geborga — (was the shield-brave protector of the people), dans *Elene*, 35 et 11. Ce qui se produit en tête du premier demi-vers arrive aussi en tête du second, après la césure ; mais alors le verbe est presque toujours sous-accentué, puisqu'il n'y allitère que très exceptionnellement [2]. On en trouve un seul exemple dans le passage de *Beowulf*, v. 1266 : *g*eosceaft | *g*asta || *wæs* þæra *G*rendel | sum, — et deux dans celui de l'*Elene* : *r*in-cas | under *r*oderum || *Wæron R*om | ware, — v. 46, et : || *Geseah* he *f*rætwum | beorht, — v. 88. Aussi peut-on dire que si en poésie le verbe est plus souvent qu'en prose dans la position initiale [3], c'est que les nécessités prosodiques l'appellent fréquemment dans la première ou dans la troisième mesure.

Et l'explication ne sera pas différente pour la position finale. C'est, avons-nous dit, en quatrième place que le verbe se rencontre le plus fréquemment : 44 fois sur 67 dans le passage de *Beowulf*, 41 fois sur 72 en 100 vers de l'*Elene*. Or, à la fin de chacun de ces vers, au moins autant qu'après chaque hémistiche, se marque un temps d'arrêt. La phrase poétique se moule nécessairement sur le rythme du vers : elle tend à s'inter-

1. On remarquera que cette construction est très souvent employée avec des verbes de mouvement, qui, se trouvant ainsi mis en vedette, font ressortir fortement l'action nouvelle qui intervient dans le récit.

2. Cf. cependant *Beow.*, 1319 : *f*rean | Ingwina : || *frægn*, | gif him wære, (the lord of the Ingwine — (he) asked if to him had been —).

3. Sans compter les inversions produites par la présence d'une « tête », comme dans *Beow.*, 1288 : *þa wæs* | on *h*alle || *h*eardecg | togen.

rompre à chaque pause métrique. Aussi le verbe, venant en quatrième mesure, se trouvera-t-il le plus souvent, ou bien à la fin, ou tout au moins au milieu du prédicat. L'examen des cas particuliers confirme cette prévision. Sur les 44 exemples du *Beowulf*, également répartis entre les principales et les subordonnées, il en faut retrancher 5 où le verbe n'est accompagné que du seul sujet [1] et un, où se produit une inversion en position médiale [2]. Restent ensuite 2 positions normales [3] contre 24 finales [4], dont 12 dans les subordonnées, et 12 médiales, dont 5 pour les subordonnées [5]. Parmi les 41 exemples de l'*Elene*, déduction faite de 10 positions normales, où le sujet est seul avec le verbe, et de deux inversions, on trouve 6 autres positions normales [6], contre 8 finales [7] et 15 médiales [8]. Aussi ne peut-on guère douter que les particularités de construction qui caractérisent la poésie soient dues à l'influence du mètre.

III. — *Le Parallélisme.* — Comme la phrase poétique anglo-saxonne se compose, en principe, de demi-vers, dont chacun forme une unité séparée, elle procéda vraisemblablement, dans son état le plus ancien, par juxtaposition plutôt que par subordination de ses éléments, appositions ou propositions. A ses débuts, elle ne fut sans doute pas plus compliquée que ne l'est, au IX[e] siècle, la prose de la *Chronique*. Il subsiste dans

1. Comme v. 1307 : || *h*ealwudu | *dynede* —.

2. V. 1280-1281.

3. V. 1343 et 1261 : || siþþan *C*ain | *wearþ* — to *e*cg | banan || *a*ngan breþer —.

4. P. ex. v. 1258-1259: || Grendles modor — *i*des | *a*glæcwif || *y*rmþe | *gemunde* —.

5. V. 1267-1268 : || se (he) æt Heorote | *fand* — *w*æccendne | *w*er || *w*iges | bidan —.

6. P. ex. v. 53 : || *W*erod | wæs on tyhte.

7. Dont 4 subordonnées. Cf. parmi les principales v. 92-93 : || Mid þys *b*eacne | þu — on þam *f*recnan | *f*are || *f*eond | *oferswiþesþ*.

8. Dont 8 subordonnées. Cf. v. 83-84 : || þu to *h*eofenum | beseoh — on *w*uldres | *w*eard || . Cette prédominance des positions médiales caractérise Cynewulf (cf. *infra*, p. 318-319).

toutes les œuvres, et surtout dans le *Beowulf*, dont les origines et l'inspiration première semblent dater de l'époque païenne, des particularités qui s'expliquent par cette syntaxe primitive. Les propositions, réduites à quelques mots, avec leurs sujets parfois sous-entendus, se succèdent en une suite de bonds courts et rapides. La notation des divers moments d'une action produit ainsi l'effet d'une énumération haletante à force d'être précipitée. Voici Beowulf rivalisant à la nage avec son compétiteur Breca, en pleine mer :

|| git on wæteres æht
seofon niht swuncon, || he þe æt sunde oferflat,
hæfde mare mægen || (v. 516-518).

ye two in the water's dominion
seven nights toiled — he at swimming surpassed thee,
[he] had more strength —

ou bien Grendel attaquant les « Danois » endormis dans Heorot :

ac he gefeng hraþe forman siþe
slæpendne rinc, slat unwearnum,
þat banlocan, blod edrum dranc,
synsnædum swealh || (v. 740-744).

but he promptly caught, at the first assault,
a sleeping warrior, tore [him] irresistibly,
ripped the bone-frame, drank the blood in the veins,
swallowed with huge bites. —

De même dans la simple description : si Cynewulf, en un passage de l'*Elene* (v. 256-259), veut évoquer l'aspect martial de guerriers en marche, il le fait par une succession de traits concis, sans autre lien que leur juxtaposition :

þær wæs on eorle eþgesyne
brogden byrne & bill gecost,
geatolic guþscrud, grimhelm manig,
ænlic eoforcumbul || .

There was on [every] earl easily seen
a woven coat of mail and sword of proof,
choice war-raiment, visored helmets many,
boar-ensigns unique.

Supposons maintenant que le poète, au lieu de varier les

images, revienne sur la même à plusieurs reprises, en se servant des nombreux synonymes ou « kenningar » dont sa langue dispose. Il obtiendra ainsi des séries de demi-vers caractérisés par le parallélisme des répétitions d'une même idée en termes légèrement différents, mais unis deux à deux par l'allitération. On dirait qu'il nous mène par des gradins successifs jusqu'à la compréhension totale de la pensée. Ce sont tantôt des substantifs, comme dans *Beowulf*, v. 221-223 [1].

þæt þa liþende *land* gesawon,	so that the sea-farers saw the land,
brimclifu blican, *beorgas* steape,	the shore-cliffs shining, the steep hills,
side *sænæssas* ||.	the wide sea-nesses —,

ou des adjectifs (*Beowulf*, v. 121-123) :

Grim & grædig gearo sona wæs	Grim and greedy, [he] was soon ready,
reoc & reþe & on ræste genam	fierce and cruel, and on [their] couch seized
þritig þegna ||.	thirty thanes —,

plus rarement des verbes (*ibid.*, 123-125) :

|| þanon eft *gewat*	thence back [he] departed
huþe hremig *to ham faran*,	exulting in his prey to fare home,
mid þære wælfylle *wica neosan* —	with the slaughter to revisit his dwelling,

ou des propositions entières (*ibid.*, v. 129-131) :

|| Mære þeoden,	The illustrious sovereign,
æþeling ærgod *unbliþe sæt*,	prince most excellent, sat unblithe,
þolode þryþswyþ, þegnsorge *dreah*.	[he] suffered, mighty [one], endured sorrow for his thanes.

Le plus souvent, ces répétitions sont doubles [2] ou triples [3].

1. J'emprunte cet exemple à G. SONNEFELD, *Stilistisches und Wortschatz im Beowulf*, diss. Strasbourg, 1893, p. 28.
2. Cf. *supra*, *Beow.*, 121-123.
3. *Ibid.*, 221-223, 129-131.

On a relevé chez Cynewulf 205 exemples de deux synonymes consécutifs et 76 de trois, contre seulement 18 de quatre et 11 de cinq ou plus [1].

*
* *

Les ornements poétiques et la période. — Il se peut qu'à une première lecture, la poésie anglo-saxonne laisse une impression d'obscurité. Cela tient d'abord à ce que les manuscrits qui nous restent de la plupart de ces poèmes sont uniques et renferment un grand nombre de passages malaisés ou impossibles à déchiffrer, surtout dans le *Beowulf* [2]. En outre, on sait que le vocabulaire poétique, assez différent de celui de la prose, est riche en mots qui lui appartiennent en propre, et dont plusieurs, attestés une seule fois, demeurent obscurs faute de toute comparaison possible. Comment donner une signification précise à des ἅπαξ λεγόμενα tels que *aþum swerian*, *ealu cerwen*, *swaþule* (*Beow.*, 84, 769, 782), *edmonne* (*Genesis*, 1405), *morheald*, *læste*, *anon orette*, *nep* (*Exodus*, 6, 308, 313, 469)? De temps à autre, la difficulté provient de l'embarras de la construction, comme dans *Andreas* (717-719):

þis is anlicnes engelcynna	this is the likeness of angel-kinds,
þæs bremestan mid þam burgwarum	of the most famous [that] with the town-dwellers
in þære ceastre is : Cheruphim et Seraphim.	in the city is : Cherubim et Seraphim,

où le rejet du superlatif *þæs bremestan* après son complément déterminatif (engelcynna) et l'absence du relatif sous-entendu (*þe*) devant *mid þam burgwarum* obligent le lecteur à un mot à

1. Cf. G. Jansen, *Beiträge zur Synonymik und Poetik der allgemein als ächt anerkannten Dichtungen Cynewulfs*, y compris les *Énigmes*, diss. Münster, 1883, p. 61 et suiv.

2. Voir la réimpression du manuscrit dans la *Bibliothek der ags. Poesie* de Grein-Wülker, vol. I, p. 18-148, et sa reproduction photographique dans les publications de l'*Early English Text Society*, Original Series, nº 77 (éd. Zupitza).

mot pénible. Enfin, le récit du *Beowulf* est assez souvent coupé d'épisodes [1], ou même d'allusions rapides qui, familières sans doute à un auditoire anglo-saxon, exigent de nous des recherches prolongées, dont le résultat reste parfois incertain. Mais ce ne sont en somme que des exceptions. Dans l'ensemble, on peut dire que, malgré l'impression première, le style de la poésie anglo-saxonne, presque tout entière en récits épiques, est clair et d'une remarquable simplicité.

Il fait un usage restreint des ornements et des figures. Quelques antithèses isolées se rencontrent dans Cynewulf, l'une d'elles aux vers 534-536 de la *Juliana* :

Heo þæt deofol teah	With fervent heart
breostum inbryrded bendum fæstne,	she pulled that devil made fast in bonds,
halig hæþenne.	the heathen by the holy one [2].

Plus fréquente est la litote, qui présente une affirmation sous une forme négative, comme dans les nombreux emplois de *unlytel* (not little), au lieu de *micel* [3], et de *nealles* :

nealles ic þæm leanum forloren hæfde [4]	not at all had I lost the rewards.

Toute la description du paradis terrestre par quoi commence le poème du *Phénix* (v. 1-84) est construite d'après ce procédé. Mais, comme l'indiquait déjà le goût des Anglo-Saxons pour les « kenningar », l'ornement coutumier de leur poésie est la métaphore, dont la personnification n'est qu'un aspect particulier [5]. C'est ainsi que le *Beowulf*, joignant un « kenning »

1. En particulier celui de Finn et de Hengest (v. 1068-1159) et les vers 2206 et 2380.

2. Cf. encore *Elene*, 16-17.

3. *Beow.*, v. 498 : duguþ unlytel Dena & Wedera, — et aussi *Daniel*, 552, *Elene*, 283, etc., etc.

4. *Beow.*, 2145. Cf. encore *Elene*, 818 : þara þe ic gefremede nalles feam siþum (crimes, which I committed not at all a few times).

5. Caractérisé par le transfert à un objet inanimé d'une qualité propre à un être animé.

à une personnification, dira que « la lumière de la guerre (c.-à-d. une épée) ne voulait pas *mordre* » : þæt se beadoleoma *bitan* nolde (v. 1533), — et de même, les anneaux de la cotte de mailles d'un guerrier en marche « chantaient en son armure » (*song* in searwum, *ibid.*, 323), ou bien encore, Grendel, pénétrant dans Heorot et apercevant ses adversaires étendus inertes dans leur sommeil, « eut un rire en son âme » (þa his mod *ahlog*, *ibid.*, 730), expression dont le pittoresque farouche disparaît dans la traduction [1].

Il arrive parfois que la comparaison implicite que comporte toute métaphore, au lieu de se resserrer en un composé succinct [2], reste libre de s'étendre avec quelque ampleur. Le *Beowulf* s'en tient encore à des indications fugitives : un navire est « en tout semblable à un oiseau » (*fugle gelicost*, v. 218), la lumière d'un mauvais regard, « à une flamme » (*ligge gelicost*, v. 727), une épée se fond « comme de la glace » (*ise gelicost*, v. 1608), les « ongles » de Grendel ressemblent à de l'acier (*style gelicost*, v. 985), et l'éclat d'une épée brandie resplendit « comme au ciel brille clair le flambeau du firmament » (*efne swa of hefene hadre scineþ—rodores candel*, v. 1570-1572). De même, les poèmes cædmoniens, pressés de parcourir le cycle immense de leurs narrations bibliques, n'ont pas le temps de s'attarder à de simples enjolivements [3]. La *Genèse* compare le meurtre d'Abel à une « branche qui poussera des fruits cruels et de larges rameaux [4] » ; l'auteur du *Daniel*, décrivant la fournaise où les trois Hébreux ont été jetés, nous dit que « le ronflement de la flamme ne les incommodait pas plus que ne l'eussent fait les rayons du soleil », et que la fraîcheur y était

1. Cf. encore *ibid.*, 1557 : *sigeeadig bil* (une épée riche en victoires), et dans Cynewulf, entre beaucoup d'exemples, *Elene*, 1300-1301 : || arleasra sceolu — *in gleda gripe* || (a troop of reprobates in the grip of gleeds) ; voir G. Jansen, *op. cit.*

2. Comme dans : *wulfheort* cyning, *Daniel*, v. 135.

3. Voir H. Ziegler, *Der poetische Sprachgebrauch in den sogenannten Cædmonschen Dichtungen*, diss. Münster, 1883, p. 161.

4. V. 988-995.

celle qu'apporte « pendant le jour une chute de rosée secouée par le vent » [1]. Et c'est tout, ou à peu près. *Judith* ne montre pas moins de réserve [2]. Par contre, Cynewulf, chez qui le travail artistique devient plus conscient et plus visible, commence à prendre goût à ces comparaisons qui permettent des développements restreints ou vastes, au gré de l'écrivain. Lui aussi les emprunte à la nature : la vision divine, aussi bien que les mérites des élus et la flamme révélatrice de la vraie croix sont tous « plus brillants que le soleil » [3] ; la lune, « astre spirituel », est le symbole de l'Église du Christ ; les clous de la Crucifixion brillent comme « les étoiles au ciel ou des joyaux d'or [4] » ; les jours de la vie s'éloignent « comme s'écoulent la mer et les flots pressés », et les biens terrestres passent comme le vent » [5]. Mais il fait appel en outre à des objets familiers et à des animaux : lors de la Passion, le voile du temple s'est brisé, « comme déchiré par un couteau » ; au jugement dernier, l'eau brûlera « comme de la cire » [6], tandis que le corps des pécheurs deviendra « transparent comme le verre » et « nauséabond comme les boucs » (*swa fule swa gæt, Crist*, v. 1231) ; Élisée, le tyran de *Juliana*, est « furieux en son âme comme une bête féroce » (*swa wilde deor*, v. 596), et les Israélites ont renié le Christ, pires dans leur aveuglement que « les misérables troupeaux qui, tous les jours maltraités et battus, reconnaissent cependant leur bienfaiteur et ne le sauraient haïr » [7]. Aussi la comparaison, gagnant peu à

1. V. 264 et 275-278 : efne þonne on sumera sunne scineþ
& deawdrias on dæge weorþeþ,
winde geondsawen.

2. Cf. T. G. Foster, *Judith : Studies in Metre, Language and Style, Quellen und Forschungen*, nº 71, Strasbourg, 1892, p. 68.

3. Cf. G. Jansen, *op. cit.*, p. 134-139, et *Crist*, 1651, 1241, *Elene*, 1110.

4. *Elene*, 1113.

5. *Ibid.*, 1267-1270.

6. *Crist*, 1139 et 989.

7. *Elene*, 357-360 : || & þa weregan neat,
þe man daga gehwam drifeþ et þirsceþ,

peu en souplesse et en ampleur, rappelle-t-elle çà et là chez Cynewulf ce qu'elle était souvent chez les poètes classiques : un tableau qui s'inspire du contexte et qui l'éclaire, mais qui pourrait s'en détacher [1].

La phrase a suivi une évolution parallèle. On a mentionné plus haut [2] la simplicité de sa construction primitive, la fréquence des battements que cause en elle le rythme précipité d'un mètre trop court. Les propositions principales, très nombreuses, y sont en majorité indépendantes, et, si elles s'accompagnent de subordonnées, elles se les rattachent par des relatifs ou des conjonctions peu variés et souvent d'une lourdeur massive : *þe*, *þæt* et ses dérivés, *þær*, *þenden*, *syþþan*, *oþ*, *hwæþer*, *hu*, *nemþe*. Il en résulte qu'une phrase complexe du *Beowulf* revêt généralement une forme comme la suivante :

Oferhogode þa hringa fengel,
þæt he þone widflogan weorode gesohte,
sidan herge ; no he him þam sæcce ondred,
ne him þæs wyrmes wig for wiht dyde,
eafoþ & ellen, forþon he ær fela
nearo neþende niþa gedigde,
hildehlemma, syþþan he Hroþgares,

Scorned then the prince of rings,
that he should seek the wide-flier [3] with a troop,
with a large army ; he feared not that contest for himself,
nor accounted for aught that feud with the worm,
its power and prowess, because he formerly,
venturing close, had survived many hostilities,
battle-clamours, when he, victorious man,

ongitaþ hira goddend, nales gnyrnwræcum
feogaþ frynd hiera, þe him fodder gifeþ.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de rechercher jusqu'à quel point les comparaisons de Cynewulf sont originales ou empruntées à ses sources.

1. Cf. en particulier : *Elene*, 611-618 (un voyageur, affamé sur une lande, hésitera-t-il entre du pain et une pierre), *Juliana*, 393-413 (la tentation comparée à un siège), *Crist*, 851 ss., cf. *infra*, p. 319.

2. P. 310-311.

3. C.-à-d. le dragon.

sigoreadig secg, sele fælsode	had cleansed Hrothgar's hall,
& æt guþe forgrap Grendeles mæ-	and at war had crushed Grendel's
gum,	kin,
laþan cynnes (v. 2345-2354).	that loathed race.

Une principale, suivie d'une subordonnée qui l'explique, reprise ensuite à la forme négative, et finalement complétée par deux autres subordonnées : tel est le schéma de cette construction, à laquelle des jointures (*no he him — forþon — syþþan*), trop en saillie au milieu du vers, ne réussissent pas à donner une réelle unité. Pareille phrase manque de la souplesse et du fondu qui caractérisent la période. Si le poète du *Beowulf* cherche à communiquer à sa pensée un élan qui lui permette de se déployer plus longuement, il ne trouve qu'un moyen matériel comme la répétition d'un même mot de liaison [1] (*þā* 53-64-74, *þær* 32-36, *hwilum* 2108-2109-2111, etc.). Et la structure de la phrase dans les poèmes cædmoniens ou dans *Judith* [2] n'est guère différente. Par contre, avec Cynewulf apparaît une plus grande variété de tour. Autant que personne, s'il s'agit d'énumérer les divers mobiles ou les moments successifs d'une action, il juxtapose les propositions indépendantes [3]. Mais, si l'allure oratoire d'un discours l'y invite [4], et surtout, si, s'inspirant de quelque idée rencontrée dans ses modèles latins, il laisse parler son âme méditative et pieuse, la phrase s'amplifie, portée par un mouvement intérieur subtil et fort, qui atténue les aspérités du mètre, écarte d'instinct les chaînons trop lourds de la

1. Ce qu'en termes de rhétorique on appelle l'anaphore en tête d'une phrase. R. KISTENMACHER, *Die wörtlichen Wiederholungen im Beowulf*, diss. Greifswald, 1898, en a compté 70 dans *Beowulf*, dont 20 avec þa, 95 dans la *Genèse*, 13 dans l'*Exodus*, 25 dans *Daniel*, 31 dans l'*Elene*, 52 dans *Andreas*, 19 dans la *Juliana*, 41 dans le *Crist*, 25 dans *Guthlac*, 14 dans le *Phénix*, 12 dans *Judith*, et 17 dans la *Bataille de Maldon*.

2. Cf. T. G. FOSTER, *Judith*, p. 81 : « long periods are not indulged in. The most complicated construction used gives a compound sentence with three clauses, each dependent on the preceding. »

3. Cf. *Elene*, 50-66, *Juliana*, 132-139 et *passim*.

4. Voir le développement de Judas dans *Elene*, 772-792.

subordination, et fait un tout harmonieux d'éléments qui resteraient volontiers isolés. Comparaison développée et période assouplie s'unissent en ce passage, où l'image d'une rude traversée menant au calme du port devient le symbole de la vie terrestre, qui conduit à la félicité de l'au-delà :

Nu is þon gelicost, swa we on laguflode
ofer cald wæter ceolum liþan,
geond sidne sæ sundhengestum

flodwudu fergen : is þæt frecne stream,
yþa ofermæta, þe we her on lacaþ
geond þas wacan woruld, windge holmas ;
ofer deop gelad wæs se drohtaþ strong,
ær þon we to londe geliden hæfdon
ofer hreone hrycg : þa us help bicwom,
þæt us to hælo hyþe gelædde

godes gæstsunu & us giefe sealde,
þæt we oncnawan magun ofer ceoles bord,
hwær we sælan sceolon sundhengestas,
ealde yþmearas ancrum fæste. (*Crist*, 851-864.)

Now this is most like as when we on the sea-flood
over the cold water journey in keels,
through the wide sea with swimming steeds

impel the ocean-wood : that is a dangerous stream,
waves over measure, that we ply on
through this frail world, windy billows ;
over the deep channel was the course severe,
before we had journeyed to the land
over the rough ridge : then help came to us,
so that to the haven of salvation led us

God's spiritual son and gave us grace
that we might discern over the ship's side
where we must fasten the swimming steeds,
the old wave-horses, anchor-fast.

*
* *

Ainsi, lorsque, en 1017, un an après la mort de l'incapable Aethelred, Cnut, conquérant danois des Saxons et des Angles, fut proclamé leur roi [1], ils possédaient, en poésie comme en prose, une langue complètement formée, et qui, dans l'élaboration d'œuvres, monotones encore, mais vastes et déjà nom-

1. Cf. sur ces faits FREEMAN, *History of the Norman Conquest*, 5 vols., 1870 et suiv., et PRENTOUT, *Histoire d'Angleterre*, 1920.

breuses, avait pris conscience de ses ressources. La phrase châtiée d'Aelfric, la période poétique, ample et variée dans Cynewulf, énergique et martiale d'allure dans un poème plus récent comme la *Bataille de Maldon* [1], montrent que, si le Wessex avait pu maintenir son hégémonie [2] sur le reste du pays, son dialecte était capable de devenir la langue littéraire d'une nation unifiée. Sans doute, entre la date de la mort d'Aelfric (vers 1020) et celle de la bataille de Hastings (1066), aucune œuvre nouvelle ne semble avoir été composée, malgré la tranquillité prolongée des règnes de Cnut [3] et d'Eadward [4]. Mais, au moment où Guillaume de Normandie triomphait, sur les hauteurs de Senlac, de l'effort suprême de Harold, la littérature anglo-saxonne restait encore la plus riche et la plus précoce de toutes celles qui étaient nées en Europe occidentale après les invasions.

Puis ce fut un silence de plus d'un siècle, comme si la culture anglo-saxonne avait péri du même coup qui anéantit les armes et les espérances de la nation.

En réalité, cette défaite interrompait, mais n'arrêtait pas, l'évolution linguistique et spirituelle du peuple anglais. Elle était d'ordre essentiellement politique. Elle tenait, plus qu'à toute autre cause, au manque d'union qui avait toujours caractérisé les Anglo-Saxons. « Jusqu'au début du IX^e^ siècle, écrit Freeman [5], ils n'avaient pas connu de suprématie permanente » : une sorte d'hégémonie avait appartenu successivement à la Northumbrie [6], puis à la Mercie [7], et enfin au Wessex, mais le particularisme régional était en tout temps resté très vivace, et, depuis le X^e^ siècle, les sympathies danoises

1. Contemporain des faits qui y sont racontés et qui datent de 993 (cf. *Ags. Chronicle*, texte A, éd. Plummer, p. 126).
2. Elle dura d'Aelfred à Eadgar (871-975).
3. 1017-1035.
4. Dit le Confesseur, 1042-1066.
5. *Op. cit.*, vol. I, p. 23.
6. Au commencement du VII^e^ siècle, avec Aethelfrith et Eadwine.
7. De 716 à 819, avec Aethelbald, Offa et Cenwulf.

de la Northumbrie et de la Mercie s'opposaient à l'esprit saxon des pays d'entre Manche et Tamise. Lorsque, en 1066, Harold, victime à la fois de la destinée adverse et de la rouerie diplomatique de Guillaume, fut pris entre deux invasions presque simultanées, il dut faire face à l'une et à l'autre avec les forces restreintes du Sud de la nation, le reste, celles du Nord, s'étant fait battre séparément [1]. De leur impuissance à s'unir vint, chez les Anglo-Saxons, une persistante faiblesse d'organisation. « Lents à s'émouvoir, reculant devant l'effort soutenu d'un service pénible [2] », ils n'avaient pas réussi à se constituer une armée permanente toujours prête à rejeter l'envahisseur. La mobilisation du « fyrd » se faisait sur le pressant appel du roi ou des ealdormenn, mais, tandis que la moitié des contingents disponibles entrait en campagne, le reste vaquait à ses occupations ordinaires, en attendant que vînt son tour de partir. Il s'ensuivait que si, l'une des deux moitiés se dispersant trop tôt, l'autre n'arrivait pas assez vite, l'ennemi ne rencontrait plus aucun obstacle devant lui [3]. A deux reprises, en 1009 sous Aethelred et en septembre 1066 sous Harold, des flottes importantes, concentrées pour surveiller la Manche, s'étaient disloquées dans l'énervement de l'attente et dans l'impatience du retour.

Le moral lui-même était atteint. En 1017, les notables du pays, les Witan, assemblés en Witenagemot, avaient reconnu comme roi Cnut le Danois. Son règne florissant avait brisé l'attachement traditionnel à la famille royale west-saxonne, et, comme le remarque Freeman [4], on accepta d'autant plus aisément en 1066 la victoire normande qu'on avait, une fois déjà, subi sans encombre le joug étranger. On se résigna, avec quelque chose de ce fatalisme que les Anglo-Saxons tenaient peut-être de leurs origines païennes, avec cette tristesse

1. A Fulford, sous leurs chefs Eadwine et Morkere.

2. Freeman, *op. cit.*, vol. III, p. 68.

3. Ce qui arriva même au temps d'Aelfred ; cf. la *Chronique*, année 894, texte A, éd. Plummer, p. 86.

4. *Op. cit.*, vol. III, p. 549.

accablée que le christianisme avait plutôt développée que corrigée en eux. Comme l'eût dit Beowulf, « le destin avait tout balayé » [1]. A quoi bon s'en plaindre ? La vie n'était-elle pas, répétaient prêtres et moines, le plus éphémère des biens, instantanément révocable à l' « heure terrible » [2] et toujours imminente où le Tout-Puissant appellerait les humains devant son tribunal ? Qu'importaient le bonheur ou le malheur sur terre, en comparaison de ce verdict suprême ? C'était à lui que devaient aller toutes les pensées et par rapport à lui que toute vie devait être réglée. Depuis un siècle, Dunstan, Aethelwold, Aelfric et leurs disciples, du fond des monastères et des chapitres réguliers, prêchaient le mépris du monde, le renoncement, la supériorité du quiétisme contemplatif sur l'activité pratique, de la virginité sur l'union conjugale. Ils avaient, par leur enseignement et leurs écrits, maintenu la tradition de la culture et des lettres anglo-saxonnes, mais, sans le prévoir, aidé les conquérants danois et normands à émousser dans le peuple le goût de l'effort national et la volonté de survivre.

1. V. 2814 : « ealle wyrd forsweop ».
2. « þa frecnan tid » de CYNEWULF, *Juliana*, 724.

Bibliographie.

BARNOUW (A. J.) : *Textkritische Untersuchungen*, diss. Leyde, 1902. — BODE (W.) : *Die Kenningar in der ags. Dichtung*, diss. Strasbourg, 1886. — FOSTER (T. G.) : *Judith : Studies in Metre, Language and Style*, Quellen und Forschungen, nº 71, Strasbourg, 1892. — FREEMAN (E. A.) : *History of the Norman Conquest*, 5 vols., Londres, 1870 et suiv. — GREIN-WÜLKER (Chr.) : *Bibliothek der ags. Poesie*, 3 vols., Cassel et Leipzig, 1883-1898. — JANSEN (G.) : *Beiträge zur Synonymik und Poetik der... Dichtungen Cynevulf's*, diss. Münster, 1883. — KÖRTING (G.) : *Grundriss der Geschichte der englischen Litteratur*, Münster, 1905. — MEYER (R. M.) : *Die altgermanische Poesie nach ihren formelhaften Elementen beschrieben*, Berlin, 1889. — PRENTOUT (H.) : *Histoire d'Angleterre*, Paris, 1920. — RIES (J.) : *Die Wortstellung im Beowulf*, Halle, 1907. — SCHIPPER (J.) : *Englische Metrik*, vol. I, Bonn, 1882. — SIEVERS (Ed.) : *Altgermanische Metrik*, Halle, 1893.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION ..... V-XII
LISTE DES ABRÉVIATIONS XIII

PREMIÈRE PARTIE

La formation de la langue.

CHAPITRE PREMIER : *La Préhistoire : de l'Indo-Européen au Germanique* 1

Anglo-Saxons et Celtes 1
L'indo-européen commun : ses caractères 5
Ses racines 7
Alternances vocaliques : l'apophonie 7
Le germanique commun ; son vocalisme 9
Influence des nasales 11
Métaphonie 12
La première mutation consonantique : Lois de Grimm et de Verner 14
La place de l'anglo-saxon parmi les dialectes germaniques : le germanique occidental 18
Bibliographie 21

CHAPITRE II : *La préhistoire : l'Anglo-Saxon primitif* 22

La palatalisation primaire 23
La fracture anglo-saxonne 24
La métaphonie 25
Autres changements vocaliques 28
Influence des nasales 30

La palatalisation secondaire 31
Autres changements consonantiques 32
L'accent tonique et le traitement des atones 34
Bibliographie 38

CHAPITRE III : *La Morphologie de l'Anglo-Saxon commun.* 39

La déclinaison substantivale vocalique ou forte :

I. Masculins et neutres en *ŏ/ă* 41
II. Féminins en *ā/ō* 47
III. Masculins, féminins et neutres en *i* 50
IV. Masculins, féminins et neutres en *u* 51

La déclinaison substantivale consonantique :

I. La déclinaison faible en *on/an* 53
II. Les autres déclinaisons consonantiques 55

La déclinaison adjectivale-pronominale :

I. La déclinaison forte 58
II. La déclinaison faible 62
III. Comparatifs et superlatifs 63
IV. Pronoms et adjectifs pronominaux :
Les démonstratifs 65
Les relatifs et les interrogatifs 68
Pronoms personnels, adjectifs et pronoms possessifs 69
V. Noms de nombres et adjectifs numéraux 73

Le Verbe : généralités 76

I. La conjugaison forte : le présent, le prétérit et le participe passé 77
Les verbes à redoublement 91
II. La conjugaison faible 94
III. Verbes anormaux : auxiliaires ou prétérits présents 106
Anciens verbes en *-mi* 106
Bibliographie 111

CHAPITRE IV : *Le Vocabulaire* 112

Les mots simples 112
Les mots dérivés : préfixes et suffixes 120
Les mots composés : la *Grammaire latine* d'Aelfric 131
Les mots d'emprunt 135
Les noms propres 142
Bibliographie 145

SECONDE PARTIE

Les caractères généraux de la langue.

CHAPITRE PREMIER : *Les Dialectes* 149

I. Le west-saxon ou saxon occidental et ses étapes successives 150
Le west-saxon ancien : la *Chronique* 151
l'*Orose* et la *Cura Pastoralis* d'Aelfred 154
Textes en west-saxon impur : le *Boèce* d'Aelfred 158
les *Blickling Homilies* 161
Le west-saxon tardif : les *Évangiles* 164
les *Homélies* d'Aelfric 166
les *Lives of Saints* d'Aelfric 166

II. Le kentien 169

III. Le mercien : les *Gloses* d'Épinal et de Cambridge 173
le *Vespasian Psalter* 178
le *saint Mathieu* du manuscrit Rushworth (*Ru*[1]) 181

IV. Le northumbrien : la *Glose de Lindisfarne* et les trois derniers *Évangiles* du manuscrit Rushworth (*Li* et *Ru* [2]) 185
Bibliographie 191

CHAPITRE II : *Les caractères généraux de la prose, syntaxe et style* 193

I. L'aspect synthétique de la langue : les cas 194
le nominatif et le vocatif 194
l'accusatif 198
le datif 200
l'instrumental 203
le génitif 204
Le démonstratif 210
Le relatif 214
Les temps et les modes 218
le présent, le futur, le prétérit 218
l'indicatif et le subjonctif 219
l'infinitif et le gérondif 230

II. L'aspect analytique de la langue ; les auxiliaires 235
beon ou *weorþan* au passif..... 235
habban et le passé..... 236
sculan et *willan* et les origines du futur, du subjonctif et du conditionnel périphrastiques..... 238
autres auxiliaires : *magan, cunnan, mōtan, dōn*..... 243
Les prépositions..... 245

III. La Construction..... 250
Les formes du sujet et du verbe..... 250
interrogation et négation..... 251
L'ordre des mots dans la proposition principale 253
l'ordre direct..... 254
l'inversion..... 257
la place de l'infinitif, du participe passé et des compléments..... 260
L'ordre des mots dans la subordonnée..... 266

IV. Le style..... 270
Aelfred et son école : les *Dialogues de Grégoire* par Wærferþ. 271
la *Chronique anglo-saxonne*..... 273
le style personnel d'Aelfred..... 275
le style des traductions..... 279
Aelfric..... 285
Bibliographie..... 290

CHAPITRE III : *Le style poétique*..... 291

Les manuscrits et le dialecte..... 292
Le mètre et son influence..... 295
Le vocabulaire..... 298
Particularités syntaxiques : l'adjectif faible..... 304
la construction..... 306
le parallélisme..... 310
Les ornements poétiques et la période..... 313
Conclusion..... 319
Bibliographie..... 322

ERRATA

P. 49, 14e ligne,	au lieu de :	*-jā, -wa,*	lire :	*-jā, -wā.*
P. 80, 1re ligne du tableau	—	**ber-a*	—	**ber-ai.*
P. 82, note 2	—	*-on* > *un*	—	*-on* < *-un.*
P. 94, 16e ligne	—	germ. **blai(w)an*	—	germ. **blē(w)an.*
P. 108, 2e colonne 4e ligne	—	i *nek-*	—	i.-e. *nek-.*
P. 114, 7e ligne	—	*orth*	—	*forth.*
P. 131, 14e ligne	—	*-è*	—	*-e.*
P. 135, 12e ligne	—	d'expérience	—	d'expérience,.
P. 151, 26e ligne			—	his lic liþ on.
P. 158, 18e ligne	—	*ofdæle*	—	*ofdele.*
P. 244, 10e ligne	—	ntellectuel	—	intellectuel.
P. 247, 23e ligne	—	*ine astdæle*	—	*in eastdæle.*
P. 255, 22e ligne	—	et wiþ	—	& wiþ.
P. 288, 21e ligne			—	wifhades.
P. 302, 14e ligne	—	as. s. ou en aha.	—	as. ou en aha.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

PE
1075
H8
t.1

Huchon, René Louis
Histoire de la langue anglaise

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 07 15 13 02 011 1